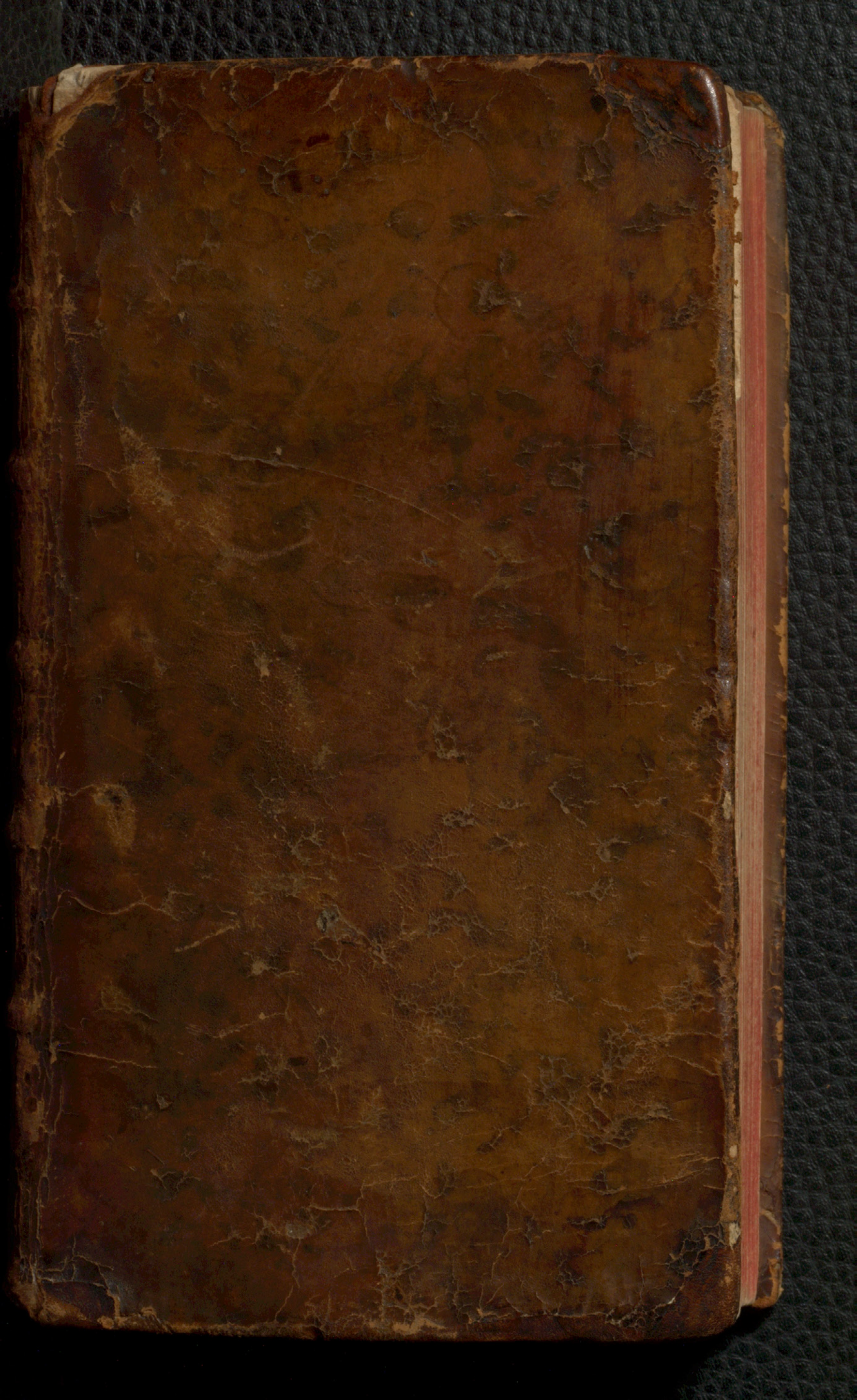
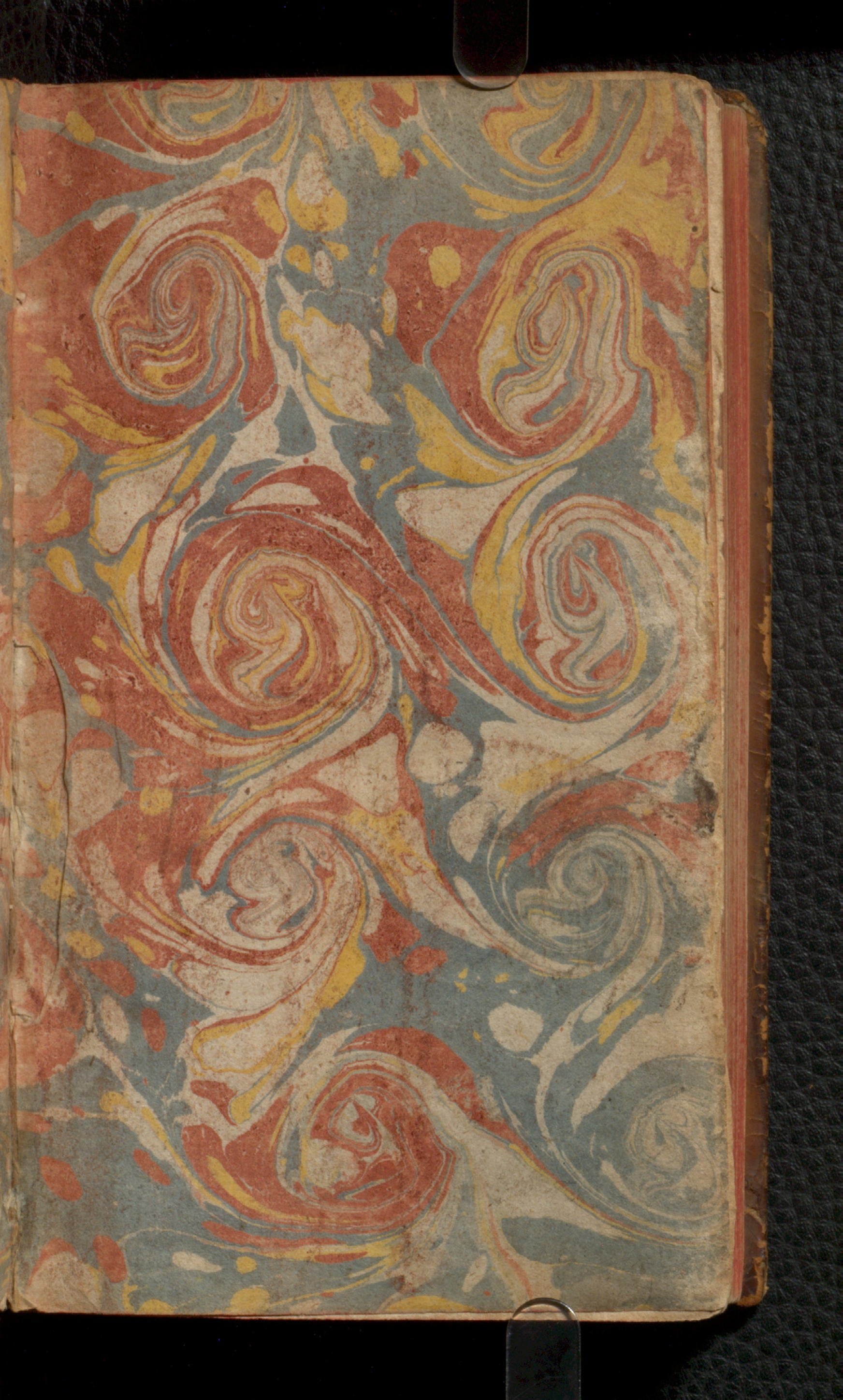
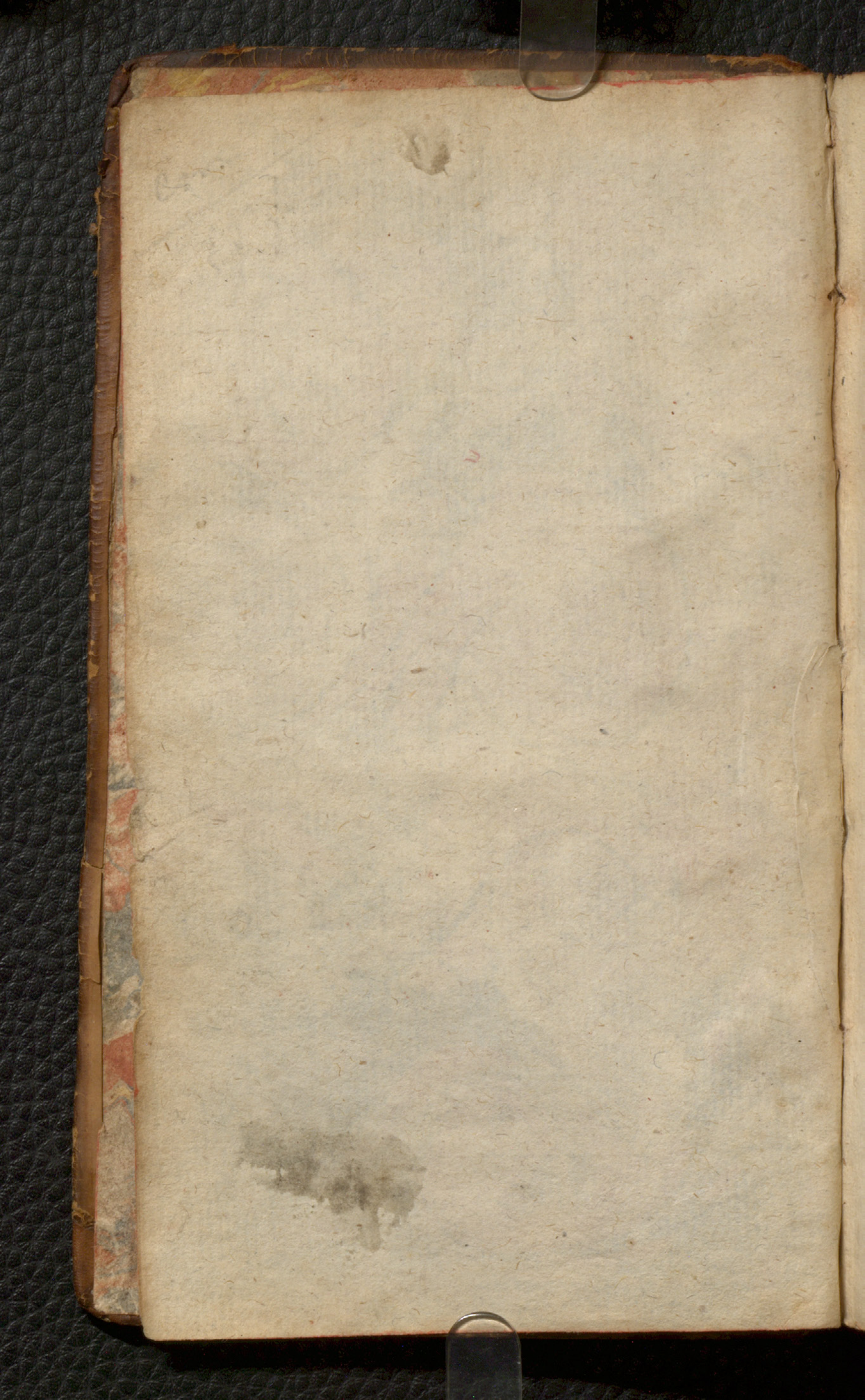
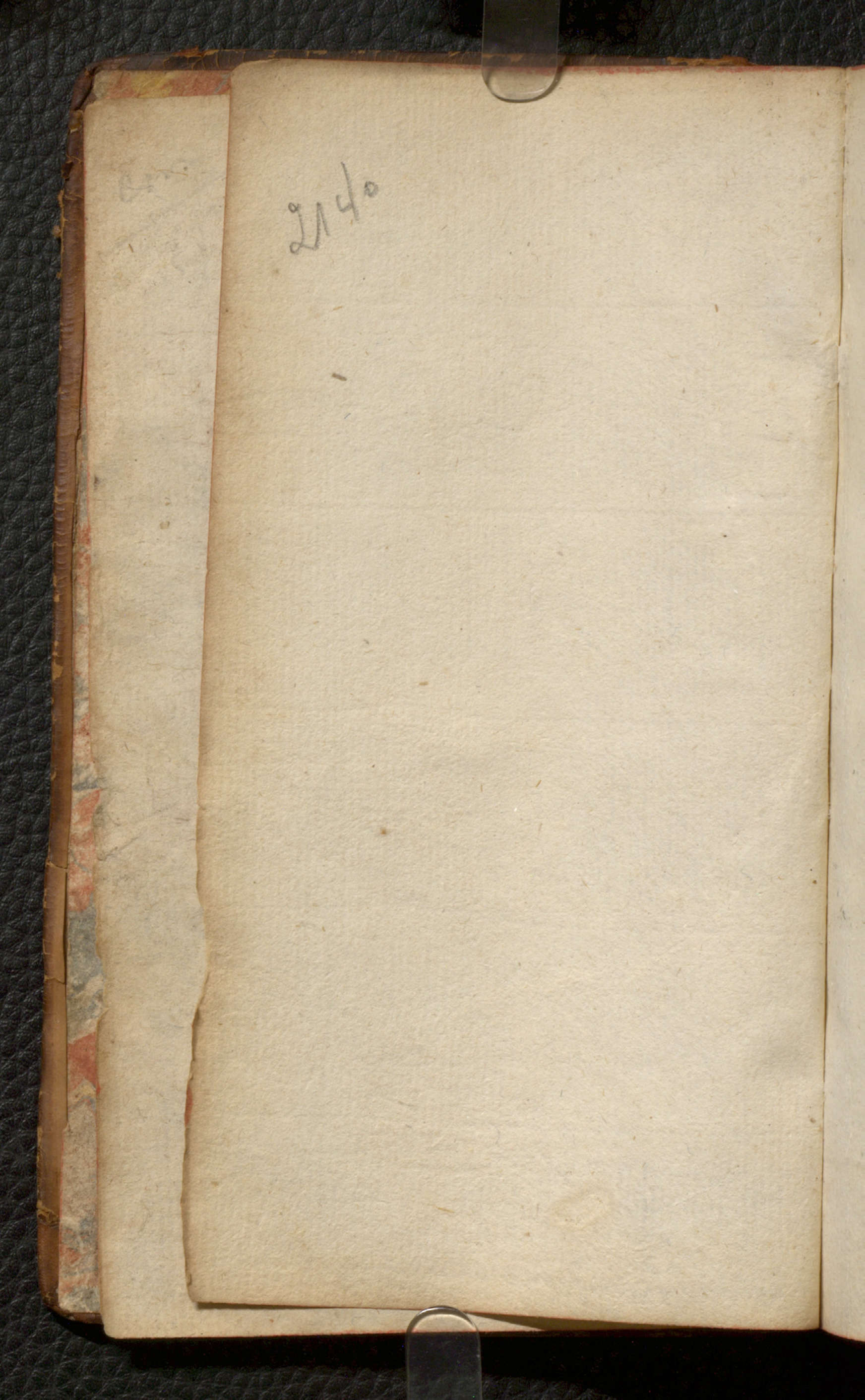









2140



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1751.*

ŒUVRES
DE MONSIEUR DE V***.

LA HENRIADE.

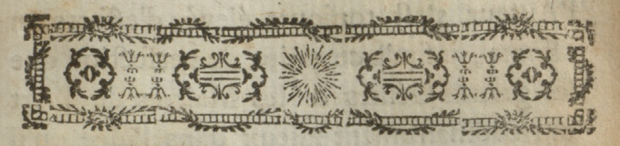
NOUVELLE ÉDITION.



A NEUCHATEL.



M. DCC. LXXII.



PRÉFACE

PAR FRÉDÉRIC LE GRAND,

ROI DE PRUSSE.

LE Poëme de la HENRIADE est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monsieur *de Voltaire*, peut-être l'unique Auteur qui a préféré la perfection de son Art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes, & depuis la premiere édition où la *Henriade* parut sous le titre de *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public,

l'Auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands Génies & les Maîtres de l'Art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au Public, a été conſidérablement augmentée par l'Auteur ; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie était comme une ſource intariſſable, & qu'on pouvait toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles, & à quelque choſe de parfait d'une auſſi excellente plume que l'était celle de M. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce Prince de la Poéſie Françaiſe a trouvées à ſurmonter lorſqu'il compoſa ce Poème épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre Nation, qui étaient du ſentiment que l'Epopée ne réuſſirait jamais en Français. Il avait devant lui le triſte exemple de ſes précur-

ſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du Peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté faible & délicate qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa Nation, hors d'état de travailler. C'eſt cependant indépendamment de ces obſtacles, que M. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune, & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'était M. *de Voltaire*, ſe ſerait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultivait, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de ſolides occupations. Mais il préféra de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces Arts & pour ces Sciences, aux avantages que la fortune

aurait été forcée de lui accorder; auſſi fit-il des progrès qui répondirent parfaitement à ſon attente? Il fit autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en firent. On ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de Poéte; mais il eſt Philoſophe profond, & ſage Hiſtorien en même tems.

Les Sciences & les Arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar* ou bien à *Alexandre* de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens, & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrein; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains ſe ſont partagés; & ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies; & comme dans ces Gouvernemens Ariſtocratiques, il s'eſt ſou-

vent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres ; de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur tems, M. *de Voltaire* le fut de nos jours; il n'y eut aucune Science qui n'entrât dans la ſphère de ſon activité, & depuis la Géométrie la plus ſublime juſqu'à la Poéſie, tout fut ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partageaient M. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnaient d'indignes Envieux, il a conduit ſa *Henriade* à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun Poème ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur

a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : ſes Chants & l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de Rapſodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaiſon intime entre tous les Chants. Ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* eſt naturel ; c'eſt la converſion de HENRI IV, & ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, & en cela le Poéte Français eſt infiniment ſupérieur au Poéte Latin, qui ne termine pas ſon *Enéide* d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée ; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poème. On dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers Chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'eſprit à moitié éteint, ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux Poétes d'écrire.

Si le Poéte Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du Poéte Français eſt infiniment ſupérieur à celui du Poéte Grec. Comparez la deſcente d'*Ulyſſe* aux Enfers avec le ſeptième Chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au Temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'*Iliade*; car le rêve de Henri IV ramène aux règles de la vraiſemblance tout ce qui lui arrive, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux Enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épiſodes de la *Hen-*

riade ſont placés dans leur lieu. L'Art eſt ſi bien caché par l'Auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir ; tout y paraît naturel ; & l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce Poème, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'Auteurs à qui la ſécheresſe & l'enflûre tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une maniere touchante les ſujets pathétiques ; il ſait le grand art d'émouvoir le cœur : tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune *d'Ailly*, les adieux de HENRI IV à la belle *Gabrielle d'Eſtrée*, & la mort du brave *d'Aumale*. On ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot, l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon Poème. Il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'Auteur a employé ne peut choquer aucun Lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la Religion, tant la Poéſie & l'Eloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guères par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poème ſont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le Temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices ; tout eſt animé par le pinceau de M. *de Voltaire* : ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carrache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la Poéſie du ſtile, de cette partie qui caractériſe proprement le Poéte. Jamais la Langue Françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade*. On y trouve par-tout de

la nobleſſe ; l'Auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs. C'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus & reçus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa Langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le Lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat, qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce Poème tout ce qu'on peut deſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa générofité & à ſon humanité, devrait ſervir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-

propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance. Qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse :

Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un Philosophe guerrier, un Soldat humain, un Courtisan vrai & sans flatterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages : aussi l'Auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant Maître, repousser partout la mort & ne la donner jamais ! Cette

ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle, & il eſt à déplorer pour le bien de l'Humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs, la *Henriade* ne reſpire que l'humanité. Cette vertu ſi néceſſaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. *de Voltaire*. Il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus, il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au-lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine la plus cruelle : mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la *Saint-Barthélemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*,

l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont estimés à leur juste valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la Jeunesse, & donner, des vertus & des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poème, que l'Auteur recommande aux Peuples la fidélité pour leurs Loix & pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers *Brisson*, *l'Archet*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur.

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens, que par la force de l'éloquence. L'Auteur

fait parler un grave Magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue, il s'oppoſe courageuſeſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire. Il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles, dès-là qu'ils en faiſaient uſage contre leur Roi & leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautes à ceux des Lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de Religion qui fait le ſujet de la *Henriade*. L'Auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion. Car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des

Sujets ont ſuſcitées ; & comme le fánatiſme & la ſuperſtition ont été de tout tems les reſſorts de la politique déteſtable des Grands & des Eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'Eloquence & la Poéſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier *les Camps & les Soldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au Peuple pédant des Scholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'Autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la Société font le principal but de ce Poème ; & c'eſt pourquoi l'Auteur avertit ſi ſouvent d'éviter, dans cette route, l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de

l'Humanité, que la mode des guerres de Religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde. Mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'Eſprit philoſophique, qui, depuis quelques années, prend beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent. L'ignorance Monachale qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les Princes factieux pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de Religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems

de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'Empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille & ſans agitation. Les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis-le-Grand*, qui peut être égalé ſans flatterie à celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers ſa fin par l'aſcendant que le Père *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV*, qui commençait à baiſſer. Mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les Sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences. Elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la Société & au bonheur des Peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, au Public & au Vulgaire. Elle passe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province. On voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse, & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères & de notre destruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a mise entre nous; la nécessité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque Nation & de quelque

opinion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des Sciences, & voilà par conſéquent la règle & l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embraſſait toutes ces Sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public, & d'autant plus qu'il n'a vécu & n'a travaillé que pour le bien de l'Humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il m'a été poſſible de M. de *Voltaire* & de ſes Lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable Auteur, était en quelque façon honorer notre ſiècle,

& que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que, ſi notre ſiècle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'Envie ni les Cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du Vulgaire, & même des grands hommes.



LA

AVERTISSEMENT.

TOUT le monde connaît le Poème de la Henriade de Voltaire. Après les éloges que la France & même l'Europe entière lui ont donnés, cet illustre Ecrivain ne devait pas s'attendre à une critique aussi mordante & aussi injuste que celle qu'en a fait M. la Beaumelle, par son libelle intitulé : *Commentaire sur la Henriade de M. de Voltaire*, revu & corrigé par le sieur Fréron.

Une si téméraire entreprise était réservée à cet homme singulier. Personne n'ignore que ce n'est pas la rivalité qui l'a déterminé ; c'est une jalousie mal placée qui a été le seul mobile du sieur la Beaumelle.

Il paraît que feu M. Fréron, Editeur de ce Commentaire, ayant, à la vérité, sujet de se plaindre de Voltaire, a enchéri sur la Beaumelle en ajoutant à la fin de cet ouvrage plusieurs Lettres satyriques insérées dans son *Année Littéraire* (*).

(*) M. Fréron fils ne doit pas trouver mauvais que

Le ſieur la Beaumelle a choiſi un ouvrage du plus célébre de nos Ecrivains, dans l'eſpérance que ce nom ſeul intéreſſerait.

On verra dans ces réponſes, & ſinguliérement au commencement du neuvième Chant & à la fin du dixième, que le but de l'Auteur eſt de juſtifier le plan, la conduite & la verſification de ce Poème, dont le Poéte a réuni les ſuffrages de tous les gens de goût, & de faire voir le peu de fondement de la critique qui en a été faite. On pourrait la comparer à celle qu'a faite aſſez gauchement un Auteur, (d'ailleurs célébre), de quelques Fables de Lafontaine, ſur-tout de celle du Renard & du Corbeau, & à celle du Spectacle de l'Opéra, au ſujet des décorations.

Comme le ſieur la Beaumelle a paſſé les bornes que preſcrit une honnête critique, & manqué aux égards qu'il devait à un homme qui lui était ſi ſupérieur, on ne ſera pas ſurpris

---

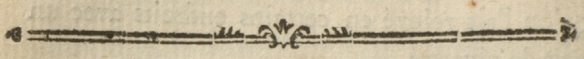
l'on critique ce Commentaire, mis au jour par M. ſon père. Il a hérité de ſes talens; il n'a pas ſon animoſité contre Voltaire; il lui rend ſûrement plus de juſtice.

qu'on l'ait relevé en certains endroits avec un peu de vivacité.

Il y a dans le Commentaire de cet Auteur bien des notes auxquelles on n'a pas cru devoir répondre.

Enfin, on a renvoyé, autant qu'il a été poſſible, à la lecture de pluſieurs vers cités, ſans les tranſcrire à chaque endroit, pour éviter les répétitions.





RÉPONSE

Au Commentaire ſur la Henriade fait par le ſieur la Beaumelle.

La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile.

De tous les genres de Poëſie, l'Epopée eſt le plus difficile. Nous n'avons de Poétes épiques qu'Homère chez les Grecs, Virgile chez les Latins, le Taſſe & l'Arioſte en Italie, le Camoëns en Portugal, Alonzo d'Ercilla (ſi on peut le citer parmi les Poétes épiques) en Eſpagne, Milton en Angleterre; la France ſeule n'avait point de Poème épique. M. de Voltaire a donné, en 1723, la HENRIADE; ce Poème fut très-bien accueilli, non-ſeulement en France, mais même chez les étrangers; il fut traduit en différentes langues; les éditions en ont été multipliées; l'Auteur y a fait pluſieurs changemens juſqu'en 1757. Les frères Cramer firent alors ſous ſes yeux, en 17 vol. *in-8.* une édition de ſes ouvrages, à la tête deſquels on mit la Henriade avec ſes variantes, & des notes hiſtoriques très-intéreſſantes. Un Souverain (*) dont le

(*) Le Roi de Pruſſe, Epitre XX, & autres de ſes Œuvres, appelle Voltaire l'Homère Français.

mérite & les talens, même en poéſie françaiſe & en pluſieurs genres, ſont très-connus, en a fait l'éloge le plus complet.

La Beaumelle cependant, en convenant que cet Ouvrage a été traduit en différentes langues, dit qu'il n'a pas eu le moindre ſuccès dans les pays étrangers.

C'eſt après cinquante années & plus de réuſſite, que cet homme qui, par ſes Ouvrages, ne devait pas ſe flatter de jouer un rôle dans la République des Lettres, n'ayant pu parvenir à ſe concilier l'eſtime & l'amitié de Voltaire, s'eſt aviſé de faire une ample critique de ſon Poème dans un livre en deux volumes *in-8.* imprimé depuis ſa mort, par les ſoins du ſieur Fréron pére. La Beaumelle a fait tous ſes efforts pour rabaiſſer le mérite reconnu de cet illuſtre Ecrivain, dont le génie univerſel a fourni des chef-d'œuvres en bien des genres, & a produit juſqu'à ſa mort de ces Poéſies légères & agréables, qui reſſemblent aux fleurs d'un beau printems, & ne ſe reſſentent point du tout d'une Muſe plus qu'octogénaire.

La Beaumelle ne s'eſt pas contenté de dépriſer la Henriade, d'en critiquer le plan, la conduite, la verſification; il a fait plus, il a eu la témérité de vouloir corriger Voltaire, de propoſer pour ce Poème un autre plan, qu'il n'achève pas : au-lieu des amours de Gabrielle d'Eſtrées, il veut placer celles de la Comteſſe de Grammont & de la Ducheſſe de Montpenſier, ſa rivale; faire, par cette dernière,

» soulever le Ciel & l'Enfer, pour venger sa passion
» & sa beauté méprisée ». Il fait de la Comtesse une autre Pucelle d'Orléans ; ensorte que ce serait elle & non Henri, qui serait le Héros du Poëme. Enfin, il substitue, en certains endroits, de très-longues & fort insipides tirades de vers de sa façon, qu'il a insérées dans ce Commentaire, & que le sieur Fréron, qui ne manquait sûrement pas de mérite, malgré la liaison intime qui était entr'eux, & l'animosité qu'il avait contre Voltaire, n'a pu s'empêcher de désapprouver, suivant qu'il le dit dans l'avertissement qui est à la tête de ce livre ; & pour donner une sorte de crédit à cet ouvrage, on a recueilli les différentes critiques (déjà oubliées) qu'en avaient faites les ennemis jurés de ce Poëte, qui, plus jaloux & envieux de sa gloire, que capables de l'imiter, ont fait, dans tous les tems, de vains efforts pour flétrir les lauriers dont l'Europe entière l'a couronné.

En effet, il est aisé, par la lecture de cet Ouvrage, de voir qu'il y avait de l'animosité de la part de la Beaumelle (*).

(*) Il fut, en Octobre 1751, à Berlin, où était Voltaire ; il eut quelques différends avec lui ; il sollicita la place du feu sieur de la Métrie, qu'il ne put obtenir ; ce qui le fit revenir en France. Depuis son retour jusqu'à sa mort, il ne pouvait entendre parler de ce Poëte ni de ses Ouvrages, sans entrer en colère.

« *Archilocum*, *proprio rabies armavit ïambo*. Hor.

Il emploie ſix pages entières à critiquer les douze premiers vers de ce Poëme. Il prétend que l'expoſition a pluſieurs défauts. Le premier, d'être trop faiblement écrite; le ſecond, d'être trop enflée. Peut-on avancer un tel paradoxe ? Une diction peut-elle être en même tems faible & enflée ? Il pourrait y avoir des endroits faibles & d'autres enflés; mais ce n'eſt pas-là ce qu'il dit.

Le troiſième défaut, ſuivant ce Critique, eſt que cette expoſition eſt vague, & plutôt un panégyrique de ſon Héros, qu'un énoncé du ſujet; que le cinquième vers eſt le ſeul qui aille au fait, & que cela n'eſt pas exact, parce que le Poéte, ſuivant lui, ſemblait, par le premier vers, « *Je chante le Héros qui régna ſur la France* », annoncer qu'il chante tout le régne de Henri.

Cette critique eſt d'autant moins fondée, que Henri étant le Héros du Poème, méritait tous les éloges que les Français en général lui ont donnés, & qui lui ſont ſi bien dus.

L'Auteur en parle avec toute la nobleſſe qui caractériſe les actions de ſon Héros.

D'ailleurs, par ce vers, « *Je chante le Héros*, *&c.* » Voltaire n'a point entendu chanter toute la vie, tout le régne de ce Roi, mais ſeulement ce qui s'eſt paſſé d'intéreſſant dans le tems de la Ligue, & la bonté

vraiment paternelle d'un Roi qui, obligé de faire la guerre à ſes ſujets pour conquérir un Royaume qui lui appartenait, ménageait ces mêmes ſujets & leur prêtait des ſecours.



La Henriade Chant Ier.



Ch. Eisen Inv. Gravé par Noël le Mire 1750.



LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le Blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête ; il relâche dans une isle, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avénement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.

Je chante le Héros qui régna sur la France ;
Et par droit de conquête & par droit de naissance. 1]

Page 3 du Commentaire, note première.

1.

La Beaumelle fait ici deux observations ; il trouve mauvais

Réponse.

Ce début du critique ne doit pas prévenir en sa faveur. Ces

Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner 1;
Calma les factions, sut vaincre & pardonner 2,

---

que le Poéte ait mis des sommaires en tête de chaque Chant; il prétend que c'est ôter au Lecteur un des plus grands plaisirs de l'esprit, le plaisir de la surprise, & que ces sommaires ressemblent à ces prologues mal-adroits, où l'un des Acteurs venait exposer en détail toute l'intrigue de la piéce, & que c'est rassasier ses Convives avant de les mettre à table.

Il dit ensuite que ce second vers se trouve dans un Poème de la Cassagne; que dans la fange d'Ennius, Virgile ramassoit des perles: il fait un crime à Voltaire d'imiter Virgile.

argumens ou sommaires, loin de dégoûter le Lecteur, lui donnent l'idée du contenu du Chant qu'il a sous les yeux; ils facilitent à ceux qui ont déjà lu l'ouvrage, le moyen de trouver promptement les endroits qu'ils cherchent: cela ne peut donc qu'être utile, & n'est pas susceptible de critique. Il prétend que le second vers se trouve dans un Poème de la Cassagne sur Henri IV. 1°. Le Poéte qu'il cite n'est pas assez intéressant, pour que ceux qui ont eu la patience de le lire se rappellent ce passage; il aurait donc dû, pour appuyer sa critique, citer ce vers en entier. 2°. La même pensée peut se trouver dans différens Auteurs sans plagiat. Enfin, si Virgile a puisé dans la fange d'Ennius, on ne peut reprocher à Voltaire d'avoir choisi une bonne idée chez un mauvais Auteur.

Page 4, notes 1, 2 & 3 du Commentaire.

1. « *Qui, par de longs malheurs* ». C'est ainsi, dit le Critique, que, sur les avis qu'il avait donnés à l'Auteur, ce dernier changea ce vers dans une édition corrigée de sa main, qu'il lui envoya de Berlin en 1751; il y avoit, dit-il, auparavant, « *Qui, par le malheur même* ».

℟. Si l'on en croit le Critique, il a donné des leçons à Voltaire, & cet Auteur a déféré à ses conseils; quoi qu'il en soit, ces deux hémistiches expriment précisément la même pensée, & sont également bons.

2. « *Calma les factions, sut vaincre & pardonner* ». Il prétend aussi que c'est sur ses représentations que le Poéte a changé le premier hémistiche de ce vers; il y avoit, dit-il, « *Persécuté*

℟. Ce vers annonce la bonté du cœur de ce Prince, qui, comme on le voit dans le cours du Poème, vers 337 & suivant du dixième Chant, jusqu'au vers 353, chérissait ses sujets, &

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère 3,
Et fut de ses Sujets le vainqueur & le père 1.

---

long-tems, *sut vaincre & pardonner* ». Enfin il ajoute, je lui demande aujourd'hui s'il croit que, « *Calma les factions* » exprime nettement ce que fit Henri IV, & dans ce cas, s'il l'exprime assez énergiquement ?

profita de ses malheurs pour bien gouverner.

3. « *Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère* ». Le Critique dit, 1°. qu'outre que ce vers est assez languissant, « *Confondit* » exprime assez faiblement ce que le Poéte veut dire. 2°. Du reste, l'Auteur ne tient point le peu qu'il promet. Ni « Mayenne ni la Ligue ne sont » confondus ». Henri plie, & la Ligue & Mayenne se soumettent volontairement. Qu'on ne dise pas que c'est un défaut du sujet ; car il peut certainement être envisagé & traité sous un point de vue plus favorable à Henri ; mais quand il ne pourrait pas l'être, on aurait toujours à reprocher au Poéte le choix d'un sujet essentiellement défectueux.

R. 1°. Ce vers, loin d'être languissant, est plein, & dit beaucoup en peu de mots. Le Poéte, par ce mot « *Confondit* », a bien exprimé ce qu'il a voulu dire, que Henri rendit inutiles les projets de Mayenne, qui tendaient à s'emparer du trône. 2°. Si le Critique s'était rappellé les vers 396 & suivans, jusqu'au vers 456 du huitième Chant, il aurait vu que « *Confondit* » est le vrai mot, & qu'il n'y a presque pas un de ces vers qui ne justifie le Poéte ; & c'est (pour se servir des termes du Critique) le point de vue le plus favorable à Henri.

Page 5 du Commentaire, note 1.

1°. Il dit que cela est en partie vrai dans l'histoire, & totalement faux dans le Poëme. « Ce Vainqueur de ses Sujets » en reçoit la loi : « ce Père de ses Sujets » les égorge, les affame impitoyablement, pour avoir le plaisir de rester plus long-tems dans une Religion qui lui est indifférente, quoiqu'on lui ait prédit qu'il n'entrera dans Paris qu'après l'avoir abjurée. 2°.

R. 1°. L'Auteur a entendu peindre le caractère de Henri & la conduite qu'il a tenue pour conquérir son Royaume. Il a vaincu ses Sujets qui refusaient de le reconnaître ; il en a été en même tems le père, il a été obligé d'employer contr'eux la force ; mais dans le fort de cette guerre, il les ménageait, il leur faisait passer des vivres ; c'est ce que l'Auteur fait entendre par

Vous chantez, dit-il, un Héros, & ce Héros ne fait presque rien de grand. 3°. Il passe comme un aventurier en Angleterre, aux risques de perdre son armée. 4°. Il s'extasie aux propos insensés d'un vieillard. 5°. Il en tient lui-même de singuliers à Elizabeth. 6°. Il obtient de cette Princesse mille soldats au-lieu d'une armée. 7°. Il est transporté en songe dans le Paradis, dans l'Enfer, dans le Palais des Destins, où les objets les plus intéressans n'excitent pas sa curiosité. 8°. Il met dans ses amours la débauche d'un Page, au-lieu

les vers 337 & suivans du dixième Chant, & par la note qu'il donne à ce sujet :

(Henri parle de Mayenne)

» *De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;*
» *Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.*
» *Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,*
» *Et d'arracher mon peuple à ces loups ravissans :*
» *Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ;*
» *Dussé-je, en les sauvant, perdre mon Diadême,*
» *Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;*
» *Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis ;*
» *Et, si trop de pitié me coûte mon Empire,*
» *Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :*
» *Henri, de ses sujets, ennemi généreux,*
» *Aima mieux les sauver que de régner sur eux.*
» *Il dit, & dans l'instant il veut que son armée*
» *Approche sans éclat de la ville affamée,*
» *Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix ;*
» *Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bienfaits* ».

C'est donc sans fondement que la Beaumelle, dans sa Critique, dit : « ce Vainqueur de ses sujets en reçoit la loi ; ce père de ses sujets les égorge, les affame impitoyablement pour le plaisir de rester dans une Religion qui lui était indifférente ».

Autre critique bien injuste encore.

La Beaumelle n'ignorait pas qu'il n'était pas indifférent à Henri d'être Calviniste ou Catholique, suivant qu'il paraît

des faiblesses d'un grand homme. 9°. Et las d'affamer tantôt Paris, tantôt de le nourrir, il change de Religion par une inspiration subite, pour s'en faire ouvrir les portes.

par une lettre que rapporte ce Critique, page 87, seconde partie de son Commentaire, écrite par ce Prince aux trois Ordres de l'Etat, assemblés à Blois. *Mémoires de Villeroi*, tome premier, page 199.

« On m'a souvent, dit ce Prince, sommé de changer de Religion : mais comment ? La dague à la gorge. Quand je n'eusse pas eu de respect à ma conscience, celui de l'honneur m'en eût empêché. Que penseraient de moi les plus affectionnés à la Religion Catholique, si, après avoir vécu quarante ans d'une sorte, ils me voyaient subitement changer de Religion, sous l'espérance d'un Royaume ? Que diraient ceux qui m'ont vu & éprouvé courageux, si je quittais honteusement, par intérêt ou par crainte, la façon dont j'ai servi Dieu dès ma naissance ? Après avoir été nourri & élevé en une Profession de Foi, &, sans ouïr & sans parler, se jetter tout d'un coup de l'autre côté ! Non, Messieurs, ce ne sera jamais le Roi de Navarre qui le fera, y eût il trente Couronnes à gagner. Instruisez-moi, montrez-moi la Vérité, je m'y rendrai. . . . Il faut du tems pour se faire instruire. Si, sous le dernier Roi, on n'a pu gagner ce point sur moi par la force, ni par les appâts de la Cour, ni ébranler ma conscience, les armes d'Espagne, & tous ceux qui les favorisent, y avanceront encore moins. Je ne suis point opiniâtre ; mais je ne céderai qu'à la persuasion. Il faut m'éclairer, & m'avoir autrement qu'à coups de canon ».

On y voit un Prince dont la conscience ne peut être ébranlée ni par la force, ni par les appâts de la Cour ; il ne demande qu'à être instruit, à connaître la Vérité ; il déclare qu'il ne se rendra qu'à la persuasion, qu'il lui faut du tems pour se faire instruire. C'est ce qu'a fait entendre le Poéte par ces vers, lors de la conversation du vieillard :

» *Henri doutait encor & demandait aux Cieux*
» *Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux* ».

Il ne prenait donc pas plaisir à rester dans une Religion qui lui était indifférente : c'est une critique des plus mal placée.

Enfin, Henri ne reçut pas la loi de ses sujets, puisqu'il ne se rendit Catholique qu'après avoir été instruit & convaincu.

2°. On ne peut pas dire sans injustice que, dans ce Poème, Henri n'ait rien fait de grand. Le Poéte le représente toujours comme généreux, plein de valeur & d'humanité ; c'est ce qu'on voit en divers endroits de cet Ouvrage, & singuliérement dans les vers ci-devant cités.

Descends du haut des Cieux, auguste Vérité 1;

3°. Le voyage de ce Prince en Angleterre fut secret & court; suivant le Poème, il était nécessaire : c'était Henri qui devait en être chargé, il connaissait Elizabeth.

4°. Il est indécent à ce Critique de tourner en ridicule le discours du vieillard à Henri. Ce discours, loin d'être insensé, est plein de justesse, de droiture, très-touchant, & cette fiction est des mieux imaginée pour amener la conversion de Henri.

5°. Il n'y a rien de singulier, comme il le prétend, dans la conversation de ce Prince avec Elizabeth. Il lui expose les besoins de la France, lui fait le détail de l'état où se trouve ce Royaume, & il en obtient ce qu'il demande.

6°. Le Poéte dit, « *Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas* ». Cela ne veut pas dire que Henri n'obtint que mille hommes, mais qu'il fut suivi de mille Anglais d'élites : l'Auteur n'ignorait pas qu'outre les troupes qu'Elizabeth avoit fournies pour le siége de Rouen, elle donna encore 3000 hommes.

7°. Il n'est pas vrai de dire que lors de la vision de Henri en Paradis, aux Enfers & au Palais des Destins, les objets qu'il vit n'excitèrent pas sa curiosité. Pour s'en convaincre, il suffira de lire les vers 101 jusqu'au 112, les 165 & suivans, jusqu'au 175; les 193 & suivans, jusqu'au 216 du septième Chant, & l'on verra la fausseté de cette critique.

8°. Les amours de Henri ne représentent point la débauche d'un Page, comme le dit indécemment le Critique; mais une faiblesse dont les plus grands hommes peuvent être susceptibles; & la docilité, la modération avec laquelle le Poéte dit que ce Prince se rendit à lui-même à la vue de Mornai, qui le rappelle à son devoir, est une preuve de sa vertu.

9°. Enfin, suivant le Poème, ce n'est point pour se faire ouvrir les portes de Paris, que Henri se fit Catholique; c'est à la prière de St. Louis, que Dieu l'éclaira & lui fit voir la Vérité, qu'on a dit qu'il cherchait. C'est ce que le Poéte exprime par les vers 437 & suivans du dixième Chant, qu'on a cités.

Page 8 du Commentaire, note 1.

1. « *Descends du haut des Cieux*, &c. » La Beaumelle critique cette invocation; il prétend qu'il fallait invoquer une Intelligence céleste.

R. Le Poème épique étant le récit en vers de faits héroïques, l'Auteur a dû invoquer la Vérité pour rendre exactement les vertus de son Héros. D'ailleurs, peut-on dire que la Vérité ne soit pas une Intelligence céleste?

Répands sur mes écrits ta force & ta clarté 2 ;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre :
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre,
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes.
Viens, parle ; & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes ;

Idem, *Note* 2.

2. « *Répands sur mes écrits ta force & ta clarté* », Il est indispensable, dit-il, que vous sachiez les causes surnaturelles qui ont produit l'action que vous chantez ; ce sont ces causes que vous avez à développer avec enthousiasme.

R. Et c'est précisément ce qu'a fait Voltaire, lorsque St. Louis apparaît à Henri, 319e. vers du sixième Chant:

« *Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue,*
» *Un fantôme éclatant se présente à sa vue, &c.* ».

Et plus bas, vers 339 & suivans ;

« *Je suis cet heureux Roi que la France révère,*
» *Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père* ».

Voilà cette cause surnaturelle que le Poëte développe avec cet enthousiasme que demande l'Epopée.

Les loix étaient ſans force & les droits confondus 2;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus 3.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant admirait les progrès,
Et qui de ſa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,

Page 10 du Commentaire, Note 2 & 3.

2. « *Les loix étaient ſans force & les droits confondus* ». Le Critique dit qu'il lui ſemble que ce ſecond hémiſtiche eſt vague, qu'il aurait beſoin d'un long Commentaire, & qu'après ce Commentaire on ne l'entendrait pas mieux.

℞. Ce n'eſt pas la faute du Poéte, ſi la Beaumelle n'entend pas ceci; tout le monde l'entend. L'on ſait le crédit qu'avaient les courtiſans de ce Prince efféminé: on appella ſon régne, dit Mézerai, le régne des favoris. L'Auteur n'en devait pas dire davantage; ce qu'il aurait dit de plus, aurait été contraire au reſpect que l'on doit aux Rois.

3. « *Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus* ». Le Critique trouve 1°. que le moindre défaut de ce vers eſt d'être proſaïque. 2°. Dit-il, « Valois régnait encore, ou plutôt il ne régnait plus ». Ce début ne peut être digne de l'Epopée. De plus, y a-t-il de l'art à tracer un tel caractère d'un des principaux perſonnages? Quel intérêt peut-il réſulter de ce tableau? Il était aiſé de tirer de l'hiſtoire un portrait flatté, mais reſſemblant.

℞. 1°. Liſez les trois vers qui précedent celui-ci, & vous verrez qu'il en eſt une ſuite néceſſaire.

2°. Que la ſimplicité de ce vers en fait la beauté.

3°. Enfin, il ne s'agiſſait pas de faire le détail de ce que Valois avait précédemment fait de grand; il fallait expoſer l'état préſent de ſon gouvernement, & les difficultés qu'il y avait à ſurmonter pour y remédier. Voilà l'intérêt qui pouvait réſulter de ce tableau. D'ailleurs, l'Auteur invoquant la Vérité, doit la dire. Ce vers eſt très-expreſſif; en effet, quel regne que celui de ce Prince, qui perdit ſur le trône la gloire qu'il avait acquiſe avant d'y monter!

Les peuples à ſes pieds mettaient des Diadêmes 1.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier.
Endormi ſur le trône, au ſein de la moleſſe 2,
Le poids de ſa Couronne accablait ſa faibleſſe 3.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur;

Page 11 du Commentaire, Note 1.

1. « *Les Peuples à ſes pieds mettaient des Diadêmes* ». Il trouve trop d'enflûre dans ce vers, & que les Polonais y ſont mal déſignés.

℞. Ce vers eſt magnifique, ſonore & conforme à la vérité; les Polonais y ſont ſuffiſamment déſignés.

Page 12, Note 1 & 2.

2. « *Endormi ſur le trône, au ſein de la moleſſe,*
» *Le poids de ſa Couronne accablait ſa faibleſſe* ».
Eſt-ce le poids, dit-il, qui était « endormi »? Quel eſt le verbe d'endormi?

℞. Ces deux vers caractériſent parfaitement ce Prince; il n'y a que la Beaumelle qui puiſſe faire de telles demandes; il n'eſt pas queſtion ici de verbe; mais l'injuſte Ariſtarque tombe ſouvent dans cette mépriſe.

3. Qu'eſt-ce, dit-il, que les corrupteurs politiques d'un maître déjà efféminé? Qu'eſt-ce que plonger des langueurs léthargiques dans les plaiſirs?

℞. La Beaumelle eſt le ſeul qui n'ait pas ſenti la beauté de cette expreſſion. L'on ſait que les Favoris de ce Prince le plongèrent dans la moleſſe & les plaiſirs; ce qui le rendait incapable de penſer aux affaires & de s'appliquer. « La Reine, ſa » mère, dit Mézerai, était ravie de le voir entre leurs mains » pour retenir preſque toute l'autorité ».

Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale 1 ;
De sa faible puissance, orgueilleuse rivale.
Les Peuples déchaînés, vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent.
Du Louvre épouvanté ses Peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut :
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut 2.

Page 13 du Commentaire, Note 2.

1. « *Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale* ». Il prétend que le Poéte aurait dû s'étendre davantage. Voilà, dit-il, tout ce que nous saurons de la naissance, des motifs & des accroissemens de la Ligue.

R. Ce sont des faits connus, & le mot « fatale » annonce les malheurs que cette Ligue occasionna. Le Poéte, d'ailleurs, en parle assez dans le cours du Poème. Voyez les 26e vers & suivans du second Chant, les 119 & 135e & suivans du troisième, les 343e & suivans du même Chant, & les 223e & suivans du quatrième.

Page 14, Note 1.

2. « *Tout périssait enfin lorsque Bourbon parut* ». Au-lieu de ce peu de vers, dit-il, faibles & décousus, il fallait un long Commentaire, & dresser l'appareil du merveilleux ; pour cela, faire venir le Génie ennemi de la France, frémissant de voir les esprits réunis, les haînes presque assoupies, l'Etat réparant ses pertes, le vertueux Henri touchant au trône, & promettant à sa Patrie les plus heureux jours, & au genre humain un modéle de sagesse ; que ce mauvais Génie s'indigne & frémisse, médite comme il pourra rétablir

R. 1°. La critique que fait la Beaumelle n'est pas juste. Ces vers, « *Tout périssait, &c.* » loin d'être faibles, décousus, sont saillans, pompeux ; les quatre premiers vers donnent la plus grande idée du mérite de Henri, & amènent bien les cinq vers suivans.

2°. Le merveilleux qu'emploie le Poéte immédiatement après ces vers, est bien plus convenable que celui que propose le Critique. Les Français n'admettraient pas, sur-tout dans un Poème, les Démons ni leur conseil ; il faut écrire suivant l'esprit de sa

Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumière ;
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent ;
Rome s'en allarma, les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe, intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Egliſe ; &, du haut de ſes tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins ;
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains ;

ſon empire en ces lieux ; qu'il aſſemble ſon conſeil & ſes démons pour ruiner la France par la Religion même, de concert avec la ſuperſtition & le fanatiſme ; que l'Ange tutélaire de la France, inſtruit de tout, ſe préſente devant l'Eternel ; qu'alors Dieu prenne en main ſes balances, y pèſe les deſtins de Mayenne & de Henri ; que Henri apprenne à régner à l'Ecole du malheur ; qu'enſuite la Ligue ſe forme ; qu'elle ſoit ſoutenue par l'Eſpagne & Rome ; que Valois ſoit chaſſé de Paris, qu'il l'aſſiége, qu'il appelle Henri. Voilà, dit-il, les traits d'un plan fécond en beautés. Nation. Ce qui plaîrait en Angleterre ne plaîrait pas en France. D'ailleurs, les eſprits n'étaient pas réunis, comme il le prétend, les haînes n'étaient pas aſſoupies, les pertes n'étaient pas réparées ; Valois régnant encore, était plus jeune que Henri, & devait vivre plus que lui. Enfin, il aurait été ridicule que Dieu, à qui rien ne peut être caché, pesât dans ſes balances les deſtins de Mayenne & de Henri, pour ſavoir à qui appartenait le droit du trône.

Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire 1.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en ſortant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où ſe plaît la Nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes Soldats.
Là ſont mille Héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur Secte 2, unis par la vengeance;
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,

Page 18 du Commentaire, Note 3.

1. Le Critique s'eſt plaint que le Poéte n'ait pas recours au merveilleux; & ici, il dit que la deſcription de la Diſcorde eſt trop métaphyſique; qu'elle convient à l'ambition, à l'envie, à l'amour, &c.; que toutes les paſſions ſe reſſemblent, & ne ſont diſtinguées que par certaines nuances, qu'il n'eſt pas donné à tout Artiſte de ſaiſir, & qui n'échappaient pas à Ovide.

℟. Pour peu qu'on liſe attentivement ces vers, on ne penſera pas sûrement comme le Critique; on verra que la Diſcorde, qui y eſt perſonnifiée, préſente le tableau le plus frappant & le mieux caractériſé; & ſi les nuances des différentes paſſions n'échappaient pas à Ovide, on peut dire que Voltaire les a ſupérieurement exprimées.

Page 19, Note 1.

2. « *Diviſés par leur Secte, &c.* ». Il fait ici une obſervation aſſez juſte; il dit que le mot « Secte » a toujours été donné aux Sociétés chrétiennes qui ont fait ſchiſme, & qu'ici, il eſt commun aux Orthodoxes & aux Hérétiques.

℟. Il eſt vrai que « Culte » aurait été mieux que « Secte »; mais en blâmant le mot, il n'en propoſe pas d'autre.

Ne connaissait qu'un Chef, & n'avait qu'une Eglise 1.
Le Père des Bourbons, du sein des immortels 2,
Louis fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa Race:
Il plaignit ses erreurs, il aima son audace.
De sa Couronne un jour il devait l'honorer 3,
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer 4.

Page 19 *du Commentaire, Note* 5.

1. Eglise, dit le Critique, signifie-t-il Temple? En ce cas, le vers est ridicule.

℟. On dit l'Eglise Romaine, la Grecque, la protestante; c'est dans cette acception qu'il faut prendre ce mot, & c'est même dans ce sens que s'en est servi la Beaumelle dans le cours de son Commentaire.

Page 20, *Notes* 1, 2, 4 & 5.

2. « *Le père des Bourbons, &c.* ». Il trouve ici une irrégularité, qu'il dit cependant n'être pas condamnable; mais il demande si S.-Louis est suffisamment désigné, & pourquoi il est appellé le père des Bourbons: n'est-il pas aussi le père des Valois? Il fallait le caractériser autrement.

℟. 1°. Henri descendait de Robert de Clermont, cinquième fils de S.-Louis: ce Roi est suffisamment désigné.

2°. Il demande si S.-Louis, se plaçant au sein des immortels, était plus à portée de voir de-là Bourbon.

Cette critique ne mérite pas de réponse.

3. « *De sa Couronne un jour, &c.* » Il prétend que ce n'est pas S.-Louis qui fit Henri Roi, que dans le systême Chrétien, les Intelligences célestes exécutent, mais elles ne donnent rien.

℟. Ce vers ne dit pas que S.-Louis dût donner la Couronne à Henri; il fait entrevoir qu'il devait en cela exécuter la volonté de l'Eternel. D'ailleurs, que veut dire la Beaumelle par le systême Chrétien? regarde-t-il la Religion Chrétienne comme une Religion de systême? Cette expression est ridicule & indécente.

4. Il trouve ce second vers lent.

℟. La Beaumelle est bien difficile; il n'a pas senti le sens de ce vers, qui annonce la conversion future de Henri.

Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême;
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même.
Louis, du haut des Cieux, lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux Partis, aux pieds de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards.
Dans nos champs désolés, le Démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours:
« Vous voyez à quel point le destin m'humilie:
» Mon injure est la vôtre; & la Ligue ennemie,
» Levant contre son Prince un front séditieux,
» Nous confond dans sa rage & nous poursuit tous deux.
» Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
» Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être.
» Ils savent que la Loi, le mérite 1, le sang,
» Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
» Et redoutant déjà votre grandeur future,
» Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
» De la Religion, terrible en son courroux,

Page 22 du Commentaire, Notes 1.

1. « *Ils savent que la Loi, le mérite, le sang* ». Il trouve qu'au lieu de « le mérite, le sang », il faudrait mettre « les droits sacrés du sang ».

R. Ce vers est plus harmonieux, & fait beaucoup plus d'honneur à Henri, que celui qu'y voudrait substituer le Critique.

» Le fatal anathême eſt lancé contre vous 1.
» Rome qui, ſans Soldats, porte en tous lieux la guerre,
» Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre.
» Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
» Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
» Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
» Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
» Contre tant d'ennemis, ardens à m'outrager,
» Dans la France, à mon tour, appellons l'étranger.
» Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
» Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haîne
» Nous permet rarement de marcher réunis,
» Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris.
» Mais, après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
» Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie 2.

Page 22 du Commentaire, Note 3.

1. « *Eſt lancé contre vous* ». Il veut que l'on diſe « contre nous », parce que Henri III avait auſſi été excommunié pour l'aſſaſſinat du Cardinal de Lorraine.

℞. Mauvaiſe critique; il n'eſt ici queſtion que de Bourbon.

Page 23, Note 5.

2. « *Mais . . . je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie* ». La Beaumelle craint qu'il n'y ait ici une contre-penſée; il prétend que Valois, après avoir dit, « Je ſais que l'alliance des Français & des Anglais eſt difficile », doit ajouter, « Mais vous avez déjà des liaiſons avec Elizabeth, & vous avez l'art de perſuader comme celui de vaincre ».

℞. Il n'y a pas ici de contre-penſée, malgré l'expoſé que Valois vient de faire de la haîne des Anglais contre la France; il fait voir la néceſſité indiſpenſable de recourir à Elizabeth, puiſqu'il ſe voit abandonné de ſes ſujets : reſſource d'autant plus naturelle, qu'Elizabeth déteſtait la Ligue, & était proteſtante.

» Je haïs, je veux punir des Peuples odieux;
» Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
» Je n'occuperai point dans un tel ministère
» De mes secrets agens la lenteur ordinaire;
» Je n'implore que vous, c'est vous de qui la voix
» Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
» Allez en Albion 1; que votre renommée
» Y parle en ma défense, & m'y donne une armée.
» Je veux, par votre bras, vaincre mes ennemis;
» Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis 2 ».
Il dit, & le Héros qui, jaloux de sa gloire 3,
Craignait de partager l'honneur de sa victoire 4,

Page 24 du Commentaire, Note 2, 5 & 6.

1. « *Allez en Albion* ». Il voudrait qu'on eût mis, « Allez en Angleterre.

2. Il dit qu'amis & ennemis sont des rimes négligées.

3. Il trouve mauvais que Valois n'ait pas fait passer un autre personnage en Angleterre.

℟. Albion est plus poétique & plus convenable. D'ailleurs, ce n'est point ici une faute.

℟. Ces rimes sont bonnes; la critique est mauvaise.

℟. Dans la crise où se trouvait Valois, ayant précédemment dit qu'il n'avait plus de Sujets, plus de Patrie, à qui pouvait-il confier un objet de cette importance mieux qu'à Henri, dont il savait la droiture, la capacité? D'ailleurs, ce Prince connaissait Elizabeth.

Page 25, Notes 1 & 2.

4. La Beaumelle fait ici un assez mauvais propos. Ne vous y trompez pas, dit-il, ce n'est pas de la gloire de Valois que Henri était jaloux, c'est de la sienne propre. 2°. Il dit que dans le second vers, Henri n'est pas jaloux de sa gloire, mais avide de gloire, chose bien différente; ce que le Poëte confond.

2. ℟. Avec la permission du Critique, c'est lui qui confond; il est naturel qu'un Guerrier, jaloux de sa gloire, craigne de partager l'honneur de la victoire; mais il ne l'a pas compris; il s'est répandu dans une longue & mauvaise critique.

Sentit en l'écoutant une juste douleur :
Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un Maître accomplir les desseins ;
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers, cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les Soldats étonnés ignorent son dessein,
Et tous, de son retour, attendent leur destin.
Il marche 1. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
  Déjà des Neustriens il franchit la campagne ;
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay, son confident & jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du Parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zéle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France ;
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,

Page 27 du Commentaire, Note 1.

1. « *Il marche. Cependant, &c.* ». Il prétend qu'il n'est pas vraisemblable qu'après ce départ, la ville le croie toujours présent.

R. Quelle envie de critiquer ! Il est cependant naturel de penser que ce départ ayant été secret, on devait le croire toujours présent. Il dit qu'il veut bien passer ces choses dans Homère & dans Virgile, qui en sont pleins ; mais c'est apparemment par prédilection pour Voltaire, qu'il trouve ici la chose invraisemblable.

Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.
A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port 1;
Les Matelots ardens s'empressent sur le bord.
Les vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes 2,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes 3.
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphir abandonnait les mers.

Page 28 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port* ». Il craint bien, dit-il, que « heureux » ne soit une épithéte oiseuse.

℞. Pourquoi cette épithéte serait-elle oiseuse ? Sa crainte n'est pas fondée ; Henri apperçoit le port de Dieppe, où il doit s'embarquer ; il se flatte du succès de son entreprise ; c'est dans ce sens que l'épithéte de « heureux » est bien placée.

2. « *Les vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes* ». Voilà, dit-il, un exemple de ce que Horace appelle un vers indigent de choses, une bagatelle harmonieuse, « *Versus inops rerum, nugæque canoræ* ». Car l'Auteur, ajoute-t-il, reconnaîtra bientôt que ce sont les vents & non les vaisseaux qu'on doit appeller fiers souverains des ondes.

℞. Ce vers est harmonieux ; ce n'est pas de tels vers qu'a entendu parler Horace. Ce vers n'est pas indigent de choses, il est, au contraire, plein d'action. D'ailleurs, les vents ne décident pas toujours ; il paraît ici qu'ils n'étaient pas contraires ; c'est ce qui est exprimé dans les vers qui suivent, qui sont poétiques & très-expressifs : mais l'animosité de la Beaumelle contre Voltaire l'aveuglait, & son Commentaire aurait eu bien peu d'étendue, s'il n'avait attaqué indistinctement tous les endroits de ce Poëme.

3. « *Etaient prêts à voler sur les plaines profondes* ». Il prétend que l'Auteur aurait peine à justifier cette expression.

℞. Cette expression métaphorique s'explique d'elle-même, & présente à l'idée la vaste étendue des mers, & les dangers que l'on court sur cet élément.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre 1:
L'Astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit 2;
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues,
Et le feu des éclairs & l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles Matelots.
Le Héros, qu'assiégeait une mer en furie 3,

Page 29 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *On découvrait déjà les bords de l'Angleterre* ». 1°. Il trouve ce vers prosaïque, & dit que les quatre suivans ne sont pas liés entr'eux. 2°. Enfin, qu'on ne dit guères « à l'instant », que dans le discours familier.

℞. Ce vers n'était pas susceptible d'enflûre; les quatre qui suivent représentent à l'imagination la plus horrible tempête, & sont bien liés. A l'égard du mot « à l'instant », qu'il trouve trop familier, on observe qu'il fait ici tableau, & est bien placé.

3. « *Le Héros qu'assiégeait une mer en furie* ». Cette tempête, suivant la Beaumelle, fournit plusieurs observations. 1°. Il dit que tous les faits épiques doivent tendre au but; il prétend que celui-ci n'aboutit à rien; car il appelle rien cette entrevue avec le vieillard de Jersey, qui, ajoute-t-il, n'aboutit à rien elle-même, & qui, d'ailleurs, aurait pu se faire sans une tempête, si elle avait été nécessaire; qu'il fallait laisser arriver Henri tranquilement en Angleterre.

2°. Il dit que tous les faits épiques doivent avoir une cause surnaturelle; que celui-ci est un

℞. 1°. Il paraît que ce Critique n'a pas un goût décidé pour les tempêtes. L'on sait que tous les faits épiques doivent tendre au but; mais ce n'est pas ici qu'on trouve ce défaut. Cette entrevue est un très bel épisode, des plus agréables & des mieux écrits. La Beaumelle ne peut s'empêcher d'en convenir. Voilà, dit-il, « ce beau coloris que j'avais cherché jusqu'ici, rien n'est plus agréable ni mieux écrit ». Il ne peut rien dire contre la diction; il voudrait insinuer que cette entrevue n'aboutit à rien, & que c'est un défaut. Cette entrevue est intéressante,

Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa Patrie,
Tourne les yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents 1 d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'Empire,
Confiant ſur les flots, aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la terre & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
César à la tempête oppoſait ſa fortune.

---

pur effet du haſard. Il cite Virgile, qui n'a pas ainſi traité le même ſujet dans le premier Chant de l'Enéïde; qu'il a eu recours à Junon, Eole, Neptune. elle tend au but, puiſque vous voyez les belles leçons que ce vieillard donne à Henri, qu'il le touche, lui fait verſer des pleurs; il éclaircit ſes doutes, lui fait entrevoir les erreurs du Calviniſme, Secte nouvelle qu'il a vu naître, l'exhorte à chercher la Vérité, ſeul moyen de plaîre à l'Être ſuprême, qui par-là le fera triompher. Voyez les vers 236 du premier Chant & les ſuivans; ils annoncent la converſion future de Henri, & ſingulièrement le 286e, « *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ». C'eſt donc une injuſtice de critiquer un épiſode auſſi bien placé.

2°. Il aurait fallu, ſuivant la Beaumelle, que le Poéte eût employé toute la mythologie Payenne, & l'eût mêlée avec S.-Louis, Dieu & l'Hiſtoire ſacrée. Il ſe trompe; notre poéſie épique n'admettrait qu'avec précaution la mythologie des Payens dans un Poème épique. Mais il y a plus, c'eſt que le Poéte a employé les cauſes ſurnaturelles en cette occaſion même, vers 292 & ſuivans de ce premier Chant. « *Tandis que le Vieillard inſtruit par le Seigneur* ». &c. & précédemment, vers 183 & ſuivans, « *Dieu dans ce moment, le Dieu de l'Univers* ». Rien donc de moins fondé que cette critique.

Page 31 du Commentaire, Note 1.

1. « *Semble accuſer les vents, &c.* ». « Henri, dit-il, ſemble accuſer les vents », pourquoi ne pas dire hardiment, « il accuſe les vents » ? Il ſemble que l'Auteur craigne d'être trop énergique.

℞. Cela aurait été romaneſque.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu, dont la sagesse 1 ineffable & profonde
Forme, élève & détruit les Empires du monde,
De son trône enflammé qui luit du haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux :
Il le guidait lui-même 2, il ordonne aux orages 3
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,

Page 32 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Ce Dieu dont la Sagesse, &c.* ». Il pense que Plutarque aurait dit de ce vers « *Dieu dont la sagesse* » & du suivant: « C'est un bon propos hors de propos ».

℞. La Beaumelle invoque le suffrage de Plutarque, pour donner plus de poids à sa critique, mais on s'en tient à lui dire que ces vers sont bien placés.

2. « *Il le guidait lui-même* ». Il prétend que cela prête au ridicule : s'il le guidait, il le guidait bien mal.

℞. Quelle fureur de tout critiquer ! Dieu le guidait si bien, que la tempête fut appaisée, & qu'il aborda en Angleterre.

3. « *Il ordonne aux orages* ». Il annonce qu'il a deux remarques à faire; il dit, 1°. que cette protection subite, combinée avec ce subit abandon, forme une disparate choquante; que la tempête arrive sans nécessité, & que Dieu la calme sans motif; que les grands nœuds doivent être réservés au premier moteur, & que les nœuds subordonnés appartiennent aux Intelligences subalternes; que cependant, quoique ce merveilleux soit mal ménagé, il fait bon gré de cet effort à Voltaire.

℞. Quel galimathias ! il critique ce morceau plein de beauté, & finit par l'approuver. Il faut, suivant lui, des motifs particuliers à un Auteur, pour faire naître une tempête dans un Poème épique ; l'inconstance de cet élément ne suffit pas. Jamais, sans doute, il n'a entendu dire qu'une tempête ait succédé au calme ; il suffit de lire la description qu'en fait l'Auteur, pour sentir que cet événement est bien placé, & est intéressant. A l'égard de l'ordre qu'il voudrait mettre dans la conduite de l'Être suprême, cela ne mérite pas de réponse.

Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots :
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile,
Sous des ombrages frais, préſente un doux aſile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots 1,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la Nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrettait ces inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines ;
Tranquile, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la Sageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des Deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,

Page 33 du Commentaire, Note 1.

1. Il trouve que le premier hémiſtiche de ce vers, « *Un rocher qui le cache à la fureur des flots* », eſt dur, & que le ſecond eſt défectueux.

R. C'eſt une mauvaiſe critique, d'autant plus qu'enſuite il fait un éloge complet de ce morceau.

Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du Diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui, dans sa Secte, était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable.
Henri doutait encore 1, & demandait aux Cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la vérité sacrée

Page 34 du Commentaire, Note 3.

1. « *Henri doutait encore*, *&c.* ». Quel tableau! quel développement du cœur de ce Prince & de sa droiture! Cependant, la Beaumelle le tourne en ridicule. De quoi doutait-il, dit ce Critique? Apparemment de la vérité du Christianisme. Il prétend que l'Auteur a confondu deux choses très-dissemblables; l'indécision de l'esprit entre deux Religions, avec l'indifférence pour tout Culte : il dit que l'indécision aurait rendu Henri peu intéressant; mais que l'indifférence le rend tout ensemble méprisable & odieux; car, quoi de plus méprisable, dit-il, que de combattre pour un Culte, lorsqu'on n'en préfère aucun?

℟. Ce n'est pas l'Auteur qui a rien confondu, c'est le Critique. 1°. Il était très-naturel à Henri, élevé dans les malheureux & faux principes du Calvinisme, de douter des vérités de la Religion Catholique; l'Auteur même fait voir que le doute de ce Prince portait également sur les deux Religions; mais il ne dit pas & ne fait pas entrevoir que tout Culte lui fût indifférent; au contraire, ce sarcasme est d'autant plus déplacé, que le Critique savait que le cœur de Henri était droit, que le Poéte le présente toujours cherchant la vérité, comme on le voit par les derniers vers : s'il cherchait cette vérité, on ne doit pas dire que tout Culte lui fut indifférent.

Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu ſeul, attendant mon appui 1,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.

« De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
» Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
» J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France,
» Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
» Je l'ai vu ſans ſupport, exilé dans nos murs,
» S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
» Enfin, mes yeux ont vu, du ſein de la pouſſière,
» Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
» Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
» Et d'un pied dédaigneux renverſer nos Autels.
» Loin de la Cour alors, en cette grotte obſcure,
» De ma Religion je vins pleurer l'injure.
» Là, quelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours:
» Un Culte ſi nouveau ne peut durer toujours,
» Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
» On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
» Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux :

Page 35 du Commentaire, Note 1.

1. Il dit qu'il a vu plus d'un Lecteur prendre ce vers, « *Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui* », pour une impiété abſurde, & qu'il avertit que cela ſignifie, « Faut-il que, quoique j'attende mon appui ».

℞. Il aurait dû ſe diſpenſer de cette explication, ce vers étant très-intelligible.

» Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux,
» Lui ſeul eſt toujours ſtable ; & tandis que la terre
» Voit des Sectes ſans nombre une implacable guerre,
» La vérité repoſe aux pieds de l'Eternel :
» Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
» Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître 1.
» Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
» Ce Dieu vous a choiſi : ſa main, dans les combats,
» Au trône des Valois va conduire vos pas.
» Déjà ſa voix terrible ordonne à la Victoire
» De préparer pour vous les chemins de la gloire.
» Mais ſi la Vérité n'éclaire vos eſprits,
» N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
» Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe ;
» Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe ;
» Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
» Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
» Enfin, quand vous aurez, par un effort ſuprême,
» Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même ;
» Lorſqu'en un ſiége horrible & célèbre à jamais,
» Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,

Page 38 du Commentaire, Note 1.

1. « *Qui la cherche, &c.* ». Il dit que ces vers ne ſont qu'un extrait du Catéchiſme commun des deux Partis.

R. Au lieu de cette Critique aſſez déplacée, il aurait pu admirer la beauté de ce diſcours du vieillard, qui fait voir à Henri que le Calviniſme a tiré ſon origine des caprices de l'homme, & que cette réforme eſt toute nouvelle.

» Ces tems de vos Etats finiront les misères,
» Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères;
» Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui:
» Allez, qui lui ressemble 1 est sûr de son appui ».
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme 2,

Page 40 du Commentaire, Note 3.

1. « *Allez, qui lui ressemble, &c.* ». Il dit que le Prophête de Voltaire finit ici par être courtisan. Voyez, ajoute-il, avec quel art il dit à Henri qu'il ressemble à Dieu même. L'homme fut créé à l'image de Dieu, & Henri est homme. A cela près, comment ressemble-t-il à Dieu? Est ce en se dérobant de son camp & du lit nuptial pour aller séduire une jeune mariée, ou pour en être séduit? Est-ce en se précipitant aveuglément dans les maux de la guerre, au-lieu de les arrêter tous par sa conversion, au-lieu du moins d'attendre patiemment l'arrivée de la Grâce, si clairement prédite? M. de Voltaire est Peintre, ajoute-t-il, mais il n'est pas toujours heureux en ressemblances.

R. Le Critique plaisante ici assez mal-à-propos; il n'a pas pris le sens de ce vers que tout le monde entend. Si le Prophête avait dit que Henri ressemblait à Dieu même, ou fait entendre quelque chose d'équivalent, la plaisanterie serait placée: mais ce sont des leçons que le Prophête donne à Henri; il l'instruit, & ne le flatte pas: au contraire, puisqu'il lui dit:

« *Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,*
» *N'espérez point entrer dans les murs de Paris* ».

Il l'avertit de dompter ses passions, de craindre l'amour; c'est après cela qu'il lui dit, « *Allez, qui lui ressemble, &c.* », c'est-à-dire, qui fait ce que Dieu commande. Voilà le seul sens de ce vers.

Page 41, Note 1.

2. « *Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme* ». Ces traits, dit-il, & les suivans sont des louanges dont l'Auteur se couronne lui-même; car on a vu que le Prophête ne les méritait guères.

R. Mais ne voyez-vous pas, M. la Beaumelle, que pour la conduite du Poème, il était nécessaire d'amener par dégrés la conversion de Henri; c'est ce qu'a fait le Poëte, qui a très-bien exprimé l'impression vive qu'a fait sur lui le discours de ce vieillard; vous n'avez rien à dire contre la Diction ni la Poésie;

Qui penétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces tems bien heureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois & rendait des Oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore 1
De ce jour qui pour lui ne brillait point encore.
Mornay parut surpris 2, & ne fut point touché 3:

---

vous attaquez la personne du Poéte, parce qu'il a excellé dans ce morceau.

Page 40 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ». Si dès lors, dit le Critique, Henri entrevit les vérités catholiques, il est encore plus inexcusable d'avoir égorgé, affamé ses Sujets, tandis qu'il savait qu'il ne régnerait sur eux qu'après qu'il aurait connu ces vérités entrevues; & qu'à l'aide de cette Prophétie le Poéte a trouvé le secret de rendre son Prince odieux. Ce Héros, ajoute-t-il, intéresse pourtant le vulgaire des hommes : c'est que le Henri de l'Histoire fait illusion sur le Henri du Poème.

℟. Il faut distinguer entre entrevoir une chose, ou être convaincu. Henri demandait & avec raison, pour quitter le Calvinisme, d'être convaincu de la vérité de notre Religion; c'est ce seul motif qui devait le faire changer : mais jusqu'à ce qu'il fût persuadé, cela ne devait pas l'empêcher d'employer la force pour monter sur un trône qui lui appartenait de droit, & qu'un autre voulait usurper, sous le spécieux prétexte de la Religion : il était donc obligé de faire la guerre.

Page 41, Notes 5 & 6.

2. « *Mornay parut surpris* ». Eh! de quoi, dit le Critique? des pauvretés du Prophête!

℟. En vérité, la Beaumelle, ce que vous dites est si pauvre, (pour se servir de vos termes) qu'il ne mérite pas de réponse : il n'y a que vous qui puissiez trouver telle la leçon du Prophête.

3. « *Et ne fut point touché* ».

℟. Il faut avoir le cœur bien

Dieu, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus, l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaisèrent,
Le Soleil reparut, les ondes ſe calmèrent;
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages lois
Fit long-temps le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant théâtre, où cent Héros périrent,
Sur ce trône gliſſant, d'où cent Rois deſcendirent 1,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon régne étonnait les humains.
C'était Elizabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,

Je le crois bien, dit-il, le Prophête n'avait pas mieux parlé au cœur qu'à l'eſprit. dur & bien plein de fiel, pour tenir un pareil propos. Pour s'en convaincre, il ſuffira de lire le diſcours de ce vieillard.

Page 42 du Commentaire, Note 4.

1. « *Sur ce trône gliſſant, d'où cent Rois deſcendirent* ». Il trouve que les bons Poétes emploient rarement ces troiſièmes perſonnes des verbes au pluriel.

R. Ceci eſt un exemple convaincant du contraire, & fait le meilleur effet: c'eſt un beau tableau du gouvernement Anglais.

Et fit aimer son joug 1 à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté 2.
Ses Peuples, sous son régne, ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds les plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux;
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune 3.
Londre, jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du monde, & le Temple de Mars 4.

Page 43 du Commentaire, Notes 2, 4 & 6.

1. « *Et fit aimer son joug, &c.* ». J'aimerais mieux, dit-il, « le joug », le vers aurait un son moins sourd.

℞. « Son joug » exprime bien plus délicatement la politique d'Elizabeth, qui avait l'art de se faire obéir & de se faire craindre en même tems.

2. « *Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté* ». Il dit que c'est une faible imitation de ce mot de Tacite: « *Qui nec totam servitutem nec totam libertatem pati possunt* ».

℞. Cette imitation est plus élégante que l'original; d'ailleurs, il se peut faire que le Poéte ait eu la même pensée que l'Historien.

3. « *Des bouts de l'univers appelle la fortune* ». Il dit que l'Auteur peint dans tout ce morceau l'Angleterre d'aujourd'hui; mais ce n'est pas, dit-il, celle que je veux connaître. Quelque étendu que soit le droit du Poéte épique sur les faits, il ne peut les déguiser, sur-tout quand ils sont si connus & si récens.

℞. On sait que le régne d'Elizabeth fut beau (si on en excepte quelques cruautés); que le commerce était florissant sur mer.

4. « *Le magasin du monde & le Temple de Mars* ». Il dit que ce vers & le suivant ont de la beauté pour ceux que les disparates ne choquent pas; mais qu'il n'aime pas « centre, magasin & Temple ».

℞. Il est fâcheux pour le Poéte que ce Critique n'aime pas ces deux vers, qui sont cependant bien nombreux & bien sonores: cela prouve son peu de goût.

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble :
Les Députés du Peuple, & les Grands & le Roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la Loi ;
Tous trois Membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible ;
Heureux lorsque le Peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir :
Plus heureux lorsqu'un Roi 1 doux, juste & politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon 2, quand pourront les Français
Réunir, comme vous 3, la gloire avec la paix !

Page 44 du Commentaire, Note 5.

1. « *Un Roi doux, juste & politique* ». M. Gresset, dit le Critique, a mieux décrit, dans son *Edouard III*, la constitution de l'Angleterre, en décrivant les devoirs d'un Ministre : il a fait un tableau de Maître.

R. On va voir que ce tableau de Maître est le tableau d'un Ecolier habile qui a tâché d'imiter son Maître.

On vient de lire les vers de Voltaire, voici ceux de Gresset :

« *Ministre d'un Empire où règnent trois pouvoirs,*
» *Où je dois, unissant le trône à la Patrie,*
» *Sauver la liberté, servir la Monarchie,*
» *Affermir l'un par l'autre, & former le lien*
» *D'un Peuple toujours libre, & d'un Roi Citoyen* ».

C'est au Lecteur à décider lequel des deux tableaux caractérise mieux la constitution de l'Angleterre : s'il ne préfère pas le premier, on se flatte qu'il ne mettra pas le second au-dessous : d'ailleurs, Voltaire est l'original qui a guidé Gresset.

Page 45, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Ah ! s'écria Bourbon*, |

R. Rien de moins ridicule

Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la Diſcorde & l'Horreur,
D'un Peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette Ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour *.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence:
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois 1, dit la Reine ſurpriſe 2!

---

* *Guillaume le Conquérant.*

&c. ». Il trouve cette exclamation ridicule. Eſt-ce à la Reine, dit-il, eſt-ce à lui-même, eſt-ce au Peuple, que Henri parle, voyageant *incognito*.

que cette exclamation de Henri, en parlant du Gouvernement Anglais: c'eſt un Prince qui réfléchit ſur les devoirs des Rois.

Page 47 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Vous ſervez Valois*, *&c.* ». Servir, dit-il, eſt ici fort ignoble, & l'Auteur l'a ſenti; car bientôt il dira protéger, ce qu'il appelle maintenant ſervir.

℞. Ce mot n'a rien d'ignoble; il veut dire, vous rendez ſervice à Valois. En effet, on dit, je vous ſervirai en tout; cet homme l'a bien ſervi.

2. « *Dit la Reine ſurpriſe* ». Le Lecteur, dit-il, eſt plus ſur-

℞. Mauvaiſe critique. Elizabeth pouvait être ſurpriſe de

C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier 1 pour son persécuteur!
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore:
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haînes;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes.
Plus heureux si, toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute en voyant son danger.
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger 2.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,

---

pris de ces exclamations, que la Reine ne devait l'être de l'union de Henri avec Valois. | cette union, après tout ce qui s'était précédemment passé.

Page 47 du Commentaire, Note 7.

1. « *Henri vient me prier, &c.* ». Ce mot prier, dit-il, est sans délicatesse.

℟. C'est le vrai mot, quand on demande du secours à quelqu'un: on ne lui commande pas, on le prie.

Page 48, Note 3.

2. « *Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger* ». Hé! dit-il, à peine arrivez-vous à Londres; il faut absolument, *& je veux le venger.*

℟. Je vais le venger: cela veut dire, je me dispose à le venger. La critique est mauvaise.

Couronner vos vertus en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.
Elizabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quel ressort & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte Renommée,
De ces revers sanglans 1, m'a souvent informée;
Mais sa bouche, indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême:
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs 2,

Page 49 du Commentaire, Note 1.

1. « *De ces revers sanglans, &c.* ». Peu de Lecteurs, dit-il, approuvent cette épithéte.

℟. Les assassinats des Guises sont des événemens assez sanglans, ainsi que ceux de la Saint-Barthélemi.

Page 50, Note 3.

« *Témoin de mes douleurs* ». Il

℟. Douleurs au pluriel n'est

Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs 1 !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir 2.
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

---

faut, dit-il, de ma douleur : douleurs au pluriel ne s'entend que des douleurs du corps. Racine a dit dans Mithridate :

« *Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs* »

Mais une faute en excuſe-t-elle une autre ?

Page 50 du Commentaire, Notes 4 & 5.

R. Ce n'eſt point ici une faute, non plus que dans Racine.

1. « *Nous cachât tant d'horreurs* ». Des horreurs, dit-il, pour des faits horribles eſt un mot de converſation que l'autorité de M. de Voltaire n'introduira pas dans le ſtile noble.

R. Et la critique de la Beaumelle n'empêchera pas que ce mot ne puiſſe entrer dans le ſtyle noble.

2. « *Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir* ». J'aime aſſez, dit-il, cet hommage rendu en paſſant à Virgile :

« *Animus meminiſſe horret luctuque refugit* ».

R. Cet air de protection eſt aſſez ſingulier : en tout cas, l'imitation vaut l'original.

HENRIADE Chant II.



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1751.*

CHANT SECOND.

A MENT *.

Henri-le-Grand raconte à la Reine Elizabeth l'histoire des malheurs de la France ; il remonte à l'origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée :
C'est la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome 2 :

* Le Critique fait ici un long Commentaire pour blâmer cet épisode, qu'il prétend avoir le défaut d'être invraisemblable & d'instruire Elizabeth d'événemens qu'elle savait mieux que Henri.

R. Cet épisode est lié parfaitement au sujet : il était, pour ainsi dire, nécessaire, & il est très-ridicule de dire qu'Elizabeth avait plus de connaissance de ces événemens que Henri.

Page 53 du Commentaire, Note 2.

2. « *Je ne décide point entre Genève & Rome* ». Il trouve que ce vers peint Henri flottant entre ces deux Religions, & que la traduction des vers qui suivent est : Nous autres Français, nous sommes tous de lâches coquins.

R. Le Poéte a peint Henri tel qu'il devait être alors; il avait été élevé dans les principes du Calvinisme : on voulait qu'il embrassât la Religion Catholique, il en avait reçu des instructions lors de la conversation du vieillard ; il n'était pas encore persuadé, & ne voulait, comme on l'a déjà dit, se rendre ni par la force, ni par la crainte, mais par la persuasion, & être

De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et, si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un & l'autre Parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense 1,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance;
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique 2
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,

---

instruit : c'est ce que le Poéte dit clairement par le treizième vers de ce Chant : « *Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi* ». A l'égard de la critique de ces vers : « *J'ai vu des deux côtés. &c.* », elle est bien basse. Le Poéte a représenté en général les hommes tels qu'ils étaient : on ne sait que trop que c'est l'ambition & l'intérêt personnel qui est le motif de leurs actions.

Page 55 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Pour moi qui de l'Etat embrassant la défense* ». Voilà donc, dit-il, un Parti armé pour l'Etat, & Henri en contradiction avec lui-même.

2. « *Et périsse à jamais l'affreuse politique, &c.* ». Il prétend que ce vers & les suivans n'ont aucune liaison avec ce qui précéde.

℞. Mauvaise critique : il est certain que le trône appartenant à Henri après la mort de Valois, c'était de sa part prendre la défense de l'Etat, que d'en soutenir les droits.

℞. Il se trompe : ces vers ont de la liaison avec les précédens. Henri, comme dit le Poéte, blâme les deux Partis en ce qu'ils ont de condamnable; il laisse à Dieu le soin de la vengeance.

Et,

Et, ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule 1.
Ces Chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leur intérêt de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un Peuple furieux 2,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas 3.

Page 56 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule* ». Il trouve le mot de ſcrupule impropre; il dit que dans le piége eſt trop faible, & n'eſt pas du ton du reſte.

℞. C'eſt cependant le vrai mot; il en eſt de même du mot piége, qui eſt expreſſif.

3 « *Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas* ». La Beaumelle pardonne à M. Hume de repréſenter toujours les guerres de Religion comme entrepriſes pour des ſyllogiſmes; mais il appelle cela une puérilité de la part de Henri. Quel objet, dit-il, plus intéreſſant que la conſervation de la première des libertés, de la liberté des âmes! Tous les autres intérêts qui agitent les humains ſont des atômes auprès de celui-ci.

Au-lieu donc, dit-il, de préſenter deux Partis s'égorgeant pour de vains argumens, Henri,

℞. Le Critique blâme le Poéte d'avoir fait dire à Henri en général ce qui diviſait les deux Partis, ſans entrer dans aucun détail philoſophique : cependant, pour tourner le Poéte en ridicule, le Critique parle de M. Hume. Quel rapport à ce qu'a dit M. Hume avec ce qu'a ſi bien rendu Voltaire?

Il fait enſuite un long Commentaire, qui tend à inſinuer le tolérantiſme.

Henri en dit aſſez : ce Prince ne devait pas entrer dans une plus grande diſcuſſion.

Vous connaiſſez le Peuple , & ſavez ce qu'il oſe ,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe ,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine était formé ,
Vos ſoins l'avaient prévu , vos vertus l'ont calmé ;
Vous régnez , Londre eſt libre , & vos lois floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que , ſenſible à ces triſtes récits 1 ,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé , mais peu l'ont bien connue ;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi , nourri vingt ans à la Cour de ſes fils ,

Proteſtant de bonne foi , devait peindre l'un acharné à priver l'autre de la liberté du Culte & de conſcience , & l'autre prêt à tout ſacrifier pour conſerver à Dieu ſon empire ſur les eſprits ; l'un voulant tout plier à ſes opinions, tant par les ſupplices que par les anathêmes , & l'autre s'armant contre ſes bourreaux pour maintenir les âmes dans l'indépendance que leur accordaient & la Nature & la Religion & les Lois.

Page 58 du Commentaire , Note 3.

1. « *Peut-être que , ſenſible à ces triſtes récits, &c.* ». Le Critique fait ici un long Commentaire ſur la converſation de Henri touchant Médicis. Il prétend qu'elle était inutile , & qu'Elizabeth connaiſſait mieux cette Reine que lui-même.

R. Le Poéte donne la raiſon du détail dans lequel ce Prince eſt entré , lorſqu'il dit : « *Beaucoup en ont parlé , mais peu l'ont bien connue* ». Ainſi, l'on voit que cette critique n'eſt pas juſte ; d'ailleurs , ce Prince devait mieux connaître Médicis que ne pouvait faire Elizabeth.

Qui, vingt ans ſous ſes pas, vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux expirant à la fleur de ſes jours 1,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourris ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi, dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion
Semaient la jalouſie & la diviſion,
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence 2,
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux & d'amis.
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe 3,

Page 59 du Commentaire, Note 1.

1. « *Son époux expirant à la fleur de ſes jours* ». Il prétend que Henri II étant mort à quarante-un ans, ce n'eſt pas là ce qu'on appelle mourir à la fleur de ſes jours.

℟. L'on voit bien qu'à cet âge le Critique était déjà vieux. (Il eſt mort à quarante-ſix ans).

Page 60, Notes 1 & 5.

2. « *Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence, Les Guiſes aux Condés, & la France à la France* ». Il dit que, par trop de prudence, l'Auteur a voulu dire une politique mal rafinée.

℟. Par trop de prudence, il eſt clair que le Poéte a exprimé une politique mal-entendue.

3. « *Infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe* ». Il prétend que cette antithèſe n'eſt pas heureuſe. Il eſt très-ordinaire de voir la même perſonne infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe.

℟. C'était le vrai portrait de Médicis, & cette antithèſe, n'en déplaiſe à la Beaumelle, eſt bonne, en ce qu'elle caractériſe bien cette Reine. D'ailleurs, quand il ſerait ordinaire de voir la même perſonne infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe, cela n'empêcherait pas que ces deux choſes ne ſoient oppoſées.

Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sèxe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise 1;
Dans ce sèxe, après tout 2, vous n'êtes point comprise;
L'auguste Elizabeth n'en a que les appas 3.
Le Ciel, qui vous forma pour régir des Etats 4,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déjà François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,

Page 61 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise;*
» *Dans ce sèxe, après tout, vous n'êtes pas comprise* ».
Il dit que ces termes sont du ton familier.

R. C'est ici une conversation qui ne demande pas d'enflûre; cette façon naturelle de parler était assez dans le caractère de Henri.

3. *L'auguste Elizabeth n'en a que les appas* ». Il taxe Henri d'être courtisan doucereux, & dit que ces complimens peuvent plaîre à ceux qui aiment qu'on leur présente des Héros aussi petits qu'eux; mais ils paraissent extraordinaires à ceux qui se rappellent qu'Elizabeth était alors sexagénaire.

R. 1°. Cette flatterie n'est pas déplacée vis-à-vis d'une Reine telle qu'Elizabeth. 2°. On n'entend point ici par le mot d'appas les charmes de la figure, mais ceux de l'esprit : c'est ce qu'on ne pouvait refuser à cette Souveraine, qu'on peut mettre au nombre des grandes Reines.

4. « *Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats* ». Il prétend que ce vers rime un peu avec lui-même. Il cite ce vers de Boileau :

« *Fuyez d'un double son le concours odieux* ».

R. Ce n'est point ici le cas d'appliquer le vers de Boileau : forma & Etats, n'ont sûrement pas le même son.

Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de Roi;
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance.
Sa main, de la Discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux Sectes rivales;
Dreux, qui vit déployer leurs Enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné 1.
Mon père malheureux, à la Cour enchaîné 2,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traînant dans les affronts sa fortune incertaine,

Page 62 du Commentaire, Note 2.

1 « *Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné* ». Le Critique aurait voulu que le Poéte eût fait un détail circonstancié de la mort du Duc de Guise.

R. On a vu qu'il a trouvé mauvais que le Poéte ait peint à Elizabeth le caractère de Médicis, & ici, il voudrait qu'il eût fait le détail, connu de tout le monde, de la mort du Duc de Guise: il aurait mieux fait d'admirer ce morceau plein de beautés.

Page 63, Note 1.

2. « *Mon père malheureux, à la Cour enchaîné, &c.* ». Le bon fils que Henri! dit le Critique, avec exclamation ironique: ce caractère est vrai; mais est-il

R. Il s'en faut beaucoup que le Poéte semble vouloir dépouiller son Héros de ses vertus, puisqu'en même tems qu'il peint la faiblesse d'Antoine de Navar-

Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit & de maître & de père.
Son camp fut mon berceau. Là, parmi les Guerriers,
Nourri dans la fatigue, à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Les combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé, déjà mourant, tomba ſous ta furie 1.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie.
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras,
Ne put ni prévenir ni venger ſon trépas 2.

---

décent de mettre la ſatyre du père dans la bouche du fils? Eſt-ce garder les convenances? Il ſemble, ajoute-t-il, que M. de Voltaire ſe plaiſe à dépouiller ſon Héros de toutes ſes vertus.

re, il fait voir la bonté de ſon cœur par ce vers:

« *Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs* ».

Page 63 du Commentaire, Note 3.

1. « *Condé, déjà mourant, tomba ſous ta furie* ». Il trouve impropre cette expreſſion: tomba ſous ta furie: il voudrait; ſous le fer.

℞. Ce terme, tomba ſous ta furie, eſt bien plus énergique que celui que le Critique voudrait y ſubſtituer, puiſque le Poéte peint Monteſquiou comme un barbare.

Page 64, Note 1.

2. « *Ne put ni prévenir ni venger ſon trépas* ». Il prétend que cet épiſode n'eſt qu'un nécrologue qui n'a pas de liaiſon avec la ſuite.

℞. C'eſt préciſément en liſant les vers qui ſuivent immédiatement, qu'on voit la liaiſon.

Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
Coligni, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti, devint le défenseur 1.
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue:
Et d'un peu de vertu, si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisit d'exemple au grand art des Héros.
Je voyais ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune 2,
Et contre Médicis & contre la fortune;
Chéri dans son Parti, dans l'autre respecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites 3;

Page 64 du Commentaire, Note 2.

1. « *De moi, de mon parti devint le défenseur* ». Je n'aime pas, dit-il, défenseur de moi. Peut-être est-ce de ma part un excès de délicatesse.

℟. Non, Monsieur, on ne vous accusera pas de trop de délicatesse, mais de trop de penchant pour la critique.

Page 65, Note 1 & 2.

2. « *Soutenant tout le poids, &c.* ». Il semble au Critique que le mot seul manque à ce vers; il voudrait qu'il y eût, portant seul tout le poids.

℟. Il ne s'apperçoit pas qu'il fait un pléonasme, & que le mot tout n'a pas besoin de seul.

3. « *Savant dans les combats, savant dans les retraites* ». Il prétend que la répétition du mot savant ralentit le vers; il aimerait mieux: hardi dans les combats.

℟. Cette répétition, loin de ralentir la marche du vers, le ranime.

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites;
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été 1
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un Parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et, n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix! juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte!
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel! faut-il voir ainſi les Maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!

Coligni, dans ſon cœur à ſon Prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle 2.

Page 65 du Commentaire, Note 3.

1. « *Que Gaſton ni Dunois ne l'ont jamais été* ». Dunois, dit-il, eſt fort connu; mais Gaſton ne l'eſt guères: c'eſt apparemment Gaſton de Foix. Il fallait une note pour Elizabeth & pour le Lecteur.

℟. La note était inutile; il eſt clair que le Poéte parle de Gaſton de Foix. Elizabeth devait l'entendre de même.

Page 66, Note 2.

2. « *Aimait toujours la France en combattant contr'elle* ». 1°. Il trouve que ce vers manque de juſteſſe; qu'il fallait dire « En combattant contre les Guiſes ». 2°. Ce Critique fait une réflexion,

℟. 1°. Le Critique n'a pas entendu le ſens de ce vers. En effet, quoique Coligni combattît les Français Ligueurs, il prenait les intérêts de la France, il l'aimait: ſon but était de ſervir

Il chérit, il prévint l'heureuse occasion 1,
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance;
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance.
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas 2.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras 3,

& prétend que Coligni pouvait dire qu'il ne combattait pas contre la France, mais pour la liberté de conscience accordée par un Edit donné à la réquisition des Etats-Généraux d'Orléans. son Prince, l'héritier présomptif de la Couronne.

2°. Le Poëte n'est point entré dans ce détail, qui eût été déplacé; il a dit à ce sujet tout ce qu'il devait dire.

Page 66 du Commentaire, Note 1.

1. « *Il chérit, il prévint l'heureuse occasion.*
» *Qui semblait de l'Etat assurer l'union* ».
Il trouve de la lenteur dans le premier vers, & voudrait le mot affermir au lieu de assurer, qu'il dit être répété.

℟. 1°. Il est le seul qui ait fait cette remarque.

2°. Cette répétition est si éloignée, qu'elle ne choque pas.

Page 67, Notes 1 & 2.

2. « *Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas* ». Pourquoi jusqu'au milieu, dit le Critique?

℟. Jusqu'où voulait-il que Coligni le conduisît, seulement jusqu'à la porte du Louvre?

3. « *Médicis en pleurant me reçut dans ses bras* ». Pourquoi pas en riant? dit-il. Tout Poëte trouve dans ses compositions bien des vuides à remplir; mais M. de Voltaire n'est pas toujours heureux à remplir les siens: Racine, Despréaux, Rousseau ont excellé dans cette partie de l'art métrique; dans leurs vers, tout paraît nécessaire, tout est plein.

℟. Peut-on tourner en ridicule un si beau morceau? Ne voit-on pas en Médicis le tableau de la politique la plus rafinée sous les dehors trompeurs d'une amitié tendre? La Beaumelle est le seul dont les sens ne soient pas frappés. Dès qu'il s'agit de Voltaire, il ne voit plus les objets tels qu'ils sont; il ressemble à ceux qui ont la jaunisse: « *Omnia objecta vident flava* ». Il voit tout en noir chez Voltaire.

Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère ;
Aſſura Coligni d'une amitié ſincère,
Voulait, par ſes avis, ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouïr plus long-tems!
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens;
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre 1.
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre 2.
Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé ſon fils,

Page 67 du Commentaire, Note 5.

1. « *Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre* ». Il fait obſerver que ce vers eſt une imitation de celui de Virgile: « *Timeo Danaos, etiam dona ferentes* ». Il ajoute que & ſignifie *etiam*.

℟. Obſervation très-inutile, & que tout le monde ferait ſans lui: mais il aurait pu ſe diſpenſer de dire que cet & ſignifie *etiam*. Ceux qui ſavent le latin, n'ont pas beſoin de cette leçon, & elle eſt inutile à ceux qui n'entendent pas cette langue.

Page 68, Note 1.

2. « *Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre* ». Il prétend que ce vers & les trois précédens ne ſont point liés; que le ſtile coupé fatigue dans la proſe; que dans les vers il produit la plus choquante monotonie: que la rime eſt une des beautés de notre Poéſie, mais qu'elle devient un défaut, ſi le ſtile eſt coupé; qu'il ne faut pas que l'eſprit s'apperçoive du retour des mêmes ſons, & que l'unique moyen de le lui dérober, eſt de former un diſcours ſuivi.

℟. Voilà une bonne & ample leçon; il ne s'agit plus que de voir ſi on peut l'appliquer ici. Pour en juger, il faut ſe rappeller ce vers 144 de Médicis en pleurant, &c. & ceux qui ſuivent. Il n'y aura ſûrement pas de Lecteur ſenſé qui ſoit de l'avis du Critique: il trouvera au contraire une liaiſon immédiate entre ces vers, ceux qui les précédent & ceux qui les ſuivent. Cette leçon eſt donc mal placée ici.

Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile :
Et le malheureux Prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible mistère,
Il me donna sa sœur, il m'appella son frère.
O nom qui m'as trompé ! vains sermens ! nœud fatal !
Hymen qui, de nos maux, fut le premier signal !
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas.
J'écarte des soupçons, peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée,
Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligni languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens 1 à ce calme agréable.

Page 70 du Commentaire, Note 2.

1. « *Vient arracher ses sens*, » R. C'est au contraire une bonne

Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes 1 ;
Son Palais embrâsé, tout un Peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans, par la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne,
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne ».
Il entend retentir le nom de Coligni ;
Il apperçoit de loin le jeune Téligni,

&c. ». Il trouve que ce *vient* fait trop languir. | expression, sur-tout avant le mot arracher : cela fait tableau.

Page 70 du Commentaire, Note 3.

1 « *Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes, &c.* ». Le Critique prétend que si le Poéte avait été maître de son expression, il aurait dit qu'une partie du Peuple était en alarmes, & l'autre en fureur ; c'est à quoi il s'était borné au sujet de ce vers & des trois suivans. Mais l'Editeur du Commentaire paraît pousser plus loin sa critique ; il rapporte, page 310 de cet ouvrage, second volume, une lettre qu'il dit lui avoir été écrite, dans laquelle on lit : « Je conçois qu'on peut dire voir briller les flambeaux & les armes ; mais voir briller tout un Peuple en alarmes, voir briller des serviteurs sanglans, voir briller des meurtriers, voilà ce que j'ignorais ; & malgré l'autorité de M. de Voltaire, je doute que les bons Auteurs adoptent cette manière de s'exprimer.

R. On peut dire que l'Auteur de cette prétendue lettre n'a pas pris le sens de ces vers, qui cependant sont très-intelligibles. Le Poéte a bien dit que Coligni voyait briller les flambeaux & les armes, qu'il voyait un Peuple en alarmes, des serviteurs sanglans & des meurtriers ; mais il n'a pas dit qu'il voyait briller tout un Peuple, &c. C'est le seul sens que présentent ces vers. Ils sont bons & font tableau : il ne devait pas faire si peu de cas de l'autorité de Voltaire, ni douter que les bons Auteurs adoptassent cette manière de s'exprimer, qui est claire & pittoresque.

Téligni, dont l'amour a mérité sa fille 1,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille 2,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandait vengeance & lui tendait les bras.
Le Héros malheureux 3, sans armes 4, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu 5.

Page 70 du Commentaire, Note 5.

1. « *Téligni, dont l'amour a mérité sa fille* ». On ne mérite pas, dit-il, par l'amour la fille des Héros, c'est par des vertus : ce vers aurait pu plaire aux habitans des rives du Lignon : dans les mœurs de l'Epopée, il faut une certaine austérité.

R. C'est par l'attachement que Téligni avait pour l'Amiral, & l'amour qu'il avait pour sa fille, qu'il l'obtint en mariage. Rien n'est plus décent que ce vers, & moins susceptible de la mauvaise critique qu'en fait la Beaumelle.

Page 71, Notes 1, 2, 3 & 4.

2. « *L'espoir de son Parti, l'honneur de sa famille* ». De quelle famille, dit-il ? de celle de Coligni ; mais Coligni avait quatre fils très-dignes de leur père. On est l'honneur de sa propre famille, & non d'une famille étrangère ; car « famille » est pris ici pour « maison ».

R. Comment, parce que Coligni avait quatre fils très dignes de leur père, l'alliance d'un brave Guerrier tel que Téligni, qui avait l'estime générale de son Parti, ne lui pouvait pas faire honneur ? Une bonne alliance, soit par la naissance, soit par des qualités éminentes, peut faire honneur à ceux qui la contractent.

3, 4 & 5. « *Le Héros malheureux, sans armes, sans défense, &c.* ». Il fait trois observations sur ce vers. 1°. Le mot malheureux a quelque chose qui ravale Coligni. 2°. Il trouve étrange qu'un Héros soit sans armes. 3°. Il dit que ces vers sont faibles & trainans, & il n'aime point ce projet de faire une belle mort.

R. 1°. Il n'y a pas de fin plus malheureuse que celle de Coligni ; c'est ce que le Poëte a exprimé. 2°. Est-il étonnant qu'un homme que l'on vient de représenter plongé dans le sommeil, soit sans armes. La troisième remarque est trop ridicule pour y répondre.

Déjà des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux
Avec cet air ſérein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquile, il arrêtait ou preſſait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect.
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
» Et de mon ſang glacé ſouillez mes cheveux blancs,
» Que le ſort des combats reſpecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien, Coligni vous pardonne...
» Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne...
» J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous ».
Ces tigres, à ces mots, tombent à ſes genoux ;
L'un, ſaiſi d'épouvante, abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes larmes ;
Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
Beſme 1, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, avance, indigné qu'on diffère ſon crime,

Page 73 du Commentaire, Note 3.

1. « *Beſme qui dans la cour attendait ſa victime* ». Il croit que l'Auteur avait mis dans ſon manuſcrit « Guiſe », & que de vaines conſidérations l'engagèrent à y ſubſtituer Beſme.

Rᴇ. Il n'eſt pas à préſumer que le Poéte eût préſenté un Prince tel que Guiſe jouant un auſſi déteſtable rôle.

Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce Héros il les voit tomber tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les Soldats il court d'un pas rapide ;
Coligni l'attendait d'un viſage intrépide,
Et bientôt dans les flancs ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras & glacer ſon courage.
Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence 1,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,

Page 75 du Commentaire, Note 2.

1. « *Médicis la reçut avec indifférence* ». Il valait mieux, dit le Critique, employer ce vers & les trois ſuivans à décrire quelque fait intéreſſant, qu'à exprimer longuement, en termes embarraſſés, un ſentiment qui eſt hors de la nature & de la vérité.

R. Il eſt étonnant que la Beaumelle n'ait pas ſenti la beauté de ces vers, qui expriment bien le caractère vindicatif & faux de Médicis : elle était telle que le Poëte l'a dépeinte.

Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un Peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans 1.
Guiſe était à leur tête, &, bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et, portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère.
Les époux expirans ſous leurs toîts embrâſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écrâſés:
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,

Page 76 du Commentaire, Note 1.

1 « *Sur les corps étendus de nos frères ſanglans* ». Il prétend qu'au-lieu de étendus, l'image ſerait plus forte en mettant entaſſés.

R. On peut marcher ſur un corps étendu, mais non ſur des corps entaſſés. Il ne ſuffit pas qu'une image ſoit forte, il faut qu'elle ſoit vraiſemblable.

Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de Héros indignement périrent!
Rénel & Pardaillan chez les morts deſcendirent;
Et vous, brave Guerchy 1, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle;
Marſillac & Soubiſe, au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce Palais, excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête 2.

Page 77 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et vous, brave Guerchy, &c.* » Il trouve que cette phraſe n'eſt pas finie; il demande à quel verbe ſe rapportent ces deux vers.

℞. Rien n'eſt plus clair, & n'a pas beſoin d'explication. Ce mot & veut dire : il en fut de même de vous, brave Guerchy.

Page 78, Note 1.

2. « *Médicis à loiſir contemplait cette fête* ». Cette fête, lui paraît du plus mauvais ton.

℞. En reliſant ces deux vers, on voit que le mot « à loiſir » exprime bien que Médicis ſe faiſait vraiment une fête de cette horrible journée. Le Poéte développe bien le cœur de cette femme inhumaine.

Ses cruels Favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales 1,
Etaient de ces Héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes Sujets ſouillait ſes mains ſacrées;
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère;
Non qu'apres tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure

Page 78 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et de Paris en feu les ruines fatales*
» *Etaient de ces Héros les pompes triomphales* ».
Il dit que ce dernier vers manque de juſteſſe. 1°. Que des ruines ne ſauraient être des pompes. 2°. Qu'il eſt bourſoufflé; que ruines fatales, pompes triomphales, ſont de grands mots qui rempliſſent l'oreille & ne diſent rien à l'eſprit.

℟. L'expreſſion du Poéte ne manque pas de juſteſſe. Ne dit-on pas des pompes funèbres? Cependant, quoi de plus triſte, de plus humiliant que ce qui cauſe ces pompes! D'ailleurs, c'eſt ici un ton ironique qui n'eſt pas mal placé: c'eſt en ce ſens qu'on doit entendre ces mots.

Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans :
Un lit seul enfermait & le fils & le père 1.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années.
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé 2,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.
Un invisible bras, armé pour sa défense 3,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance.
Son père à ses côtés, de mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;

Page 80 *du Commentaire*, *Note* 1.

1. « *Un lit seul enfermait & le fils & le père* ». La Beaumelle aurait voulu qu'il y eût « un seul lit rassemblait », & dit que le vers précédent rendait celui-ci inutile.

℟. Le vers précédent ne dit pas ce qui est dans le suivant, qu'ils étaient dans le même lit, & c'est ce que l'Auteur a dit dans ce vers. Au surplus, cette remarque est bien futile.

Page 81, *Notes* 1 & 2.

2. « *Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé* ». Réflexion trop longue, dit-il, quand elle ne serait pas triviale. Il faut des traits & non des phrases.

℟. Ce n'est point une réflexion que fait le Poéte, mais le récit d'un fait tel qu'il s'est passé : cela n'a rien de trivial ; c'est un trait d'histoire singulier, intéressant, & non une phrase.

3. « *Un invisible bras armé pour sa défense* ». Ce vers, dit-il, est sans doute un appendix au sermon qui précéde.

℟. Voilà une ironie bien mal placée, au-lieu de louer le Poéte de s'être exprimé d'une manière aussi orthodoxe, il le tourne en ridicule.

Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Pour la ſeconde fois il lui donna la vie.
Cependant 1, que faiſais-je en ces affreux momens?
Hélas 2! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquile au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques 3;
Le ſang de tous côtés inondait nos portiques:
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort;

Page 81 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Cependant, que faiſais-je, &c.* Il était tems que le Héros revînt à lui-même: mais il devait y revenir par un vers moins proſaïque & moins familier.

℟. Le Poéte n'a point fait attendre le Lecteur; il a fait faire par Henri le récit de faits intéreſſans; d'ailleurs, c'eſt une converſation de Henri avec Elizabeth.

2. « *Hélas! trop aſſuré, &c.* ». Il dit que les mots « aſſuré & tranquile » n'ont aucun verbe auquel ils ſe rapportent.

℟. Il eſt aiſé de voir que ce verbe « j'étais » eſt ſous-entendu; c'eſt une licence bien permiſe, tant au Poéte qu'à l'Orateur.

Page 82, Note 1.

3. « *On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques* ». Il dit que c'eſt de la proſe.

℟. Il voudrait apparemment que le Poéte ſe fût exprimé avec emphaſe. Encore une fois, ceci eſt une converſation, un récit qui doit être ſimple.

Je présentai ma tête, & j'attendis la mort 1.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage,
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt, de sa part, on m'apporta des fers.
Coligni plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit:
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal 2
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris: la mort, sans résistance,
Couvrit en un moment la face de la France.

Page 82 du Commentaire, Notes 2 & 5.

1. « *Je présentai ma tête & j'attendis la mort* » Cette résignation, dit-il, à la volonté du tyran, est admirable.

R. Ce n'est point ici une résignation à la volonté du tyran, c'est noblesse, grandeur d'âme; la mort ne l'effraya pas.

2. « *On eût dit que du haut de son Louvre fatal* ». Il dit que peu de gens aimeront « son Louvre »; que d'autres seront choqués de « son Louvre fatal ».

R. Médicis demeurait au Louvre, elle gouvernait; ainsi on pouvait dire son Louvre fatal, à cause qu'il en partait des ordres cruels.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi ;
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.



La Henriade Chant III.



Ch. Eisen Inv. — Gravé par Noel le Mire 1761.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des guerres de France. Mort funeste de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue ; d'Aumale en est le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes,
Le Peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie ;
Il entendit gémir la voix de sa Patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remord dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix

Qui, jusques sur le trône, épouvante les Rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes;
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère;
Et par son châtiment, voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant; cette image effrayante,
A mes yeux attendris semble être encor présente:
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang français par son ordre versé.
Il se sentit frappé d'une main invisible 1;
Et le Peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignait un Roi si jeune & sitôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain, du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

Page 88 du Commentaire, Note 1.

1. « *Il se sentit frappé d'une main invisible* ». Il prétend que main invisible forme hiatus; ce qu'on éviterait en mettant bras invisible.

R. Main invisible ne forme point d'hiatus; l'on prononce la lettre *n* devant une voyelle, cela empêche l'hiatus.

La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix 1,
Au rang des Jagellans placé l'heureux Valois :
Son nom, plus redouté que les plus puissans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux 2.
Valois ne soutint point ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende pas que je le justifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je l'admire, & je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légère :
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans la Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.

Page 88 du Commentaire, Note 3.

1. « *La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix* ». Il prétend qu'on ne dit pas d'un commun choix, mais d'un choix unanime.

℟. Ces deux mots sont ici synonimes.

Page 89, Note 2.

2. « *C'est un poids bien pesant, &c.* ». Il demande ce que c'est qu'un poids pesant ; on peut, suivant lui, dire un poids léger, mais non un poids pesant ; il aimerait autant dire, un bien bon bonheur.

℟. On n'a fait mention de cette critique, que pour en faire voir le ridicule ; elle a cela de commun avec beaucoup d'autres, auxquelles on n'a pas daigné répondre.

Ses honteux Favoris, flattant ſon indolence,
De ſon cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimés,
Ils dictaient, par ſa voix, leurs volontés funeſtes;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes;
Et le Peuple accablé, pouſſant de longs ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.

Tandis que, ſous le joug de leurs maîtres avides,
Valois preſſait l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe; & le Peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant.
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté 1, cet heureux don de plaîre,
Qui, mieux que la vertu, ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire:
Nul ſur les paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs:
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,

Page 91 du Commentaire, Note 4.

1. « *Sa grace, ſa beauté, &c.* ». Il dit qu'on ne loue guères qu'à l'Opéra la beauté d'un Héros, encore eſt-ce quelque Armide paſſionnée qui fait ces éloges.

R. Le Poëte commence par louer la valeur, les exploits de Guiſe, & pour rendre le portrait complet, il parle de ſa beauté, & du don de plaîre qui lui attirait les cœurs. La figure en impoſe ſouvent, ſur-tout au Peuple.

Des Peuples en public il plaignait la misère 1,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux.
Le pauvre allait le voir & revenait heureux :
Il ſavait prévenir la timide indigence.
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence.
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait 2 ;
Terrible, & ſans retour alors qu'il offenſait 3 ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices 4,

Page 92 du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Des Peuples en public il plaignait la misère* ». Il trouve qu'il y a dans ce vers une multitude de *p* qui font un ſon déſagréable, qu'on adoucirait en ſubſtituant *hautement* à *public*.

℞. Il n'a pas vu que ce mot qu'il voudrait ſubſtituer formerait un hiatus qui eſt diſgracieux. Le Poéte s'eſt bien exprimé.

2. « *Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait* ». Il prétend que cela n'eſt pas poſſible, & que c'eſt un trait hors de la nature.

℞. Cela n'eſt malheureuſement que trop vrai chez les grands Politiques : que d'exemples n'en fournit pas l'Hiſtoire ! Le Poéte juſtifie ce vers par les précédens.

3. « *Terrible, & ſans retour alors qu'il offenſait* ». Il dit que « ſans retour » n'eſt pas français en ce ſens ; que l'on dit bien, il a rompu avec moi ſans retour, pour dire, il eſt implacable ; qu'il aimerait mieux : « Ennemi ſans retour alors qu'il offenſait » ; que le mot « alors » vieillit, & que M. de Voltaire ne l'a pas rajeuni.

℞. Voilà un Critique qui condamne deux expreſſions, & qui, dans la réforme qu'il fait, les emploie toutes deux. Quel contraſte ! Le mot terrible eſt bien plus énergique.

Page 93, Note 1.

4. « *Brillant par ſes vertus & même par ſes vices* ». Il trouve cette penſée fauſſe, & qu'on peut être brillant par ſes défauts ;

℞. Cette penſée n'eſt pas fauſſe ; le Poéte a préſenté Guiſe politique, ſéduiſant, faſtueux, mais faux & trompeur, & attirant

Connaissant le péril & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen;
Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux qu'ont nourri les Peuples & les Grands;
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux Monarques;
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.

---

mais il doute qu'on puisse l'être par ses vices, les vices ayant une bassesse incompatible avec l'éclat. les cœurs des Peuples, malgré ces vues, dont le faux éclat les séduisait.

Page 93 du Commentaire, Note 2.

1. « *Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen* ». Il dit que ce vers manque de justesse: Guise, ajoute-t-il, était-il réellement Prince? Où était sa Souveraineté? car il lui en faut une, si l'on veut que ce trait contraste avec « mauvais Citoyen ». Voilà donc un vers sonore & vuide de sens; il voudrait que l'on eût mis: « Heureux Guerrier, grand homme & mauvais Citoyen ». Au surplus, ce portrait est un ouvrage de marqueterie.

R. C'est la critique de ce vers qui est vuide de sens. Guise était réellement Prince; il était d'une Maison souveraine très-ancienne; le Poëte pouvait donc l'appeller Prince. Il était en France, par conséquent sujet du Roi; ainsi ce vers ne manque pas de justesse.

L'ironie par laquelle la Beaumelle termine la critique d'un portrait si bien rendu, est du dernier ridicule.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe 1.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe
Ouvrirent un moment ſes yeux appéſantis.
Mais du jour importun ſes regards éblouis
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes Favoris & parmi les délices,

Page 95 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe* ». Qu'eſt-ce, dit il, que le ſein de l'ivreſſe? Qu'eſt-ce même que ſe réveiller du ſein de l'ivreſſe? Ne pourrait-on pas dire ici : *Dat inania verba?* Il prétend enſuite qu'avant de parler du réveil de Valois, il fallait dire quel fut le prétexte, ou plutôt la cauſe de la Ligue. D'ailleurs, dit-il, pourquoi ne donner à Guiſe qu'une ambition vague pour motif de ſon entrepriſe?

℟. 1°. Le Poéte ſe ſert d'une figure pleine d'expreſſions dans ce vers; il a, au commencement de ce Chant, repréſenté l'indolence de Valois entouré de ſes Favoris avec lui renfermés, ſe ſervant de ſon nom pour diſſiper les tréſors de la France. Il parle enſuite de Guiſe, dont il développe la politique & le caractère ambitieux, ſes rares talens pour ſéduire le Peuple & les Grands. Voyez les vers 89 juſqu'au 95 de ce Chant. C'eſt dans cette circonſtance critique, & des plus intéreſſantes, qu'il dit : « Il ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe ».

2°. Il était inutile de s'étendre beaucoup ici ſur le prétexte de la Ligue; ce que le Poéte a dit précédemment ſuffit : l'on a vu que c'eſt le droit de Henri, par ſa naiſſance, qui l'approchait du trône, & que c'eſt ſon héréſie qui l'en éloignait. Enfin, on ne ſait pas pourquoi le Critique accuſe le Poéte de ne donner à Guiſe qu'une ambition vague pour motif de ſon entrepriſe, puiſqu'on voit que ce Prince pouſſait ſes vues ambitieuſes juſques ſur le trône. Voyez les vers 95 juſqu'au 99, le vers 119 de ce Chant. Ce n'eſt pas là ce qu'on peut appeller une ambition vague. Quel cas doit-on faire d'un tel Critique?

Tranquile, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encore, & tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir.
Héritier après lui du trône de la France 1,
Mon bras, ſans balancer, s'armait pour ſa défenſe ;
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui 2,
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe, trop habile & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? Il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu 3, tout le Peuple échauffé

Page 96 du Commentaire, Notes 1, 2 & 5.

1, « *Héritier après lui du trône de la France* ». La Beaumelle s'érige ici en maître de langue Françaiſe ; il avertit les étrangers qui pourraient, dit-il, croire que nous diſons un bras héritier d'un trône ; qu'il y a ici une légère faute. Il voudrait que l'on mît : « J'armais ſans balancer mon bras pour ſa défenſe », & que ce vers, « Héritier après lui, &c. » ne tient à rien.

℞. Il n'y a point ici de faute : le Poéte s'exprime en bon Françaiſ ; il n'y a pas d'équivoque : c'eſt dans notre langue une façon de parler non-ſeulement uſitée, mais élégante ; & ce vers, loin de ne tenir à rien, comme il le prétend, eſt lié avec ce qui précède & ce qui ſuit.

2 « *J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui* ». Il prétend qu'il faut dire, un appui néceſſaire.

℞. Cela n'eût été guères poétique.

3. « *Par ſa feinte vertu, tout le Peuple échauffé* ». Il dit qu'il faudrait « par ſon zèle apparent », parce que le mot *ſa* ſerait ſupprimé, & que Guiſe, à qui ſe rapporte ce mot, eſt trop éloigné.

℞. Mais le même éloignement ſe trouve dans ſon zèle apparent.

Ranima ſon courroux [1] encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le Culte de leurs pères,
Les derniers attentats des Sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu [2] :
« Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu [3] ;
» Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels ».
Tout le Peuple, à ces mots, trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au Palais du Roi l'alarme en eſt portée.

Page 96 du Commentaire, Note 6.

1. « *Le Peuple . . . ranima ſon courroux* ». Je doute, dit-il, que cette expreſſion ſoit bonne ; il me ſemble que le courroux eſt une choſe trop involontaire, pour qu'on puiſſe le ranimer quand on veut.

℞. Cette expreſſion eſt très-bonne : ne voit-on pas que c'eſt la Religion qui ſervait de prétexte à ranimer le Peuple ; qu'il ſe vit excité par les diſcours ſéduiſans de Guiſe ?

Page 97, Notes 1 & 2.

2. « *Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu* ». Le Critique obſerve qu'il a eu raiſon de dire que l'héréticité de Henri était le motif des Ligueurs énoncé dans le Poème.

℞. Oui, c'était-là le motif de la Ligue ; le Poète l'a fait aſſez entendre, & le Critique a mal-à-propos dit, page 13 du premier volume, note 2 : voilà tout ce que nous ſavons de la naiſſance, des motifs & des accroiſſemens de la Ligue. Cependant, il a pu voir le contraire par le 26e vers & ſuivant du deuxième Chant, ceux qu'on vient de lire en ce Chant, & ceux du quatrième.

3. « *Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu* ». Il prétend que cela ne dit pas ce que l'Auteur a voulu dire, & qu'il faut mettre : « Il répand, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ».

℞. Il répand, il porte, ſont bien ſynonimes. Cette obſervation était inutile.

La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée 1,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit sans murmure,
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis 2,
De Soldats malgré lui couvrait déjà la terre 3,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au-lieu de le venger.
De la Ligue en cent lieux, les villes alarmées 4

Page 97 du Commentaire, Note 4.

1. « *La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée* ». N'est-ce pas, dit-il, le Peuple Ligueur? Mais le Poéte vient de dire que ce Peuple trembla de bonne-foi pour ses Autels; il ne feignait donc pas.

R. Il faut avoir la conception bien dure, ou être bien décidé de tout critiquer pour faire un tel propos. Il est clair que par ces mots « la Ligue », le Poéte a entendu les Chefs des Ligueurs: c'est le seul sens qui se présente.

Page 98, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,*
» *De Soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre* ».
Il fait ici deux observations; il prétend qu'il y aurait eu plus de justesse à dire « nos ennemis », & que le second vers est une expression emphatique, & manque aussi de justesse.

R. 1°. Le Critique se trompe. Le Poéte a voulu faire entendre que les Ligueurs étaient réellement les ennemis de l'Etat & du Roi. 2°. Ce second vers est très-élégant, harmonieux, & fait tableau.

4. « *De la Ligue en cent lieux les villes alarmées,*
» *Contre moi dans la France enfantaient des armées*:

R. On doute que quand le Critique a fait cette note, il se soit entendu lui-même; ainsi il est difficile de l'entendre: mais

Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi 1.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus. —
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus;
Non: ne me privez pas, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe & ſon trépas.
L'Auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre. —
Elle dit. Le Héros, à ce diſcours flatteur,

Il trouve que, en cent lieux, eſt une cheville; car, ajoute-t-il, il ne peut ſe rapporter à « villes alarmées », ni dépendre de enfantaient, puiſqu'il y a « dans la France enfantaient ».

ce qu'on peut dire, c'eſt que ces deux vers ſont bons & pleins, le ſens en eſt clair: le Poéte dit que les villes qui tenaient pour la Ligue, enfantaient des armées: cela n'eſt pas ſuſceptible de critique.

Page 98 du Commentaire, Note 4.

1. « *Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi* » Qu'eſt-ce, dit-il, qu'un Miniſtre impétueux des faibleſſes de quelqu'un?

R. C'eſt un Miniſtre qui ſe prête avec chaleur, avec impétuoſité aux faibleſſes de ſon maître; qui profite de ſes faibleſſes pour ſatisfaire ſa propre ambition & ſon intérêt perſonnel. C'eſt l'idée que préſente ce vers.

Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les Favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient ſa moleſſe & lui donnaient des lois ;
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne ;
Il avait des vertus, & ſi de ſes beaux jours,
La Parque en ce combat 1 n'eût abrégé le cours ;
Sans doute aux grands exploits ſon âme accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée ;
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,

Page 99 du Commentaire, Note 4.

1 « *La Parque en ce combat*, *&c.* ». Il trouve que « la Parque en » eſt dur, & vient mal-à-propos dans un Poëme Chrétien. Il aurait voulu qu'on mît « le Deſtin des combats ».

R. 1°. Il s'en faut beaucoup qu'il y ait rien de dur en ce vers. 2°. La Poéſie, ſur-tout l'Epopée, permet cette expreſſion, quoique dans un Poëme Chrétien : le mot Deſtin, qu'il voudrait ſubſtituer, eſt tout auſſi profane. Le Critique n'a pas eu le même ſcrupule pour les mots Zéphire & Aurore du 216e vers de ce Chant, page 203 du Commentaire ; apparemment parce qu'ils ſont plus voluptueux, plus agréables, & qu'il prévoyait que la Parque ne lui ſerait pas favorable : en effet, elle trancha le fil de ſes jours dans la vigueur de l'âge.

Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience 1,
Ils portaient aux combats leur ſuperbe impudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches Soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures ;
Leur fer & leurs mouſquets 2 compoſaient leurs parures.

Page 101 *du Commentaire, Notes* 1 & 4.

1. « *Ardens, tumultueux, privés d'expérience, &c* ». Il fait trois remarques ſur ce vers & les trois qui ſuivent. 1°. Il prétend qu'on ne dit pas « des hommes tumultueux, des Soldats tumultueux ». 2°. Il a, dit-il, quelque ſcrupule ſur cette expreſſion : « camp nombreux ». Enfin, il dit que « ſans ordre » reſſemble trop à « tumultueux ». 3°. Il voudrait qu'au-lieu de ce dernier mot, on mît « préſomptueux ».

℟. 1°. La lecture de ces quatre vers ſuffit pour juſtifier le Poëte ; il repréſente des jeunes gens ſans expérience, mais ardens, courant en tumulte au combat. 2°. On peut raſſurer ſon ſcrupule ſur ces mots : « camp nombreux » ; il aurait mieux fait de l'avoir dans le cours de ſon Commentaire, & ne pas prodiguer auſſi indécemment la ſatyre : cette expreſſion eſt très-française. Enfin, « ſans ordre » ne fait pas pléonaſme avec tumultueux ; d'ailleurs, ces mots en ſont éloignés.

2. « *Leur fer & leurs mouſquets, &c.* ». Il aimerait mieux « leurs caſques » ; mouſquets,

℟. Ce vers fait ici tableau ; & s'il s'était trouvé chez tout autre Poëte que chez M. de

Comme eux vétu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux :
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête 1,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés 2,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés :
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
qui, du ſang Eſpagnol, eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer à la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leurs poſtes & tous inébranlables ;

ſuivant lui, n'eſt pas aſſez noble, aſſez ſonore, & *parures*, au-lieu de *parure*, lui ſemble un demi-ſoléciſme.

Voltaire, il ne l'aurait pas critiqué.

Page 102 du Commentaire, Notes 1 & 3.

1. « *Comme eux, de mille morts affrontant la tempête* ». M. de Voltaire, dit-il, qui ſemble parler, me permettra de croire que cette indécente fanfaronade ne ſerait pas ſortie de la bouche du modeſte Henri.

R. Ceci eſt un récit que le Poëte fait faire à Elizabeth ; il n'y a pas de fanfaronade, il eſt fait avec nobleſſe, & peint Henri tel qu'il était. La Beaumelle accuſe de fanfaronade indécente ce qui eſt courage à toute épreuve ; il finit cependant par dire que ces vers ſont pleins de chaleur.

2. « *Je vis nos ennemis vaincus & renverſés*,
» *Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés* ».
Ces deux vers ne ſont pas du goût du Critique ; il voudrait y ſubſtituer ceux-ci :

R. Pour toute réponſe, on prie le Lecteur de jeter les yeux ſur les deux vers du Critique.

« *Rompus au premier choc, vaincus & renverſés*,
» *Je vis nos ennemis devant nous diſperſés* ».

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans Français tel eſt le caractère :
La paix n'amollit pas leur valeur ordinaire.
De l'ombre du repos ils volent aux haſards ;
Vils Flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars 1.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe 2,
Je l'apperçus bientôt porté par des Soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore 3

Page 103 *du Commentaire, Notes* 2, 3 & 4.

1. « *Vils Flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars* ». Il admire ce vers ; cependant il voudrait diminuer le mérite du Poéte : il dit que ce vers eſt emprunté de Pope, mais que c'eſt une obligation que l'on a à Voltaire d'avoir levé des contributions pour nous enrichir.

℟. Pour établir ce prétendu plagiat, le Critique aurait dû citer la penſée de Pope & l'endroit où elle ſe trouve : au ſurplus, il n'était pas poſſible à Pope de mieux rendre cette penſée.

2. « *J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe* ». J'ordonnais : je criais, dit-il, vaudrait mieux.

℟. L'Auteur de ces Réponſes a dit au commencement, qu'il y avait bien des notes auxquelles il ne daignerait pas répondre : celle-ci devrait être du nombre, mais elle ſera exceptée, pour faire voir le mauvais goût du Critique. Ah ! la Beaumelle ! ce terme eſt bien bas ; il ne valait pas la peine de vous mettre en frais : c'eſt aux halles que l'on crie.

3. « *Telle une tendre fleur*, &c. ». Voilà, dit-il, enfin une comparaiſon ; elle eſt fort agréable, mais très déplacée, ridicule même dans un récit de Henri à Elizabeth.

℟. Quelle fureur de critiquer ! Cette comparaiſon eſt d'autant mieux placée, qu'elle fait voir la ſenſibilité du cœur de Henri, qui regrette un jeune Héros, moiſſonné à la fleur de ſon âge.

Des baisers du Zéphir & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir 1
L'abîme dont Valois voulait envain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace;
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs 2,

Page 104 du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir* ». Il dit que « malheureux », dans notre langue, a deux acceptions, comme bon & pauvre; que si ces mots sont placés avant le substantif, ils appartiennent au discours familier, s'ils sont après, ils peuvent entrer dans le stile noble; que « malheureux combat » est fort différent de combat malheureux ».

℞. Le Critique n'a pas entendu le sens de ce vers; le Poëte a dit: « malheureux combat », parce que Joyeuse y avait été tué; ce mot marque le regret que Henri avait de cette mort. Si Henri avait été vaincu, c'était le cas de dire: « combat malheureux ».

2. « *Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs,*
» *Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs* ».
Il faut, dit le Critique, de l'attention pour voir que ces trois *ses* se rapportent à Valois, & c'est une faute que M. de Voltaire fait rarement.

℞. Si c'est une faute, (ce dont on ne convient pas), c'est une faute de la langue Française, qui n'a pas, comme la Latine, le *son*, *sa*, *ses*, & *ejus* ou *illius*; mais il n'y a personne qui ne voye que ces *ses* se rapportent à Valois.

Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes Alliés surpris,
Et, couvert de lauriers, se montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire;
Valois vit triompher son superbe Adversaire,
Qui, toujours insultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'insensible Valois ressentit cet outrage 1;
Il voulut, d'un Sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:
Son Peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés 2,

Page 105 du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *L'insensible Valois ressentit cet outrage* ». Cette antithese, dit-il, n'est pas heureuse.

℞. Cette antithése est bonne, en ce qu'elle fait entendre que Valois jusques-là avait été insensible.

2. « *Mille remparts naissans, qu'un instant a formés* ». Je doute, dit-il, qu'on trouve les barricades exprimées par ce vers. Il propose celui-ci: « Mille remparts subits, par des chaînes formés ».

℞. On laisse le Lecteur juge, & on doute qu'il adopte le vers du Critique.

Menacent de Valois les Gardes enfermés;
Guiſe, tranquile & fier au milieu de l'orage 1,
Précipitait du Peuple ou retenait la rage;
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le Peuple au Palais courait avec furie:
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie:
Mais lorſque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet 2.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, dans ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,

Page 106 du Commentaire, Notes 1 & 3.

1. « *Guiſe, tranquile & fier, &c.* ». Eſt il étonnant, dit il, que Guiſe ſoit tranquile au milieu de l'orage qu'il a excité.

R. Sans doute, & le Poéte en parle comme d'une vertu dans un Chef, qui le met à portée de tout prévoir.

2. « *Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet* ». Il prétend que Tyran n'eſt pas l'oppoſé de Sujet; il voudrait mettre: « Trop peu pour un rebelle, & trop pour un Sujet ».

R. On l'a déjà vu, la Beaumelle n'eſt pas heureux quand il veut réformer le Poéte; le vers qu'il propoſe ne dit pas ce que Voltaire a voulu dire. Le procédé de Guiſe était celui d'un tyran, puiſqu'il tendait à la Royauté, comme on le voit ſix vers plus bas; il fallait donc lui donner ce nom plutôt que celui de rebelle.

S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un Peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems
Où, de nos premiers Rois, les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur Diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des Lois qu'on n'exécuta pas.
De mille Députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un 1.

Page 107 *du Commentaire*, *Note* 4.

1. « *Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un* ». Pourquoi, dit-il, cette ſortie contre les Etats-Généraux du Royaume? Cela ne donne pas une idée avantageuſe ni du Poème, ni du Poéte qui la lui attribue.

R. On ne doit pas dire que ce ſoit ici une ſortie contre les Etats-Généraux; l'on ſait qu'ils ont été la reſſource de la Patrie dans les tems malheureux; mais que ſouvent ils avaient beau voir les maux de l'Etat, les repréſenter, s'ils ne pouvaient pas trouver les moyens d'y remédier, & que l'Etat manquât de reſſource, il leur était impoſſible d'apporter du ſoulagement, ſur-tout dans la circonſtance d'alors; c'eſt ce que le Poéte exprime par

Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône, &, sûr de ſes projets,
Crut, dans ces Députés, voir autant de Sujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue,
Lorſque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival, chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère;
Ne ſoupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue;
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue 1 :

---

ces mots : « Eloquence ſtérile, détail inutile ». Ceci ne peut donc pas donner une idée déſavantageuſe de ce Prince, ni du Poéte. Henri, demandant du ſecours à Elizabeth, eſt obligé de lui expoſer le détail & le réſultat des Aſſemblées des Etats; il n'y a rien d'offenſant contre les Etats, puiſque ce Prince exprime la chaleur avec laquelle ils expoſaient les maux de la France. Le mot « ſtérile » ne doit pas ici être pris en mauvaiſe part; il veut dire que quelquefois cette éloquence ne produiſait rien, parce que les Ligueurs, dont le projet était de mettre Guiſe ſur le trône, partageaient les ſuffrages; le Poéte le fait entendre.

Page 109 du Commentaire, Note 3.

1. « *Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue* ». Il prétend que ce meurtre n'eſt pas amené, que c'eſt le beſoin du Poéte qui a précipité le coup.

R. Le Critique aurait apparemment voulu qu'on l'eût régalé du récit de cet affreux complot; mais c'eſt préciſément ce qu'a prudemment évité le Poéte.

De cent coups de poignard indignement percé 1,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé :
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être 2,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant 3.
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême 4,

Page 110 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *De cent coups de poignard indignement percé.* » En mourant, dit-il, se rapporte à « percé », & percé ne se rapporte à rien, ne pouvant se rapporter à « orgueil ».

Rx. Qui ne voit que « percé » se rapporte à Guise ?

2. *Et ce front, que Valois craignait encor peut-être* ». Voilà, dit-il, de l'enflûre.

Rx. Ce vers est au contraire bien poétique, ainsi que le suivant ; ils font tableau : mais ces notes inutiles ne laissent pas de grossir le volume.

Page 110, Notes 1 & 2.

3. « *De vices, de vertus, assemblage éclatant* ». Il trouve ce trait faible & inutile.

Rx. Il n'a pas senti la beauté de ces deux vers & l'antithése.

4. « *Le Roi, dont il ravit... le souffrit lâchement...* ». Que vouliez-vous qu'il fît, dit le Critique ? Le Poéte lui paraît mal instruit ; il prétend que Henri IV n'aurait eu garde de blâmer si durement un acte d'autorité si nécessaire ; que Valois, n'étant pas plus le Maître du Parlement que des Etats, ayant à craindre le Peuple & le Clergé, sa mère même étant liée d'intérêt avec les coupables, il prit le seul parti qui lui restait, il finit par

Rx. Il paraît que le Poéte était mieux instruit que le Critique ; c'est pourquoi il s'est servi du mot « lâchement ». En effet, il savait que plusieurs du Conseil du Roi, « qui, dit Mézerai, avaient de l'honneur » & de la générosité, étaient » d'avis qu'il agît en Roi, & » qu'il s'en défît par des voies » droites & irréprochables ; que » Grillon, Mestre-de-Camp du » Régiment des Gardes, refusa » d'assassiner Guise, mais offrit

Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris;
Le Peuple épouvanté remplit l'air de ses cris;
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues;
Tout Paris croit avoir 1, en ce puissant danger,
L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâsement.

---

dire que cette action demandait un certain courage.

» de lui faire mettre l'épée à la » main, assurant le Roi qu'il » le tuerait au péril de sa vie; » que le contraire avis passa pour le meilleur dans l'esprit du Roi, » qui conduisit lui-même avec une petite bougie les quarante- » cinq assassins, dès quatre heures du matin, dans des cellules à » côté de sa chambre; qu'il y manda Guise pour lui venir parler, » & que, étant arrivé dans le passage, neuf des quarante-cinq le » poignardèrent ». C'est d'après cela que le Poéte s'est servi du mot « lâchement ». La Beaumelle prétend que c'était une action courageuse; il aurait mieux fait de supprimer sa critique.

Page 110 du Commentaire, Note 4.

1. « *Tout Paris croit avoir, &c.* ». Il prétend qu'au-lieu de ces coups de pinceau, qu'il dit ne rien signifier, il fallait rapporter des faits propres à rendre la Ligue odieuse, parler de ce catafalque dressé dans la salle du Palais pour le Duc de Guise, dire que le Parlement y assista, & faire mention de la procédure que cette Compagnie commença contre Henri III.

℞. Le Poéte a par-tout représenté la Ligue sous un aspect très-odieux: on le voit aussi dans ces vers. C'est par prudence & par ménagement qu'il n'a pas fait mention des faits dont parle le Critique.

Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes 1,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes;
Il ſuccède à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère 2;
Le conſole aiſément de la perte d'un frère;
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouïſſait les yeux,

Page 111 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes, &c.* ». Il trouve, 1°. qu'un homme élevé dans les alarmes, eſt un homme élevé dans la crainte, & que ce n'eſt pas ce que le Poéte a voulu dire; 2°. qu'il n'y a pas de gloire à remplir ſa Patrie de déſolation, à uſurper le pouvoir, à détrôner ſon Souverain.

℟. 1°. Le mot de « alarmes » ne ſignifie point ici « crainte », mais plutôt « combats »: cela eſt expliqué dans le vers qui ſuit. 2°. Quand le Poéte a dit, il ſuccéde à ſa gloire; c'eſt-à-dire que la Ligue lui déféra les mêmes honneurs qu'à Guiſe; on le voit par ce vers:
« *Le Sceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains* ».

2. « *Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère, &c.* ». Il ſemble, dit-il, que *il* & *Mayenne* ne ſoient pas le même homme.

℟. Peut-on faire une telle obſervation, au-lieu d'admirer la beauté de ces vers? Que ce politique eſt bien peint!

Fut plus grand, plus héros 1, mais non plus dangereux;
Voilà quel eſt Mayenne & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du Parti le bouclier terrible:
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne 2, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'âme de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant, des Flamands l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi, dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,

Page 113 du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Fut plus grand, plus héros, &c.* ». Il trouve que ces préciſions dans la peinture ne ſont pas dignes de l'Epopée; que d'ailleurs, « plus héros », qui pourrait bien être une expreſſion du genre familier, eſt renfermé dans plus grand.

℟. C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que la préciſion dans la peinture n'eſt pas digne de l'Epopée, ſur-tout quand l'expreſſion eſt auſſi noble. A l'égard du mot « héros », qu'il dit être renfermé dans le mot « grand », il ſe trompe: par « grand », on entend la nobleſſe, la grandeur d'âme; & un Héros quelquefois ne poſsède pas cette qualité auſſi ſupérieurement qu'il faudrait. Nous en avons eu & en avons encore des exemples récens.

2. « *Mayenne... eſt l'âme de la Ligue, & l'autre en eſt le bras* ». On a vu plus haut, dit le Critique, Mayenne comparé à Guiſe, le voici à préſent comparé à d'Aumale; ce d'Aumale était le bouclier de la Ligue, maintenant il en eſt le bras.

℟. On voit dans ces vers les qualités différentes de ces deux frères & leur politique. Mayenne commandait, & d'Aumale exécutait. La critique qui en eſt faite n'eſt pas juſte.

Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devrait étouffer tant de maux,
Rome de la Diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin, Roi ſans Sujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance;
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi 1;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage:

Page 115 du Commentaire, Note 2.

1. « *Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi* ». Le Critique, qui a reproché au Poëte, quoique mal-à-propos, de ne pas faire parler Henri avec aſſez de nobleſſe, tourne ici en ridicule ce qu'on fait dire à ce Héros: il prétend qu'Elizabeth aurait pu lui dire: « Cette loi eſt aſſez douce, votre intérêt vous ordonnait de la ſubir, puiſque vous en défendiez mieux vos droits attaqués par les Ligueurs.

R. Henri avait ſujet de ſe plaindre de Valois; il aurait pu ne pas venir à ſon ſecours; mais le voyant malheureux, il abandonna tout reſſentiment, il n'écouta que ſon cœur, il vint à lui: on ne doit pas dire que ce fut l'intérêt perſonnel qui l'animait en cette occaſion, mais ſa générosité, ſa grandeur d'âme, ſa droiture; c'eſt ce qu'a fort bien rendu le Poëte, & que la Beaumelle a très mal-à-propos critiqué.

Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage,
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu, dans ſon âme,
Verſer, par mon exemple, une ſi belle flamme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu;
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
  Tels étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours.
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A, des fiers Caſtillans, confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin 1
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli ſa main.

Page 117 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin*
« *Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli ſa main* ».
Il penſe que ces deux vers ſont une énigme pour le Lecteur, qui, dans tout le Poème, n'en trouve pas le mot. Pourquoi, dit-il, annoncer dans un ouvrage un événement qui lui eſt étranger, & qui n'y trouve point ſa place?

℟. Il n'y a guères de perſonnes qui ne ſoient au fait de ce trait d'hiſtoire; ainſi ce n'eſt pas une énigme. A l'égard de la ſeconde obſervation, on ne ſait pas pourquoi il l'a faite au ſujet d'Eſſex, ne l'ayant pas ci-devant faite pour Biron. D'ailleurs, cette réfléxion du Poéte eſt très-courte, & n'eſt pas déplacée, ni ſuſceptible de critique.

Henri

Henri ne l'attend point : ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête. --
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre ;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats, vous les verrez courir 1,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous.
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe, de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'univers.
Sixte, au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance, a l'âme encor plus fière ;

Page 118 du Commentaire, Note 4.

1. « *Au milieu des combats, vous les verrez courir,*
» *Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir* ».

Il dit qu'il ne voit pas ce que ſignifie, au milieu des combats, & qu'il fallait mettre : au milieu des dangers.

℞. Le mot *combats* eſt très-expreſſif ; il y a dans les combats beaucoup de dangers à courir.

Le Pastre de Montalte est le rival des Rois :
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois.
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des Puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues;
Et l'univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver :
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever ;
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages :
Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint.
L'autre se taît dans Rome, & m'estime & me craint.
Suivez donc à leurs yeux votre noble entreprise.
Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise :
Vous seul pouvez régler sa haîne ou ses faveurs :
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre 1. --

Page 122 du Commentaire, Note 2.

1. « *C'est à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre* ». Toujours des antithéses ! dit-il. Ah ! le bourreau, se serait écrié Racine, il fera tant, qu'il donnera de l'esprit à Elizabeth.

℞. Racine se serait gardé de tenir un tel propos. Le Poéte fait tenir à cette Reine des discours dignes d'elle & de sa réputation.



HENRIADE Chant IV.



Ch. Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

CHANT QUATRIÈME *.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de se rendre maître du Camp de Henri III, lorsque le Héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts 1,

* Si la Beaumelle a prodigué, comme on l'a vu jusqu'à présent, la satyre contre M. de Voltaire, il a été bien ménagé dans ses éloges, lorsqu'il est forcé de lui en donner; encore les accompagne-t-il de critiques.

Il veut bien dire que ce Chant a quelques beautés; que la fiction y est employée; que l'agrément qui en résulte (tout mince qu'il est) prouve que le merveilleux est nécessaire à l'Epopée. Il convient que le Poéte a vu la carrière; qu'il y est entré, quoique un peu tard, ajoute-t-il; mais il prétend qu'après quelques pas, il s'est découragé, & n'a osé la parcourir.

Il est facile de voir par ce prélude, l'esprit de jalousie & d'envie qui a animé ce Critique. Il semble qu'il ne donne des éloges à ce Poéte, que pour accréditer sa satyre.

Page 123 du Commentaire, Note 1.

1. « *Et pesant à loisir de si grands intérêts* ». Quoi! dit-il, ℞. Il s'agissait d'affaires assez importantes pour les traiter avec

Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans 1,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude 2,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent 3;

Henri avait du loiſir! Ne ſe ſouvient il pas de l'état où il a laiſſé Valois? Ne ſe dit-il pas ſans ceſſe que tout eſt perdu?

réflexion. Le mot *à loiſir* n'eſt pas déplacé, comme on le voit par les deux vers qui ſuivent celui-ci.

Page 124 *du Commentaire*, *Notes* 1, 2 & 3.

1. « *La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans* ». D'où vient, dit il, cet effroi de la Seine? Les drapeaux de la Ligue ne s'étaient pas éloignés de ſes bords. Le Poëte a dit, dans le premier Chant, qu'aux bords des remparts de Paris, les deux Partis avaient déjà plus d'une fois balancé les haſards.

℞. Il n'y a pas ici de contradiction. Le Poëte avait dit que les deux Partis avaient balancé les haſards: ici, l'action paraît plus vive, & la critique très-mal placée.

2. « *Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude* ». Il prétend 1°. que *Valois, loin de Henri, rempli*, choque l'oreille; 2°. que *rempli d'inquiétude* ſe rapporte à Valois dans l'intention de l'Auteur, & à Henri, ſuivant l'exactitude grammaticale. Il veut que l'on mette: *Loin de Henri, Valois*,

℞. N'en déplaiſe à la Beaumelle, il ſe trompe; il veut faire le Grammairien, & il n'y entend rien. Il écrit dans ce Commentaire *Valois* avec une virgule; enſuite, *loin de Henri* avec une virgule: donc il doit voir que *rempli* ſe rapporte à *Valois*. On obſerve que ſa réforme, au-lieu de corriger une faute, ferait un vers très-plat.

3. « *Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent* ». Com-

℞. Il eſt très-vraiſemblable que l'abſence de Henri eût ralenti le

Des portes de Paris leurs Légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, & Nemours & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, Lachâtre, Canillac,
D'un coupable Parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir 1,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frère de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,
Du siécle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour :
Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire 2 ;

---

ment, dit-il, accorder cette attaque des Ligueurs enhardis par ces retardemens ? (Quel mot !) Après avoir dit au cinquième Chant :

courage des troupes, & que cela avait donné lieu aux Ligueurs de se ranimer, sans pour cela que le secret de l'absence fût éventé.

« *La Ville criminelle*
« *Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle* ».

Il fallait dire comment le secret fut éventé.

Page 125 du Commentaire, Note 5.

1. « *Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir*,
» *Regrettait le Héros qu'il avait fait partir* ».

Il trouve que ces vers ressemblent beaucoup à de la Prose, & que le Poéte jette avec profusion du ridicule sur le loisir de son Héros.

℞. Ces vers expriment fort bien le caractère & l'inquiétude de Valois : c'est mal-à-propos que le Critique dit que le Poéte jette du ridicule sur son Héros. Henri n'est en Angleterre que le tems nécessaire ; il l'emploie tout entier & avec succès à la négociation qui en est l'objet.

Page 126, Note 2.

2. « *Il prit, quitta, reprit la*

℞. Peut-on, sans injustice,

Du pied des ſaints Autels, arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.

Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale 1,
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des lois & du repos 2.

---

cuiraſſe & la haire ». Quel cliquetis! dit-il, que ce ſtile eſt peu digne de l'Epopée! Voilà où conduit la manie de l'antithéſe.

blâmer ce morceau? N'eſt-ce pas là le vrai portrait de Joyeuſe? Le Poéte l'a très-bien rendu par ce vers. Quel coloris! quelle variété d'expreſſions! La plume de la Beaumelle était trempée dans le fiel en ce moment.

Page 126 du Commentaire, Note 5.

1. « *Ce fut vous, jeune Prince, &c.* ». J'avertis, dit-il, les ſeuls étrangers, que *Prince* ſignifie ſimplement *Seigneur*, de peur qu'à l'exemple du dernier Hiſtorien de Henri IV, ils ne diſent, en parlant de Henri & de d'Aumale, *ces deux Princes*.

℞. On l'a déjà dit; d'Aumale étant Prince de la Maiſon de Lorraine, pouvait être appellé Prince. Il ferait à ſouhaiter que l'Hiſtorien, d'ailleurs eſtimable, dont il eſt ici queſtion, eût rendu plus de juſtice à Henri IV.

Page 127, Note 1.

2. « *Vous ennemi des Rois, des lois & du repos* ». Il a la complaiſance de dire que ce vers eſt beau; il n'y a que la conſonnance *des lois, des Rois*, qu'il n'aime pas. Il ajoute: d'Aumale a déjà été peint dans le troiſième Chant, pourquoi le repeindre ici?

℞. La conſonnance n'eſt pas frappante. A l'égard de d'Aumale, dont il a été parlé au troiſième Chant, le Poéte n'en diſant ici qu'un mot, ne peut être accuſé de répétition.

La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne 1.
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris, portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés, déchirent les troupeaux ;
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes 2,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Dans un de ces combats, de sa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la surprise augmentaient les alarmes ;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,

Page 127 du Commentaire, Note 2.

1. « *La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne* ». Il aimerait mieux dire : *La fleur de la noblesse*.

℟. La fleur de la jeunesse donne plus de vivacité ; d'ailleurs, l'on entend que c'est la jeune Noblesse qui l'accompagne.

Page 128, Note 1.

2. « *Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes*. Il voudrait une autre épithéte que *affreux ; obscures*, par exemple. Il dit que *roches sanglantes* est un peu dur.

℟. Il aurait pu se dispenser de faire une pareille observation : *affreux* est beaucoup plus énergique que *obscures*, & *roches sanglantes* n'est pas dur, & est pittoresque.

Dans ſon choc ténébreux 1 allait tout inonder.
L'Etoile du matin commençait à paraître.
Mornay, qui précédait le retour de ſon Maître 2,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême
Les Soldats de Valois & ceux de Bourbon même. --
Juſte Ciel! eſt-ce ainſi 3 que vous nous attendiez?
Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez 4.
Vous fuyez, compagnons! -- Au ſon de ſa parole,

Page 128 du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. *Dans ſon choc ténébreux, &c.* ». Quoique l'attaque ſoit nocturne, *ténébreux* joint à *choc* eſt-il bon?

℞. Oui, ſans doute, d'autant plus que la choſe ſe paſſe la nuit.

2. « *Mornay, qui précédait le retour, &c* ». Il lui ſemble qu'on dit précéder quelqu'un, & non pas précéder le retour de quelqu'un. Quand ma remarque, dit-il, ferait vétilleuſe, ce vers y perdrait-il, s'il était remplacé ainſi: *Le vigilant Mornay, qui précédait ſon Maître.*

℞. Il eſt aiſé de voir que c'eſt l'amour-propre plutôt que l'envie de critiquer, qui lui a donné occaſion de faire cette remarque, qu'il a eu raiſon d'appeller vétilleuſe: c'eſt le premier bon vers qu'on ait vu de ſa façon; cela n'ôte pas le mérite de celui du Poéte.

3. *Juſte Ciel! eſt-ce ainſi, &c.* ». Il trouve ce vers tout-à-fait comique, & qu'il n'a encore vu perſonne qui l'ait entendu ſans ſourire au moins.

℞. S'il s'était rappellé le *Quos ego* de Virgile, il n'aurait sûrement pas fait cette remarque.

Page 129, Note 1.

4. « *Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez* ». Il dit qu'il faut abſolument, *vient vous défendre; va* eſt un gaſconiſme, dit-il, je m'y connais.

℞. La Beaumelle avait beau ſe connaître en gaſconiſme, ce mot *va* eſt bien Français, il veut dire: *Il arrive pour vous défendre*: on le voit par les vers ſuivans.

Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains;
Au seul nom de Henri, les Français se rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît 1 au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le suit, il change les destins 2;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent,

Page 129 du Commentaire, Note 5.

1. « *Henri dans le moment paraît, &c.* ». Remarquez, dit-il, que Henri n'est pas encore parti d'Angleterre, au moins que l'on sache: c'est donc voyager à la manière des Fées. Ce que l'Auteur a dit plus haut de Mornay est insuffisant; le Poéte, dans ses récits, est presque assujetti aux mêmes lois que l'Historien: les faits ne se supposent pas. Il cite ce vers: *Et jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.*

R. Eh! que veut donc dire le Poéte par « Mornay précédait le retour de son Maître » ? N'annonce-t-il pas clairement son arrivée par ces mots, *il vient & vous fuyez?* Le Poéte n'a donc pas supposé le fait, il l'a annoncé. Le Critique aurait voulu qu'il eût fait un ample récit de ce voyage; mais il ne pouvait avoir rien d'intéressant: il a dit tout ce qu'il devait dire. Le vers latin est ici mal appliqué.

Page 130, Note 1.

2. « *Il combat, on le suit, il change les destins* ». Il change, dit-il, ce qui ne peut être changé. Je reprochais à M. de Voltaire de faire son Héros trop petit, maintenant on peut lui reprocher de le faire trop grand; il le met au-dessus de Jupiter.

R. Jupiter est bien mal placé ici. *Il change les destins;* c'est un sens figuré, c'est-à-dire, il ranime ses troupes, leur inspire, leur donne du courage.

La Victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est envain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix, pour un moment, les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menace les nues.
Mais que dis-je? Il s'arrête, il montre aux Assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage,
Il arrête un moment son Vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné;
La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale 1;

Page 131 *du Commentaire*, *Note* 7.

1. « *La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale;*
» *La barbare qu'elle est a besoin de ses jours.*
Il trouve que si *le* se rapporte au vers précédent, & signifie *cela*, l'hémistiche est froid; que s'il se rapporte à d'Aumale, le mot *d'Aumale* est mal placé, & que le mot *barbare* est une expression familière.

R. De telle façon qu'on prenne le mot, la pensée est bonne, l'hémistiche n'est pas froid, & l'expression de *barbare* n'est pas familière.

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours :
Elle s'élève en l'air & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer ! Diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable 1;
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort :
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes,
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris 2,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis ;

Page 132 *du Commentaire*, *Note* 6.

1. « *Pour la première fois, tu parus ſecourable* ». L'Auteur, dit-il, ſemble ſe déclarer pour la Ligue, s'affectionnant pour d'Aumale, & remerciant la Diſcorde de l'avoir ſauvé.

R. C'eſt prendre bien mal le ſens de ce vers. Le Poéte fait entendre que la Diſcorde ne ſe plaiſant que dans le déſordre & dans le ſang, il fallait qu'elle eût un motif pour ſauver d'Aumale. Ce motif était de conſerver les jours d'un Guerrier, qui pouvait ſeconder ſes projets. L'ironie de remercier la Diſcorde eſt bien plate.

Page 133, *Note* 2.

2. «*Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris* ». Voyez, dit-il, comme la Diſcorde ſe perſonnifie peu à-peu, bientôt elle deviendra la grande machine du Poème; il prétend que le Poéte a fait une faute d'avoir préſenté ſes êtres ſurnaturels ſous leur

R. 1°. Ce n'eſt que dans des circonſtances critiques qu'on doit employer le merveilleux : c'eſt ce qu'a ſaiſi le Poéte en ſe ſervant de la Diſcorde pour ſauver d'Aumale. 2°. Quelle eſt la néceſſité indiſpenſable de donner, à ces êtres ſurnaturels, une for-

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire 1 ;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur ;
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran dans ſa pitié cruelle 2,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage 3,

---

propre forme, au-lieu de leur donner une forme humaine pour concilier le vraiſemblable avec le merveilleux.

me humaine? L'eſſentiel eſt de les repréſenter de façon que l'imagination en ſoit vivement frappée, & c'eſt ce qu'a fait le Poëte. La Beaumelle reſſemble ici aux enfans qui veulent voir des images dans les livres qu'on leur préſente.

Page 133 du Commentaire, Note 4.

1. « *Elle applique à ſes maux une main ſalutaire* ». Il fait ici trois ſingulières remarques. *Ses maux* pour *ſes bleſſures*. On applique un remède, & non une main. D'ailleurs, c'eſt la première fois que la Diſcorde fait la fonction de Chirurgien.

℞. C'eſt peut-être la première fois qu'on a fait une telle remarque. Quoi, le Critique veut qu'on emploie les êtres ſurnaturels, & il ne veut pas qu'ils faſſent rien de ſalutaire, & il ne voit pas que ceci eſt dit dans le ſens figuré !

Page 134, Notes 1 & 5.

2. « *Tel ſouvent un Tyran*, *&c.* ». Il dit que la comparaiſon manque de juſteſſe.

℞. Il ſe trompe, nous n'avons que trop d'exemples dans l'hiſtoire qui juſtifient cette penſée.

3. « *Henri ſait profiter de ce grand avantage*,
» *Dont le ſort des combats honora ſon courage* ».
Que ſignifie ici, dit-il, le ſort des combats ? Eſt-ce le haſard qui préſide aux combats ? Eſt-ce le Dieu des combats ? Ni l'un ni l'autre ne va bien avec *honora*.

℞. L'un & l'autre vont également bien avec ce mot.

Dont le ſort des combats honora ſon courage :
Des momens, dans la guerre, il connaît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris ;
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles 1.
Valois, plein d'eſpérance, & fier d'un tel appui,
Donne au Soldat l'exemple & le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes :
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes 2.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?
Mayenne a pour Soldats un Peuple gémiſſant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préſent & craint pour l'avenir.
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.

Page 135 du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *Il fait tracer leur perte*, *&c.* ». Pour faire ouvrir la tranchée, dit-il, cela n'eſt pas aſſez clair.

℞. Cette expreſſion eſt fort intelligible.

2. « *La peine a ſes plaiſirs*, *le péril a ſes charmes* ». Il dit que c'eſt la muſe d'Ovide qui a dicté ce vers, & que cette maxime eſt iſolée ici.

℞. Si le Critique avait lu avec attention les trois vers qui précédent celui-ci, il aurait vu que l'eſpérance qu'avait Valois de réuſſir lui faiſait trouver des charmes dans le péril, que par conſéquent cette maxime eſt placée.

On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre 1;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité.
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partageaient son ame irrésolue;
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros 2,
Fait siffler ses serpens & lui parle en ces mots: --
« Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
» Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
» Toi, nourri sous mes yeux & formé sous mes lois,
» Entends ta protectrice & reconnais ma voix.
» Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage,
» Dont un faible malheur a glacé le courage;
» Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains;
» Tu les verras bientôt, secondant nos desseins,

Page 136 du Commentaire, Note 2.

1. « *On s'assemble, on consulte, on veut fuir, &c.* ». Et où fuir, dit-il, & par où? Henri est maître de tous les passages, il aurait laissé fuir!

℟. Cette expression rend avec force & précision l'embarras des assiégés & l'habileté de la conduite de Henri.

Page 137, Notes 2 & 3.

2. « *Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,*
» *Fait siffler ses serpens, &c.* ». Mayenne, dit-il, dût avoir une belle peur. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

℟. Ne représente-t-on pas la Discorde avec des serpens? Le Critique voulait-il qu'elle apportât une branche d'olivier? Il veut que le Poëte emploie le merveilleux, & lorsqu'il le trouve placé, il le tourne en ridicule. Ce vers d'Horace n'a ici aucune application.

» De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie 1,
» Combattre avec audace, & mourir avec joie ».--
La Discorde aussi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté;
Les épis renversés sur la terre languissent;
Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent 2,
Et la foudre en éclats qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels 3,

Page 137 du Commentaire, Note 2.

1. « *De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie* ». Il prétend que l'Auteur aurait dû dire: *Inspirés par ma fureur*, & qu'il y a ici un contre-sens.

℞. Il n'y a ici aucun contre-sens; l'esprit de la Discorde est bien exprimé: cela se justifie par *mourir avec joie* du second vers. Ce Peuple était donc la proie de la Discorde & de ses fureurs.

Page 138, Notes 1 & 4.

2. « *Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent* ». Sans tous ces *en*, dit il, ces dix vers me paraîtraient fort beaux.

℞. On laisse le Lecteur juge d'une telle observation, il verra que la critique est mal fondée.

3. *Rome enfin se découvre à ses regards cruels,*
Rome, &c. Il trouve que cette répétition du mot *Rome* est une répétiton de déclamateur; il lui semble entendre la sœur des Horaces dans Corneille; mais elle était, dit-il, dans l'excès de la passion, & le Poëte est ici de sang froid.

℞. Cette répétition du mot *Rome* a jusqu'à présent été trouvée très-belle; il était réservé à la Beaumelle de la critiquer: elle est bien placée, & représente le pouvoir qu'ont eu les Papes.

Rome, jadis ſon Temple & l'effroi des mortels;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre;
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sûr leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois;
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible 1 :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible;
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes lois, ſes décrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole, où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au trône des Céſars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante 2,

Page 139 du Commentaire, Note 2.

1. « *L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible* ». Peut-être, dit-il, l'eſprit & certainement l'oreille, ont ici quelque choſe à deſirer, comme l'abſence de *ſait*, *ſous*, *ſon*.

R. Peut-on déchiqueter un vers auſſi indignement? Mais il fallait faire un gros volume.

Page 141, Note 1.

2. « *Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante* ». L'anecdote, dit-il, eſt curieuſe. M. de Voltaire a-t-il eu ſur ce fait de meilleurs mémoires que S.-Matthieu. Ces deux vers ſont ron-

R. Je demande pardon au Critique de n'être pas de ſon avis au ſujet du changement de ces deux vers qu'il cite, quoiqu'ils ſoient bons; mais à mon tour, je n'aime pas ces deux mots *le Dieu*,

Tantôt persécutée & tantôt triomphante.
Là, son premier Apôtre avec la Vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent 1;
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent 2.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu;
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire 3;

---

flans, mais rien n'est beau que le vrai, & j'aimerais mieux ceux-ci des premières éditions :

« *C'est de-là que le Dieu, qui, pour nous voulut naître,*
» *S'explique aux Nations par la voix du Grand-Prêtre.*

qui semblent dire qu'il y a d'autres Dieux. D'ailleurs, si ce qu'a dit le Poète n'est pas vrai, que deviennent ces paroles de Jésus-Christ : *Tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon Eglise.*

Page 141 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ses Successeurs heureux quelque tems l'imitèrent* ». Il trouve ce vers prosaïque. *Heureux*, suivant lui, présente l'idée d'un bonheur temporel; & *quelque tems* exprime très-mal les trois siècles pendant lesquels les Evêques de Rome furent des modèles de vertu.

℞. 1°. Cette pensée n'est pas susceptible d'enflûre; elle est simple & bien rendue. 2°. *Heureux* ne présente pas l'idée d'un bien temporel, mais bien la satisfaction que devaient avoir ces Evêques de succéder au premier Apôtre, & de pouvoir, par leur exemple & leurs instructions, édifier les Chrétiens. Enfin, ces trois siècles sont très-peu de chose en comparaison de ceux qui les ont suivis; le Poète a donc pu dire *quelque tems*. Par conséquent cette critique n'est pas juste.

2. « *D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent* ». Toujours, dit-il, les mauvaises rimes du prétérit passé au pluriel.

℞. Il en veut furieusement à ces rimes, qui sonnent cependant bien à l'oreille.

Page 142, Note 1.

3. « *Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire* ». J'aimerais mieux, dit-il, *qu'un*

℞. C'est au contraire la suppression de cette épithète qui affaiblirait l'expression; car ce

Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre 1.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems, puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre & l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau furent l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ, au fond du Sanctuaire,
Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère ;
Et Rome, qu'opprimait un empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux-Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes ;
De l'Eglise & du peuple on régla mieux les droits 2 ;

Chrétien ; outre que *vrai Chrétien* est un peu dur, l'épithéte *vrai* affaiblit l'expression.

ne sont que les vrais Chrétiens dont il est ici question, & l'épithéte est bonne.

Page 142 du Commentaire, Note 2.

1. « *Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre* ». Il cite, sans dire autre chose, les vers de Racine le fils à ce sujet :

℟. Tel respect qu'on ait pour Racine, on peut dire que ces quatre vers ne sont pas le plus beau morceau, le plus poétique de son Poème, & qu'ils sont inférieurs à ceux de Voltaire que l'on vient de voir.

« *Dans ces tems où la Foi conduisait aux supplices,*
» *D'un troupeau condamné glorieuses prémices,*
» *Les Pasteurs ne briguaient qu'un supplice plus grand :*
» *Tel fut, chez les Chrétiens, l'honneur du premier rang* ».

2. *De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits* ». L'Auteur, dit-il, a voulu dire que les droits des deux puissances furent fixés ; mais il faut le deviner.

℟. Rien n'est cependant plus clair.

Rome devint l'arbitre & non l'effroi des Rois 1.
Sous l'orgueil imposant du triple Diadême 2,
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte alors était Roi de l'Eglise & de Rome 3.
Si, pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices;
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Page 144 du Commentaire, Notes 1, 2 & 5.

1. « *Rome devint l'arbitre & non l'effroi des Rois* ». *L'effroi des Rois* est, dit-il, effroyablement dur, & *non l'effroi des Rois* est sans harmonie : *effroi* contraste mal avec *arbitre*.

R. Mauvaise critique; ce vers est bon, harmonieux, plein de choses, mais il est de Voltaire, il fallait le critiquer.

2. *Sous l'orgueil imposant du triple diadême* ». Prenez garde, dit-il, l'oreille demande *imposant*, mais le sens exige *apparent*. Faut-il choquer la raison pour être plus harmonieux ?

R. Il est certain que si l'on voulait diminuer la beauté & la majesté de la pensée, on pourrait mettre *apparent*.

3. « *Sixte alors était Roi de l'Eglise & de Rome* ». Expression bisarre & satyrique, dit-il; M. de Voltaire parle comme Mornay.

R. Ce n'est pas cette expression qui est satyrique, c'est celle du Critique en parlant du Poéte, qui n'a voulu dire autre chose, sinon que Sixte était le Chef de l'Eglise & de Rome; il s'est exprimé très-poétiquement & avec noblesse.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique 1,
Au fond du Vatican régnait la Politique 2,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile 3,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquile :
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouïs de l'Europe confuſe;
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours 4,

Page 145 *du Commentaire*, *Notes* 1, 2 & 3.

1. « *Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique* ». Un abri, dit-il, eſt sûr, mais eſt-il puiſſant ?

℟. Liſez le ſecond hémiſtiche de ce vers, & vous verrez que l'épithéte eſt bonne, qu'elle eſt riche.

2. *Au fond du Vatican régnait la Politique* ». Pourquoi au fond, dit-il ? vous la verrez bientôt au haut.

℟. Le Poéte a eu raiſon dans ce vers de mettre *au fond du Vatican*, & au 248ᵉ vers, dont entend parler le Critique, de mettre *du haut du Vatican*. En effet, ici la Politique eſt bien caractériſée, ſe cachant au fond du Vatican, elle aime le myſtère, ne ſe laiſſe pas pénétrer; & plus bas, le Poéte dit qu'elle lance les tonnerres. Il faut, pour décider, jetter les yeux ſur ces vers.

3. « *Ce monſtre ingénieux*, *en détours ſi fertile* ». J'aime, dit-il, fort cette expreſſion, elle caractériſe aſſez bien la Politique, & ſelon quelques-uns, la Henriade.

℟. La Beaumelle aurait été bien fâché d'applaudir ce Poéte ſans y mêler la ſatyre : ſi le Poème de la Henriade eſt un monſtre à ſes yeux, il plaît aux gens de goût.

Page 146, *Note* 1.

4. « *Le menſonge ſubtil qui*

℟. Ces vers ſont les mêmes

De la vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin, la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe: --
« Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
» Où les Peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
» Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
» Confondait dans mes lois, les lois de ſon Egliſe:
» Je parlais, & ſoudain les Rois humiliés,
» Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds.
» Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres,
» Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
» Je tenais dans mes mains la vie & le trépas,
» Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
» Cet heureux tems n'eſt plus 1: le Sénat de la France

conduit ſes diſcours ». Ces quatre vers, dit-il, tiennent dans la dernière édition de Genève, *in*-4°. la place des quatre autres; l'on peut eſpérer qu'ils ſeront encore changés que dans l'édition des frères Cramer, *in*-8°. 1757.

Page 147 du Commentaire, Note 3.

1. « *Cet heureux tems n'eſt plus, &c.* ». Ces ſix vers ſont beaux, dit-il, mais les traits en ſont trop vagues: ces trois derniers conviennent mieux à un corps tel que la Sorbonne, qui défend les libertés Gallicanes par des traités, qu'aux Parlemens, qui les ſoutiennent par des arrêts.

R. Les traits, dit-il, en ſont trop vagues. C'eſt à-peu-près ce que dit *Paucocurate*, dans *Candide*, de Cicéron, après en avoir fait l'éloge. La remarque n'eſt pas juſte: ce ſont les Parlemens qui ſe ſont les premiers oppoſés aux entrepriſes de la Cour de Rome. D'ailleurs, ces traits ſont bien expreſſifs.

« Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance ;
» Plein d'amour pour l'Egliſe, & pour moi plein d'horreur,
» Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
» C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
» Vengea la Vérité dont j'empruntais l'image.
» Que ne puis-je, ô Diſcorde ! ardente à te ſervir,
» Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
» Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
» Commençons par la France à ravager la terre ;
» Que ſes ſuperbes Rois retombent dans nos fers ». --
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.
  Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexre ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands 1.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage ;
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage :

Page 149 du Commentaire, Note 1.

1. « *Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands* ». Un nom, dit-il, ne peut guères être un bandeau, & on ne dit point qu'un nom eſt le mépris de quelqu'un ; le premier devoir eſt d'être clair & correct ; l'énergie n'eſt que le ſecond.

℞. Le Critique épilogue ici mal-à-propos : rien n'eſt plus intelligible que ce vers ; il dit figurément que les tyrans ſe ſervent du prétexte de la Religion pour ſéduire le Peuple.

Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits 1,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes Autels adorer la fortune.
Son âme pour Henri ſemblait brûler d'amour;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le Culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems, trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs 2.

Page 149 *du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *Belle de ſes attraits*, *ſa modeſte beauté.* ». Une beauté belle, dit-il, d'ailleurs belle de ſes attraits, ſe trouve dans *art*, dans *ſans ornement*: *belle de ſes attraits* eſt bien, mais non *belle beauté*.

℟. Le Poéte n'a pas dit *une belle beauté*, il a dit *ſa modeſte beauté*, expreſſion dont la ſimplicité fait la richeſſe, & *belle de ſes attraits* ne ſe trouve pas, comme il dit, dans *ſans art* & *ſans ornement*. On peut être ſans art & ſans ornement ſans être belle. Il aurait dû admirer ces vers, au-lieu de les critiquer.

Page 150. *Note* 3.

2. « *Son Dieu*, *pour l'éprouver*, *la livre à leurs fureurs* ». Comment, dit-il, la Religion ſe laiſſe-t-elle enlever ſes habits ſans réſiſtance? Pourquoi ſe contente-t-elle d'un regard vers Dieu? Pourquoi l'abandonne-t-il pour l'éprouver? Mais a-t-elle beſoin d'épreuve? Peut-elle y être aſſujettie, elle qui eſt fille du Ciel?

℟. Les principaux attributs de la Religion ſont la douceur, l'humilité, la modeſtie; c'eſt ce qu'a exprimé le Poéte: & pourquoi Dieu l'abandonne-t-il pour l'éprouver? eſt une queſtion indécente, qu'il n'aurait pas faite s'il s'était rappellé les Ecritures ſaintes.

Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains 1;
Ils courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant, l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbone antique.
C'eſt-là que s'aſſemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du Ciel interprêtes ſacrés 2,
Qui des Peuples Chrétiens arbîtres & modèles,
A leur Culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur,
Qu'il eſt peu de vertus qui réſiſtent ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle les eſprits par ſes diſcouts flatteurs.

Page 151 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains* ». Il prétend que cette fiction manque de vraiſemblance, & qu'on pourrait prendre le fanatiſme & la ſuperſtition pour la Religion même, mais non la Politique & la Diſcorde. Il cite ce vers d'Horace « *Ficta voluptatis causâ ſint proxima veris* ».

R. Il ne ſerait pas plus vraiſemblable de prendre le fanatiſme & la ſuperſtition pour la Religion, que la Diſcorde & la Politique; cela peut convenir à tous les êtres. Le vers latin n'a pas ici de juſte application.

2. « *Des vérités du Ciel, interprêtes ſacrés* ». J'aimerais mieux, dit-il, *des oracles*, *des myſtères*, que *des vérités*, & que veut dire *ſacrés*, en parlant des Docteurs de Sorbone? Que leur perſonne eſt ſacrée, qu'ils ſont des Saints: ni l'un, ni l'autre; il faut donc un autre mot.

R. On ne devait guères s'attendre à une pareille critique. 1°. *Vérités* eſt le vrai mot. 2°. L'épithète de *ſacrés* eſt bonne dans tous les ſens: ces Docteurs ont reçu le Sacrement de l'Ordre, & s'ils ne ſont pas Saints, ils ſont les Interprêtes des Dogmes ſacrés.

Par

Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs :
Par l'éclat d'une mître elle éblouït leur vue :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité :
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les bruits confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors, au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
« L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie,
» En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne ».
 A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine 1
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle & ſigne ſous ſes yeux.
 Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe,

Page 153 du Commentaire, Note 2.

1. « *A peine a-t-il parlé, La Diſcorde inhumaine* ». Par quel haſard, dit-il, la Diſcorde ſe trouve-t-elle là ? La Politique ſeule était entrée dans la Sorbone ; un agent principal, tel que la Diſcorde en ce Poème, ne doit pas faire un mouvement, un pas dont le Lecteur ne ſoit inſtruit ; & ici, on la voit dans un lieu où on ne l'a pas vu entrer.

℞. Ce n'eſt pas par haſard que la Diſcorde ſe trouve là ; on voit au vers 283ᵉ de ce Chant, que la Diſcorde & la Politique s'étaient unies enſemble ; au vers 289ᵉ, que ces monſtres courent dans Paris accomplir leurs deſſeins. Le Lecteur ne doit donc pas être ſurpris d'autre choſe que de cette mauvaiſe critique.

Annonce aux Factieux cette grande entreprise 1;
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François 2;
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires. --
« De la Religion reconnaissez les traits,
» Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts:
» C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle;
» Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
» Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
» Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
» Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples 3:

Page 153 du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Annonce aux Factieux cette grande entreprise* ». J'ai vu, dit-il, traiter cette expression d'impropre, faible, dure, prosaïque, & je n'ai su que répondre.

℞. Il fallait dire que cette entreprise, ne pouvant réussir sans de grands mouvemens, beaucoup de manége, étant de la dernière importance pour les Ligueurs, devait être appellée une grande entreprise; de plus, qu'une expression ne peut être faible & dure en même tems.

2. « *Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François* ». Je changerais, dit-il, ainsi ce vers: « *Sous le froc d'Augustin, sous celui de François* ». Ensuite, il dit: je me ravise, & je le proscris comme un des moins réfléchis du Poème; car on a annoncé que la Discorde s'était masquée en S.-Augustin & en S.-François, & dans un moment, vous allez voir qu'elle n'avait point quitté le masque de la Religion, qu'elle venait de prendre.

℞. Il aurait beaucoup mieux fait de ne pas critiquer ce vers, & encore mieux, de ne pas se raviser; car, qu'a dit le Poéte? Que ces monstres prenaient tantôt un déguisement, tantôt un autre, suivant les personnages qu'ils voulaient séduire, & qui étaient plus propres à leurs desseins: ils se servaient des habits des différens Ordres Religieux.

Page 154, Note 2.

3. « *Il est tems de sortir de*

℞. Cet ami avait raison; si le

» Allez d'un zèle Saint répandre les exemples ;
» Apprenez aux Français incertains de leur foi,
» Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur Roi,
» Songez que de Lévi la famille sacrée,
» Du Ministère Saint, par Dieu même honorée,
» Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
» Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
» Que dis-je? où sont ces tems, où sont ces jours prospères,
» Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères ?
» C'étaient vous, Prêtres Saints, qui conduisiez leurs bras,
» Coligni par vous seuls a reçu le trépas.
» J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore,
» Montrez-vous, inspirez ce Peuple qui m'adore ». --
Le monstre, au même instant, donne à tous le signal,
Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle ;
L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblaient à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles Soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.

---

l'ombre de vos Temples ». Sortir de l'ombre, me paraît, dit-il, une expression étrange : un de mes amis la trouve heureuse & noble. Que le Public juge entre lui & moi. Critique l'avait consulté souvent, il n'aurait peut-être pas fait ce Commentaire.

Dans les murs de Paris, cette infâme milice
Suit au milieu des flots d'un Peuple impétueux
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux 1.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise;
Il sait combien le Peuple avec soumission
Confond le Fanatisme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire 2,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le Sage s'en indigne, & le Soldat en rit:
Mais le Peuple excité, jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie;
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

Page 156 du Commentaire, Note 5.

1. « *Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux* ». Ce vers, dit-il, fait sourire le Lecteur. C'est que M. de Voltaire, à force de charger cette description, a mis le grotesque de Calot à côté du sublime de Raphaël.

R. Voici une critique bien mal placée, & digne de la Beaumelle. Cet endroit du Poëme désigne la Procession de la Ligue.

Page 157, Note 2.

2. « *Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire* ». Il trouve que ce second hémistiche n'est qu'un allongement, que *le grand art* en dit assez.

R. *Le grand art* ne dit pas ce qu'a fait sentir le Poëte; que la Politique est nécessaire aux Souverains.

Là Discorde a choisi seize séditieux 1,
Signalés par le crime entre les Factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haîne pour les Rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusques sous le dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés:
Des jeux de la Discorde, ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes:
Ainsi dans les fureurs de ces embrâsemens,
Qui changent les cités en de funestes champs 2,

Page 158 du Commentaire, Note 1.

1. « *La Discorde a choisi seize séditieux* ». Il demande par quel anneau ce récit tient à la chaîne des faits du Poème? En quel tems la Discorde, dit-il, que nous avons suivie pas à pas, a-t-elle fait ce que le Poëte va raconter? Il ajoute que *choisit* au-lieu de *a choisi*, remédierait à tout.

℟. Cette remarque ridicule ne demande pas de réponse.

Page 159, Note 4.

2. « *Qui changent les cités en de funestes champs* ». Il dit que le vers précédent ne permettait pas celui-ci.

℟. Le vers précédent amène nécessairement ceux qui le suivent.

Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent;
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher la balance:
Son Temple était ſans tache, & la ſimple Equité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa sûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des lois de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon Peuple & lui 1;
Dans l'équité des Rois, ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition;
Il haît la tyrannie & la rébellion;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Page 159 du Commentaire, Note 2.

1. « *Marchait d'un pas égal entre ſon Peuple & lui* ». Il dit que le Poëte ne réuſſit pas mieux à peindre les Parlemens en beau, qu'à décrier les Etats du Royaume.

R. La lecture de ces douze vers concernant le Parlement, ſuffira au Lecteur pour anéantir cette critique. En effet, peut-on mieux peindre en même tems les devoirs & les nobles prérogatives des parlemens, leur zèle pour la conſervation des priviléges de la Nation, & leur reſpect pour leur Souverain?

Des tyrans de la Ligue, une fière cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait ; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est réglée : --
« Mercénaires appuis d'un dédale de lois,
» Plébéïens, qui pensez être tuteurs des Rois;
» Lâches qui, dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au Peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des Citoyens avant qu'il fut des Maîtres ;
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce Peuple fut long-tems par vous-même abusé ;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms, qui vous gênaient sans doute,
» Ces mots de plein pouvoir qu'on haït & qu'on redoute.
» Jugez au nom du Peuple, & tenez au Sénat 1,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbone, ou craignez ma vengeance ». —

Page 162 du Commentaire, Note 3.

1. « *Et tenez au Sénat,* » *Non la place du Roi, mais celle de l'Etat* ».
Mettez, dit-il, *Royaume* à la place de *l'Etat*, & vous sentirez l'impropriété de l'expression & la singularité de ce vers, que sa chûte heureuse vous a peut-être empêché de voir.

R. Mais personne n'ignore que c'est le choix des pensées & de l'expression qui fait la beauté des vers ; c'est ce qui se trouve dans ceux-ci.

Le Sénat répondit par un morne silence 1.
Tels dans les murs de Rome, abattus & brûlans,
Ces Sénateurs, courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussi, plein de fureur, & non pas sans effroi 2 : --

Page 162 du Commentaire, Note 4.

1. « *Le Sénat répondit par un morne silence* ». Qu'il me soit permis, dit le Critique, de remarquer ici qu'il y a dans ce Chant quatre ou cinq discours sans réponse; c'est préférer la manière oratoire à la dramatique, qui pourtant peut seule échauffer un froid récit.

℞. A entendre le Critique, on serait presque tenté de le croire; mais pour peu qu'on réfléchisse, on voit que sa remarque n'est pas juste, en ce que le premier discours est celui de Mornay aux Français, dont l'ardeur était ralentie; il les ranime par ce vers: « *Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez* ». Ce n'était pas là le cas de faire pérorer les Français; mais le Poéte leur fait faire une noble réponse: « *Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux* ». C'est la Discorde qui parle dans le second discours, & la Politique, dans le troisième. Ce n'était pas non-plus le cas de répondre à ces êtres imaginaires. Dans le quatrième, c'est un des Membres de la Sorbone qui parle au nom du corps: « *A peine a-t il parlé*, dit le Poéte, *la Discorde inhumaine trace en lettres de sang ce décret odieux; chacun jure par elle & signe sous ses yeux*. Ce serment, cette signature est une réponse.

Pour le Parlement, il suffit de savoir l'histoire, pour voir que le Poéte s'est bien exprimé: on sait qu'il ne répondit pas aux violences de Bussi-le-Clerc, qui fit mener à la Bastille le premier Président & douze Membres du Parlement; que tout le reste de la Compagnie se leva & les suivit généreusement. La simplicité avec laquelle le Poéte a rendu ce fait, est noble, élégante & conforme à l'histoire.

Page 163, Notes 1.

2. « *Bussi, plein de fureur, & non pas sans effroi* ». Il dit que la fureur & l'effroi sont des mouvemens de l'âme incompa-

℞. Il est presque impossible que Bussi, malgré sa fureur, ne fût susceptible d'effroi, en faisant une démarche si hardie,

« Obéïssez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi »... --
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide 1,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers 2,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence:
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années:
Tout le Sénat enfin, par les Seize enchaîné,

---

tibles; qu'il faut peindre la nature, & non la déguiser.

n'ayant pour le soutenir que les Seize avec lui.

Page 106 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Harlay, ce noble guide, ce Chef d'un Parlement, &c.* ». Il prétend que la périphrase n'est pas heureuse pour dire un premier Président.

℞. Le premier Président étant à la tête du Parlement, on peut être appellé le Chef, & le mot de *guide* n'est pas déplacé.

2. « *Il se présente aux Seize, il demande des fers,*
» *Du front dont il aurait condamné ces pervers* ».
Il trouve cette pensée belle & noble; que c'est dommage que ce vers en soit à peine un.

℞. Voilà une critique bien injuste; on ne pouvait rendre plus énergiquement la grandeur d'âme & le courage de ce Magistrat, qui, préférant son devoir & le bien de l'Etat à sa liberté, regardait la prison & même le supplice d'un œil tranquile.

A travers un vil Peuple en triomphe mené,
Dans cet affreux château, Palais de la vengeance 1,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces Factieux ont changé tout l'Etat,
La Sorbone est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces Magistrats que la main d'un Bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larchet, Tardif, honorables victimes 2,

Page 164 du Commentaire, Note 4.

1. « *Dans cet affreux château, palais de la vengeance* ». Il trouve qu'il y a ici un peu d'enflûre. *Palais*, dit-il, ne vient pas bien après *château*. Il mettrait :

« *Dans ces affreuses tours, où souvent la vengeance*
» *Renferme impunément le crime & l'innocence* ».

℟. Il n'y a pas d'enflûre dans ce vers; il représente à l'imagination l'injustice de certains Ministres qui ont abusé de leur pouvoir; & cette expression : *Palais de la vengeance*, est noble, énergique. Les mots *affreuses tours* ne désignent pas mieux la Bastille, puisque toutes les prisons d'Etat ont des tours.

Page 165, Note 3.

2. « *Honorables victimes* ». Il dit que le mot *glorieuses* serait peut-être moins mauvais que celui de *honorables* : il ajoute qu'au lieu de cette déclamation ampoulée sur le supplice de ces Magistrats, le Poéte aurait dû le décrire, & qu'après avoir présenté ce spectacle attendrissant, il n'aurait sûrement pas cherché de tous côtés des sentences, des

℟. Le Critique n'a pas senti la beauté de cette épithéte, il n'est pas entré dans l'esprit du Poéte, qui, par le mot *honorables*, a exprimé la grandeur d'âme de ces victimes infortunées, qui ont mieux aimé souffrir le supplice dont on punit les coupables, que de trahir leur devoir & leur Roi. L'apologie que le Poéte fait de cette mort dans les

Vous n'êtes pont flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant, la Discorde au milieu des mutins 1,
S'appplaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content, sa cruauté tranquile
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout les débris, le carnage & les morts.

---

figures oratoires, comme pour affaiblir l'émotion excitée. derniers vers est noble ; ce n'est point une déclamation ampoulée ; c'est un juste tribut qu'il rend à la mémoire de ces Magistrats. Le Critique aurait souhaité de voir ici la description d'un supplice aussi cruel ; il ne fait pas l'éloge de son cœur.

Page 167 du Commentaire, Note 1.

1. « *Cependant, la Discorde au milieu des mutins,*
» *S'applaudit du Succès de ses affreux desseins* ».

R. Mauvaise critique. Il ne s'est pas apperçu qu'on voit ici la Discorde personnifiée.

Observez, dit-il, combien *desseins* est faible à côté d'*affreux*.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle, du fond des Enfers, le Démon du Fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des Rebelles;
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence;
D'un Peuple mutiné la farouche insolence;
Des Docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours:
La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les Assiégés d'un secours nécessaire 1.

Page 169 du Commentaire, Note 1.

1. « *Privait les Assiégés d'un* » ℣. Le Poëte a fait voir la

HENRIADE Chant V.



Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié 1,
Leur préparait un Maître au-lieu d'un Allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla, pour quelque tems, changer la destinée.
Vous, des murs de Paris, tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire 2,

---

secours nécessaire ». Il dit que Philippe II répandait beaucoup d'or dans Paris; qu'il y fit entrer du pain par le Duc de Parme.

politique de Philippe II, qui, pour prolonger la guerre, ne donnait que peu de secours; c'est ce qu'on voit par les deux vers suivans.

Page 169 du Commentaire, Note 3.

1. « *Et l'appui dangereux*, &c. Appui soutient, dit-il, mais ne prépare pas.

Rε. Mauvaise critique. Il suffit de lire ces deux vers, pour voir que ce mot est bien placé; ils font voir la perfidie de Philippe II.

Page 170, Note 1.

2. « *Pardonnez si ma main retrace à la mémoire* ». Il dit, 1°. que le mot *mémoire* pour *postérité*, commence à vieillir; que M. de Voltaire, pour le rajeunir, l'a employé trois ou quatre fois; mais il demande s'il réussira mieux que les filles d'Eson. 2°. Au-lieu de *ma main retrace*, il dit qu'il mettrait *ma main rappelle*. Un Poète, dit-il, ne prend pas la plume, il embouche la trompette; les vrais Poètes chantent, les nôtres écrivent, & souvent griffonnent.

Rε. La plate allusion aux filles d'Eson n'empêchera pas de trouver le mot *mémoire* bon dans ce vers; il a réussi malgré le Critique.

Pour la seconde remarque, elle est fausse: c'est la main qui retrace, elle ne rappelle pas. C'est vraiment griffonner que de faire de tels raisonnemens.

De vos ayeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend pas sur vous ;
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.
L'Eglise a de tout tems produit des Solitaires
Qui, rassemblés entr'eux sous des règles févères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires ;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs 1,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues,

Page 171 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs*,
» *Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs* ».
1°. Il demande si l'Auteur a voulu dire des talens qui plaîsent, ou des talens dont l'amour-propre est flatté ; il craint qu'il n'ait dit ni l'un ni l'autre, & il pense que *talens flatteurs* est une expression de conversation. 2°. Il croit s'être apperçu, dit-il, que *siècle* pour *monde* commence à vieillir.

R. 1°. On entend par ce mot *flatteurs* en cet endroit, ces sermons éloquens qui plaîsent & donnent de la réputation à l'Auteur ; voilà ce qu'a voulu dire le Poéte & ce qu'il a très bien dit. 2°. Le mot *siècle* est bon, n'a pas vieilli, comme le prétend le Critique, qui lui-même s'en est servi dans un sujet du vers 169e de ce Chant, page 184 de son Comment. note 5.

Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues 1.
Ainſi chez les humains, par un abus fatal 2,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie 3,
Ont vu long-tems leur gloire en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois 4,
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois 5.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,

Page 172 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues.*
» *Ainſi chez les humains, par un abus fatal,*
» *Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal* ».
1°. Il trouve que ce premier vers eſt d'un ton familier, peu digne de l'Epopée; 2°. que les deux vers ſuivans ſont un court épiſode enté ſur un épiſode plus long.

℞. 1°. Ce premier vers n'a rien de familier; c'eſt une courte réflexion bien placée : 2°. celle que fait le Poéte par les deux vers ſuivans n'eſt point un épiſode; l'épiſode eſt une hiſtoire ou une action détachée, inſérée par le Poéte à l'action principale.

3. « *Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie* ». Quelle périphraſe, dit-il, pour dire les Dominicains! Où eſt le nombre? où eſt l'image? où eſt la langue? Qui jamais a dit, embraſſer la vie de quelqu'un, pour dire, embraſſer ſon Inſtitut?

℞. On dit embraſſer la vie monaſtique; il ne s'agit pas ici de la vie de quelqu'un, mais de la vie religieuſe inſtituée par S.-Dominique.

Page 173, Notes 1 & 2.

4 & 5. « *Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,*
» *Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois* ».
Il dit que l'emploi de ces Moines n'était pas humble, mais honorable, & voudrait qu'au-lieu de ce trait, qui caractériſe tous les Moines, il eût parlé de cette énorme puiſſance qu'ils exercent dans les lieux où ils ont érigé le S.-Office.

℞. Le mot *humble* eſt le vrai mot; & ſi le Poéte avait parlé de l'Inquiſition, le Critique n'aurait pas manqué de dire, comme on vient de le voir, que c'était enter épiſode ſur épiſode; car il approuve dans un tems ce qu'il condamne dans un autre.

Cet Ordre respecté florissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément * dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage;
Esprit faible & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé, la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints Autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière : --
« Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans,
» Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans;
» Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
» Favoriser le meurtre, & bénir les parjures?
» Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver,
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
» Détourne loin de nous la mort & la misère,
» Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.

Pages 174 & 175 du Commentaire.

* Le Poëte fait dans ces vers le vrai tableau du Fanatisme en la personne de Clément : tout en est beau; l'expression, les vers ne laissent rien à desirer. Le Critique cependant a jugé à propos de glisser plusieurs notes; mais comme elles sont dénuées de raison, on n'y répondra pas : on observera seulement que plus on avance, plus on voit qu'il craignait de ne pas trouver assez de matière pour grossir son livre. On en ferait un bien volumineux, si on voulait le suivre.

» Viens, des Cieux enflammés abaisse la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur;
» Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
» Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée;
» Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
» Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
» Et que, sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques,
» Sur leurs corps tout sanglans t'adressent des cantiques».
La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres 1
Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres 2.
Il vient; le Fanatisme est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire 3;

Page 176 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1 & 2. « *Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,*
» *Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres* ».
Il trouve étrange que le Poéte appelle l'enfer *royaume sombre;* il dit ensuite que ce n'est point dans l'empire des ombres que le Fanatisme exerce sa tyrannie, mais sur la terre.

R. Il suffit de lire ces vers pour voir le faux de la critique; les Poétes ont souvent appellé l'enfer, royaume ou empire des ombres. Le Fanatisme est, suivant le Poème, un être infernal sorti des enfers, qui exerce sa tyrannie sur la terre. C'est ce qu'a fait entendre le Poéte.

Page 177, Note 3.

3. « *Armé pour la défendre, il cherche à la détruire* Il me paraît, dit il, que cette pensée est peu exacte; *cherche* est faible & un peu dur.

R. Le Poéte dit que le Fanatisme est l'enfant dénaturé de la Religion; c'est comme son fils, qu'il devrait la défendre.

Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.
C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain ;
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems ;
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole, il criait aux Payens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise 1 ;

Page 178 du Commentaire, Note 2.

1. « *Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise.* ». Il dit que c'est représenter l'Eglise Romaine comme une société de bourreaux & d'assassins ; que c'est pourtant dans le sein de cette Eglise qu'il se propose de ramener son Héros, & qu'il devrait éviter les objections qu'on pourrait faire contre ce dénouement, & il les multiplie en peignant Rome des plus noires couleurs.

℟. Ce que dit le Poéte dans ces vers ne donne pas lieu à cette critique ; il ne peint pas Rome des plus noires couleurs, c'est plutôt le Critique, qui veut noircir l'idée avantageuse qu'on a du Poéte, qui, en cette occasion, ne parle pas seulement de l'Eglise Romaine, mais des Protestans, des Juifs, des Payens. Voyez les quinze vers qui précédent ceux-ci & ceux qui suivent ; il fait voir que le Fanatisme, dans toutes les Religions, a fait commettre bien des crimes.

Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre, il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante 1.
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait dans ses déguisemens 2,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens;
Mais il prit cette fois, dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.

Page 179 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante* ». Il prétend qu'au-lieu de *mis* il faut mettre *porté*.

℟. Il se trompe; on dit mettre la main sur quelqu'un.

2. « *Toujours il revêtait dans ses déguisemens,*
» *Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens* ».
J'ai donc eu raison, dit-il, de remarquer plus haut que c'était le Fanatisme & la Politique qu'il fallait masquer des habits de la Religion, pour rendre croyable ce merveilleux.

℟. Non, le Critique n'a pas raison : qu'on lise le vers 300ᵉ & suivans du quatrième Chant, on verra que la Politique prend le masque de la Religion; c'est elle qui, vers 311ᵉ du même Chant, parle par la bouche du vieillard :

« *Alors, au nom de tous, un des Vieillards s'écrie :*
» *L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie;*
» *En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa Loi.*
» *Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi* ».

Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le Tyran de l'Etat & le Roi de son Maître,
Et qui, toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main, au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois & demander vengeance.
 Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
Il entre, & d'une voix majestueuse & fière : --
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes 1.

Page 181 du Commentaire, Note 1.

1. « *Au Dieu que sert la Ligue, &c.* Il dit que la Ligue ne servait pas d'autre Dieu que Valois ; qu'ainsi c'est de l'emphase en pure perte, & que *d'autres offrandes* n'est pas clair.

R. Le Poéte ne dit pas que la Ligue servit un autre Dieu; mais que pour servir Dieu il faut d'autres offrandes que des plaintes & des vœux : d'ailleurs ces mots, *d'autres offrandes* sont éclaircis par les vers 139 & suivans de ce Chant. Rien donc n'est moins fondé que cette critique.

Il exige de toi les dons que tu demandes ;
Si Judith autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris ;
Si, craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie ;
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée 1 ;
Délivrant les Français de leur indigne Roi 2,
Venge Paris & Rome, & l'univers & moi 3.
Par un aſſaſſinat, Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi ;
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe ;
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.

Page 182 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1, 2, 3. « *Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,*
» *Délivrant les Français de leur indigne Roi,*
» *Venge Paris & Rome, & l'univers & moi* ».
Il dit, 1°. que le mot *conſacrée* n'offre pas une idée nette. 2°. Au-lieu du mot *indigne*, il dit qu'il mettrait *infâme*. Il prétend enfin que le mot *univers* eſt trop emphatique, & que s'il ne l'eſt pas, *Paris & Rome* ſont une pure rédondance.

R. On peut dire au Critique qu'il ne ſe connaît pas parfaitement en vers ; que le mot *infâme* ſerait mal placé : il eſt queſtion ici du Roi ; le mot *indigne* eſt différent du mot *infâme*. Un Prince eſt indigne du trône, quand il ne ſait pas gouverner, ou qu'il n'en prend pas la peine ; c'eſt ce qu'a voulu exprimer le Poëte. Le reſte de ſa note ne mérite pas de réponſe.

Que dis-je? il le commande, il t'inſtruit par ma voix;
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France!
Et ſi, de ces deux Rois tes Citoyens ſauvés,
Te pouvaient... Mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute 1
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins;
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains. —
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haîne avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire 2,

Page 183 du Commentaire, Note 4.

1. « *Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute* » *Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte* ». Il me ſemble, dit-il, que le Poéte aurait pu s'abſtenir de prédire ſi clairement l'aſſaſſinat de Henri IV, & que cette prédiction ne s'accompliſſant pas dans le Poème, lui eſt étrangère. Il eſt triſte pour le Lecteur d'apprendre qu'un Héros qui l'intéreſſe ne doit ſortir des périls où il eſt engagé, que pour périr malheureuſement.

℟. Cette prédiction ne s'accomplit pas dans le Poème; mais elle regarde Henri, qui en eſt le Héros. Ce qu'en dit le Poéte n'eſt pas déplacé; il fait voir que c'eſt le Fanatiſme qui a armé la main des aſſaſſins de ces deux Rois.

Page 184, Note 5.

2. « *Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire* ». Il dit que le nom de Solitaire ne convient pas aux Dominicains; qu'ils ſont

℟. Mais le principal état, l'inſtitut des Moines eſt de vivre dans la retraite; ils ſe ſéparent du monde; & ſi leur zèle les

Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant,
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſujet à l'erreur 1 !

---

répandus dans le ſiécle, & qu'on les a même ſouvent vus à la tête des armées.

porte à inſtruire les Chrétiens, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils doivent mener une vie retirée. Si quelques Fanatiques d'entre eux ont endoſſé la cuiraſſe, on n'en doit pas conclure qu'ils ſuivaient les règles de leur Inſtitut.

Page 185 du Commentaire, Note 9.

1. « *Combien le cœur de l'homme eſt ſujet à l'erreur* » ! Quel cœur, dit le Critique, aurait réſiſté au preſtige dont celui de Clément fut aſſailli ? M. de Voltaire s'eſt épuiſé à rendre intéreſſant ce régicide, au-lieu de le dévouer à la déteſtation des ſiécles; il le peint vertueux, pieux, faible, trompé par un prodige qui aurait ébranlé une tête plus ferme. C'eſt ſur le Prince aſſaſſiné que devait tomber la compaſſion, & le Poéte la porte toute ſur l'aſſaſſin. C'eſt pécher contre les mœurs publiques. Il était ſi aiſé de rendre Clément odieux; il n'y avait qu'à le repréſenter, d'aprés l'hiſtoire, méchant, impie, blaſphémateur, débauché : on pouvait le porter au parricide par les plus coupables motifs. La Ducheſſe de Montpenſier lui prodigue ſes faveurs; le Légat du Pape lui promet les dignités de l'Egliſe; le Prieur Bourgoin

R. Le tableau que le Poéte fait de Clément eſt intéreſſant par la beauté des vers & l'ordre qu'il y a mis. C'eſt prendre bien à contre-ſens ſon eſprit que de dire qu'il s'eſt épuiſé à rendre intéreſſant ce régicide. L'on ſait qu'il s'eſt au contraire toujours élevé avec force contre le Fanatiſme, dont il a fait voir les dangereux effets. Il a voulu montrer qu'il peut corrompre les naturels les plus heureux & que ſouvent les Fanatiques ſont de bonne-foi. C'eſt ſon ſtile qui intéreſſe en cette occaſion, & non, comme veut l'inſinuer le Critique, le régicide, qu'il a peint de manière à inſpirer la plus grande indignation. Il ne fait pas tomber la compaſſion (pour ſe ſervir des termes du Critique) ſur ce ſcélérat; il n'eſt pas vrai qu'il l'appelle criminel & vertueux tout enſemble; il ne dit pas qu'il ſoit vertueux, puiſ-

Clément goûtait alors un paisible bonheur ;
Il était animé de cette confiance,
Qui, dans le cœur des Saints, affermit l'innocence ;

---

lui montre, dans ce meurtre, l'expiation de ses péchés. Le scélérat est encore séduit par le Fanatisme, qui s'adresse à lui comme à un de ces hommes pervers, dont l'âme est capable des plus grandes contradictions & des plus noirs attentats. Mais peindre un Fanatique criminel & vertueux tout ensemble, c'est donner aux hommes une trop dangereuse leçon.

qu'il l'appelle, au 58[e] vers de ce Chant : le traître Clément ; que la prière qu'il fait à Dieu, vers 63[e] & suivans, est pleine de blasphême & d'imprécations. Il le peint encore traître & perfide, vers 290 & suivans :

« *La Garde aux yeux du Roi le fit enfin paraître ;*
» *L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître :*
» *D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux,*
» *Il observe à loisir la place de ses coups ;*
» *Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue, &c.* ».

Est-on tenté, après cela d'avoir compassion d'un tel monstre ? Ce *il observe à loisir la place de ses coups*, n'exprime-t-il pas un homme indigne de ce sentiment ? Il reproche au Poéte d'avoir fait séduire Clément par un prodige qui aurait ébranlé une tête plus ferme. Mais le Fanatisme, cet être infernal, imaginaire, est une figure dont s'est servi le Poéte ; elle convient à l'Epopée : Voudrait-il la réaliser pour accréditer sa critique, & faire voir que Clément ne pouvait résister à sa séduction ?

Enfin, il fallait, suivant lui, représenter ce régicide d'après l'histoire, parler des faveurs qu'il prétend que lui prodigua la Duchesse de Montpensier, sœur du Duc de Guise ; des promesses que lui firent le Légat du Pape & le Prieur Bourgoin. Mais voici tout ce que dit Mézerai, « que Clément était grossier, ignorant, d'un » caractère susceptible de toutes les imaginations que la bile brûlée » forme dans le cerveau ». En effet, l'on rapporte que le Procureur-Général Laguéle, l'ayant fait épier, on le trouva dormant profondément, son bréviaire auprès de lui, ouvert au chapitre du meurtre d'Holopherne. A l'égard du surplus, ce sont des contes du tems, que le Critique a eu l'indécence de rapporter, & que le Poéte se serait bien gardé de hasarder dans son Poème.

Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haîre.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés ;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la Foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères ;
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle & le Chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes martyrs.
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux, ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice.

Il laisse avec adresse aux plus séditieux
le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même tems le sacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis, de Médicis l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique & toujours criminel 1;
Tout suivit son exemple; & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages;
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'Autel 2,

Page 188 *du Commentaire, Note* 4.

1. « *Si souvent chimérique & toujours criminel* » Il dit que la raison veut *toujours*, & la mesure *si souvent*, & qu'il mettrait : *Art toujours chimérique, & non moins criminel.*

R. On dirait *toujours* dans un Ouvrage philosophique, on ne le dit pas dans un Poème où le merveilleux est admis.

Page 190, *Note* 2.

2. « *Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'Autel*,

R. Plusieurs Prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites ima-

A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées 1,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées 2;
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui, proſcrits ſur la terre & Citoyens du monde 3,

» *A des noms infernaux le nom de l'Eternel* ».
Il trouve que le mot *mêlé* eſt impropre, & demande pourquoi *ſur l'Autel?*

ges de cire qui repréſentaient Henri III & le Roi de Navarre; ils les mettaient ſur l'Autel, les perçaient pendant la Meſſe, & le quarantième jour, les perçaient au cœur. A l'égard du mot *mêlé*, c'eſt le vrai mot.

Page 190 du Commentaire, Notes 3, 4 & 6.

1 & 2. « *Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,*
» *Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées* ».
Quels murs, dit-il? & enſuite, qu'eſt-ce que des vaſes de ſang? Il faudrait mettre *ſanglans*.

℟. Le Poëte vient de dire:
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
Il eſt donc clair qu'il parle des murs de cette voûte. Des vaſes de ſang, ce ſont des vaſes où il y a du ſang: on dit un verre d'eau, pour dire un verre où il y a de l'eau. Il voudrait mettre *des vaſes ſanglans*. Sa réforme ne vaut rien; on ne pourrait tremper des pointes de lances dans des vaſes qui ne ſeraient que teints de ſang.

3. « *Qui, proſcrits ſur la terre & Citoyens du monde* ». Il croit qu'il y a une contradiction dans ce vers; car, dit-il, comment peut-on être par-tout proſcrit & par-tout Citoyen? De plus, il eſt faux que les Juifs ſoient proſcrits ſur la terre. *Maudits*, ajoute t-il, remédierait à tout, & tel eſt l'effet d'un mot mis à ſa place.

℟. Le Poëte n'a pas dit qu'ils ſoient par-tout proſcrits & par-tout Citoyens, mais par-tout proſcrits, & Citoyens du monde; & cela eſt vrai, puiſqu'ils ſont diſperſés ſur la ſurface de la terre ſans pouvoir poſſéder de territoire, faire d'alliances qu'entr'eux, & toujours errans; c'eſt ce qu'il a bien rendu par *Citoyens du monde*. Le mot *proſcrits* convient mieux que *maudits*, qu'il voudrait y ſubſtituer, & qui ferait indécent.

Portent, de mers en mers, leur misère profonde;
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie;
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc 1;
Avec plus de terreur & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreux joint cependant la prière au blasphême;
Il invoque l'abîme 2 & les Cieux, & Dieu même,
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel

Page 191 du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc.* Des images, dit-il, en buste ou de cire, n'ont point de flancs.

R. Le Poéte ne dit pas que ces figures fussent en buste. Il remarque que l'on se servait ordinairement des Juifs pour faire ces opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & d'autres, employaient les Juifs à ces prétendus sortiléges.

2. « *Il invoque l'abîme, &c.* ». Il dit que l'abîme ne signifie rien ici, ou signifie l'enfer; que s'il signifie l'enfer, le demi-vers qui suit est une rédondance vicieuse.

R. Quand *abîme* signifierait l'enfer, ce n'est point une rédondance; il serait plus convenable d'appliquer ce dernier mot à la quantité de notes du Critique.

Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéïus
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus 1.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer 2;
Le Ciel, pour les punir, voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la Nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;

Page 192 du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus* ». Voilà, dit-il, trois faits hiſtoriques; il y a de quoi choiſir. Mais un Poëme eſt-il un répertoire de faits paralléles? Outre qu'aucun des trois ne reſſemble au fait comparé, le dernier n'eſt pas aſſez connu, aſſez préſent au Lecteur, pour en faire un ſujet de comparaiſon.

℟. Cette plaiſanterie eſt d'autant plus déplacée, que le Lecteur ſe rappelle avec plaiſir ces trois faits hiſtoriques. La reſſemblance qu'ils ont au fait comparé, conſiſte à faire voir qu'en différens tems, cette prétendue magie a eu des partiſans. Il paraît que le Critique n'a eu connaiſſance du dernier fait que par la lecture qu'il a pu faire de la note du Poëte, qui cite Atéïus, Tribun du Peuple, qui ne pouvant empêcher Craſſus de partir contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus, en invoquant les Divinités infernales.

2. « *A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer* ». Il dit que ce n'était pas leur ſort, mais le ſort de Valois & de Bourbon, que les Seize voulaient ſavoir; & deſirerait qu'au-lieu de *dévoiler leur ſort*, on mît *à montrer l'avenir*.

℟. Les Seize demandaient à être éclaircis ſur leur ſort; mais, au ſurplus, le ſort des uns dépendant de celui des autres, cette remarque n'a pas de fondement. *Dévoiler leur ſort* eſt bien mieux que *à montrer l'avenir*.

Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'Autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu, du haut de ſon trône, avait compté ſes jours;
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours.
La mort impatiente attendait ſa victime;
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au Camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même 1,
Il y vient rétablir les droits du Diadême 2,

---

1 *Page 194 du Commentaire, Notes 3 & 4.*

1 & 2. » *Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,*
» *Il y vient rétablir les droits du Diadême* ».
Il fait ici trois remarques. J'aimerais mieux, dit-il, *envoyé*, qu'*amené*: au-lieu de *par Dieu*, il faut *de Dieu*; enfin il ajoute: Clément venait donc rétablir les droits du Diadême à S.-Cloud?

R. Le mot *amené* eſt bien plus expreſſif que *envoyé*. L'on évite en proſe & en vers cette expreſſion *par Dieu*; mais elle n'eſt pas étrange ici. La troiſième remarque ne mérite pas de réponſe.

Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère;
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère 1,
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité 2;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître 3:
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux;
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le menſonge adroit qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue: --
« Souffrez, dit-il, grand Roi 4, que ma timide voix

Page 195 *du Commentaire, Notes* 1, 2, 3 & 5.

1 & 2. » *Il ſubit ſans alarme un examen ſévère,*
» *Il ſatisfait à tout avec ſimplicité* ».
Il trouve que *alarme* n'eſt pas le mot, qu'on pourrait mettre *ſans pâlir.* Il ajoute qu'il eſt étonnant que M. de Voltaire, Pariſien, élevé à Paris, exercé de bonne heure à écrire purement, prenne ſi fréquemment les mots dans une acception différente de celle qu'ils ont.

℞. Le mot *ſans alarme* exprime l'air décidé de Clément, ſa tranquilité dans ce moment critique; il eſt ici dans ſon vrai ſens: & le mot *ſimplicité* exprime très-bien l'adreſſe inſidieuſe de Clément; c'eſt ce qui eſt confirmé par les vers ſuivans.

3. « *L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître* ». *Etonna*, dit-il, me paraît faible; j'aimerais mieux *ébranla*, & *le* au-lieu de *ce*.

℞. Ce ne peut être que pour groſſir le volume, que le Critique a fait ces remarques.

4. « *Souffrez, dit-il, grand Roi, &c.* ». Il voudrait mettre *Seigneur* au-lieu de *grand Roi.*

℞. S'eſt-on jamais ſervi d'un pareil mot en parlant au Roi? Cela eſt ridicule.

» S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois ;
» Permettez avant tout que mon cœur le bénisse
» Des biens que va sur vous répandre sa justice.
» Le vertueux Potier 1, le prudent Villeroi,
» Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
« Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
» Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
» Du fond de sa prison réunit tous les cœurs 2,
» Rassemble vos Sujets & confond les Ligueurs.
» Dieu qui, bravant toujours les puissans & les sages,
» Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
» Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit :
» Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
» J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
» Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre ».
Valois reçoit la lettre avec empressement ;

Page 196 du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Le vertueux Potier... vous a gardé sa foi* ». Qu'importait à Henri cette nouvelle ? Potier était en prison.

R. C'est-à-dire que ce Magistrat, qui sacrifiait généreusement sa liberté pour son Prince, ne devait plus être compté pour rien, parce qu'il était en prison. Les vers qui suivent détruisent cette remarque.

2. « *Du fond de sa prison réunit tous les cœurs* ». Il trouve que ce mensonge n'est pas adroit ; que si M. de Voltaire ne pouvait mettre dans la bouche de Clément des choses artificieuses, il devait du moins ne lui en prêter que de vraisemblables.

R. Rien de plus vraisemblable. Si la lettre était fausse, c'était un artifice de Clément ; si elle était vraie, c'est qu'il avait surpris ce Magistrat. Ce qui est certain, c'est que Clément présenta une lettre au Roi, de la part de ce Magistrat : on n'a pas su si elle était vraiment de lui ou non.

Il bénissait les Cieux d'un si prompt changement. --
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle & payer ton service? --
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras.
Le monstre au même instant tire son coutelas 1,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie;
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras sont levés pour punir l'assassin.
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense:
De la France & de Rome il croit être l'appui;
Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur & de compassion 2;

Page 197 du Commentaire, Note 5.

1. « *Le monstre au même instant tire son coutelas* ». Pourquoi donc, dit-il, Guise lui avait il apporté une épée trempée dans les eaux de l'enfer, baisée avec respect par le Moine?

℟. Voilà une bien pauvre remarque, le Critique rappelle ici le Fanatisme, qui, sous les traits & la figure de Guise, était apparu en songe à Clément, & lui avait donné une épée.

Page 198, Note 3.

2. « *Digne à la fois d'horreur & de compassion* ». Il prétend que *digne* se rapporte à *il expire*, & qu'il faut ponctuer tout ce morceau comme il le ponctue, & mettre une parenthèse qui embrasse tout le vers précedent, pour le rendre intelligible: toutes les éditions mettent un point

℟. C'est précisément la mauvaise ponctuation du Critique, qui pourrait rendre la phrase louche; car il est certain que *digne* se rapporte à *illusion*; mais il prend à contre-sens ce vers.

Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être 1
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible Solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occcupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au-lieu du Roi, leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs 2,

---

après *il expire;* ce qui, dit-il, fait un galimathias. Du reste, il ajoute que sa ponctuation n'empêche pas que la phrase ne soit louche, parce que *digne d'horreur* semble se rapporter à *illusion.*

Page 198 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître* ». Il dit que le Poëte enchérit sur ses premières inadvertances, s'épuise à justifier Clément & qu'après avoir employé les causes surnaturelles, il attribue le fait aux causes morales.

R. Si le Critique n'avait pas pris à contre-sens l'application du mot *digne* ci-dessus, il ne dirait pas que le Poëte justifie Clément, en attribuant son crime aux conseils des Prêtres Ligueurs. D'ailleurs, on sait qu'ils avaient contribué à échauffer l'esprit de ce Fanatique.

Page 200, Note 1.

2. « *Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs* ». Les clameurs, dit il, ne sont qu'un bruit plus fort.

R. Cela n'empêche pas que les plaintes & les clameurs ne forment un bruit confus.

Henri, vous répandiez de véritables pleurs 1.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens terribles.
Henri ne se souvint que de son amitié;
Envain son intérêt combattait sa pitié;
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un Diadême.
Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appésantis qu'allait fermer la mort;
Et, touchant de sa main ses mains victorieuses 2: --
«Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses 3,
» L'univers indigné doit plaindre votre Roi;

Page 200 du Commentaire, Note 2.

1. « *Henri, vous répandiez de véritables pleurs* ». Il condamne le mot *véritables*. Ces véritables pleurs, dit-il, se réduisent à l'émotion d'un moment, & c'est, pour ainsi dire, la machine qui pleure.

℟. Ces mots *véritables pleurs* disent qu'ils partaient réellement du fond du cœur; cela ne demande pas d'explication, & le mot *émus* du second vers qui suit, n'annonce pas l'émotion d'un moment, mais une grande sensibilité.

Page 201, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Et, touchant de sa main ses mains victorieuses,*
» *Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses* ».
Il aurait voulu que Valois eût pris la main de Henri, parce qu'il trouve qu'on ne dit pas toucher les mains de quelqu'un, & qu'au-lieu de dire: *Retenez vos larmes*, il fallait, *modérez vos larmes*.

℟. Dans l'état mourant où était Valois, le mot *touchant* est plus naturel, & *retenez vos larmes* vaut mieux que *modérez vos larmes*; ce qui semblerait dire: *Pleurez, mais pleurez avec modération.*

» Vous, Bourbon, combattez, régnez & vengez-moi 1.
» Je meurs & je vous laiſſe au milieu des orages,
» Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
» Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû;
» Jouïſſez de ce bien, par vos mains défendu:
» Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne,
» Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne;
» Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
» Rétablir de vos mains ſon Culte & ſon Autel!
» Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiſſant génie
» Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
» Vous connaiſſez la Ligue & vous voyez ſes coups,
» Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
» Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
» Juſte Ciel! épargnez une vertu ſi rare.
» Permettez...» -- A ces mots, l'impitoyable mort
Vient fondre ſur ſa tête & termine ſon ſort.

Page 201 du Commentaire, Note 3.

1. « *Vous, Bourbon, combattez, régnez & vengez-moi* ». Il prétend que *régnez* eſt une de ces ſuperfluités qu'il faut ſe garder de mettre dans la bouche d'un agoniſant. Il dit au ſujet des deux vers qui ſuivent immédiatement: voilà de la Poéſie, elle pourrait être mieux placée; un mourant peut être énergique, mais doit être laconique, & ſur-tout s'abſtenir de figures oratoires.

R. Il n'y a rien de ſuperflu dans ce que dit Valois; il y a dans ce mot *régnez* de la grandeur d'âme: c'eſt preſque toujours dans ces derniers momens que les Rois, jettant les yeux ſur les fautes qu'ils ont faites, s'expriment avec énergie. Voyez dans Alzire ce que dit Guſman à Zamor; dans la dernière ſcène d'Alzire, ce qu'il dit à Alvarès. On ne peut accuſer ce Poéte de prolixité, il dit ici beaucoup en peu de mots.

Au bruit de ſon trépas, Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs:
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes;
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui 1,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui 2:
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican, ſi craints, ſi dangereux 3,
A l'or du nouveau monde, encor plus puiſſant qu'eux?
Déjà quelques Guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorent leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin 4;

Page 204 du Commentaire, Notes 5, 6 & 7.

1 & 2. « *Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui,* » *Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui* ». Ils font, dit-il, bien de l'honneur à Bourbon: on pourrait mettre *Prince.* Ce ſecond vers déplaît, ajoute-t-il, ſoit que le tour en ſoit proſaïque, ou que *pour lui* ſoit une chûte déſagréable.

℟. Le mot *Héros* eſt ſoutenu par le vers ſuivant, qui, n'en déplaiſe au Critique, eſt bon.

3. « *Aux traits du Vatican, ſi craints, ſi dangereux* ». Il trouve de la contradiction dans ce vers, avec les vers 315 & 316 du troiſième Chant.

℟. Il n'y a ici aucune contradiction. Ce ſont les Ligueurs qui parlent, & qui ſont entiérement ſoumis à la Cour de Rome; & dans les vers 315 & 316 du troiſième Chant, c'eſt Elizabeth qui parle.

Page 205, Note 3.

4. « *Séparent leurs drapeaux*

℟. De bonne foi, dira-t-on à

Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux Soldats,
Que long-tems la victoire a conduits sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs lois,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.--
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage,
Des Héros de mon sang me rendra l'héritage.
Les Pairs & l'Huile sainte, & le sacre des Rois,
Font les pompes du Trône & ne sont pas mes droits:
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la Victoire est le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains. --
C'est ainsi qu'il s'explique, & bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

---

des drapeaux de Calvin ». Qu'est-ce que les drapeaux de Calvin, dit-il ? De bonne foi, est-ce sous ce point de vue qu'il fallait présenter l'armée d'un Roi ? Fallait-il donner ce Roi pour le Soldat d'un Docteur qui se serait tenu fort honoré d'être un de ses Chapelains ? ce Critique, vous ne prenez pas le sens de ce vers ; ce n'est pas Calvin qui conduisait ses drapeaux ; il ne s'agit pas ici de la personne de Calvin, ni de l'honneur qu'il aurait pu avoir d'être le Chapelain de ce Prince ; il n'est question que de ceux qui suivaient sa Secte.

HENRIADE Chant VI.



C. Eisen inv. *P. Chenu sculp.*

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT *.

Après la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la Ville, & l'Assemblée des Etats se sépare; ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts. Description de ce combat. Apparition de St.-Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le Trône étend ses rudes coups,

* La Beaumelle prétend que l'épisode de l'Assemblée des Etats-Généraux, qui compose une partie de ce Chant, a plusieurs défauts : 1°. qu'il n'est pas nécessaire, n'est point amené par ce qui précède, ne tient point à ce qui suit, & n'influe point sur le dénouement ; 2°. qu'il est invraisemblable, les Ordres de l'Etat ne pouvant entrer dans Paris, bloqué par les troupes du Roi ; 3°. Incomplet ; les Députés s'assemblent, dit-il, & leurs délibérations sont interrompues par un assaut de Henri ; il se séparent.
℟. Cette critique n'a pas de fondement.
1°. L'épisode des amours de Gabrielle d'Estrées n'était pas plus nécessaire que celui-ci, ne tenait pas plus au sujet ; cependant il fait le plus bel effet dans le neuvième Chant. 2°. Cet épisode de l'Assemblée des Etats est amené par ce qui précéde ; on le voit par les vingt premiers vers de ce sixième Chant ; il tient à ce qui suit. 3°. Il n'est point invraisemblable, puisque, malgré le blocus de Paris, il y avait en cette ville deux-cent-vingt-mille personnes, dit Mézerai, de tous états, du nombre desquelles étaient l'Archevêque de Lyon, Garde des Sceaux de la Ligue,

Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le Peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits;
Il peut choiſir un Maître, il peut changer ſes lois;
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance:
Ainſi de nos ayeux les auguſtes décrets 1,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces Etats ordonner l'aſſemblée,
Et croit avoir acquis, par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un Maître & de changer l'Etat.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire 2,

---

l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, le Légat, pluſieurs Prélats Français, le Cardinal de Gondi, & autres grands perſonnages: ainſi on pouvait convoquer une Aſſemblée des Etats. Enfin, cet épiſode n'eſt point incomplet par la ſéparation de ces Etats, puiſque cette ſéparation eſt cauſée par l'aſſaut que livre Henri, & qui interrompt les délibérations.

Page 211 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ainſi de nos ayeux les auguſtes décrets,*
» *Au rang de Charlemagne ont placé les Capets* ».

Le Critique dit, 1°. que les Etats-Généraux ne conférèrent point la royauté à Hugues-Capet. 2°. Que lorſqu'il monta ſur le trône, la ſource du ſang de Charlemagne n'était pas éteinte.

℞. 1°. Hugues-Capet fut proclamé Roi par l'aſſemblée de la Nobleſſe. 2°. Le Poëte a pu dire que la race de Charlemagne était éteinte, puiſqu'on la regardait comme telle par l'abſence de Charles, Duc de Lorraine, qui réſidait en pays étranger, où il s'était retiré, & que l'Etat, dit Mézerai, ne pouvait ſouffrir un Chef qui fût vaſſal d'un autre Roi. Ce Charles d'ailleurs, dit-il, était un Prince de peu de vertu, & fort mal dans l'eſprit des Français.

2. « *Ils penſaient, à l'abri*

℞. Il y a une grande diffé-

Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire;
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce Conseil accoururent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit;
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix;
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques 1,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là, ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes successeurs,
Qui, près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.

---

d'un trône imaginaire ». Il trouve qu'*imaginaire* n'est pas le mot, qu'un trône usurpé n'est point imaginaire. Les Jacobites, dit-il, qui regardent Guillaume III comme usurpateur, exprimeraient-ils bien leur opinion en disant qu'il fut assis sur un trône imaginaire?

rence entre Guillaume III bien établi sur le trône, & un Roi qu'aurait élu une petite partie de la Nation.

Page 212 du Commentaire, Note 1.

1. « *Le luxe, toujours né des misères publiques* ». Il prétend que cela n'est pas juste, & que le luxe est toujours l'enfant de la richesse. Il aimerait mieux: *Le luxe, avant-coureur des misères publiques.*

℞. La pensée du Poète est juste. Le luxe des Grands ne peut se soutenir qu'aux dépens du Peuple & en le vexant; ainsi il n'est pas l'avant-coureur des misères publiques, mais il en est la cause.

Là, de nos Parlemens les ſages Députés
Ne défendirent point nos faibles libertés ;
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ;
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là, le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré 1 ;
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner ».
On s'aſſemble, & déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels & qui les déshonore,
Qui, tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,

Page 214 du Commentaire, Note 2.

1. « *Là, le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré* ». Il demande s'il fallait qu'il reſtât debout.

R. Cette queſtion eſt bien plate ; ce qu'entend par-là le Poéte, c'eſt que le Légat fut appellé à ces Etats, & qu'il n'y devait pas être.

Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il haît veut vendre ſa patrie.
Mais un Parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à ſa vaſte puiſſance ;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance,
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur 1.
Soudain Potier ſe lève & demande audience :
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte & pourtant reſpecté 2.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,

Page 216 du Commentaire, Note 1.

1. « *De ce grand nom de Roi le dangereux honneur* ». Il prétend qu'ici le Poéte n'eſt pas d'accord avec lui-même : on a dit plus haut, *ce vain nom de Roi*, & ici, *ce grand nom de Roi*, & dans l'un & dans l'autre il parle de Mayenne.

℞. Le Poéte ne ſe contredit pas ; il a dit plus haut *ce vain nom de Roi*, parce que Mayenne n'était pas vraiment Roi ; & il dit ici que Mayenne dévorait en ſecret de ce grand nom le dangereux honneur : il ambitionnait ce titre.

Page 217, Note 3.

2. « *Potier fut toujours juſte & pourtant reſpecté* ». Mais pas tant reſpecté, dit-il, puiſque les Seize le mirent en priſon.

℞. Cela empêche-t-il qu'il ne fût reſpecté par d'autres que par les Seize ? D'ailleurs, les plus grands ſcélérats ne peuvent s'empêcher de reſpecter la vertu.

De leurs emportemens réprimer la licence,
Et, conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix : on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes lois,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix. --
« Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême ;
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même :
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
» Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir ;
» Mais nous avons nos lois, & ce Héros inſigne,
» S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne ».
Comme il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer ſans changer de viſage.
« Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
» Envain nous prétendons le droit d'élire un Maître ;
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur Trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe, du ſein des morts, n'a plus rien à prétendre,

» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le Ciel, ce juſte Ciel qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure & la clameur publique,
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main... malheureux, arrêtez.
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint-Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire,
» Il aime, il ſuit les lois dont vous bravez l'empire ;
» Il ſait dans toute Secte honorer les vertus,
» Reſpecter votre Culte & même vos abus ;
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner,
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner 1.

Page 221 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner* ». Le Critique aurait voulu que le Poéte eût dit : *Le ſoin que nous prenons, & plus Chrétien que nous.*

R. Ce que dit le Poéte n'eſt pas ſuſceptible de cette Critique. Il eût été ridicule que Potier eût dit, plus Chrétien que lui Potier ; mais il pouvait dire que Henri

» Tout est libre avec lui, lui seul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendus juges de votre Maître ?
» Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui, bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
» Expiraient sans se plaindre, & sur les échafauds,
» Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux.
» Eux seuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous ». —
A ce hardi discours, aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre :
Ils repoussaient envain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées,
Quand soudain mille voix, jusqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussière 1,

était plus Chrétien que les Ligueurs, qui se conduisaient par un faux zèle, au-lieu que Henri était droit, ne demandait qu'à s'instruire, comme l'a dit Potier cinq vers plus haut.

Page 223 du Commentaire, Note 3.

1. « *Les nuages épais que formait la poussière* ». Il prétend que la comparaison contenue en ces huit vers pèche par excès & par défaut de justesse : ce qui lui donne lieu de faire un très long & mauvais Commentaire.

R. On ne peut une comparaison plus belle, plus poétique ; il est aisé de s'en convaincre par la seule lecture de ces vers qui sont beaux & pleins.

Du ſoleil dans les champs dérobait la lumière.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & du tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre;
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon Peuple après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare.
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le Soldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.

Tout eſt prêt pour l'attaque & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces Fauxbourgs, aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tous tems,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où nos Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux, de remparts entourés,
Par un foſſé profond, de Paris ſéparés.
Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance 1,
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages 2
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages 3 :

Page 227 du Commentaire, Note 3.

1. « *Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance* ». Il eſt étonné que cette deſcription de l'ancien Paris & celui de nos jours n'aboutiſſe qu'à dire : *Bourbon s'avance du côté du Levant.*

℞. On doit ſavoir gré au Poéte d'avoir ſaiſi l'occaſion de faire la deſcription des beaux fauxbourgs du Midi & du Couchant; c'eſt une digreſſion agréable.

Page 228, Notes 1 & 3.

2. « *Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages* ». Ce mot *ouvrages*, dit-il, eſt d'un Ingénieur & non d'un Poéte.

℞. C'eſt un terme de l'art dont s'eſt ici ſervi le Poéte, & qu'il a bien placé.

3. « *Ces brûlans orages* » ſont,

℞. Il ſuppoſe donc qu'il n'y

On

On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés 1.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.
Jadis, avec moins d'art au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage 2.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables 3,

---

dit-il, le feu de la mousqueterie, qui ne renverse point les murailles. avait ni canons, ni bombes, ni d'autre artillerie.

Page 228 du Commentaire, Note 3.

1. « *Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés* ». Il dit que ces bataillons ne pouvaient perdre leurs membres que sous les murs des assiégés, & non au loin dans les champs.

℟. 1°. Ceci est une belle description du feu violent de cette artillerie, & il est très possible que ceux qui en étaient atteints fussent jettés fort loin; cela ne valait pas la peine de critiquer.

Page 229, Notes 1 & 2.

2. « *Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage* ». *Dans leurs mains* est, dit-il, une cheville.

℟. Rien n'est, au contraire, plus expressif.

3. « *Ces bombes effroyables,*
» *Des troubles de la Flandre*
enfans abominables ».
Voilà, dit-il, bien des *enfans* en quatre vers; celui-ci d'ailleurs est une énigme, & quand on en a vu le mot dans une note où l'Auteur dit qu'un Italien fit le premier usage des bombes dans les guerres de Flandre, on juge que l'énigme n'est pas juste;

℟. L'Auteur dit dans sa note que ce fut dans les guerres de Flandre, sous Philippe II, qu'on fit, pour la première fois, usage des bombes: quand il ne l'aurait pas dit, c'est un fait connu, & rien n'est moins énigmatique que cette expression.

Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé ;
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer ;
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le Soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide 1,

---

car s'ensuit-il qu'elles soient les enfans des troubles ? Et puis *des bombes* qui sont *des enfans !*

Page 230 *du Commentaire, Note* 5.

1. « *Mornay, parmi les flots, &c. Calme au sein de l'horreur* ». Avant M. de Voltaire, dit le Critique, on n'avait pas dit *au sein de l'horreur ; l'horreur* était un mouvement de l'âme involontaire & passager ; il n'a pas réussi à donner à ce mot une autre acception.

R. C'est une expression qui est bonne, une figure que la Poësie peut employer ; elle rend bien l'antithèse de ce vers.

S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur.
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit 1,
Condamne les combats, plaint ſon Maître & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible 2,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts:
Sur ces morts entaſſés, ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte, il a déjà, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lys les enſeignes flottantes.

Page 231 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit* ». Il dit qu'il faudrait *le devoir*, & non *l'honneur*.

℞. On a toujours penſé que l'honneur était la plus belle qualité d'un Guerrier; il doit marcher d'un pas égal avec le devoir: l'un n'exclut pas l'autre.

2. « *Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible* ». Il demande s'ils deſcendent ſeuls; & dit que cependant l'armée deſcend avec eux; il trouve l'épithéte *terrible* mauvaiſe, & que ce *chemin* étant *le chemin couvert*, ce mot eſt indiviſible.

℞. Ces trois remarques ſont ſi futiles, qu'elles ne méritent pas de réponſe: on ne les expoſe au Lecteur, que pour faire voir le peu de cas qu'on doit faire de ce Commentaire.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient; mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime.
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Le Roi dont ils n'osaient soutenir les regards 1.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantent la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces brusques éclats succéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendard de Lorraine.

Page 233 du Commentaire, Note 1.

1. « *Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts*
» *Le Roi dont il n'osaient soutenir les regards* ».

Ils pressent Henri, dit il, & n'osent le regarder. Ce sont d'étranges Guerriers.

R. Le Poéte dit que les Ligueurs furent frappés d'effroi à la vue de Henri, & qu'ils cédaient; mais que Mayenne, les ayant ranimés par son exemple, ils pressèrent ce Roi, dont ils n'avaient pu soutenir les regards. Rien n'est moins susceptible de critique, encore moins de plaisanterie.

Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux & cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Ocean pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens 1.
Cependant, des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur Patrie ;
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Eſſex monte à la brêche où combattait d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale ;

Page 235 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens* ». Comment, dit-il, eſt-il poſſible de conduire d'un coup-d'œil les mouvemens d'une armée ?

℞. Il refuſe ce mérite à Henri, & plus bas, *page* 334 *du Commentaire*, où il eſt queſtion du danger où était Biron, le Poéte ayant dit : *Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger*, il dit qu'il faudrait mettre : *L'œil perçant de Bourbon découvre le danger.* Voilà une contradiction au ſujet du même perſonnage, & d'une pareille circonſtance.

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux ;
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux 1.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combataient, frapaient, mouraient enſemble.
Ange qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Eſſex & ſon rival ;
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage ;
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus ;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées ;
Les digues qu'on oppoſe à ces flots orageux,
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux :
Mais bientôt, renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,

Page 236 du Commentaire, Note 4.

1. « *Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux* ». Vous vous attendiez, dit-il, à voir Eſſex & d'Aumale combattre corps à corps ſur la brêche ; eh bien, contentez-vous d'apprendre que leurs amis tout ſanglans ſont autour d'eux.

R. Pourquoi ſe ſerait-on attendu à ce combat ſingulier ? Des Chefs conduiſent, donnent des ordres, & ne ſe battent pas toujours corps à corps.

Qui bravaient les hivers & qui touchaient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités 1,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du Soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme & sa valeur l'emporte 2 ;

Page 238 du Commentaire, Note 5.

1. « *Tel Bourbon descendait à pas précipités* ». Il demande pourquoi il descend, s'il avait emporté les murs d'assaut.

R. C'est parce qu'il poursuit les Ligueurs, comme on le voit par ces vers qui suivent immédiatement :

« *Tel d'un bras foudroyant, tombant sur les rebelles,*
» *Il moissonne en courant leurs troupes criminelles* ».

Page 240, Note 1.

2. « *Sa victoire l'enflamme & sa valeur l'emporte* ». Plus haut, dit-il, il était maître de son

R. Lorsque le Poëte a dit que Henri était maître de son esprit & de son courage, vers 264 de

Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte. —
» Compagnons, apportez & le fer & les feux ;
» Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux ».
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue,
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les aîles des vents.
De la Divinité les vives étincelles 1
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles :
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur : —
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes ayeux, l'immortel héritage,

---

eſprit & de ſon courage ; c'eſt changer ſubitement un ſage en téméraire ; c'eſt pécher contre la loi dictée par Horace, c'eſt-à-dire contre le bon ſens : *Servetur ad imum qualis ab incepto proceſſerit.*

ce Chant, il s'agiſſait de diſpoſer, d'ordonner ; ici, il fallait profiter du moment avantageux, il ne fallait pas perdre un inſtant. Ce n'eſt donc pas là le cas d'appliquer le précepte d'Horace.

Page 241 du Commentaire, Note 1.

1. « *De la Divinité les vives étincelles*
» *Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles* ».

Comme on ne voit pas, dit-il, que des étincelles puiſſent étaler des beautés ſur un front, je mettrais *imprimaient* au-lieu de *étalaient*, en ſuppoſant toutefois que la Divinité a des étincelles, & ſur tout qui ſont étalées ſur un front. Il dit enſuite : ce mêlange de tendreſſe & d'horreur eſt-il imaginable.

R. Cette deſcription de l'apparition de S.-Louis eſt bien imaginée, rendue très-poétiquement. Ce Critique a beau déchiqueter ces vers, il n'en ôtera pas le mérite. Ce mêlange de tendreſſe & d'horreur ſe juſtifie par ce que le Poéte dit dans les quatre vers ſuivans : *Arrête... cria-t-il, &c.* & par d'autres plus bas.

Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête... A ces accens, plus forts que le tonnerre 1,
Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde: —
O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur 2? —
Alors il entendit ces mots pleins de douceur: —
« Je suis cet heureux Roi que la France révère,
» Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
» Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
» Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,

Page 242 du Commentaire, Note 1.

1. « *A ces accens, plus forts que le tonnerre,*
» *Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre* ».
Les Soldats, dit-il, entendirent donc la réprimande de S. Louis? Comment toute l'armée ne se convertit-elle pas?

℟. Voilà une dérision bien mal placée. Ne conçoit-on pas que les Soldats entendirent une voix qui les remplit d'épouvante? Le Poéte ne veut pas dire autre chose.

Page 243, Note 1.

2. « *Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur* ». Mais, qu'entend le Poéte, dit-il, par ce *séjour d'horreur?* Les fauxbourgs de Paris dévastés? Mais est-ce là que Henri faisait son séjour? Il y moissonnait les Ligueurs en courant.

℟. Henri dit *dans ce séjour*, & non *dans mon séjour*. La remarque n'est donc pas juste: le Critique croit avoir dit un bon mot: *il y moissonnait les Ligueurs en courant*. Il se trompe.

» Ce Louis 1 qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime;
» Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même;
» Dans Paris, ô mon fils! tu rentreras vainqueur,
» Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.
» C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie ».
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur effacé ſon courroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon âme eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français 2, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir 3 ſur le Roi le fer & le trépas.

Page 244 du Commentaire, Note 3.

1. « *Ce Louis qui te plaint, &c.* ». Il trouve faſtidieuſe cette répétition de *Louis*; d'ailleurs, ces trois *Louis* paraiſſent être le nominatif d'une phraſe nouvelle, & ce n'eſt que le ſecond membre de la précédente.

R. Cette répétition, loin d'être faſtidieuſe, a quelque choſe de majeſtueux. A l'égard de ces trois *Louis*, ils ſont en effet le nominatif du verbe ſuivant.

Page 345, Notes 3 & 4.

2 & 3. « *Etrangers & Français, &c.* ». Il blâme cette énumération; il convient que cette expreſſion *pleuvoir la mort* eſt belle par ſa hardieſſe; mais mal placée, parce que cette pluie de mort ne tombe que ſur un ſeul homme, qui ne meurt pas.

R. Il eſt étonnant qu'il ne puiſſe donner d'éloge à ce Poëte ſans le diminuer enſuite par quelque ſarcaſme. Le vers ſuivant eſt plein de feu, & exprime parfaitement le fort de l'action. Il eſt ridicule de dire que cette pluie de mort ne tombe que ſur un ſeul homme, puiſqu'elle ne pouvait tomber ſur Henri ſeul.

La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance, écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager :
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille : —
Français, s'écria-t-il, & toi, fatale ville 1,
Citoyens malheureux, Peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ? —
Alors, ainſi que l'Aſtre auteur de la lumière 2,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,

Page 246 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Français, s'écria-t il, & toi, fatale ville* ». Il demande ce que ſignifie ici *fatale*, & à quoi aboutit ce petit diſcours de Henri ; il dit que c'eſt une pure ſuperfluité.

R. 1°. La ville de Paris eſſuyait aſſez de malheurs, pour que le Poéte pût ſe ſervir de cette épithéte. 2°. Ce diſcours, loin d'être une ſuperfluité, montre le regret qu'avait ce Prince d'être obligé de combattre ſes propres Sujets.

2. *Alors, ainſi que l'aſtre auteur de la lumière* ». Il trouve que cette comparaiſon en beaux vers eſt d'ailleurs ſans juſteſſe. Quel rapport, dit il, ont le coucher du Soleil & les circonſtances de ce coucher avec la retraite de Henri à Vincenne, à l'Orient de Paris, après un combat opiniâtre ?

R. Le Critique n'aurait pas fait cette note, s'il s'était rappellé Homère, Virgile & les autres fameux Poétes épiques, qui ſont pleins de pareils traits ; il ſe ſerait bien gardé de blâmer ceci chez tout autre que chez ce Poéte.

Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes;
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes;
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour;
Tantôt l'horreur du Peuple & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.



La Henriade Chant VII.



C. Eisen inv. J. Aliamet Sculp.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Saint-Louis transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa postérité & les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance;
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même, en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris, à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui;
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle; —
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle. —

Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les Songes fortunés, enfans de l'Espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros 1 :
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant son diadême,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même 2 :
« Regne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils ;
» Tout l'espoir de ma Race en toi seul est remis.
» Mais le trône, ô Bourbon ! ne doit point te suffire ;
» Des présens de Louis, le moindre est son Empire.
» C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi 3 ;

Page 253 du Commentaire, Notes 1, 2 & 4.

1. « *Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros* ». Il trouve que *le Prince & le Héros* se ressemblent trop ; que d'un autre côté, on dirait que ce sont deux personnages différens. Je corrigerais, dit il, ainsi : *Accourent à sa voix & couvrent le Héros.*

℞. L'on sent que c'est pour donner un vers de sa façon, que le Critique a fait cette note ; mais on ne croit pas que le Lecteur se détache aisément de ce beau vers de Voltaire pour adopter celui du Critique.

2. « *Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même* ». Quelle nécessité, dit-il, de faire couronner Henri par S.-Louis ? N'était-il pas déjà Roi ? Qu'est-ce que cette cérémonie ajoute à sa dignité ou à ses droits ? Je crois voir un enfant qui pare sa poupée. Est-ce donc un tableau digne de l'Epopée ?

℞. Le couronnement imaginé par le Poëte n'ajoute rien aux droits de Henri ; mais il donne une idée de majesté & de noblesse qui satisfait, & n'est pas susceptible d'une raillerie aussi insipide.

3. « *C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi* ».

℞. Il ne blâme pas le mot de Héros, & condamne celui de

» Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
» Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
» Des humaines vertus récompense fragile,
» Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
» Que le trouble accompagne & que la mort détruit.
» Je vais te découvrir un plus durable Empire,
» Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire 1.
» Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins 2;

L'éloge d'un Conquérant, dit-il, peut-il entrer dans la bouche d'un Saint ?

Conquérant. Ce mot est bien placé dans la bouche de S.-Louis, puisque Henri ne fait d'autre conquête ici que celle de son Royaume.

Page 254 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire* ». Je n'entends pas ce que veut dire ici *bien moins que pour t'instruire*. S.-Louis ne remplit pas son objet; il instruit le Roi dans ce voyage en esprit; mais c'est le Chrétien qu'il avait à instruire. Les deux Voyageurs ne voient rien qui puisse engager Henri à se réunir au Culte national. Quant au discours de S.-Louis, c'est une répétition de celui du Vieillard de Jersey; ils disent quelques généralités de controverse; mais Henri paraît ne les pas écouter.

℞. C'était, dit le Critique, le Chrétien qu'il fallait instruire. Eh! que veulent dire ces paroles de S.-Louis, pages 263 & 279 du Commentaire, vers 121 & 271 de ce Chant? N'est-ce pas pour engager Henri à se réunir au Culte national, que S.-Louis lui parle ainsi? Ne lui dit-il pas qu'il faut qu'il se réunisse à l'Église que les Héros dont il vient de parler regardaient comme leur mère? Comment concilier ce que dit le Critique, que Henri paraît ne pas écouter S. Louis, puisque dans la note suivante il dit qu'il est docile à sa voix?

2. « *Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins* ». On ne dit guères *obéis* qu'à celui qui refuse d'obéir, ou qui résiste; & Henri paraît docile à la voix de S.-Louis.

℞. La réponse à cette note est contenue dans celle de la note précédente. D'ailleurs, ce mot *obéis* est plutôt un conseil qu'un ordre.

» Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins ».
L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre & diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrâsée,
Qui, dérobant aux yeux le Maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent des clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nâge, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre & des Mondes sans fin :
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réside.
C'est là que le Héros suit son céleste guide ;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers,

Qui rempliſſent les corps & peuplent l'univers.
Là ſont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés :
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore.
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs,
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits inſenſés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.
La Mort auprès de lui, fille affreuſe du Tems,
De ce triſte univers conduit les habitans ;
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les Diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets Succeſſeurs,
De Zoroaſtre encor aveugles Sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées ;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiéte,
A la droite de Dieu cherche envain ſon Prophète.
Le Bonze, avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter envain ſes vœux & ſes tourmens.
Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence,
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend & connaît tout,

D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir envain tant d'orgueilleux mortels 1. —
« Quelle eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuſte maître,
» Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous ſauver tous.
» Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
» Sur cette loi ſans doute il juge les Payens;
» Et, ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens ». —
Tandis que du Héros la raiſon confondue
Portait ſur ce myſtère une indiſcréte vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,

Page 262 du Commentaire, Note 1.

1. « *Qu'oſent prévoir envain tant d'orgueilleux mortels* ». Il prétend que *prévoir* n'eſt pas le mot; & il ajoute : dans le vrai, les hommes ſeraient plus juſtes, s'ils s'appliquaient à prévoir les arrêts que Dieu prononcera ſur leurs actions.

R. Voilà une contradiction manifeſte. *Prévoir* eſt donc le vrai mot.

Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre ;
Le chœur des Immortels se tut pour l'écouter ,
Et chaque astre en son cours alla le répéter : —
« A ta faible raison garde-toi de te rendre 1 ,
» Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre.
» Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
» Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
» Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
» Mortel, ouvre les yeux, quand son Soleil t'éclaire ».
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Est, par un tourbillon, dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,

Page 263 du Commentaire, Note 4.

1. « *A ta faible raison garde-toi de te rendre* ». Il trouve ce discours trop long ; il dit ensuite : qu'est-ce que le Soleil de Dieu ? Cela signifie-t il quelque chose de plus que le Soleil ? M. de Voltaire fait répondre Dieu en Normand aux doutes de Henri : c'était bien la peine de transporter le Héros dans le Ciel, pour le laisser dans son indifférentisme ! D'ailleurs, trouve-t-on ici cette magnificence d'idées & d'expressions, cet *os magna sonans* que doit avoir la Divinité quand elle parle aux humains ? Il fallait peu de paroles, mais il les fallait énergiques & sublimes ; une voix céleste doit dire des choses, & non des mots.

R. C'est décidément vouloir critiquer, que de trouver trop long ce discours, qui ne contient que six vers. Il paraît que la Beaumelle n'aime pas la morale, si elle n'est semée de fleurs. Sa critique est injuste ; les questions qu'il fait au sujet du Soleil sont absurdes. Les expressions du Poéte ne sont pas obscures, elles sont d'une noble simplicité ; il est indécent de jetter du ridicule sur la réponse de Dieu : la conduite du Poème demandait que Henri fût instruit avant de quitter le Calvinisme ; c'est ce qu'a observé le Poéte ; il ne doit pas y avoir d'enflûre dans ce discours de la voix céleste : elle doit parler le langage de la vérité. Ce dernier vers est sublime.

Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible, & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie;
La Mort, l'affreuse Mort, & la Confusion,
Y semblent établir leur domination. —
» Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
» Quels torrens de fumée! & quels feux effroyables!
» Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
» Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas 1!
» O mon fils! vous voyez les portes de l'abîme
» Creusé par la justice, habité par le crime.
» Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts ». —
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.
Là, gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche 2,

Page 266 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas* »! Il n'y a qu'un moment, dit-il, que le Poéte n'en disait pas assez, maintenant il en dit trop; car, comment ces gouffres se feraient-ils ouverts sous les pas de Henri, sans qu'il y tombât avec son guide? Vous verrez dans un moment que ces gouffres sont des portes. Il voudrait mettre:

« *Quels monstres, dit Bourbon, volent de toutes parts!*
» *Quels gouffres enflammés s'offrent à mes regards* »!

R. La Beaumelle n'a critiqué ces deux vers, qui sont beaux, que pour en donner deux de sa façon; ils étaient aisés à faire ayant sous les yeux ceux de notre Poéte.

2. « *Là, gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,*
» *Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche* ».

R. Ne peut-on pas dire, sans trop hasarder, que le Critique est bien peint en ces vers; on lui passera sa remarque en faveur

Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux, dans l'ombre étincelans 1;
Triſte amante des morts, elle haît les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil qui ſe plaît & s'admire;
La Faibleſſe, au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus;
L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée 2,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;

Le vieux mot *gît*, dit-il, eſt conſacré aux épitaphes; il marque le repos, & le repos ne convient point à l'Envie, toujours agitée. de la définition aſſez juſte qu'il a faite de ce vice.

Page 267 du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *Le jour bleſſe ſes yeux, dans l'ombre étincelans* ». Quel jour, dit-il? L'Auteur a dit & dira qu'il n'y a point de jour dans l'Enfer. Pourquoi *triſte?* l'Envie doit être contente d'être parmi les morts, puiſqu'elle haît les vivans.

R. 1°. Il aurait dû ſentir que cette expreſſion, *le jour bleſſe ſes yeux*, caractériſe bien l'Envie qui ſe cache, & dont les traits ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont inattendus. 2°. L'envie eſt triſte, on la repréſente avec des yeux égarés, un teint livide, la tête environnée de couleuvres, tenant en ſa main des ſerpens, dont un lui dévore le ſein; & , comme dit Néricault Deſtouches, elle maigrit de l'embonpoint d'autrui.

2. « *L'Ambition ſanglante, inquiéte, égarée* ». Il dit, 1°. que ces deux traits, *inquiéte*, *égarée*, ne conviennent pas plus à l'Ambition qu'à cent autres vices. 2°. Que c'eſt la repréſenter telle qu'elle eſt ſur la terre: ſon ſupplice dans l'Enfer doit être de n'avoir ni trônes ni eſclaves.

R. 1°. Les hommes n'avaient pas aſſez de vices, il faut qu'il leur en attribue plus de cent; & pourquoi, ſi ces épithètes conviennent à cent vices, ne conviendraient elles pas auſſi à l'Ambition? 2°. Ce morceau, qui eſt pittoreſque, peut préſenter l'Ambition telle qu'elle eſt ſur la terre, puiſqu'elle y règne toujours, quoique ce ſoit un être

La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur 1,
Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur;
Le faux Zèle, étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus, ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme, à la vertu nourrie : —
« Quel mortel, disaient-ils, par ce Juste conduit,
» Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit »? —
Le Héros, au milieu de ces esprits immondes 2,

---

infernal; il peut aussi la représenter aux Enfers, ayant pour supplice le spectacle des trônes qu'elle a ambitionnés, ou auprès desquels elle a brigué des grandeurs; ainsi, de telle façon qu'on l'envisage, l'idée du Poëte est bonne.

Page 268 du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur*,
» *Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur* ».
Il dit qu'il ne voit pas le fin de cette expression *tendre*, & il demande pardon à ceux qui citent le second vers comme admirable, s'il ose dire qu'il lui paraît ridicule ici; car, ajoute-t-il, que signifie *l'Enfer est dans son cœur*, en parlant d'un être qu'on voit dans l'Enfer?

R. 1°. L'Hypocrisie a toujours un air simple, tendre. 2°. Telle indulgence que l'on voudrait avoir pour ce Critique, il n'est pas possible de lui pardonner ici de n'être pas de l'avis de tous les gens de goût qui ont admiré ce vers, par les mêmes raisons employées en la précédente réponse.

2. « *Le Héros, au milieu de ces esprits immondes*,
» *S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes* ».
Pourquoi *à pas lents*, dit il? Est-ce le plaisir qui retarde la marche du Héros? est-ce la difficulté des chemins? Ils sont toujours ouverts.

R. Eh! ne voyez-vous pas, mauvais Critique, que c'est la frayeur, l'horreur de ces lieux, qui retardaient la marche du Héros? Mais vous prenez souvent à contre-sens les choses les plus claires.

S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes ;
Louis guidait ſes pas : — « Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
» L'aſſaſſin de Valois ! ce monſtre devant moi !
» Mon père ! il tient encor le coûteau parricide,
» Dont le conſeil des Seize arma ſa main perfide ;
» Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels,
» Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels 1,
» Que la Ligue l'invoque & que Rome le loue,
» Ici, dans les tourmens, l'Enfer les déſavoue. —
» Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères lois 2
» Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
» Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
» Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
» Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
» Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
» La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,

Page 269 du Commentaire, Note 3.

1. « *Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels* ». Il trouve que l'épithéte *ſaints* rend ce vers faible, il aimerait mieux *profaner les Autels.* D'ailleurs, dit-il, ces Autels n'étaient pas ſaints pour le Huguenot Henri.

℟. *Souiller* eſt plus fort que *profaner.* Ce qu'il ajoute eſt ridicule. Le Huguenot Henri eſt une expreſſion indécente & très-déplacée.

Page 270, Notes 1.

2. « *Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères Lois, &c.* ». On voit bien, dit-il, que l'Auteur a voulu dire que les Rois ſont plus punis que les autres hommes ; mais le dit-il ?

℟. Non-ſeulement il le dit ici, mais dans les ſeize vers ſuivans. La deſcription que le Poéte fait de leurs fautes eſt magnifique.

» Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires,
» De qui la complaisance, avec dextérité,
» A leurs yeux éblouïs cachait la vérité.
» La Vérité terrible ici fait leurs supplices;
» Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
» Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
» Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans;
» Fléaux du monde entier que leur fureur embrâse,
» La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrâse.
» Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans 1,
» Sur un trône avilli, fantômes impuissans ». —
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui, des mœurs & des lois avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs 2,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.

Page 271 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans* ». Pourquoi *couchés?* Est-ce par indulgence pour leur paresse, dit-il?

R. Ce mot *couchés* rend bien l'idée qu'on a de ces Princes; il aurait loué ces vers dans tout autre Poéte; mais ils sont d'un homme qu'il déteste.

2. « *De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs* ». On ne s'attend pas, dit-il, ici à ces mots de Divinités payennes.

R. On devait bien moins encore s'attendre à une pareille remarque. Pourquoi le Poéte ne se servirait-il pas de ces noms dans un Poëme, puisqu'on les trouve non-seulement dans les discours oratoires, mais dans la chaîre?

Etes-

Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs 1,
Qui, livrés aux plaisirs & couchés sur des fleurs,
Sans fiel & sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la molesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus;
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs : —
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La Race des humains soit en foule engloutie ;
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir. —
« Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes

Page 271 du Commentaire, Note 3.

1. « *Faibles & tendres cœurs* ». Voilà, dit-il, quatre vers qui auraient le mérite d'approcher du caractère imitatif, si au-lieu de *vos inutiles jours*, il y avait *vos jours délicieux*, & s'il avait substitué un autre mot à celui de *fierté*, qui est trop rapide.

R. 1°. Jamais ce Critique ne donne d'éloges au Poéte, qu'il ne le modifie ; il craint de dire que ces vers ont le caractère imitatif, il dit qu'ils ne sont qu'en approcher. 2°. Il n'aurait fallu, pour qu'ils n'eussent qu'approché de la perfection, qu'y substituer les mots *vos jours délicieux*, au-lieu de *inutiles jours*, qui expriment bien mieux l'indolence & la molesse.

» Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ;
» Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
» Se plaîse à déchirer l'ouvrage de ses mains :
» Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses.
» Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances 1.
» Sur la terre, on le peint l'exemple des Tyrans ;
» Mais ici, c'est un père, il punit ses enfans ;
» Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
» Il ne sait point punir des momens de faiblesse 2,
» Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,

Page 273 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances* ». Il dit que rien n'est plus consolant, mais que rien n'est moins orthodoxe.

℟. C'est-à dire que Dieu étant infiniment bon, il semble qu'il ne punisse qu'à regret. On ne peut pas dire que cette expression soit étérodoxe.

2. « *Il ne sait point punir des momens de faiblesse* ». Le Poéte dit, dans une note, qu'il est aisé d'entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire ; cependant, la Beaumelle dit que rien n'est moins aisé, & que toute la suite de ce discours répugne à cette explication. Il dit que Virgile & Ovide sont plus Orthodoxes que S.-Louis, sur l'éternité des peines. Il cite deux vers de ces Poétes ; le premier de Virgile : *Sedet, æternumque sedebit infelix Theseus* : & le second d'Ovide : *Horaque erit tantis ultima nulla malis.*

℟. La note du Poéte aurait dû le garantir de cette critique, avec d'autant plus de raison, qu'il ne s'agit ici que de fautes légères ; ce qu'il exprime par *des momens de faiblesse*, fautes faites pour ainsi dire sans réflexion. Il était donc fort inutile d'invoquer l'autorité de Virgile & d'Ovide, qui parlent de grands criminels, tels que Thésée, qui, suivant la Mythologie Payenne, avait enlevé Phèdre, Hélene, Ariane. Il n'est point vrai, comme le dit le Critique, que le reste du discours répugne à l'explication du Poéte dans sa note, puisqu'il ne s'y agit que des biens que les Saints goûtent dans le Ciel.

» Par des tourmens affreux, éternels comme lui ». —

Il dit ; & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon âme une joie inconnue.
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs ;
La volupté tranquile y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la moleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux, ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouïſſent ;
Ils goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regret, du repos ſans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là ſont les vrais Héros ; là vivent les vrais Sages ;
Là, ſur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires 1 ;

Page 276 du Commentaire, Note 2.

1, « *Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires* ». Il eſt viſible, que l'ordre eſt renverſé dans cette énumération, & qu'il fallait dire : *Les plus fiers adverſaires, les plus grands ennemis.*

R. Rien n'eſt moins viſible, ni moins vrai.

Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des lois.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon Peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidèle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon maître, & qui, dans ce haut rang,
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple était heureux, le Roi couvert de gloire;
De ſes aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, ſous un autre Louis.
Plus loin, ſont ces Guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trimouille, Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin, le deſtructeur & le vengeur des Rois;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglais & le ſoutien du trône. —
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère;
Mais enfans de l'Egliſe, ils ont chéri leur mère;
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité;
Leur Culte était le mien: pourquoi l'as-tu quitté? —

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante 1,
Le Palais des Destins devant lui se présente.
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le tems, d'une aîle prompte & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible 2;
Et de-là, sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un Autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;

Page 279 du Commentaire, Note 4.

1. « *Comme il disait ces mots d'une voix gémissante* ». Il trouve *gémissante* un mot impropre & déplacé dans la bouche d'un Saint.

℞. C'est donc à dire qu'il veut que les Saints soient insensibles aux peines des humains, & qu'ils ne gémissent pas sur leurs erreurs. L'opinion contraire est cependant reçue.

Page 280, Note 1.

2. « *Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible* » Pourquoi, dit-il, appeller *terrible* le Palais des Destins ? Est-ce parce que les maux en sortent ? Mais les biens en sortent aussi. Une épithéte différente conviendrait donc autant.

℞. Le mot *terrible* convient mieux que tout autre ; le Poëte a entendu qu'il en sort beaucoup plus de mal que de bien; d'ailleurs, que les hommes ne pouvaient prévoir leur destinée : c'est ce qu'il fait entendre quelques vers plus bas.

A ſes ſuprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée,
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des lois.--
« Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la Grace
» Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace:
» C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
» Doit partir, doit brûler, doit embrâſer ton cœur.
» Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
» Ces momens précieux, dont Dieu ſeul eſt le maître.
» Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems 1,
» Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
» Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes,
» Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
» Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi 2,

Page 281 du Commentaire, Note 3.

1. « *Mais qu'ils ſont encor loin, &c.* ». Il paraît, dit le Critique, que le livre des Deſtins était inexplicable, du moins à S.-Louis: ce Saint y lit très-mal; car ce fut peu de tems après ce ſonge que Henri ſe convertit.

℞. Encore un ſarcaſme! Le Poëte a eu raiſon de dire que ce tems était encore loin, puiſque ce Prince ne commença à ſe faire inſtruire qu'en 1592; ce ne fut que plus d'un an après qu'il ſe rendit; il ne reçut l'abſolution du Pape qu'à la fin de 1595.

Page 282, Note 2.

2. « *Retranches, ô mon Dieu! les jours de ce grand Roi* ». C'eſt un Saint, dit-il, qui parle ainſi à Dieu en préſence du grand Henri! Toutes les bienſéances ſont choquées.

℞. Où le Critique a-t-il vu que les bienſéances ſont choquées, quand on prie Dieu pour quelqu'un? il aurait mieux fait d'admirer la beauté de ce diſcours. Cette exclamation eſt magnifique.

» Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi ». --
Mais dans ces vaſtes lieux, quelle foule s'empreſſe !
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe. —
« Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
» Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
» Des ſiécles à venir ces vivantes images
» Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
» Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
« Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
» Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
» L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance ;
» Les divers changemens attachés à leur ſort,
» Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.
» Approchons-nous ; le Ciel te permet de connaître
» Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.....
« Le premier qui paraît, c'eſt ton auguſte fils ;
» Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos lys ;
» Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
» Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père ». --
Henri, dans ce moment, voit ſur des fleurs de lys
Deux mortels orgueilleux auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne 1,

Page 283 du Commentaire, Note 2.

1. « *Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne* ». Mazarin, dit le Critique, ne tint pas les Français à la chaîne ; ſon gouvernement fut très-doux, très-modéré & très-juſte, à la rapine près.

R. C'eſt un miniſtre bien doux, bien modéré, bien juſte, qui pille la Nation ! Le Parlement a donc eu grand tort de mettre ſa tête à prix.

Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine ;
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats ;
Il les prend pour des Rois. – « Vous ne vous trompez pas,
» Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
» Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
» Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
» Juſqu'au trône élevés de l'ombre des Autels,
» Enfans de la fortune & de la politique,
» Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
« Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
» Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
» L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
» L'autre, aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
» Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
» Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
» Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
» Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie 1.
» O toi! moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,

Page 284 du Commentaire, Note 6.

1. « *Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie* ». Il dit qu'il n'eſt pas poſſible de concilier comment ils furent utiles à leurs Rois & cruels à la Patrie. S.-Louis, ajoute-t-il, pourrait bien parler ici en Machiavéliſte plutôt qu'en Roi Citoyen, qui doit avoir pour maxime, que l'utilité du Prince eſt inſéparable de celle de ſes Sujets.

R. Rien de plus facile à concilier que ces deux choſes ; il eſt certain que, Richelieu principalement, a été utile à ſon Prince, en diminuant le pouvoir & l'autorité des Grands ; & qu'il exerça des cruautés inouïes. D'après cela, S.-Louis, ſans être Machiavéliſte, mais prévoyant l'avenir, pouvait l'annoncer par ce diſcours.

» Toi, dans le ſecond rang, le premier des humains 1,
» Colbert, c'eſt ſous tes pas que l'heureuſe abondance,
» Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
» Bienfaiteur de ce Peuple ardent à t'outrager,
» En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger;
» Semblable à ce Héros, Confident de Dieu même,
» Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
» Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
» Eſt au pied de ce Roi qui les fait trembler tous?
» Quels honneurs, quels reſpects! jamais Roi dans la France
» N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéiſſance. —
» Je le vois comme vous, par la gloire animé,
» Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;
» Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
» Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
» De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
» Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort 2.

Page 285 du Commentaire, Note 1.

1. « *Toi, dans le ſecond rang, le premier des humains* ». Il trouve l'hyperbole trop forte : c'eſt, dit-il, tout ce qu'on pourrait dire de Sully. D'ailleurs, le Poéte pouvait s'exprimer ainſi, mais non pas un Saint.

℞. Ces paroles ne compromettent point la dignité du Saint; Colbert méritait bien cet éloge, qui eſt juſtifié par les vers ſuivans. Quel Miniſtre, en effet, pourrait-on mettre au-deſſus de lui?

Page 286, Note 2.

2. « *Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort* ». En vérité, dit-il, c'eſt donner une petite idée de la gloire d'un Prince pendant ſa vie, que de

℞. La Beaumelle eſt bien poſſédé de la criticomanie; (ce terme forgé exprès pour lui, lui convient à merveille); car il n'obſerve ni les bienſéances, ni

» Siécle heureux de Louis I, siécle que la Nature,
» De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,

---

mettre cette gloire au-dessous de quelques paroles magnanimes, qu'il profère en mourant dans son lit : je doute qu'on puisse dire : cet homme est grand dans sa mort.

le respect dû aux Souverains. Il aurait dû se dispenser de faire cet article ; ce mot *admirable en sa vie* ne désigne que les belles actions de son régne, & *plus grand dans sa mort* fait voir qu'il est mort en Roi très-Chrétien.

Rien de plus indécent que cette critique : « quelques paroles magnanimes qu'il profère en mourant dans son lit ».

Page 286 du Commentaire, Note 5.

1. « *Siécle heureux de Louis, &c.* ». La beauté du tableau que fait S.-Louis du siécle de Louis XIV, est si frappante, si bien rendue, qu'elle arrache à ce Critique des éloges malgré lui : mais comme il est décidé à trouver des défauts par-tout, il dit que cette tirade est fort belle, mais que les exclamations dont elle est remplie sentent plus le Poéte que le bienheureux. Un Saint, dit-il, parle plus gravement & avec moins d'emphase des choses humaines; il doute que les esprits sévères, & même ceux qui ne sont que délicats, approuvent l'enthousiasme avec lequel S.-Louis parle des Muses, célèbre les Arts, la Musique & d'autres objets dont il doit connaître toute la frivolité. Comment, dit-il, avec une imagination si vive, M de Voltaire parvient-il si rarement à se mettre à la place des personnages qu'il introduit sur la scène ?

R. 1°. S.-Louis ne fait pas d'exclamation ; c'est Henri qui dit avec surprise, en voyant Louis XIV : « *Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux ! &c.* ». Le Poéte a donc pu exprimer avec enthousiasme & dignité la surprise de Henri. 2°. Il n'est pas exact de dire que S.-Louis parle avec enthousiasme des Muses, célèbre les beaux Arts & la Musique : il met sous les yeux de Henri le tableau au vrai du siécle de Louis XIV ; il fait voir sa grandeur ; il montre ses défauts & les malheurs qui en ont été la suite, par ces vers : « *Je le vois éprouvant des fortunes diverses, &c.* ».

Ce Critique traite les beaux Arts & la Musique de frivolités : il paraît en effet qu'il n'a pas un goût bien décidé pour l'harmonie. Enfin, on a vu que S.-Louis a parlé à Henri de la Religion avec la dignité qu'exige cette matière ; il prend un autre ton pour les choses temporelles.

» C'eſt toi qui, dans la France, amènes les beaux arts ;
» Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
« Les Muſes à jamais y fixent leur empire ;
» La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
» Quels Sages raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
» Meſurent l'univers, & liſent dans les Cieux ;
» Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
» Sondent les profondeurs de la nature entière ?
» L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
» Et vers la vérité le doute les conduit.
» Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante harmonie,
» Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
» J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
» Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
» Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes ;
» Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
» Un Peuple de Héros va naître en ces climats :
» Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
» A travers mille feux, je vois Condé paraître,
» Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître ;
» Turenne, de Condé le généreux rival,
» Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
» Catinat réunit, par un rare aſſemblage,
» Les talens du Guerrier & les vertus du Sage.
» Vauban 1, ſur un rempart, un compas à la main,

Page 287 du Commentaire, Note 3.

1. « *Vauban . . . rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'ai-*

1. Si Voltaire avait fait ce mauvais vers, la Beaumelle n'au-

» Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
» Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
» Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
» Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
» Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
» Arbitre de la paix que la victoire amène,
» Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène 1.
» Quel est ce jeune Prince, en qui la majesté 2
» Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
» D'un œil d'indifférence il regarde le trône...

---

rain ». Il prétend que ce tableau a trop de charge ; les canons, dit-il, ne font pas un bruit impuissant, & *rit* fait un peu sourire ; on pourrait mettre : « *A peine entend le bruit de cent foudres d'airain* ».

rait pas manqué de dire : Vauban était donc sourd. Au surplus, souvent les canons sont impuissans, & il est rare qu'ils fassent tout le mal qu'on en attend.

Page 288 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène* ». Il trouve que le premier *digne* est de trop, & que le second ne fait qu'affaiblir l'idée.

R. Ces deux mots sont bien placés ; & le second, loin d'affaiblir l'idée, comme il le dit, relève encore celle qu'on a d'Eugène.

2. « *Quel est ce jeune Prince, &c.* ». Il trouve une faute de langage dans ce vers, & qu'on ne dit pas *quel est cet homme aimable, en qui la douceur paraît sur son visage*. Mais, ajoute-t-il, on peut dire, si je ne me trompe :

« *Quel est ce jeune Prince, en qui la majesté,*
» *Sur un front radieux, éclate avec fierté* » ?

R. On voit qu'il n'a fait cette note que pour étaler ses deux vers, qui ne valent pas ceux de notre Poéte ; il fait l'apologie de sa production : *radieux* lui paraît plus noble que *visage aimable*. Oui ; mais, *non erat hîc locus*. L'autre expression convenait beaucoup mieux au Duc de Bourgogne dont il est question, que vôtre *radieux* ; elle fait tableau, & représente ce Prince tel qu'il était.

» Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
» La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
» Il tombe aux pieds du trône étant près d'y monter. —
» O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
» Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
» Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
» Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
» Hélas ! que n'eût point fait cette âme vertueuse ?
» La France sous son régne eût été trop heureuse ;
» Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
» Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
« Il eût aimé son Peuple. O jours remplis d'alarmes !
» O combien les Français vont répandre de larmes !
» Quand sous la même tombe ils verront réunis
» Et l'époux & la femme, & la mère & le fils.
» Un faible rejetton sort entre les ruïnes
» De cet arbre fécond coupé dans les racines.
» Les enfans de Louis descendus au tombeau,
» Ont laissé dans la France un Monarque au berceau ;
» De l'Etat ébranlé, douce & frêle espérance 1.

Page 290 du Commentaire, Note 3.

1. « *De l'Etat ébranlé, douce & frêle espérance* ». On pourrait dire que la mort du Duc de Bourgogne, de sa femme & de son fils, ébranla le trône dont elle renversa deux colonnes, mais elle n'ébranla point l'Etat, suivant lui ; & il dit qu'il faudrait dire *éploré*. Que M. de Voltaire, ajoute-t-il,

R. Le Critique n'a point entendu le sens de ces mots : « *De l'Etat ébranlé, &c.* ». Le Poéte n'a point dit que ces morts eussent ébranlé l'Etat ; mais il a dit que, lors de ces morts, l'Etat était ébranlé, & cela est vrai : on sait en quelle situation était l'Etat sur la fin du régne de Louis XIV.

» O toi ! prudent Fleuri, veille sur son enfance,
» Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
» Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
» Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître ;
» Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître :
» Qu'aimé de ses Sujets, ils soient chers à ses yeux :
» Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
» France, reprends sous lui ta majesté première ;
» Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière 1 ;
» Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
» De leurs utiles mains viennent te couronner 2.

---

me permette de m'écrier avec lui, que le mot *propre* est nécessaire, que sans lui tout languit ou révolte.

Page 292 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière* ». L'Auteur, dit-il, vient de parler de ce beau siécle de Louis XIV, qui répand au loin son éclat ; & à peine Louis XIV est-il mort, qu'il feint que la France est couverte de ténébres. D'ailleurs, ajoute-t-il, qu'est-ce que la lumière d'un Royaume couverte d'une triste nuit ? M. de Voltaire écrit mieux que cela, quand il veut en prendre la peine ; il va bientôt nous en donner la preuve.

Rᴇ. La Beaumelie ne se rappellait pas en ce moment que ce beau siécle, que le Poéte a eu raison de vanter, a eu, comme on l'a dit en la réponse précédente, une fin peu heureuse. Voilà ce que c'est, lui dira-t-on, que la lumière couverte d'une triste nuit ; il n'a pas saisi la pensée du Poéte, ni senti le vrai de cette expression.

2. « *De leurs utiles mains viennent te couronner* ». Il me semble, dit-il, que *utiles* est fort mesquin ; *de leurs brillantes mains* se présente naturellement. Il est vrai, ajoute-t-il, que toute la tirade précédente est fort belle, & rend le Lecteur difficile.

Rᴇ. Il ne s'agit pas ici du brillant, mais de l'utilité des Arts ; Voilà ce qu'a dit fort bien le Poéte.

» L'Océan se demande en ses grottes profondes,
» Où sont ces pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
» Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
» Le Commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
» Maintiens l'ordre & la paix sans chercher la victoire;
» Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire;
» Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
» Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
» Un Héros que de loin poursuit la calomnie,
» Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
» Trop ami des plaisirs & trop des nouveautés,
» Remuant l'univers du sein des voluptés 1;
» Par des ressorts nouveaux sa politique habile
» Tient l'Europe en suspens, divisée & tranquile.
» Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans;
» Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
» Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un maître;
» Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être ». —
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,

Page 293 du Commentaire, Note 3.

1. « *Remuant l'univers du sein des voluptés* ». L'univers, dit-il, pour l'Europe, c'est de l'enflûre. On va voir dans les vers suivans, que ce prétendu remuement aboutit au plus parfait repos.

1. Que cette critique est mauvaise ! Comment, la Beaumelle dit, note 5 ci-après, que les traités de la Régence fixèrent le systême des Puissances de l'Europe; & il appelle un parfait repos le travail de ce Prince, sa grande politique, enfin, les ressorts qu'il a fait mouvoir pour tenir l'Europe en suspens, toute divisée qu'elle était.

L'étendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière,
De l'aigle des Germains briſait la tête altière. --
« O mon père ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ? --
» Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau ;
» Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
» Du puiſſant Charles-Quint la Race eſt retranchée.
» L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois :
» C'eſt un de nos neveux qui leur donne des lois.
» Philippe... A cet objet, Henri demeure en proie
» A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
» Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
» Craignez encor, craignez ce grand événement.
» Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître ;
» Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
» O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes fils !
» France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
» Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
» Allumer les flambeaux des diſcordes publiques » ? --
Il dit ; en ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil ;
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres ;
Les ſonges voltigeant fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur

Une force nouvelle, une divine ardeur;
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte:
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des Peuples d'Iſraël
Eut, ſur le Mont Sina, conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds, couchés dans la pouſſière;
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.



CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient, de la part du Roi d'Espagne, au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri-le-Grand.

Des Etats dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi 1,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Page 301 du Commentaire, Note 2.

1. « *Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi* ». Vaine hyperbole du Panégyriste, dit-il. Qu'avait fait le Henri du Poëme, pour rendre son nom une tête de Méduse? Il venait d'être repoussé des fauxbourgs de Paris.

R. On a vu que Henri avait fait rompre l'Assemblée des Etats: il y eut une action très-vive, & il eut l'avantage, comme on le voit par les vers 288 & suivans, & 301 & suivans du sixième Chant. Est-ce là le cas de dire que le Poëte fait une hyperbole, & de faire allusion à la tête de Méduse?

La Henriade Chant VIII.me



Ch. Eisen Inv. Gravé par Noël le Mire 1750.

Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême 1,
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Le Peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux vengeurs de ſa querelle 2,
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe, & Saint-Paul, & Briſſac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats.
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures

Page 301 du Commentaire, Note 4.

1. « *Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême* ». Antithéſes peu convenables, dit-il. Lorſque Mayenne fut nommé Lieutenant de l'Etat, la Ligue avait un Roi, Charles X, Cardinal de Bourbon.

℟. Le Poéte ne dit pas que la Ligue n'avait pas élu un Roi ; au contraire, & on le voit par les vers que l'on vient de citer ; il dit que le Roi était ſans diadême, parce qu'il n'était pas reconnu : ainſi cette antithéſe eſt bonne.

Page 302, Note 3.

2. « *Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa querelle* ». Il trouve que l'épithéte *orgueilleux* ne s'accommode pas avec la qualité humiliante attribuée à ces Chefs, de n'être que les vengeurs de la querelle de Mayenne, & qu'il s'agit de la querelle de la Religion, pour laquelle ſeule ces Grands étaient armés.

℟. 1°. Il eſt certain que la Religion était le prétexte apparent dont ſe ſervait Mayenne ; mais ſon vrai but était de s'emparer du trône ; c'était donc une affaire qui lui était perſonnelle. 2°. L'ambition ſeule déterminait ces Chefs à ſuivre le parti de Mayenne, dans l'eſpérance d'avoir ſes faveurs, s'il réuſſiſſait.

Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger 1.
Telle au haut de l'Olympe 2, aux Champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers & menaçant les Cieux,
Ivres du fol espoir de détrôner les Dieux.
La Discorde à l'instant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue: --
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir 3;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles,

Page 304 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger* ». Plus haut, dit-il, c'étaient eux-mêmes qu'ils voulaient venger; ici, ils jurent de venger Mayenne.

℞. Le Critique n'accuse pas juste, puisque plus haut, comme on vient de le voir, le Poéte dit *Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle.* C'était donc Mayenne qu'ils voulaient venger.

2. « *Telle au haut de l'Olympe, &c.* ». Quel rapport, dit-il, je vous prie, entre l'humble serment que ces Guerriers viennent de prêter à Mayenne, & l'audacieuse entreprise des Géants?

℞. Le rapport qu'il y a entre ce serment & l'entreprise des Géants, c'est que l'un & l'autre n'aboutissent à rien: c'est ce qu'a voulu dire le Poéte.

Page 304, Note 1.

3. « *Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir* ». Le Critique prétend que la Discorde quitte son rôle principal pour faire, sans nécessité, celui de Messagère; & dit qu'au lieu d'annoncer ce secours, elle aurait dû le procurer.

℞. La Discorde ne fait point ici le rôle de Messagère; c'est elle qui a procuré ce secours, & elle l'annonce: cela ne peut s'entendre autrement.

Il court, il voit de loin les lances Espagnoles 1; --
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France. --
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie 2;

Page 304 *du Commentaire*, *Note* 1.

1. « *Il court, il voit de loin les lances Espagnoles* ». Il dit que, pour rendre ceci vraisemblable, il faudrait faire monter d'Aumale sur quelque tour, d'où la vue pût s'étendre au loin.

R. Il était fort inutile que le Poéte fît faire à d'Aumale les apprêts ridicules de monter sur quelque tour; l'expression dont il se sert est claire.

Page 305, *Note* 5.

2. « *Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie* ». Comment, dit-il, le Peuple d'une ville bloquée peut-il courir au-devant d'un secours? On répondra que le blocus était levé: le Poéte devait le dire: était-ce une circonstance à supprimer? On croit que Henri est encore devant Paris, & tout-à-coup on le voit à seize lieues de là, sans savoir quand, ni comment, ni pourquoi il y est allé. Est-ce là le compte que le Poéte doit me

R. On voit ici que le Critique donne des leçons au Poéte, & même à Henri: au Poéte, en ce qu'il ne s'est pas étendu sur la levée du blocus de Paris. Il est fâcheux que le Poéte n'ait pas, à ce sujet contenté sa curiosité; mais on lui répondra que, comme le Poème est fondé sur une Histoire connue, dont il a conservé la vérité dans les événemens principaux, les autres ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la marche du Poème;

Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie 1 ;
C'était le jeune Egmont, ce Guerrier obstiné 2,

rendre des actions de son Héros ? Il fallait que Henri marchât aux Espagnols, que Mayenne le suivît, que Henri, environné d'ennemis, ne pût empêcher leur jonction, mais qu'il les battît, & que cependant Paris fût ravitaillé.

qu'il a évité le defaut de Lucain, qui a fait une gazette ampoulée. Il a, dit-il, pour garant ces vers de Boileau :

« *Loin ces esprits craintifs, dont l'esprit phlegmatique*
» *Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;*
» *Pour prendre Dôle, il faut que l'Isle soit rendu...*
» *Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,*
» *Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray* ».

Il n'est donc pas étonnant qu'il ne se soit pas étendu sur la levée du blocus ; il a dit ce qui était nécessaire en annonçant le départ de Henri par ces vers 65 & suivans de ce Chant : « *Henri, loin des remparts, &c.* ». Voilà le compte que devait rendre le Poéte des actions de son Héros, qui ne fut pas au-devant des Espagnols. En cela il a suivi l'Histoire. Il est fâcheux que Henri n'ait pas eu une idée aussi heureuse que celle du Critique ; mais il en fut bien dédommagé par le gain de la bataille d'Ivry.

Page 306 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie* ». D'Egmont, dit-il, était-il un Chef que l'Espagne donnât à la Ligue ? Que devient la grandeur de Mayenne ? Cela n'est vrai ni dans l'Histoire, ni dans le Poëme ; ce Chef est un passe-volant qui vient se faire tuer a Ivry.

℟. D'Egmont commandait les troupes Espagnoles ; il était donc un Chef. A l'égard du mot *passe-volant*, il est bien déplacé ; d'Egmont était téméraire, impatient ; le Poéte le dit, vers 131 de ce Chant.

2. « *C'était le jeune Egmont, ce Guerrier obstiné* ». Il dit que c'est le vieux Annibal qu'on pourrait appeller un Guerrier obstiné.

℟. Quel rapport & pourquoi citer Annibal ? L'histoire nous dépeint d'Egmont comme un homme entêté qui s'opposait souvent aux résolutions de Mayenne. Suivant Mézerai, c'était un Fanfaron qui, voyant l'irrésolu-

Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
Son père, qu'aveugla l'amour de la Patrie 1,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtiſan lâche & Guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit mourir ſon père,
Servit, par politique, aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire, au ſecours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace 2.

---

tion de Mayenne pour ſuivre Henri, ſe vanta qu'il l'attaquerait & le déferait avec ſes troupes ſeules.

Page 306 du Commentaire, Note 3.

1. « *Son père, qu'aveugla l'amour de la Patrie* ». Il dit qu'il eſt de la décence de l'Hiſtorien, & même du Poéte, de parler toujours avec reſpect des vertus patriotiques, & que le mot *aveugla* le choque ; il faudrait, dit-il, y ſubſtituer l'un de ceux ci : *entraîna*, *emporta*, *anima*, *enflamma*.

℟. Le mot *aveugla* eſt le vrai mot ; il eſt d'autant meilleur, qu'il excuſe en quelque façon la faute du père de d'Egmont.

Page 308, Note 1.

1. « *Le téméraire orgueil accompagnait leur trace* ». A quoi bon, dit-il, avilir les ennemis du Héros ? Il veut qu'on diſe *ſuivre*, & non *accompagner* les traces. Il ajoute : nous verrons bientôt Mayenne abattu ſans

℟. 1°. Il n'y a rien dans ce vers qui aviliſſe ces deux Guerriers ; il peint leur caractère & celui de leur ſuite : c'eſt cette ſuite faſtueuſe que le Poéte entend par *le téméraire orgueil accompagnait leur trace*.

Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace;
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'Etat!
Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée 1,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs 2,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.
Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la Nature.
La guerre avait long-tems respecté les trésors,
Dont Flore & les Zéphirs embellissaient ses bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des Soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,

---

sujet, comme il est audacieux sans raison.

2°. Il n'y a jamais de raison d'être audacieux: ainsi on ne doit pas dire que Mayenne est audacieux sans raison, & que bientôt il sera abattu sans sujet. Le Critique avait envie de faire une antithése, car il n'est pas possible qu'il ait sérieusement trouvé ces deux mots, *audacieux* & *abattu*, déplacés. En effet, c'est après que le Poéte a représenté, avec beaucoup d'éclat, les dispositions des troupes des Officiers Français, & de celles d'Essex, qu'il dit, vers 119 de ce Chant: « *Mayenne en ce moment, inquiet, abattu* ».

Page 309 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2. « *Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,*
» *Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs* ».
Pourquoi, dit-il, & comment l'attirait-il? C'est ce qu'il fallait expliquer.

R. Cela s'entend de soi-même. Mayenne & les Ligueurs le poursuivirent.

N'entendaient

N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation par-tout marche avant eux 1.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix.
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime ;
Et dans ce jour affreux, il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & respire la guerre.

Page 310 du Commentaire, Note 4.

1. « *La désolation par-tout marche avant eux* ». Il trouve ce vers mauvais. D'ailleurs, dit-il, rien ne caractérise les guerres civiles, plus atroces que les guerres de politique ; elles veulent d'autres couleurs : ce sont des guerres de haîne ; des frères se battent contre des frères, le père contre le fils. Qu'il me soit permis de placer ici une remarque, dit-il, que je crains d'oublier : c'est que M. de Voltaire pouvait rendre la Ligue exécrable en faisant exécuter ce qui, selon Sully, fut proposé dans un Conseil, où on délibéra de faire exhumer les cadavres, pour exposer aux corbeaux ceux des Royalistes. Quel tableau ! s'écrie-t-il, & quel pathétique !

R. Ce que propose le Critique aurait fait horreur. Le Poéte avait le goût trop délicat pour exposer aux yeux un aussi exécrable tableau.

On voyait près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont qui ſous cinq Rois avait porté les armes,
Biron, dont le ſeul nom répandait les alarmes,
Et ſon fils, jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis... Mais alors il était vertueux 1;
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte & que la Ligue eſtime;
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon 2
Mérita dans Sédan la puiſſance & le nom;
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée 3.
Eſſex, avec éclat, paraît au milieu d'eux,

Page 312 du Commentaire, Note 4.

1. « *Qui depuis... Mais alors il était vertueux* ». Il dit que Racine ſupprime le *mais*. Il le cite: « *Qui depuis... Rome alors eſtimait leurs vertus* ». Eſt-ce là, dit-il, imiter ou copier?

℞. Il n'y a que la Beaumelle qui puiſſe faire un crime d'imiter un bon Auteur.

Page 313, Notes 2 & 4.

2. « *Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon*
» *Mérita dans Sédan la puiſſance & le nom* ».
Il ſemble au Critique que *dans Sédan* ſoit une cheville.

℞. Sédan eſt d'autant moins cheville, qu'il fait voir que cette maiſon poſſédait cette Souveraineté.

3. « *Et par Armand détruite auſſitôt qu'élevée* ». Il lui ſemble que le Poéte diſe que le même homme a élevé & détruit cette puiſſance, & qu'il n'eſt pas vrai qu'elle fut auſſitôt détruite qu'élevée, ayant duré deux-cent cinquante ans.

℞. Le Poéte n'a point dit que ce fut Richelieu qui ait élevé cette Souveraineté; mais il dit qu'il la détruiſit peu de tems après ſon élection.

Tel que, dans nos jardins, un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère :
Son caſque étincelait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans ;
Dons chers & précieux dont ſa chère Maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine & le ſoutien des Rois.
Plus loin, ſont la Trimouille & Clermont & Feuquières,
Le malheureux de Neſle & l'heureux Leſdiguières ;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le ſignal ;
Et, rangés près du Roi, liſaient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche envain ſa vertu :
Soit que, de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'âme en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe ;
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux Soldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer ſa valeur,

De l'incertain Mayenne accusait la lenteur :
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein 1, vole & bondit sur l'herbe.
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Eclate dans ses yeux & brille dans son cœur;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire 2;
Il croit que son destin commande à la victoire 3 :
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil 4

Page 316 du Commentaire, Note 7.

1. « *Impatient du frein, &c.* ». Je crains, dit-il, que cette expression ne soit pas heureusement hasardée. *Impatient* signifie ici comme en latin, *qui ne peut souffrir*, & dans notre langue, *qui desire ardemment.*

R. Ce mot est mis ici dans sa vraie acception.

Page 317, Notes 1, 2 & 3.

2, 3 & 4. « *Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;*
» *Il croit que son destin commande à la victoire :*
Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil ».
1°. Dit le Critique, avec qui s'entretient-il? Avec lui-même? 2°. Pourquoi croit-il que son destin commande à la victoire? 3°. Il trouve cet *hélas* froid. Le Poëte, ajoute-t-il, prend-il un tendre intérêt à d'Egmont? Il fait, dans l'Epopée, l'office du chœur dans la Tragédie ancienne. 4°. Comment saurait il que son fatal orgueil lui prépare la mort?

R. D'Egmont est présomptueux, ardent, impatient; il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités, il présume avantageusement de lui, & qu'il espère de réussir. C'est de ces idées flatteuses qu'il s'entretient; cela n'a rien d'extraordinaire. Le mot *hélas* n'est point froid; au contraire, il présente à l'idée la mort prochaine de d'Egmont; & le Poëte, sans prendre un tendre intérêt à sa mort, peut le plaindre.

Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et, s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence 1:—
« Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi;
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête:
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur ». —
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.

Page 318 *du Commentaire*, *Note* 1.

1. « *Et, s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence* ». Il dit qu'on n'est guères enflammé par la présence d'un homme qui ne s'absente jamais. Dira-t-on de César, vivant depuis dix ans dans son camp, que sa présence enflamme son armée? Non; mais on le dira d'un Sultan accoutumé à se battre par procureur, qui se met enfin à la tête de son armée.

℟. Il était bien inutile de parler de César & du Sultan, pour savoir si la présence du Roi donne du courage & de l'ardeur aux Soldats & aux Officiers. La présence d'un Prince tel que Henri ne pouvait qu'exciter l'émulation de son armée. C'est ce qu'a dit le Poéte.

Au mouſquet réuni, le ſanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage 1,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire ;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de ce ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts, de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerein :
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant Génie,

Page 320 du Commentaire, Note 1.

1. « *On ſe mêle, on combat ; l'adreſſe, le courage, &c.* ». Sur ces mots *on ſe mêle, on combat ;* il dit : je m'en étais bien douté ; enſuite il trouve cette énumération fatiguante & vague ; & pour appuyer ſa critique, il cite ce paſſage : *Currat ſententia nec ſe Impediat verbis laſſas onerantibus aures.*

R. La mauvaiſe plaiſanterie du Critique ne mérite pas de réponſe. Pour le ſurplus, l'application qu'il fait de cette maxime eſt ici déplacée ; les ſentences doivent être courtes ; mais il n'en eſt pas de même de la deſcription d'un combat, & le Poëte a fait ici le tableau au vrai des différens mouvemens qui ſe paſſent dans le cœur des combattans.

Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats fous l'habit des mortels ;
Ou tels que du vrai Dieu les Miniftres terribles,
Ces puiffances des Cieux, ces êtres impoffibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deftin ;
Aux Chefs des Légions il les porte foudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au fon de fa voix fa rage obéiffante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un efprit feul préfide à ces vaftes refforts.
Mornay revole au Prince, il le fuit, il l'efcorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte ;
Mais il ne permet pas à fes ftoïques mains,
De fe fouiller du fang des malheureux humains 1 ;

Page 324 du Commentaire, Note 4.

1. Voilà, dit le Critique, de très-beaux vers, & un caractère dont le modèle n'eft nulle part ; mais M. de Voltaire a fait l'Aide-de-Camp plus grand que le Général. Qui n'aimerait mieux être Mornay que Henri ? L'un eft un brave Guerrier, l'autre eft une Intelligence célefte. C'eft faire éclipfer le Héros par le Confident, & violer les lois de l'Art.

℞. Il faut avoir bien envie de critiquer, pour faire une telle remarque. Le Poéte donne, dans fon Poème, tout l'éloge qui eft dû à la grandeur d'âme, la bonté, la valeur de fon Héros ; cela empêche-t-il qu'il faffe de Mornay le portrait tel qu'il était ? Il ne dégrade pas pour cela le Héros, & le mérite de ce Prince eft relevé par l'attachement d'un tel fujet.

De son Roi seulement son âme est occupée ;
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Répand malgré son âge une force nouvelle.
Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans ;
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il sortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ;
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue & ce combat mortel,
Arma son tendre Amant, & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante 1,
Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace & si cher à ses yeux 2.

Page 326 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2. « *Attacha tristement sa cuirasse pesante . . .*
» *Ce front si plein de grace & si cher à ses yeux* ».

R. Est-il étonnant qu'une jeune femme qui va quitter un mari qu'elle chérit tendrement, ne s'en sépare pas un instant jus-

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme & de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans :
De leurs coursiers fougueux tous deux percent les flancs ;
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée :
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, & les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le Démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés :
Malheureux ! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;

1°. Il dit qu'un Critique blâme le Poéte d'avoir attribué à la femme de d'Ailly les fonctions d'Ecuyer, & d'avoir donné à la cuirasse une épithéte ridicule à force d'être vraie ; il trouve, à la vérité, cela bien févère. 2°. Il n'ose pas critiquer ce second vers ; mais il dit que bien des gens y trouvent bien des défauts.

qu'au moment de son départ ? Le Poéte a bien rendu en cela la nature. A l'égard du second vers, il n'y a que des gens dépourvus de goût qui y puissent trouver des défauts.

Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats 1 ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance 2.
Enfin, le vieux d'Ailly, par un coup malheureux 3,

Page 328 du Commentaire, Note 8.

1. « *Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats* ». Apparemment, dit-il, l'Auteur n'a jamais vu d'antique armure de toutes pièces, il n'aurait pas dit que le cimeterre fait voler le fer en éclats.

℞. C'est épiloguer sur bien peu de chose ; ce vers n'est pas susceptible d'une telle remarque. Au surplus, anciennement les cottes-d'armes pouvaient voler en éclats, puisqu'elles étaient formées de petits chaînons. La Beaumelle prétend-il avoir sur cela plus de connaissance que notre Poéte ? Il convient que ce morceau passe pour un des mieux écrits de la Henriade ; il y a cependant peu de vers sur lesquels ne tombe sa critique.

Page 329, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Chacun d'eux étonné de tant de résistance,*
» *Respectait son rival, admirait sa vaillance* ».
Je doute, dit-il, que *respectait* soit le vrai mot ; le respect les aurait désarmés : on peut égorger ce qu'on admire, mais non ce qu'on respecte ; le respect est incompatible avec tant d'acharnement. Il trouve aussi que le mot *malheureux* est prosaïque.

℞. Le critique n'a pas senti la noblesse de cette pensée. On ne peut mieux exprimer les mouvemens secrets qu'inspirent la Nature & le sang. Si ce Critique en avait été bien pénétré, il n'aurait pas fait cette note. Ses termes sont bas : on égorge, dit-il, ce qu'on admire. Quel propos ! on n'égorge personne à l'armée, on se bat pour la défense de son Prince ; c'est ce qu'on voit dans

Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière 1.
D'Ailly voit ſon viſage : ô déſeſpoir ! ô cris 2 !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes :
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire ;
Et, ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le Soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

---

les deux perſonnages dont il eſt ici queſtion. La valeur, le devoir l'emportent ſur tout autre ſentiment. Le mot *malheureux*, qu'il trouve proſaïque, eſt le mot propre.

Page 329 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière* ». *Auprès de lui*, dit-il, n'eſt-il pas ſuperflu ? Et quand il ne le ſerait pas, ne faudrait-il pas mettre *près de lui ?*

R. Il n'y a rien de ſuperflu ici que ces deux remarques.

2. « *D'Ailly voit ſon viſage : ô déſeſpoir ! ô cris* » ! La première de ces exclamations eſt reçue, dit-il ; mais la ſeconde doit-elle l'être ?

Du Héros expirant, la jeune & tendre amante 1,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue 2,
Le voile de la mort se répand sur sa vue 3: —
Est-ce toi, cher amant? — Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus:
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore,
Par ses derniers baisers, la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable 4,

Page 330 du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Du Héros expirant, la jeune & tendre amante* ». Il faudrait, dit-il, *expiré*. M. de Voltaire aurait pu le hasarder après Racine. Il faut étendre la langue française, & non la restreindre.

℞. Quelle plus grande étendue aurait donc donné à la langue française le mot *expiré*, qu'il voudrait substituer? c'est ce qu'il aurait de la peine à prouver: on peut mettre cette remarque au nombre d'une infinité d'autres qu'il a faites sans raison.

2. « *Elle voit... elle voit son époux* ». Il dit que cette répétition n'est pas agréable; il aimerait mieux *le corps de son époux*.

℞. Autre mauvaise critique. Cette répétition donne plus de force, fait image.

3. « *Le voile de la mort se répand sur sa vue* ». Il prétend que le voile s'étend & ne se répand pas.

℞. On étend un voile, à la bonne heure; mais ce n'est pas là ce qu'a dit le Poéte; il donne, pour ainsi dire, de l'action à ce voile, & il s'est très-bien exprimé, en disant qu'il se répand sur sa vue.

Page 331, Note 2.

4. « *Père, époux malheureux*,

℞. *Déplorable*, au contraire,

Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais, qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage,
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux: —
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous Compagnons de Mayenne & de Guise;
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise!
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu. —
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient envain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent.
Il voit à ses côtes Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;

---

famille déplorable ». Il prétend que *déplorable* ne se disant que des choses & non des personnes, ce mot n'est pas convenable. se disant des choses comme des personnes, ce mot est bon ici. Racine a dit: *Vous voyez devant vous un Prince déplorable.*

Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière;
Percé de coups lui-même il est prêt de périr....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir;
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger 1
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître sévère 2,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,

Page 334 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Le généreux Bourbon sut bientôt le danger* ». Il prétend qu'il est impossible que dans une mêlée, Henri ait appris, comme par un Courier, le danger de Biron. Je mettrais, dit-il: *L'œil perçant de Bourbon découvre le danger.*

R. On a vu, page 335 de ce Commentaire, vers 265 & 266 du sixième Chant, qu'il demande comment il est possible que Bourbon conduise d'un coup-d'œil les mouvemens d'une armée: ici, il lui donne un œil assez perçant pour découvrir le danger où était Biron; c'est une vraie contradiction. S'il convient que Henri a l'œil perçant, le Poëte a eu raison. D'ailleurs, dans toute bataille, le Général apprend sans cesse ce qui se passe, soit par des Aides-de-Camp, soit par des Ordonnances qui font fonction de Couriers.

2. « *Il l'aimait, non en Roi, non en Maître sévère* » Cela est fort lent, dit-il: au-lieu de me dire avec précision comment Henri aimait Biron, montrez-moi Henri lui donnant des preuves d'amitié. Parmi quatre vers, j'en trouve un bon; mais ce n'est pas un bon vers qu'il me faut; j'attends avec impatience un fait où se peigne le sentiment.

R. Encore une contradiction. Il trouve le stile trop lent & trop précis; il veut que Henri donne à Biron des preuves d'amitié. S'il avait lu les vers qui suivent immédiatement, il les aurait trouvées ces preuves. *Il court le secourir;* voilà comment Henri lui prouve son amitié. Il faut avouer que ce Critique est bien difficile de ne voir qu'un bon vers dans les quatre ci-dessus: *Le généreux Bourbon, &c.*

Et de qui le cœur dur & l'infléxible orgueil,
Croit le ſang d'un Sujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri, de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes âmes [1];
Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le ſecourir; ce beau feu qui le guide,
Rend ſon bras plus puiſſant & ſon vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort [2],

Page 335 du Commentaire, Notes 1 & 3.

1. « *Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes âmes* ». Encore une digreſſion, dit-il. Eh! ne voyez-vous pas que, après avoir ému mon cœur pour Biron, je dois regarder tout le tems que vous employez pour le faire ſecourir, comme un tems que vous donnez à l'ennemi pour l'achever. Vos vers ſont beaux, mais d'une beauté déplacée. Vida l'a dit : *Omnia ſponte ſuâ veniant, lateatque vagandi dulcis amor.*

℟. C'eſt vraiment un phénomène d'émouvoir un cœur tel que celui de la Beaumelle; il eſt vrai que cette émotion ceſſe promptement en lui pour s'occuper d'autres objets; il paraît ſi peu ſenſible aux ſentimens qu'inſpire l'amitié, qu'il fait entrevoir que Henri perd ſon tems auprès de Biron. Il aurait dû apparemment le laiſſer expirer tranquilement ſans ſecours, pour combattre les ennemis. Il trouve que ces vers ſont beaux, mais que cette digreſſion eſt déplacée. Une digreſſion n'eſt pas déplacée, quand elle n'eſt pas étrangère au ſujet dont il eſt queſtion; & c'eſt avec raiſon qu'on peut dire, (pour ſe ſervir d'une partie du paſſage cité) : *Sponte ſuâ venit.*

2. « *Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,*
» *A l'aſpect de ſon Roi, fait un dernier effort* ».

Il trouve que ces deux vers ſont inutiles; car en quoi, dit-il, conſiſte le dernier effort de Biron? A rappeller à l'aſpect du Roi les reſtes de ſa vie? Mais en ce moment, qu'importe que Biron s'ouvre ou ne s'ouvre pas les yeux?

℟. Ces vers expriment parfaitement la reconnaiſſance de Biron des bontés de ſon Roi; & s'il y a quelque choſe d'inutile ici, c'eſt la note du Critique.

A l'aſpect de ſon Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces Soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle,
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embrâſe les Ligueurs ;
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité ;
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, ſur lui ſeul il s'élance.
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats 1,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux 2,

Page 337 du Commentaire, Note 5.

1. « *Ces animaux hardis, nourris pour les combats* ». Il dit que *nourris pour les combats* convient aux chevaux, & que chez les Anciens, le cheval était le type du courage militaire.

℞. Cela n'empêche pas que les chiens de chaſſe dont parle le Poéte, ne ſoient des animaux élevés pour combattre les bêtes fauves dont il eſt ici queſtion.

Page 338, Note 1.

2. « *Ignorant le danger, aveugles, furieux*,

℞. Voilà trois remarques qui prouvent que le Critique n'a

Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous abandonné du sort 1,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne, au Héros qu'il aime, une force invincible ;
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage 2
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage 3 ?

» *Le cor excite au loin leur instinct belliqueux* ».

De ces deux vers, dit il, l'un déplaît à l'oreille par l'insuffisance de la rime ; l'autre, à l'imagination par l'excès d'épithétes, sans compter un défaut de construction, & que *excite au loin* est une expression impropre.

pas senti la force de ces épithétes, qui expriment les différentes qualités de ces animaux, qualités nécessaires pour le service qu'on en exige.

Le surplus de sa note au sujet de la rime & de la construction ne mérite pas d'être relevé.

Page 338 *du Commentaire*, *Note* 2.

1. « *Il est seul contre tous abandonné du sort* ». Qu'est-ce que *abandonné du sort* ? Ce n'est pas être abandonné de la Providence, puisqu'outre le vice de cette expression, S.-Louis donne au Héros une force invincible. Le Poéte a donc été subjugué par la rime.

R. Cette expression n'est point vicieuse ; il est certain qu'on dit *le sort des combats*, le Poéte a donc pu employer ce mot, sans être subjugué par la rime : les deux vers suivans le justifient, puisque S.-Louis, dans ce danger terrible, vient à son secours.

Page 339, *Notes* 3 *&* 4.

2 & 3. *Qui pourrait exprimer le sang & le carnage*

» *Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage* » ?

Il doute que cette expression soit

R. On ne daigne pas répondre à ces deux notes ; on n'en fait mention que pour faire voir jusqu'à quel point ce Critique pousse le ridicule.

O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des Rois 1!
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux d'Egmont s'offrit à ſon courroux 2.
Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:

---

françaiſe: on ne peut, dit-il, exprimer le ſang qu'avec une éponge. *Vit couvrir ſon viſage*, j'aimerais mieux *vit fumer.*

Page 339 du Commentaire, Note 5.

1. « *O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des Rois!* » *Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix* ». Il s'étend beaucoup ſur cette invocation des mânes de Henri; il demande ſi on leur a jamais attribué le don d'éclairer l'eſprit; il feint de ne pas entendre que le Poéte parle de Henri. Quel eſt, dit-il, ce plus vaillant des Rois? C'eſt apparemment Henri IV; ſes bleſſures ſe r'ouvrent donc, & le Héros du Poéte en eſt le Dieu; & en ſuppoſant que le Poéte pût invoquer ces mânes pour lui inſpirer ce qu'il a à dire, pourquoi a-t-il attendu au huitième Chant? Pourquoi les appelle-t-il ſanglans? Eſt-il ici queſtion de l'aſſaſſinat de Henri? C'eſt une faute groſſière.

R. L'invocation des mânes de Henri n'a rien de répréhenſible, elle eſt bien placée, elle intéreſſe. Quoiqu'il ne ſoit pas queſtion de l'aſſaſſinat de ce Prince, l'épithéte de *ſanglans* eſt bonne, elle rappelle à l'idée ce trait. A l'égard de *ſes bleſſures ſe r'ouvrent donc*, c'eſt une plate critique. Enfin, quoique le Poéte ait, au commencement de ſon Poème, invoqué la vérité, il a pu faire ici cette invocation, & ce n'eſt point une faute.

Page 340, Note 3.

2. « *Quand le fougueux d'Egmont s'offrit à ſon courroux* ». Avant de repréſenter d'Egmont, il prétend qu'il fallait dire ce qu'était devenu d'Aumale, c'était un ennemi conſidérable, il ne fallait laiſſer rien à deſirer ſur ſon compte.

R. Le Poéte en rend compte au 415e vers de ce Chant. Si le Critique l'avait lu avec attention, il n'aurait pas fait cette mauvaiſe note.

Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil. —
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire 1. —
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air 2,
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre 3.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,

Page 340 du Commentaire, Note 3.

1. « *Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire* ». Il demande ce que cela veut dire: un ſeul des deux, dit-il, peut fixer la victoire, mais non les deux en même tems. On pourrait mettre, ajoute-t-il: *C'eſt de nous que dépend la victoire.*

℞. Mais ſi vous dites qu'on peut mettre: *C'eſt de nous que dépend la victoire*, on peut dire qu'ils peuvent la fixer.

Page 341, Notes 2, 3 & 4.

2. « *Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,*
» *Meſſager des Deſtins, fend les plaines de l'air* ».

Il demande quelle eſt la Théologie de l'Auteur, elle lui paraît mixte, elle eſt Payenne dans ce ſecond vers, & Chétienne dans le ſuivant: *L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre.* Ce qu'il y a de ſingulier, ajoute-t-il, c'eſt que dans l'un elle attribue aux deſtins les éclairs, & dans l'autre, à Dieu, le tonnerre.

℞. Il n'eſt nullement ici queſtion de Théologie; le Poëte peut employer dans un Poëme, même Chrétien, le mot de *deſtin*; cela eſt toujours relatif à l'arbitre des combats du vers ſuivant.

3. « *Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre* ». Il dit que le Poëte enfante ce prodige en pure perte, qu'il faut du merveilleux dans l'Epopée, mais un merveilleux qui produiſe quelque effet.

℞. Il n'y a rien ici de merveilleux; au contraire, rien de plus naturel que cette expreſſion, qui ne ſignifie autre choſe qu'un effet violent du tonnerre.

Qu'ils défendent sa cause 1, & combattent pour lui;
Que la Nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire 2.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc 3;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang 4.
Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble 5,
Ainsi que le danger son audace redouble 6:

Page 341 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Qu'ils défendent sa cause, &c.* ». La querelle de la Ligue, dit-il, était-elle la cause de ce Général Flamand ? Le mot est fort impropre.

℞. D'Egmont, quoique Flamand, défend la cause de la Ligue; cette cause était comme la sienne : d'après cela, le mot, loin d'être impropre, est le vrai mot.

2. « *Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire* ». Cette fanfaronade de d'Egmont, dit-il, suffit-elle pour justifier le prodige ? Le Poëte ne pouvait-il pas montrer la vaine confiance de ce Guerrier, sans mettre en action les élémens ?

℞. Le Poëte, par ces vers & ceux qui les précèdent, a entendu montrer que d'Egmont présumait avantageusement de son courage, & se flattait de la protection du Ciel. On ne peut traiter cela de fanfaronade.

Page 342 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

3, 4, 5, 6. « *D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;*
» *Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.*
» *Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,*
» *Ainsi que le danger, son audace redouble* ».

Il fait ici quatre remarques. 1°. Il fallait le pronom *il* au lieu du mot *d'Egmont*, qui est quatre vers plus bas 2°. *Versé son sang*, quelle langue avons-nous, dit-il ? 3°. Ce *qu'il a blessé* serait superflu, quand le vers ne serait pas prosaïque. 4°. *Ainsi que le danger*, & dans le vers précédent, il y a *péril*.

℞. 1°. Il ne fallait pas le pronom *il*; le mot de *d'Egmont* n'est pas quatre vers plus bas. 2°. Ne dit-on pas *verser le sang ennemi*, *verser le sang innocent?* 3°. Ce troisième vers n'a rien de prosaïque; il peint au contraire le courage & l'intrépidité de Henri. 4°. Enfin, le mot *danger* n'est point une répétition après *péril*.

Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur 1.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite 2;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite.
D'Egmont, d'un coup plus sûr, eſt renverſé ſoudain;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein;
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent,
Et ſon âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords.
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière 3,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière 4,

Page 342 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur* ». Il prétend, 1°. qu'il faudrait dire *un ennemi*; 2°. que le Poéte a oublié qu'il a peint d'Egmont comme un Guerrier aſſez mépriſable.

℞. La première note ne mérite pas de réponſe. Pour la ſeconde, on peut dire au Critique que c'eſt lui qui a oublié que le Poéte, pages 316 & 317 du Commentaire, vers 129 juſqu'au 145 de ce Chant, a annoncé d'Egmont comme un jeune Guerrier plein de feu, impatient d'exercer ſa valeur, mais ſe fiant trop ſur ſon courage. Ce n'eſt pas là un fanfaron.

2. « *Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite* ». Il doute que *retarder* ſoit français dans cette acception, & il voudrait qu'il y eût *il* au-lieu de *Bourbon*.

℞. Ce mot eſt ici bien placé, il fait antithéſe avec la fin du vers.

Page 343, Notes 1 & 2.

3 & 4. « *Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,*
» *Sa mort anéantit votre vertu guerrière* ».
Il condamne le mot de *troupe*, enſuite il dit, pourquoi *jadis*?

℞. Il ne dit pas pourquoi le mot *troupe* lui déplaît, il aurait peut-être été fort embarraſſé d'en dire la raiſon : il demande pourquoi *jadis*? C'eſt que juſques-là les Eſpagnols avaient ſoutenu le ton

Pour la première fois, vous connûtes la peur 1.
L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée :
Les Chefs sont effrayés, les Soldats éperdus 2;

Ce n'est que depuis la bataille de Rocroi que l'Infanterie Espagnole a perdu sa réputation : enfin, comment la mort d'un particulier Flamand peut elle anéantir la valeur de la Nation Espagnole ?

de fierté qui leur était propre, & qu'on voit bien par les vers suivans, qu'ils en étaient bien déchus depuis la mort de d'Egmont, que le Critique appelle un particulier Flamand. Il y a de l'indécence à traiter ainsi le Général des troupes Espagnoles.

Page 343 *du Commentaire*, *Notes* 3 & 6.

1. « *Pour la première fois, vous connûtes la peur* ». Il prétend que cette pensée n'est pas plus vraie que celle des vers précédens, & qu'on pourrait mettre :

℟. Le Critique blâme cette pensée, & c'est la même qu'il rend dans ses vers; il n'est donc pas fondé à dire qu'elle n'est pas vraie : c'est une contradiction bien évidente, mais c'est un défaut très-fréquent chez lui.

« *Superbes Espagnols, Milice encor si fière,*
» *Vous fuyez ! que devient votre vertu guerrière* ?
» *Pour la première fois, connaissez-vous la peur?*
» *Ah! sans doute un esprit de vertige & d'erreur, &c.* ».

2. « *Les Chefs sont effrayés, les Soldats éperdus* ». Je ne dis rien de ce vers, ni des trois suivans; dit le Critique : on pourrait les supprimer sans faire tort à l'Auteur; mais je ne puis m'empêcher d'observer que Mayenne ne devait pas en ce moment rester dans le silence & dans l'inaction; il fallait le montrer ramenant de la main & de la voix

℟. Il est fort singulier que ce Critique dise avec confiance qu'on pourrait supprimer ce vers & les quatre qui suivent, qui expriment une déroute complette des troupes de la Ligue, & qu'il avance que Mayenne reste tranquile & dans l'inaction, puisqu'il devait voir le contraire par le vers qui suit cette description : *Mayenne en ce tumulte, &c.*

L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent;
Les uns sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course 1,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source 2.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi 3,
Affligé, mais tranquile, & maître encor de soi 4,

---

ses troupes au combat : il trouve la description de cette déroute mal écrite.

Enfin, le tableau que fait le Poéte de cette déroute est si parfait, qu'on ne peut attribuer ce qu'en dit ce Critique qu'à sa partialité.

Page 345 *du Commentaire*, *Notes* 1, 2, 3 & 4.

1, 2. « *Les flots couverts de morts interrompent leur course*,
» *Et le fleuve sanglant remonte vers sa source* ».
Il doute que le propre des flots étant d'engloutir, on puisse faire couvrir des flots par des morts; qu'il est vrai que les cadavres reviennent sur l'eau au bout de quelques jours, mais qu'il s'agit ici du jour même.

R. On croit être dispensé de répondre sérieusement à cette critique, qui est bien détruite par la beauté des vers.

3 & 4. « *Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi*,
» *Affligé, mais tranquile, & maître encor de soi* ».
C'est un étrange mortel, dit-il, que Mayenne; il est abattu, consterné avant la bataille, il est tranquile après la défaite.

R. A entendre le Critique, on oppose un bien pauvre adversaire à Henri; mais en lisant les vers 119 & suivans de ce Chant, & ceux qui suivent les deux qu'on vient de citer, on voit un Général prudent, mais courageux, qui, d'un œil assuré, voit le

Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle 1,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle 2.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux 3,
Accusait les Flamands, la fortune & les Cieux. —
« Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne 4.

---

danger, réprimant la fureur indiscrète de d'Aumale, l'engage à vivre pour son parti, & à le suivre pour réparer leurs pertes : est-ce là ce qu'on peut appeller un étrange mortel ?

Page 346 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,* » *Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle* ». Il dit que l'épithéte *assuré* est faible, que le second vers a une apparence de grandeur qui s'évanouït à l'examen, & qu'il y a de l'enflûre dans l'expression.

R. L'épithéte *assuré* exprime bien la force d'esprit de Mayenne; ce qui est prouvé par le vers suivant, dont l'idée est noble, quoi qu'en dise le Critique.

3. « *D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,* » *Accusait les Flamands, la fortune & les Cieux* ». Pourquoi les Flamands, dit-il ? Le Poéte vient de représenter les Espagnols comme les auteurs de la déroute. Je mettrais donc *le Flamand*, pour désigner d'Egmont.

R. Le Poéte n'a pas dit que les Espagnols fussent auteurs de la déroute; il a dit, vers 393 de ce Chant : *La mort anéantit votre vertu guerrière* ». Cela ne dit pas qu'ils étaient les auteurs de la déroute; & d'Aumale, que le Poéte représente d'un caractère impétueux, pouvait mettre cette cause sur les troupes qu'avait amenées d'Egmont, composées de Flamands sous la domination de Philippe II, qui depuis perdit une partie de ces provinces.

4. « *Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne* ». C'est ainsi, dit le Critique, que M. de Voltaire fait parler ses Héros.

R. Le Poéte a toujours peint le caractère de ses Personnages tel qu'il était; Mayenne est prudent, de sang-froid dans les plus grands dangers, mais courageux : on le voit dans les vers qui suivent immédiatement. D'Aumale, au contraire, est impétueux, intrépide jusqu'à la témérité. Le Critique voudrait insinuer que

» Quittez,

» Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine 1;

ce que dit d'Aumale : *Mourons, brave Mayenne*, est une lâcheté de sa part, une timidité, & que ce n'est pas ainsi qu'il faut faire parler des Héros. Cette critique est d'autant plus odieuse, que la Beaumelle, qui connaissait parfaitement ce Poème, n'ignorait pas que le caractère de d'Aumale y est toujours soutenu. On le voit par les vers 109 & suivans du quatrième Chant, en parlant de la Discorde : *Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris, sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.* Et par les vers 15 & suivans du dixième Chant, page 44 du second vol. de ce Commentaire, jusques & compris le quarante-troisième vers. On prie le Lecteur de jetter les yeux sur ces vers : *Les Ligueurs cependant, &c.* Il est donc clair que lorsque d'Aumale dit à Mayenne : *Mourons, brave Mayenne*, il entend qu'il faut défendre son Parti, & sacrifier sa vie. Quel cas peut-on faire d'un Critique d'aussi mauvaise foi ?

Page 347 du Commentaire, Note 1.

1. « *Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine* ». Il trouve qu'il n'y a dans ce vers ni force, ni harmonie, ni dignité ; qu'il y avait plus d'abattement que de fureur dans le propos de d'Aumale : enfin, ajoute-t-il, voilà une scène, & quoiqu'elle soit bien tardive, sèche, trop courte, peu intéressante, j'en remercie M. de Voltaire. Comment, continue-t-il, avec tant de talens pour le dramatique, n'en a-t-il pas mis dans sa Henriade ? tout y est récit ; les Acteurs n'y sont jamais en présence : c'est-là sans doute ce qui la rend si longue pour la plupart des Lecteurs.

R. 1°. Ce vers n'est pas susceptible d'harmonie ; Mayenne commande en Chef, il parle avec dignité à d'Aumale, puisqu'il dit qu'il est l'honneur de la Ligue, & qu'il compte qu'il réparera par sa valeur la perte qu'ils ont faite. Le Lecteur ayant ce vers sous les yeux, cette critique doit tomber d'elle-même. 2°. On a répondu en la note précédente au second objet de celle-ci.

Mais on ne peut s'empêcher d'observer que la critique de la troisième partie de cette note est une infidélité marquée, & pourrait faire impression dans l'esprit du commun des Lecteurs, qui, ne se rappellant pas exactement tout ce Poème, pourraient s'imaginer qu'effectivement le Poète a mis tout en récit, qu'il n'y a point de scènes, que les Acteurs n'y sont jamais en présence, comme le voudrait faire entendre ce Critique. Pour être persuadé de sa mauvaise foi, il ne

» Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur ;
» Vivez pour réparer sa perte & son malheur 1.
» Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
» De nos Soldats épars assemblent ce qui reste :
» Suivez-moi l'un & l'autre aux remparts de Paris ;
» De la Ligue, en marchant, ramassez les débris 2 ;

---

faut que jetter les yeux sur les vers 97 & suivans du premier Chant, scène entre Valois & Henri ; vers 218 & suivans du même Chant, entre Henri & le vieillard de Jersey ; vers 342 & suivans du même Chant, entre Henri & Elizabeth : le second & le troisième Chant, aussi entre Henri & Elizabeth ; vers 351 du cinquième Chant, entre Valois & Henri ; vers 83 & suivans du sixième Chant, entre Mayenne & Potier ; vers 165 & suivans du septième Chant, entre S. Louis & Henri ; vers 311 & suivans du même Chant, entre Henri & Mornay ; vers 48, entre Henri & Turenne ; & vers 107 & suivans du même Chant, entre Turenne & d'Aumale. On y voit avec quelle hardiesse ce Critique avance des faits faux, puisque les passages cités forment des scènes, & que les Acteurs y sont en présence.

Page 347 du Commentaire, Note 3.

1. « *Vivez pour réparer sa perte & son malheur* ». Il cite M. de Voltaire, qui dit que les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rithme, la cadence, la mélodie, & par la sage hardiesse des figures ; & ce n'est pas, dit il, le jour que M. de Voltaire a écrit cette maxime, qu'il a travaillé cet endroit de son Poëme.

R. Mais ce n'était pas ici le cas d'appliquer cette maxime. Cet endroit n'était pas susceptible de mélodie, de figures hardies, ni de cadence. Il y a de la force & de la noblesse dans les paroles de Mayenne : c'est tout ce qui convenait.

Page 348, Note 1.

1. « *De la Ligue, en marchant, ramassez les débris* ». Il demande, au sujet du quatrième vers, si c'est en marchant qu'on rassemble les débris d'une armée mise en fuite.

R. L'on dit qu'une armée est en marche. C'est dans ce sens que le Poëte a dit *en marchant*, & l'armée, dans sa marche, peut rassembler les troupes qu'elle rencontre, rien n'est plus clair.

« De Coligny vaincu surpassons le courage 1 ». —
D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage ;
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter.
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte 2,

Page 348 *du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *De Coligny vaincu, surpassons le courage* ». Il critique le mot *vaincu*, & au-lieu de *courage*, il dit qu'il faudrait *fermeté*. Il prétend enfin qu'il n'est ni naturel, ni décent que parmi tant de Héros, un Guise propose pour modèle à un Guise l'homme qui lui est le plus odieux.

R. On ne répondra autre chose à ces deux premières remarques, sinon qu'elles ne valent rien. A l'égard de la troisième, on dira qu'un homme tel que Mayenne, mettait à l'écart tout sentiment de haîne pour rendre la justice & l'estime qui étaient dues à un personnage tel que Coligny ; mais l'on voit que la haîne est une qualité inhérente à la façon de penser de ce Critique.

Page 349, *Note* 1.

2. « *Mayenne cependant, par une fuite prompte,*
» *Dans les murs de Paris courait cacher sa honte* ».
Il trouve que ces deux vers ne se lient pas aux précédens, & que, si on les relit en omettant la comparaison, on verra si ce tour, *Mayenne cependant courait*, est bien amené ; enfin, le moyen que prend Mayenne pour cacher sa honte, lui paraît assez mal choisi.

R. Voilà donc une critique qui n'est que conditionnelle ; c'est-à-dire qu'on n'y doit point avoir égard, parce qu'il serait ridicule de morceler des vers, pour avoir la douce satisfaction d'y trouver des défauts. Il aurait voulu que le Poëte eût dit comment d'Aumale échappa à Henri. Le Poëte a suivi l'Histoire relativement à la fuite de ce Général ; il est vrai qu'il le fait venir à Paris, au-lieu de Pontoise, mais cela est assez indifférent ; il devait s'occuper de Henri, qui est son Héros.

Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorer ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent 1;
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent 2;
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses Soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant, conduits en sa présence 3,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence 4.

Page 350 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1, 2. « *Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent ;*
» *Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.*
Il fait ici deux notes sur le premier vers ; il dit que ce prodige se fit apparemment *incognitò* ; car s'il s'était manifesté sur la terre, le Poéte aurait dit quelle impression il fit sur les esprits. Sur le second vers, il dit que le Poéte place au Ciel ce que les Mythologues placent aux Enfers ; il prétend que cette fiction a un défaut, en ce qu'elle fait faire aux Bourbons un voyage inutile ; que ce spectacle disparaît aussi brusquement qu'il s'est formé.

℟. Il s'agit ici, comme on va le voir, de l'apparition de S.-Louis. Le Poéte emploie un stile figuré, majestueux, quand il dit : *Les voûtes des Cieux s'entr'ouvrirent.* La critique n'est donc pas juste, non plus que celle du second vers au sujet des *mânes*. Le Poéte, dans un Poème Chrétien, n'est pas assujetti à suivre la Mythologie Payenne.

Page 352, Notes 3 & 4.

3, 4. « *Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,*
» *Attendaient leur arrêt dans un profond silence* ».

℟. Cette critique n'est pas fondée ; il n'y a rien de désagréable dans ces deux vers ; la construction n'est pas vicieuse ;

Le mortel désespoir, la honte, la terreur 1,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur 2.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace 3,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace. —
« Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
» Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
» Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître 4,

Les deux *en*, dit-il, avec *tremblant*, & deux *dans*, forment une répétition désagréable. La construction de cette phrase est vicieuse, parce que, *en tremblant*, ne se rapportant ni à *captifs*, ni à *conduits*, est trop éloigné d'*attendaient*, auquel il se rapporte; j'aimerais mieux, dit-il, *attendent leur arrêt*, & je préférerais *morne* à *profond*, cela ferait image.

il n'est pas vrai que le mot *dans* y soit répété, & l'épithéte de *profond* est plus expressive que celle de *morne*; elle marque plus de respect.

Page 352 *du Commentaire*, *Notes* 3, 4 & 5.

1, 2. « *Le mortel désespoir*, *la honte*, *la terreur*,
» *Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur* ».
1°. *La honte & la terreur* lui paraissent faibles après *désespoir*, sentiment qui absorbe les autres. 2°. Il ajoute que le Poéte a voulu dire que ces captifs avaient leur malheur peint dans leurs yeux.

R. 1°. Ces trois sentimens sont différens; on peut être désespéré sans être honteux, sans avoir de terreur. 2°. On peut dire ici que le Critique gâte ce qu'il touche; il affaiblit le tableau que fait le Poéte des différens sentimens que l'on découvrait dans les yeux de ces captifs: on y voyait le désespoir, la honte & la terreur; c'est ce qu'il fait entendre.

3. « *Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace* ». Remarquez, dit il, pour la rareté du fait, que dans l'espace de sept vers, les yeux des Acteurs sont décrits trois fois.

R. Il n'a pu rien dire contre la beauté du tableau que fait le Poéte, tant de la bonté de Henri, que de l'ardeur des Soldats Français; il fait des efforts pour critiquer le stile.

Page 353, *Note* 1.

4. « *Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître* ». Il pré-

R. Il est vrai que si le Poéte avait voulu dire: *Reconnaissez*,

» Voyez qui de nous deux a mérité de l'être.
» Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
» Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi 1,
» Choisissez ». — A ces mots d'un Roi couvert de gloire,

---

tend que ce ne serait pas ainsi que se serait exprimé quiconque aurait voulu dire : *Reconnaissez*, *nommez un Souverain qui décide entre Mayenne & moi.* Cependant le Poéte a voulu dire : *De Mayenne ou de moi*, *qui prenez-vous pour Maître ?* ou bien *entre Mayenne & moi*, *choisissez-vous un Maître.* *nommez un Souverain qui décide entre Mayenne & moi*, il ne se serait pas expliqué comme il a fait ; aussi n'est-ce pas là ce qu'il a voulu dire. Il n'a pas proposé de tiers ; mais il a dit avec noblesse, & pour ainsi dire, impérieusement : *Entre Mayenne & moi*, *reconnaissez un Maître*, après leur avoir laissé le choix de rester ses ennemis ou ses sujets.

Page 353 *du Commentaire*, *Note* 2.

1. « *Allez gémir sous elle*, *ou triomphez sous moi* ». *Gémir*, dit-il, n'est peut-être pas le mot ; *ramper* vaudrait mieux. Ce discours est beau, ajoute-t-il, mais il n'y a que de la noblesse ; je n'y trouve pas ce ton de bienfaisance, ni ces sentimens paternels dont le cœur de Henri IV était rempli ; c'était ici la place du pathétique. Pour faire parler le Héros d'une manière attendrissante, il ne fallait que copier ses Historiens, & sur-tout ses manifestes : ce n'est pas la matière qui a manqué à l'Artiste.

R. Il a toujours la fureur de réformer le Poéte ; il ne voit pas que le mot *gémir* convient mieux que *ramper*. En effet, quoi de plus humiliant pour des prisonniers de guerre, que d'être forcés de servir sous un autre Maître, de subir son joug ? Le mot *ramper* est bas, & ce n'est pas ici le cas. Il aurait mieux fait de ne pas mettre au jour cette ineptie. Ces vers sont beaux, dit-il, mais il n'y a que de la noblesse & aucun sentiment de bonté paternelle. Eh ! que veut donc dire ce vers : *Esclaves de la Ligue*, *ou compagnons d'un Roi ?* Il se les assure pour ainsi dire, & il les encourage par ces mots pleins de grandeur, *ou triomphez sous moi*, *choisissez.* Il faut donc convenir que le Poéte a fait dire au Héros tout ce qui convenait à sa grandeur d'âme & à la bonté de son cœur ; il n'était pas question de relater d'autres faits historiques : celui-ci est assez frappant ; d'ailleurs, on verra, par les vers suivans, la vive impression qu'il fit sur tous les cœurs.

Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus 1.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haîne;
Sa valeur les vainquit, sa bonté les enchaîne 2;
Et s'honorant déjà du nom de ses Soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le tranquile vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses Guerriers il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang 3,

Page 353 *du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *Contens de leur défaite*, *heureux d'être vaincus* ». Il prétend qu'il faudrait *s'estimer*, ou *s'estimant heureux*; (ce qui est ici sous-entendu) licence que ne permet pas notre langue; & que le Poéte aurait dû mettre dans la bouche d'un des captifs, ce qu'il met dans un récit peut-être ampoulé.

R. 1°. Ce vers est très-intelligible, sans sous-entendre le mot *s'estimant*. On les voit contens, heureux d'avoir un vainqueur tel que Henri; rien n'est plus clair. 2°. La leçon qu'il donne au Poéte est ridicule; la contenance de ces prisonniers marquait leur satisfaction; ce qui est bien exprimé par ce vers.

Page 354, *Note* 1.

2. « *Sa valeur les vainquit*, *sa bonté les enchaîne* ». Il prétend qu'il faut *les a vaincus*; il fait à ce sujet un long Commentaire pour distinguer l'aoriste du parfait.

R. Le Critique aurait raison, s'il y avait ici parité de tems. Le Poéte savait comme lui qu'on ne se sert pas de l'aoriste pour parler d'une chose qui s'est passée dans le jour; mais ici il est impossible que ce fut dans le même jour que l'affaire se fût passée.

Page 355, *Note* 1.

3. « *Ce n'est plus ce lion qui*, *tout couvert de sang* ». Il prétend que les deux vers qui précèdent celui-ci, & les trois qui le sui-

R. Ces vers: *Et s'honorant déjà du nom de ses Soldats*, *pour expier leur crime ils marchent sur ses pas*, amènent natu-

Portait avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'eſt un Dieu bienfaiſant qui, laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté 1,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;

---

vent, devraient être placés avant le diſcours de Henri ; que cette ſituation eſt totalement manquée, & qu'il faut mettre *poſant* au-lieu de *laiſſant* ; *laiſſant ſon tonnerre* n'étant pas français.

relleme̅nt les ſix vers que le Critique voudrait tranſpoſer, & qui ſont bien placés immédiatement avant ceux-ci : *Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté, la paix a mis les traits de la ſérénité.*

Page 355 *du Commentaire, Note* 5.

1. « *Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,*
» *La paix a mis les traits de la ſérénité* ».

Ces vers, dit-il, ſont de la dernière main de l'Auteur, & ne ſont pas meilleurs que ceux dont ils ont pris la place. Ces mots pompeux & ſonores ſont plus faibles que le trait qui les précéde, *ce n'eſt plus ce lion*, & d'ailleurs, ne ſignifient pas aſſez pour l'eſpace qu'ils occupent. Quelle eſt ici la paix qui rend Henri ſerein dans le feu de la guerre ? Sûrement l'Auteur a eu dans l'eſprit le mot *humanité* ; & puis mettre les traits de la ſérénité ſur un front, quel ſtile ! On peut changer ainſi ces deux vers :

℞. On voit que c'eſt pour donner deux vers de ſa façon, que le Critique a fait ce long Commentaire. 1°. Il dit que ces deux vers en ont remplacé deux autres qu'il ne cite pas, & qui ne ſont pas dans les variantes des dernières éditions. 2°. Il trouve que ces épithétes ſont pompeuſes & ſonores, mais plus faibles que *ce n'eſt plus ce lion*, qui les précéde : c'eſt qu'il n'en ſent donc pas la force. Enfin, quoi qu'en diſe le Critique, ces vers ſont pompeux, ſonores & pleins de majeſté ; ils préſentent à l'idée la douce ſatisfaction que reſſent Henri de donner la paix à ſes Sujets ; cette ſatisfaction ſe manifeſte ſur ſon front.

« *Sur ce front menaçant, la tendre humanité*
» *A ramené les traits de la ſérénité* ».

Et ſur tous leurs dangers & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux, la prompte meſſagère 1,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pôle à l'autre, & remplit l'univers;
Ce monſtre, compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute & la crédulité,
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire 2.

Page 356 du Commentaire, Note 1.

1. « *Du vrai comme du faux, la prompte meſſagère* ». Il trouve que Virgile a mieux dit: *Tam ficti pravique tenax quàm nuncia veri.* Remarquez, dit-il, ce *tenax pravi.*

℞. L'un & l'autre de ces deux Poétes ont très-bien exprimé la Renommée, chacun d'une manière élégante: tout ce qu'on peut ajouter ici, c'eſt que les mots *tenax pravi*, qu'il fait remarquer, conviennent parfaitement à ce Critique.

Page 357, Note 2.

2. « *Du Héros de la France annonçait la victoire* ». Voilà, dit le Critique, tout ce que fait la Renommée: c'était bien la peine de la perſonnifier & de la peindre! Virgile la perſonnifie, mais il lui fait jouer un rôle. Ce long préambule, dit il, pour dire: *On apprit en tous lieux la bataille d'Ivry*, me paraît auſſi étrange, qui ſi, pour dire *Céſar vainquit Pompée*, on commen-

℞. Le Poéte n'a pas fait un long préambule; il a perſonnifié la Renommée: cette deſcription eſt une figure convenable à l'Epopée, qui doit être embellie par l'imagination du Poéte. C'eſt par là qu'il intéreſſe; il y a plus, c'eſt que s'il s'était borné à dire que le bruit de cette bataille ſe répandit par-tout, le Critique aurait dit que c'était le cas de s'étendre davantage en perſonni-

Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté ;
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris ! infidèles Ligueurs !
O Citoyens trompés ! & vous, Prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos Temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent 1.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits 2 ;
Vaincu, mais plein d'espoir, & Maître de Paris 3,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,

çait par personnifier la Victoire, & par la peindre au long avec tous ses attributs.

fiant la Renommée ; car il ne peut s'empêcher de contredire : c'est ce qu'on va voir dans la note suivante.

Page 358 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent* ». Il me semble, dit-il, que cette description de la douleur des Parisiens est manquée ; il faudrait lui donner plus d'étendue, surtout après une si longue apostrophe.

R. Cette critique justifie bien ce qu'on vient de dire. Il trouve que la description de la Renommée est trop longue, quoique le sujet fût susceptible d'étendue, & ici, où il n'y a rien que de triste, il demande une longue description.

2. « *Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits* ». Il trouve ridicule ce mot *hélas !*

R. Ce mot est très-bien placé ; il fait voir jusqu'à quel point Mayenne abusait de la crédulité des Ligueurs.

3. « *Vaincu, mais plein d'espoir, & Maître de Paris,* » *Sa politique habile, au fond de sa retraite* ».
Il dit que le mot *retraite* ne convenait pas à Mayenne, étant rentré dans Paris, & que la construction de ces deux vers est mauvaise.

R. Cette construction est bonne ; c'est une inversion élégante ; il y en a une infinité d'exemples dans nos meilleurs Poëtes. Ces mots *au fond de sa retraite* sont placés. C'est à Paris que Mayenne s'était retiré : c'était donc là le lieu de sa retraite.

Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite 1.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
En cachant sa disgrace il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Discorde en frémit, & redoublant sa rage : —
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poison, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.

Page 358 du Commentaire, Note 5.

1. « *Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite* ». Il dit que Mayenne est représenté fuyant du combat à toute bride, & que pour l'achever de peindre, on le montre fuyard empressé de se décréditer par un mensonge grossier. Car, comment déguiser un fait si voisin, si récent, attesté par cent-mille témoins, & par l'imposteur lui-même ? Il est fondé sur l'Histoire. Mayenne écrivit aux Ligueurs étrangers, à Sixte V, à Philippe II, des lettres où il diminuait la perte & éxagérait ses ressources.

R. *Sa politique habile* exprime les ressorts que Mayenne employait pour persuader les Ligueurs. Il n'est pas vrai que le Poéte l'ait représenté fuyant à toute bride ; il a dit qu'il s'était retiré. Enfin, le Poéte ne montre pas Mayenne comme un homme empressé de faire un mensonge grossier, mais comme un Guerrier qui n'est point abattu de sa défaite, ayant des espérances, & aveuglé par son ambition : c'est ce qui est prouvé par les lettres qu'il écrivit, tant au Pape qu'au Roi d'Espagne, dont il espérait tirer des secours.

N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui. —
Elle dit ; & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haîne,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



La Henriade Chant IX.



C. Eisen inv. — J. Aliamet Sculp.

CHANT NEUVIÈME*.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame d'Estrée, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,

Page première du second Volume du Commentaire.

* La Beaumelle convient que ce Chant est sans contredit le mieux écrit; qu'on y trouve des vers heureux qui coulent d'une veine féconde: *Liquidus puroque simillimus amni.* Le Poéte a répandu avec profusion l'agrément sur cent tableaux charmans. C'est un tribut qu'il ne peut s'empêcher de rendre au Poéte.

Mais il dit, 1°. qu'ici c'est un épisode dont une partie est une fiction, & l'autre une historiette plus que libre.

2°. Que c'est mal-à-propos mêler le sacré avec le profane, que d'employer, dans un Poéme

Rx 1°. Cet épisode, qui contient une fiction, est mal-à-propos traité d'historiette. Tout le monde connaît l'histoire des amours de Henri avec Gabrielle d'Estrées: c'est ce qui fait le sujet de ce Chant. Le Poéte l'a traité avec le brillant & l'élégance dont la matière était susceptible; il y a, à la vérité, peint l'amour avec les couleurs les plus vives, les plus séduisantes; mais loin d'être sorti des bornes de la décence, après l'avoir exposé sous le coloris le plus flatteur, il fait voir, avec la même force, les maux qui en sont la suite par ce qu'il dit, vers 37 & suivans,

S'élève un vieux Palais, respecté par les tems :
La Nature en posa les premiers fondemens ;

Chrétien, le systême mythologique, au point d'en faire le pivot sur lequel roule tout un Chant.

3°. Que le Héros est avili par cet épisode ; qu'il n'en résulte aucun avantage pour l'intrigue, aucun obstacle pour le dénouement ; qu'on peut pardonner les fautes que produit un violent amour, mais qu'on n'a pas la même indulgence pour celles que produit le goût des plaisirs.

4°. Que si le Héros était si pressé d'avoir une maîtresse, pourquoi s'éloignait-il de Paris ? N'avait-il pas Montmartre à sa portée ? Du moins il aurait pu donner, du lit de l'Abbesse, ses ordres pour le siége.

5°. Que l'amour est indigne du Poëme héroïque, s'il n'est une passion ; que ce n'est qu'un libertinage ; qu'à peine Gabrielle a-t-elle vu Henri, qu'elle est émue ; que Henri abandonne un siége, non pour obéir à son cœur, mais pour satisfaire ses sens ; qu'il jouit comme un Hercule, & part comme un Page surpris par son Gouverneur ; que Gabrielle n'a pas même l'honneur d'être séduite, elle se précipite dans les bras du premier homme qui entre dans son château ; qu'au-lieu de chanter les jusqu'au 64. On ne peut faire voir plus clairement le danger qu'il y a de se livrer à l'amour. Cependant, à entendre le Critique, il semblerait que le Poéte se serait plû à exprimer tout le beau de cette passion, qu'il aurait poussée jusqu'à l'indécence, & qu'il en aurait caché les dangereuses suites.

2°. Le Poéte n'a pas, comme voudrait l'insinuer le Critique, mêlé le sacré avec le profane. Il a mis en Chypre le lieu de la scène, comme il a mis à Rome la demeure de la Politique, parce que les Peuples de l'isle de Chypre ont toujours passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe. On ne doit pas, dit le Poéte, regarder l'amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion réprésentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent. Si l'on a donné à cette passion personnifiée les mêmes attributs que leur donnaient les Payens, c'est que ses attributs allégoriques sont trop connus pour être changés : l'Amour a des fléches, la Justice, une balance. Sur cela, on peut consulter Boileau :

« *C'est d'un scrupule vain s'alarmer vainement ;*
» *C'est vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément :*

Et l'Art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.

» *Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,*
» *De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,*
» *De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;*
» *Ou le Tems qui s'enfuit un horloge à la main;*
» *Et par-tout, des discours, comme une idolâtrie,*
» *Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie* ».

sentimens généreux & tendres de deux cœurs vertueux, le Poéte chante des plaisirs de guinguette, & ses hymnes se sentent de la sainteté du lieu.

6°. Que M. de Voltaire est le seul Poéte qui n'ait rien dit au cœur dans l'Epopée.

Enfin, il aurait voulu qu'au lieu de faire Henri amoureux de Gabrielle, ce Prince eût répondu à l'amour qu'avait pour lui la Comtesse de Grammont, qui était de son parti, & qui l'aimait; que la Duchesse de Montpensier, éprise du Héros, (ce sont ses termes) furieuse d'apprendre qu'elle a une rivale, soulevât le Ciel & l'Enfer pour venger sa passion & sa beauté méprisée. Il commence, d'après cela, un plan qu'il n'a pas la force d'achever, où il fait jouer à la Comtesse de Grammont, déguisée en Officier, le rôle le plus romanesque.

3°. Cet épisode ne présente rien qui puisse faire tort à la gloire de Henri. Gabrielle d'Estrée était d'une famille illustre, fille & petite-fille de Grand-Maître d'Artillerie. Il en devint amoureux pendant les guerres civiles; & si l'on peut pardonner, suivant le Critique, les fautes que produit un violent amour, on doit avoir cette indulgence pour ce Roi: il ne pouvait vivre avec sa femme, qui favorisait ses ennemis, & qu'il fut ensuite obligé de répudier. D'ailleurs, ce Prince, quoique très-épris des charmes de Gabrielle, à la simple vue de Mornay, s'arrache d'auprès d'elle pour joindre son armée. Loin donc d'être avili par cet épisode, il n'est que plus estimable d'avoir préféré son devoir & son honneur à ses plaisirs: au surplus, le Poéte s'est exprimé de façon à ne pas donner prise à cette critique. Il n'a pas passé les bornes de l'honnêteté.

4°. Il n'en est pas de même du Critique, qui a l'indécence de

Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.

---

mettre en jeu l'Abbesse de Montmartre, & de s'exprimer en termes qui blessent les oreilles les moins délicates.

5°. Il n'est pas pas possible de donner une idée plus désavantageuse que fait le Critique, des amours de Henri & de Gabrielle. A l'entendre, Gabrielle se livre d'elle même au premier homme qui entre dans son château : ce n'est point à la séduction qu'elle cède; elle se précipite dans ses bras, & Henri abandonne un siége, non pour obéir à son cœur, mais pour satisfaire ses sens. Voilà un tableau bien différent de celui qu'a peint le Poéte. Lisez les vers 173 & suivans de ce Chant :

« *Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,*
» *Qui rend des passions le joug inévitable;*
» *Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,*
» *D'aucun Amant encor n'avait reçu les vœux, &c.* ».

Le Poéte fait plus, il feint que l'Amour, pour séduire Gabrielle, enchante son séjour : il décrit, de la manière la plus flatteuse, les charmes que ce Dieu emploie, & dit, vers 229 & suivans :

« *Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?*
» *Par un charme indomptable elle était attirée;*
» *Elle avait à combattre, en ce funeste jour,*
» *Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour, &c.* ».

Est ce là le portrait d'une femme qui se rend au premier venu? D'un autre côté, le Poéte présente Henri qui, se disposant à partir pour joindre son armée, voit Gabrielle, est épris de sa beauté, & est retenu malgré lui : ce qu'il exprime par les vers 233 & suivans de ce Chant :

« *Quelque tems de Henri la valeur immortelle*
» *Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;*
» *Une invisible main le retient malgré lui,*
» *Dans sa vertu première il cherche un vain appui;*

Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclorre
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore;

» *Sa vertu l'abandonne, & son âme enivrée*
» *N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée* ».

Voilà Henri passionnément amoureux de Gabrielle: il veut rejoindre ses drapeaux; sa passion violente le retient: Mornay arrive. Le Poëte dit, vers 312:

« *Il voit Mornay paraître; il le voit, & rougit;*
» *L'un de l'autre en secret ils craignent la présence.*
» *Le Sage en l'abordant garde un morne silence;*
» *Mais ce silence même, & ces regards baissés,*
» *Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.*
» *Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse...*
» *Rarement de sa faute on aime le témoin;*
» *Tout autre, de Mornay eût mal connu le soin.* —
» *Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;*
» *Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.*
» *Viens; le cœur de ton Prince est digne encor de toi:*
» *Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rends à moi.*
» *Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie,*
» *De ce honteux repos fuyons l'ignominie,*
» *Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné*
» *Aime encor les liens dont il fut enchaîné:*
» *Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.*
» *Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;*
» *Et bientôt dans Paris répandant la terreur,*
» *Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur* ».

Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & sereins,

Voilà un portrait qui est bien différent de celui qu'a fait si malignement le Critique : on y voit un Prince qui préfère son devoir & le bien de ses Peuples à ses plaisirs, qui a l'âme assez droite, assez pure, pour savoir gré à Mornay de la démarche qu'il a faite pour le ramener à lui-même. Cet amour est donc présenté comme une violente passion, tant de la part de Henri que de celle de Gabrielle, & non une simple passade, un libertinage, comme veut l'insinuer le Critique. Il y a plus, c'est que lui-même le reconnaît dans sa note, page 29 du second Volume de son Commentaire, où il s'exprime ainsi, au sujet de ce vers : *N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.* « Les Catons, dit-il, pourront ne » pas trouver ce vers assez grave pour l'Epopée : pour moi, je » pense que cette image représente avec énergie l'ivresse d'une vive » passion ». Cet amour pouvait donc, d'après le Critique même, entrer dans un Poème épique. Si l'Auteur a répandu avec profusion (pour se servir des termes de la Beaumelle) l'agrément sur cent tableaux charmans, c'est que le sujet en était susceptible.

6°. Ce Critique prétend que le Poète n'a rien dit au cœur dans l'Epopée. Il y a cependant peu de Poètes qui aient si bien connu & si bien caractérisé les différentes sensations dont le cœur est affecté, soit de joie, de tristesse, de tendresse, de haîne, de pitié, de mépris, de douceur, de violence, d'humanité, de férocité. On en trouve une infinité d'exemples dans la Henriade. Pour s'en convaincre, on peut lire les vers 284 & 354 du premier Chant ; les vers 207, 209, 230, 335, 348 du second Chant ; les vers 303 du troisième, 468 du quatrième, 344 du cinquième, 121 du septième, 259, 273 du huitième, 339 du neuvième, & 139 du dixième, & l'on verra l'injustice de ce Critique.

Enfin, les amours de Gabrielle avec Henri sont trop connus, ont eu trop de suite, pour que le Poète ne les célébrât pas plutôt que ceux de la Duchesse de Montpensier & de la Comtesse de Grammont, dont le roman proposé par ce Critique eût prêté au ridicule.

Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleſſes 1.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et, dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré, les Grâces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle Volupté, ſur un lit de gazons 2,
Satisfaite & tranquile, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,

Page 10, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleſſes* ». Il dit que le mot *honte* eſt mal choiſi, tant pour le ſens que pour le ſon.

R. Le Critique, comme on vient de le voir, a reproché au Poéte d'avoir été trop libre, & ici, il le blâme de s'être ſervi du mot *honte*, qui fait voir le faux des plaiſirs de l'amour; c'eſt une vraie contradiction.

Page 11, Note 2.

2. « *La molle Volupté, ſur un lit de gazons* ». Il fallait, dit-il, donner à la Volupté un lit de fleurs, un lit de roſes. Doit-elle, ajoute-t-il, être moins bien couchée que les Sybarites ſes Sujets?

R. On doute que des Amans ſe trouvent mieux ſur des lits de roſes que ſur un gazon.

Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance;
Les Plaisirs amoureux, & les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée 1;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur 2,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:

Page 11, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *De ce Temple fameux, telle est l'aimable entrée* ». Je doute, dit il, que l'épithéte *aimable* plaise à tout le monde; & l'on vient de voir *aimable Maître*.

R. Cette épithéte convient très-bien au sujet; & *aimable Maître* n'étant que quinze vers plus haut, ce mot peut être placé ici.

Page 12, Note 2.

2. « *Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur* ». Il craint beaucoup que *la peur* ne soit de trop dans cette énumération. Il dit que cette description est traitée, par M. Fréron, d'amplification de Collége: il est bien sévère, ajoute-t il; & ce qui peut le justifier, c'est que ce jugement ne vient qu'après une autre peinture de l'amour, faite par Rousseau, qui est fort supérieure à celle-ci: *Epître à Madame d'Ussé.* Il ne peut cependant s'empêcher de dire: voilà une magnifique description de l'Amour & de son pouvoir.

R. Il est certain que les amans peuvent souvent avoir des sujets de crainte: ainsi ce mot n'est pas déplacé. A l'égard de la critique de M. Fréron, il a raison de dire qu'elle est bien sévère, elle est même un peu suspecte.

La Haîne & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux baignés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix ou la guerre;
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs 1.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

---

1. Voilà, dit le Critique, une magnifique deſcription de l'Amour & de ſon pouvoir; elle annonce ſans doute un grand événement. Détrompez-vous, c'eſt pour en venir à une ſimple jouïſſance.

R. Rien n'eſt plus déplacé que cette critique: on a fait voir au commencement de ce Chant que les amours de Henri & de Gabrielle n'étaient pas une paſſade; qu'ils avaient pour principe une violente paſſion, & que cette intrigue pouvait entrer dans un Poëme épique; qu'il fallait toute la prudence de Mornay, & la confiance qu'avait en lui ce Prince, pour l'arracher de ce ſéjour. D'ailleurs, dans le plan que propoſe la Beaumelle, les amours de la Comteſſe de Grammont n'ayant pas eu de ſuite, l'on aurait eu raiſon de dire qu'ils ſe feraient bornés à une ſimple jouïſſance: ce qu'on ne peut pas dire des amours de Gabrielle.

La Discorde soudain conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage;
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang & les yeux enflammés :—
Mon frère, lui dit-elle 1, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles 2 ?
Ah! si de la Discorde, allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison 3,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrâse mes serpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans 4.

Page 13, *second Vol. du Commentaire*, *Notes* 3 & 5.

1. « *Mon frère, lui dit-elle* ». La Discorde, dit le Critique, était-elle sœur de Cupidon? Dès qu'on emprunte une fiction de la Mythologie, tous les traits doivent y être conformes.

℟. Les Rois s'appellent frères, quoiqu'ils ne soient point parens; le Poéte peut donc prendre cette licence, sans pécher contre la Mythologie. L'idée de faire l'Amour frère de la Discorde, est juste.

2. « *Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles* » ? Il prétend qu'on ne dit point que des fléches sont invincibles.

℟. C'est une figure qui s'entend bien; c'est-à-dire qu'il n'est pas possible d'en éviter les coups.

Page 14, *Notes* 1 & 3.

3. « *Ah! si de la Discorde allumant le tison,*
» *Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison* ».
Il dit qu'on ne mêle pas du poison avec des fureurs: ces deux mots *tison* & *poison* sont des figures disparates.

℟. Cette figure caractérise bien l'animosité de la Discorde, & n'est pas susceptible de critique.

4. « *Ses mains joignent l'olive*

℟. Le mot *joignent* marque

La Clémence avec lui, marchant d'un pas tranquile,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va, sous ses étendards, flottans de tous côtés 1,
Réunir tous les cœurs, par moi seule écartés 2.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre :
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner 3.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course;
Vas de tant de hauts faits empoisonner la source 4.

---

aux lauriers triomphans ». Il trouve que, pour parler exactement, il faudrait *joindront*, ou *vont joindre*; & il doute fort qu'on puisse dire que des lauriers sont triomphans.

bien mieux le dépit de la Discorde, qui croit déjà voir le triomphe de Henri. *Triomphans* est le mot propre; le laurier étant l'attribut, le symbole du triomphe.

Page 14, second Vol. du Commentaire, Notes 4, 5 & 6

1, 2. « *Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,*
» *Réunir tous les cœurs, par moi seule écartés* ».
Il prétend que *flottans de tous côtés* est une cheville, & que *écartés* pour *divisés* n'est pas heureux.

℟. Les mots *flottans de tous côtés*, loin d'être une cheville, donnent une idée de grandeur de l'armée de Henri, & d'une victoire prochaine. Pour le mot *écartés*, il est synonime à *divisés*.

3. « *De cent chaînes d'airain, son bras va m'enchaîner* ». Il n'aime point *enchaîner de cent chaînes*. Sans doute, dit-il, l'Auteur a cherché un autre mot, qui manque à notre langue.

℟. Le Poéte n'a pas eu besoin de chercher un autre mot; il ne pouvait s'exprimer plus énergiquement : sa pensée, présente Henri ne combattant que pour parvenir à une paix durable.

Page 15, Note 1.

4. « *Vas de tant de hauts faits empoisonner la source* ». On ne conçoit pas, dit-il, comment

℟. Cela se conçoit aisément en lisant les vers suivans : *C'est toi, tu t'en souviens, &c.* Il est à

Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu;
Vas dompter ſon courage au ſein de la vertu 1.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi le ſoin de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers:
Dans ſes ſuperbes mains vas flétrir ſes lauriers;
Vas du myrte amoureux ceindre ſa tête altière;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière;
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien 2:

---

l'amour pouvait faire tout cela en amolliſſant le cœur de Henri. Il eſt vrai que Bayle a dit que Henri IV aurait été le plus grand des Capitaines, s'il avait été Eunuque; mais on s'eſt moqué de lui, & M. de Voltaire tout le premier.

préſumer que ce Critique n'a jamais ſenti bien vivement les effets de cette paſſion.

Page 15, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Vas dompter ſon courage au ſein de la vertu* ». Plaiſant conſeil, dit-il! *Dans le ſein des plaiſirs*, à la bonne heure; mais *au ſein de la vertu!* L'Amour pouvait répondre à la Diſcorde: *Non eſt divinum, non eſt mortale quod optas.*

℟. C'eſt pour citer un vers latin que la Beaumelle a fait cette note, qui n'a pas ici d'application. Sa critique ne détruira point la beauté de cette antithéſe. *Dompter ſon courage au ſein de la vertu* eſt une expreſſion bien plus forte qu'*au ſein des plaiſirs.* D'ailleurs, il n'était pas encore queſtion de Gabrielle.

Page 16, Note 1.

2. « *A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien* ». On craint, dit-il, que l'Amour, favorable

℟. Voilà un aſſez long commentaire, pour dire que les amours de Henri ne ſont qu'une

» Viens,

» Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien ».
Ainsi parlait ce monstre ; & la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs 1,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs 2.
Il s'arme cependant de ses fléches dorées ;

---

aux vœux de la Discorde, ne forme le nœud de quelque intrigue honteuse, un nœud difficile à rompre, & que Henri ne reçoive dans son absence quelque échec qui diminuera sa gloire & retardera sa conquête : on s'alarme pour lui, on veut savoir s'il échappera au piége ; mais on est bien surpris, quand on voit qu'on s'est agité mal-à-propos, & que tout cet appareil n'aboutit qu'à une fantaisie, une passade. Il dit que le mot *cours* n'est que pour remplir la mesure.

fantaisie : on a suffisamment fait voir le faux de cette critique. A l'égard du mot *cours*, il n'est pas pour remplir la mesure ; il exprime bien l'esprit violent & malfaisant de la Discorde.

Après tout le verbiage de ce Critique, on est étonné qu'il dise : ces vers & beaucoup d'autres de ce discours, ont ceci de commode, que de quelque façon qu'on les arrange, ils se trouvent toujours bien arrangés. Les bons vers, dit-il, ont de la rondeur, & ne peuvent être remplacés par d'autres, ni les remplacer. Il cite Horace : *Gratis dedit ore rotundo Musa loqui.* Pourquoi donc, lui dira-t-on, vous acharner à la critique ?

Page 16, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1 & 2. « *L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,*
» *D'un souris fier & doux répond à ses fureurs* ».

Il lui semble, 1°. que *l'Amour qui l'écoutait* est une mauvaise cheville. 2°. Voilà, dit-il, toute la réponse de l'Amour au long plaidoyer de la Discorde. Voilà, dira-t-on, une Déesse bien babillarde, & un Dieu bien taciturne.

R. 1°. Ce qu'il y a de mauvais ici n'est pas *l'Amour qui l'écoutait ;* mais c'est cette note, qui n'est pas juste. 2°. La Beaumelle convient que ce discours est très-beau ; sa critique donc tombe d'elle-même, tant pour la Discorde, que pour l'Amour, qu'il appelle taciturne, puisqu'on voit par les vers suivans, que ce Dieu ne perd pas un instant pour satisfaire la Discorde ; il vole aux champs Français.

Il fend des vaſtes Cieux les voûtes azurées ;
Et, précédé des Jeux, des Grâces, des Plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aîle des Zéphirs.
Dans ſa courſe d'abord il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe 1, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile 2,

Page 17, ſecond Vol. du Commentaire, Note 4 & 5.

1. « *Veniſe* ». Quel rapport, dit-il, a Veniſe avec l'Amour ? Il fallait continuer à promener ce Dieu dans des climats où il eût exercé ſa puiſſance.

℟. Il faut avouer que ce Critique ſe regarde comme un bien habile maître, un ſecond Horace très-capable de donner des règles pour le Poème épique ; il veut guider notre Poéte ; mais il ne s'apperçoit pas qu'il ſe trompe ſouvent, & ſinguliérement ici : il s'eſt plaint que l'Amour ne répondait pas à la Diſcorde ; & lorſqu'il le voit voler pour exécuter plus promptement ce qu'elle exige de lui, il voudrait qu'il s'amusât en chemin pour faire des conquêtes : cela n'eſt pas conſéquent.

2. « *Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile* ». L'Amour, dit-il, prend le chemin des Ecoliers. Que va-t-il faire en Sicile, qui n'eſt point ſur ſa route ? Il ſemble que l'Auteur le faſſe voyager par mer, & qu'il ait oublié que l'Amour a des aîles, ou du moins, qu'il a emprunté celles des Zéphirs.

℟. On vient de voir dans l'inſtant que le Critique aurait voulu que l'Amour ſe fût arrêté en chemin, & à préſent, il trouve qu'il prend le chemin des Ecoliers. Quelle contradiction ! Enfin, quoique le Poéte faſſe traverſer les mers à ce Dieu, il ne dit pas qu'il a dépoſé ſes aîles ; c'eſt un mauvais propos du Critique.

Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile ;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureuſe Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe,
Aſyle encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet, bâtis au bord de l'Eure,
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs & les Grâces
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces *.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi, prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,

Page 18, ſecond Vol. du Commentaire.

* Le Critique, après avoir, au commencement de ce Chant, page première du ſecond Volume de ce Commentaire, dit que ce Chant eſt ſans contredit le mieux écrit, qu'il eſt rempli de vers heureux qui coulent d'une veine féconde : *Liquidus*, dit-il, *puroque ſimillimus amni ;* que le Poëte a répandu avec profuſion l'agrément ſur cent tableaux charmans ; ajoute enſuite que ce Chant, affecté à l'amour de Henri & de Gabrielle, n'a que 350 vers, dont 130 employés à décrire l'Idalie & le voyage de l'Amour ; autant de vers pour l'action préparatoire, & il n'en reſte que peu pour le fond du ſujet. Une cour, une avant-cour immenſe annoncent un Palais vaſte & magnifique ; ici, tout cela ne conduit qu'à un ſimple pavillon.

R. Ce Chant eſt un épiſode qui tient à la vérité au ſujet principal, mais qui n'eſt pas ſuſceptible de plus d'étendue que celle que lui a donné le Poëte, qui l'a embellie par des deſcriptions très-brillantes.

Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes Guerriers, à travers les guérêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les Elémens armés [1].
D'un bout du monde à l'autre, appellant les orages [2];
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les aquilons, à ses ordres fidèles [3],

Page 19, second Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Il parle, on voit soudain les Elémens armés* ». On ne sait, dit-il, ce que c'est que les Elémens armés. De plus, le Poéte attribue ici à l'Amour un empire sur les Elémens, que la Mythologie ne lui donne pas. Cet orage subit est pris de Virgile; mais dans l'Enéïde, c'est Junon qui l'excite.

℟. C'est une figure que le Poéte emploie ici fort heureusement: on entend par-là le plus affreux orage, mêlé de vent, de pluie, d'éclairs, de tonnerre; c'est ce qu'a bien exprimé le Poéte. Il importe peu que Virgile ait eu recours à Junon pour le même sujet: ici, c'est l'Amour, c'est un Dieu que les Elémens servent.

2. « *D'un bout du monde à l'autre, appellant les orages* ». Quelle nécessité, dit-il? Ne suffit-il pas de troubler l'athmosphère des campagnes d'Ivry? Et pourquoi appeller les orages d'un bout du monde à l'autre? Etait-il à cet autre bout?

℟. La seule réponse que l'on puisse faire à cette pauvre remarque, c'est de prier le Lecteur de jetter les yeux sur ce morceau; il sera plus judicieux que le Critique.

3. « *Déjà les aquilons, à ses ordres fidèles*, &c. Il dit que Virgile ne décrit point ainsi un orage, & qu'il n'a garde d'oublier la dispersion des Chasseurs, qui manque à ce récit.

℟. La description que fait Virgile est fort belle; celle-ci ne lui est point inférieure.

Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour 1.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Rôi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide ;
L'Amour en ce moment, allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi dans ces bois ſombres,
Suit cet Aſtre ennemi, brillant parmi les ombres ;
Comme on voit quelquefois les Voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & paſſagère
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu, la fortune, en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas 2.
Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire 3,

Page 20, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour* ». L'Auteur, dit-il, a-t-il coutume d'appeller la pluie toutes les fois qu'il veut former une intrigue ?

℟. Cette critique ne mérite pas de réponſe : on ne l'expoſe ici que pour en faire voir le ridicule.

2. « *D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas* ». Rien, dit-il, ne rendait Gabrielle illuſtre : l'Auteur la peint ſortant de l'enfance.

℟. Outre que Gabrielle était d'une naiſſance illuſtre, ſes amours avec Henri ont trouvé place dans l'Hiſtoire ; c'eſt ce qui donne lieu à cette épithéte.

Page 21, Note 2.

3. « *Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire* ». Il demande pourquoi *dans le fond*

℟. La Beaumelle a fort bien dit qu'il ſe connaiſſait en gaſconnade ; mais il paraît qu'il

Loin du bruit des combats elle attendait ſon père 1,
Qui, fidèle à ſes Rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée était ſon nom; la main de la Nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point au bord de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le Maître,
Lorſque des habitans des rives du Cidnus,

---

d'un château? On dit le fond d'un tonneau, le fond d'un puits; mais a-t-on jamais dit le fond d'un château? Si cette expreſſion eſt françaiſe, elle eſt ici fort inélégante, & peut-être baſſe.

n'eſt pas auſſi expert en langue françaiſe. On dit très-bien *dans le fond d'un château.* Le Poéte fait entendre par-là que Gabrielle ne recevait perſonne.

Page 21, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Loin du bruit des combats elle attendait ſon père* ». Pour récompenſer, dit-il, ce vieux ſerviteur, Henri va déshonorer ſa fille! Si les mœurs ne ſont pas nobles, elles doivent être toujours vraies: or, il n'eſt point d'uſage qu'une fille de qualité ſoit ſeule dans un château, ſans mère, ſans gouvernante, ſans compagne, ni qu'elle y reçoive un étranger bien crotté, bien mouillé, qui s'empare d'elle par bienſéance; ce ſont tout au plus les mœurs des Dames Laponnes. Il finit par dire que ces huit vers ſont très-bien faits.

℞. Ce Critique fait ici un tableau bien ſingulier de la circonſtance où ſe trouve Gabrielle. 1°. Il ſuppoſe qu'elle eſt ſeule dans ce château; ce que n'a pas dit le Poéte, & ce qui eſt contre toute vraiſemblance; cet endroit de ſa critique tombe à faux. Il ſe trompe auſſi, lorſqu'il dit qu'il n'eſt pas d'uſage de recevoir un étranger bien mouillé; car on lui dira que non-ſeulement l'uſage, mais même l'humanité, en pareil cas, obligent à donner l'hoſpitalité à un Etranger, tel ſurtout que Henri devait paraître aux yeux de Gabrielle, d'après le tableau que lui en fait l'Amour; ce qui devait lui donner la plus grande envie de le voir.

L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entraît dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable :
Son cœur, né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printems à la rose nouvelle 1,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.
L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre 2,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre 3;
Il paraît sans flambeau, sans fléches, sans carquois,

Page 22, second Vol du Commentaire, Notes 1, 3 & 4.

1. « *Semblable en son printems à la rose nouvelle* » Il dit que *semblable* se rapporte nécessairement à *cœur*, qui est plus haut: or, je vous laisse à décider, ajoute-t-il, si l'on dit *printems d'un cœur*; le pronom *elle* était nécessaire ici.

℞. Le Critique fait ici un contre-sens bien complet; le printems ne peut se rapporter à *cœur*, mais à Gabrielle d'Estrée.

2 & 3. « *L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre*, » *Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre* ».
Il prétend que ce vers n'est pas au ton du sujet, qu'il fallait dire des mots plus doux, plus élégans que *cependant* & *s'apprête*, & que c'est au goût à remarquer ces légères fautes, comme à les éviter.

Il ajoute qu'il fallait dire quel nom l'Amour supposa.

℞. La Beaumelle, comme on voit, se flatte ici d'avoir plus de goût que le Poëte; mais il ne persuadera pas que le mot *s'apprête* ne soit le vrai mot; il exprime l'envie que l'Amour avait d'employer tous les moyens possibles pour surprendre Gabrielle.

Il paraît qu'il est très-indifférent de savoir le nom dont se servit l'Amour; on suppose que ce nom devait être connu de Gabrielle.

Il prend d'un simple enfant la figure & la voix 1. —
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine 2,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne 3.

Page 23, second Vol. du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Il prend d'un simple enfant la figure & la voix* ». Je voudrais, dit-il, une autre épithéte; il fallait plutôt de la finesse que de la simplicité.

℟. Il croit donc que quoique l'Amour parût sous la figure d'un simple enfant, il n'agît pas avec finesse : c'est une adresse du Poéte, qui par-là fait voir que Gabrielle ne pouvait se méfier d'aucune ruse.

2. « *On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine* ». Et qui a vu, dit-il, dans cette nuit obscure? L'Amour annonce une chose peu vraisemblable : d'ailleurs, s'il est avec Henri, s'il l'éclaire de son flambeau, comment peut-il être en même tems auprès de Gabrielle? Serait-il en corps dans un lieu, & en Divinité dans un autre? *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

℟. C'est pousser un peu loin le ridicule, que de faire de pareilles questions : il n'en est pas d'une fiction comme d'une histoire vraie. Le Poéte emploie ici le merveilleux, comme il a fait dans plusieurs endroits de ce Poëme, au sujet de la Politique, de la Discorde, du Fanatisme, de l'apparition de S.-Louis, &c.

3. « *S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne* ». Ce peu de mots, dit le Critique, suffisent-ils pour enflammer un cœur vertueux? Ne peut-on voir les Rois sans se passionner pour eux? En vérité, l'Amour était bien simple, ou Gabrielle bien prête à s'enflammer; dans Virgile, Didon ne se rend qu'à un demi-Dieu.

℟. Autre critique aussi mauvaise que la précédente. Il serait plus étonnant que Gabrielle, sur le récit que lui fait l'Amour, n'eût pas été curieuse de voir Henri : elle en entend parler, on lui dit qu'il est sur la rive prochaine, elle desire de le voir; rien n'est plus simple. Le Poéte ne dit pas pour cela que son cœur soit enflammé, mais que l'Amour y glissait un desir de plaîre à ce Héros : expression qui choque le Critique; car il dit que ce desir glissé n'est pas la plus belle chose du monde; il y a cependant de la finesse dans ces mots. Il ajoute que Didon ne s'est rendue qu'à un demi-Dieu. Eh bien, Gabrielle se rend à un Héros, & c'est un Dieu qui la conduit, qui la séduira.

Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaîre à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas?
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la Nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans 1,
Tantôt expoſe aux yeux 2 leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable 3:

Page 25, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 2 & 3.

1 & 2. « *Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans,* » *Tantôt expoſe aux yeux* ». J'aimerais mieux, dit-il, *ſon ſein; gorge* ne paraît ni aſſez noble, ni aſſez grave; & *expoſe aux yeux*, c'eſt-à-dire que cette vierge ſi fière, ſi ſolitaire, était coquettement miſe. Il voudrait qu'au-lieu de *expoſe aux yeux*, il y eût *laiſſe entrevoir.*

R. 1°. Le mot *ſein* en ce ſens n'eſt pas ſi poétique. 2°. L'ironie du Critique eſt mal placée; le Poéte ne repréſente pas Gabrielle comme une coquette qui cherchait à plaîre, puiſqu'il dit, trois vers plus haut, que ſa parure était ſimple; mais il la préſente comme une fille de qualité bien élevée, modeſte, douce, vertueuſe, inſpirant le reſpect, dont le cœur n'a jamais ſenti les atteintes de l'Amour, mais à qui ce Dieu veut inſpirer une violente paſſion. Liſez les vers 193, 194, 195 & ſuivans, les vers 229 & ſuivans. 3°. *Faire entrevoir* ou *expoſer aux yeux* ſont ſynonimes; d'ailleurs, le Poéte ne dit point que ce ſoit elle qui expoſe aux yeux, il dit que *ſes cheveux agités au gré des vents expoſent*, *&c.*

3. « *Sa modeſtie encor la rendait plus aimable* ». Il dit que ſi *encor* ſe rapporte à *modeſtie*, il eſt froid; que ſi c'eſt à *plus aimable*, il eſt hors de place.

R. Ce mot ſe rapporte à *modeſtie*, & eſt bien placé; il ajoute aux charmes que le Poéte vient de décrire.

Non pas cette farouche & triste austérité 1,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs 2.
Il fait plus 3, à l'Amour tout miracle est possible;

Page 26, second Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Non pas cette farouche & triste austérité* ». Il prétend que *non pas* est une de ces expressions qu'il faut pour ainsi dire cacher dans le corps du vers.

℞. Le Critique se trompe; ce mot est ici le mot propre.

2. « *Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs* ». Il trouve que ce vers est peu digne de l'Epopée, & dit que, sans être trop sévère, on peut le renvoyer à l'art d'aimer d'Ovide ou de Bernard.

℞. Il n'y a rien dans ce vers d'indigne de l'Epopée: le Poéte, chantant les amours de Henri & de Gabrielle, n'a pas entendu faire un traité de morale; il a suivi son sujet, & a exprimé en cet endroit avec décence les vrais mouvemens de la nature.

3. « *Il fait plus* ». Il demande à qui se rapporte cet *il*, si c'est à l'Amour? & dit que depuis le 192e vers jusqu'à celui-ci, qui est le 205e, il n'est plus question de lui: il trouve cette faute étrange, mais qu'elle n'est rien en comparaison de l'oubli où tombe le Poéte, qui, après avoir fait conduire par l'Amour Gabrielle au-devant de Henri, emploie douze vers à la peindre de nouveau, parmi lesquels il y en a huit pour décrire sa modestie, & l'espèce & les effets de cette modestie; & puis, au-lieu de rendre compte de cette première

℞. 1°. Le Poéte dit que l'Amour a conduit Gabrielle au-devant de Henri; il décrit l'art simple dont lui-même a formé sa parure, & dit ensuite *il fait plus*: ces mots se rapportent nécessairement à l'Amour, & par le sens & par la construction. 2°. Le Critique a trouvé que le vers de la note précédente n'est pas digne de l'Epopée, qu'il faut le renvoyer à Ovide ou à Bernard; & ici, il voudrait voir un détail circonstancié de l'entretien de ces deux Amans & de leur intrigue. Mais le Poéte, sans vouloir entrer dans ce détail, qui aurait

Il enchante ces lieux par un charme invincible 1.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage :
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
Les Amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir 2.

---

entrevue, il décrit en vingt-quatre vers le pouvoir magique de l'Amour. Après ces écarts, ajoute-t-il, il reviendra sans doute à son sujet ; point du tout, il l'oublie, & nous ne saurons que Henri est arrivé au château, qu'il a fait au moins à Gabrielle sa révérence, qu'il l'a trouvée jolie, qu'elle, à son tour, l'a trouvé charmant, que par le tableau de leurs plaisirs.

pu être de la compétence d'Ovide ou de Bernard, ne paraît cependant rien laisser à desirer à ce sujet : la fiction du pouvoir magique de l'Amour en dit assez, ainsi que les vers 230, 31 & 32, & les 279 & 280.

Page 27, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Il enchante ces lieux par un charme invincible* ». J'aimerais mieux, dit-il, *invisible* qu'*invincible*, qui paraît lourd ; ici, tous les mots doivent rire à l'imagination.

℟. On pourrait être séduit par un charme invisible, mais il peut cesser ; au-lieu qu'il n'est pas possible de résister à un charme invincible : c'est ce que le Poéte a voulu exprimer pour excuser Gabrielle.

Page 28, Note 1.

2. « *L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir* ». Ce vers, suivant le Critique, est superflu.

℟. C'est plutôt sa critique qui est superflue.

Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent [1];
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent [2].
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergère oubliant ſes troupeaux [3],
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'aurait donc fait d'Eſtrée [4]?

Page 28, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2. 3, 5 & 6.

1. « *Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent* ». Cette expreſſion, dit-il, eſt vague & faible.

℟. On ne peut certainement mieux exprimer les effets ſubits de la puiſſance de l'Amour, & cette expreſſion eſt très-énergique.

2. « *Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent* ». Il demande ſi on dit *reſpirer un charme*.

℟. Oui, ſans doute.

3. « *Près de lui, la Bergère oubliant ſes troupeaux,*
» *De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux* ».
Je doute, dit-il, que *tremblante* ſoit le mot.

℟. Non-ſeulement c'eſt le mot, mais il exprime avec énergie l'émotion que l'Amour excitait dans le cœur de cette Bergère.

4. « *Contre un pouvoir ſi grand qu'aurait donc fait d'Eſtrée* ». Il aimerait mieux *contre un Dieu ſi puiſſant*; car, dit-il, un cœur vertueux eſt-il près de ſa chûte pour être dans un lieu enchanté?

℟. Ne voyez-vous pas que ce *pouvoir ſi grand* eſt le pouvoir d'un Dieu? D'ailleurs, c'eſt ici une fiction, & un cœur, quelque vertueux qu'il ſoit, eſt cenſé ne pouvoir réſiſter au charme.

Par un charme indomptable elle était attirée :
Elle avait à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros & l'Amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle 1
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle ;
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui ;
Sa vertu l'abandonne, & ſon âme enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée.
Loin de lui cependant tous ces Chefs étonnés
Se demandent leur Prince & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours : hélàs ! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire 2 ?

Page 29, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Quelque tems de Henri la valeur immortelle* ». Voici une remarque qui prouve l'acharnement décidé de la Beaumelle pour critiquer tous les endroits de ce Poème. Voulez-vous, dit-il, bien juger de cette épithéte ? Suppoſez que Henri parle, dira-t-il *ma valeur immortelle me rappelle à mon camp ?* Non : mais il dira *ma valeur impatiente, ma valeur avide de gloire.*

R. Y a-t-il aſſez de ridicule dans cette remarque ? 1°. Il ſuppoſe une choſe qui n'eſt pas, puiſque ce n'eſt pas Henri qui parle, & que c'eſt le Poéte qui doit exprimer noblement la valeur du Héros. 2°. Quand on ſuppoſerait que c'eſt Henri qui parlât, le Poéte ne lui ferait-il pas dire *ma valeur impatiente, avide de gloire* ? N'eſt-ce pas ainſi que Henri devrait parler de lui ? On peut juger de-là l'impreſſion que doivent faire les notes de ce Critique.

2. « *Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire* ». Ce vers, dit-il, ſerait bon, ſi le Poéte avait mis le Héros dans une ſituation différente ; ſi, par exemple, il l'avait placé entre ſon devoir & l'Amour, entre le deſir de voir Gabrielle, & la néceſſité de pourſuivre l'ennemi.

R. Et c'eſt préciſément ce qu'a fait le Poéte ; il ſuffira, pour s'en convaincre, de lire les vers 233 juſqu'au 239.

On le cherchait envain ; ses Soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Il vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin 1,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire ;
Ainsi qu'elle guida, chez des Peuples Payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens 2.

Page 31, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *L'Ange heureux des Français fixa son vol divin* ». Il prétend que ce mot *divin* ne l'est guères ; que ces mots vagues & brillans appartiennent à l'hyperbole de la conversation, & ne doivent point être portés dans la Poésie.

R. C'est peut-être la première fois qu'on a dit que les mots brillans appartiennent plutôt à l'hyperbole de la conversation qu'à la Poésie ; car c'est ce que le Critique dit au sujet du mot *divin*, qui trouve mieux sa place dans un vers que dans la conversation, où le style ne doit pas être enflé.

Page 32, Note 1.

2. « *Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens* ». Voilà,

R. Par ce mot *honte*, le Poéte a entendu que ces personnages

Non moins prudent ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire;
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices;
Jamais l'air de la Cour & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur & des flots toujours clairs;
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe 1,

---

dit-il, les Chrétiens mis fort au-deſſous des Sages du Paganiſme; mais apparemment M. de Voltaire n'a voulu parler que des faux Chrétiens, car aurait-il fait dans un tel Poème la ſatyre du Chriſtianiſme?

payens qui n'avaient eu aucune révélation, & qui n'étaient ſages que par l'amour qu'ils avaient pour la raiſon, & par la vertu, étaient au-deſſus des Chrétiens, qui, malgré les inſtructions & la révélation, ne pratiquent pas la vertu. Cela ne peut avoir d'autre ſens.

Page 33, *ſecond Vol. du Commentaire, Note* 1.

1. « *Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe* ». La Sageſſe, dit-il, eſt ici perſonnifiée ſubitement & ſans néceſſité. Ces mots *conduit par la Sageſſe* ſuffiſent-ils pour remplir ce qui manque ici? Et qu'y manque-t-il? Un diſcours de l'Ange Français à Mornay, qui lui apprenne le lieu où eſt Henri, & les moyens de le ramener à la gloire.

R. 1°. Le Critique s'eſt plaint que le Poéte était avare du merveilleux; & quand il l'emploie auſſi à propos qu'ici, s'agiſſant de retirer Henri des piéges de l'Amour, il dit que c'eſt ſans néceſſité que le Poéte y a recours. 2°. Ces mots *conduit par la Sageſſe* ſuffiſent: avec un tel guide, Mornay ne pouvait manquer de trouver Henri & de le déterminer.

Part & vole en ces lieux, où la douce molesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains 1;
Et de la France en lui maîtrisait les destins;
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire.
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens & remplissaient ses jours 2.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère 3,
A côté de Mornay la Sagesse sévère;
Il veut sur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes,

Page 33, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 5.

1. « *Retenait dans ses bras le vainqueur des humains* ». Qui, dit-il? Henri IV le vainqueur des humains! C'est le titre d'Alexandre.

℞. Il a trouvé plus haut, quoique sans sujet, que le Poëte avilissait son Héros; & ici, il se sert d'un terme méprisant: cela est un peu contradictoire.

2. « *Partageaient ses momens & remplissaient ses jours* ». Il prétend qu'on dit *les affaires & les plaisirs partagent mes momens*; mais qu'on n'a jamais dit *les plaisirs partagent les momens*.

℞. Cette critique est mauvaise. Il est certain qu'on peut partager ses momens en des plaisirs différens.

Page 34, Note 1.

3. « *L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère* ». Henri, dit-il, est avec les Plaisirs; la Sagesse & Mornay sont au milieu d'eux: Mornay voit donc Henri, cependant, nous verrons plus bas qu'il le cherche; ajustez tout cela.

℞. Rien n'est plus facile: *l'Amour au milieu d'eux*, c'est-à-dire au milieu des plaisirs: cela ne doit pas s'entendre autrement. D'ailleurs, ici l'Amour est un Dieu qui voyait ce Prince sans qu'il pût en être apperçu.

Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes ;
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux 1,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſyle du myſtère,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguait ſes appas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des Amans ;
Et ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens 2,

Page 34, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux* ». Pourquoi, dit-il, en ſecret ? Puis, ajoute-t-il, s'offrir en ſecret !

℟. Il était prudent à Mornay de parler en ſecret au Roi. A l'égard du mot *offrit*, cela veut dire qu'il attendait le moment auquel le Roi pût l'appercevoir, pour lui parler en ſecret.

Pages 35 & 36, Note 1.

2. « *Et ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,*
» *Ces transports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire* ».
Il prétend, 1°. que la gravité de l'Epopée veut qu'on jette un voile ſur ces objets ; que celui qui décrit ainſi les plaiſirs de l'Amour en dégoûte preſque ſes Lecteurs, & ne les a goûtés qu'imparfaitement ; que M. de Voltaire s'épuiſe froidement ſur des jouïſſances ; qu'on ne dit pas, qu'on ne peut pas dire *goûter ou faire goûter les tranſports, l'ivreſſe, les fureurs, les ſaiſiſ-*

℟. Le Poéte ne fait ici aucune violence à la langue ; il s'eſt ſervi d'expreſſions qui ſont dans la Nature. Malheureuſement pour ce Critique, ou peut-être heureuſement pour lui, il paraît qu'il n'en a pas reçu de grandes faveurs de ce côté, & qu'on peut dire, d'après ce qu'il avance, qu'il eſt du nombre des *frigidis & maleficiatis*. Au ſurplus, comment ce Critique peut-il ſe plaindre que le Poéte décrit trop à découvert les plaiſirs de l'amour, & dire en même tems que ſon ſtile eſt froid ? Enfin, il n'y a

Ces tranſports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce Héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée;
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Il riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains 1.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe;
Sa fière activité ménage ces inſtans,
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens 2;
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,

ſemens ; & que le verbe *goûter* ne peut s'appliquer à pas un de ces quatre mots. Il ajoute enſuite : la langue, dit M. de Voltaire, ne doit point être violée.

perſonne qui ne convienne qu'il n'y a pas de Poéte qui ait mieux exprimé les ſentimens & les mouvemens du cœur & de l'âme que Voltaire.

Page 36, ſecond Vol. du Commentaire, Note 4.

1. « *Ce fer, l'appui du Trône & l'effroi des humains* ». Ceci n'eſt pas juſte, dit-il, ſuivant M. de Voltaire, puiſque, ſelon lui, Henri n'eſt pas encore ſur le Trône, témoin ce vers de Saint-Louis après la mort de Valois : *Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même.*

℟. 1°. Le Poéte ne dit autre choſe, ſinon que *ce fer était l'appui du Trône ;* il ne dit pas que Henri fût ſur le Trône. 2°. Le vers que cite le Critique eſt contre lui-même, puiſque S.-Louis dit à Henri que Dieu le conduira ſur ſon Trône : on voit que cette critique n'a pas de fondement.

Page 37, Note 2.

2. « *Elle court de la Ligue irriter les ſerpens* ». Il demande ce qu'entend l'Auteur par les ſerpens de la Ligue.

℟. Il entend les Ligueurs les plus mutins. L'expreſſion eſt poétique.

De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
 Enfin, dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître, il le voit & rougit;
L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence 1.
Le Sage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même & ces regards baiſſés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère où règne la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin. —
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir eſt trop sûr de me plaîre.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné

Page 37, ſecond Vol. du Commentaire, Note 5.

1. « *L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence* ». Il dit que Henri ne pouvait pas craindre la préſence de Mornay, puiſqu'il ne le ſavait pas là; ni Mornay celle de Henri, puiſqu'il le cherchait.

R. Comment le Critique peut-il dire que Henri ne le ſavait pas là, puiſque le Poéte dit *il vit Mornay paraître*, & que ſa vue le fit rougir, que Mornay garde un morne ſilence? La rougeur de ce Prince, le ſilence de Mornay font dire au Poéte qu'ils craignaient la préſence l'un de l'autre, Henri ſentant ſa faute, & Mornay la faiſant appercevoir par ſon ſilence; c'eſt ce qu'il explique par les vers 315 & ſuivans.

Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire;
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur 1. —
A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître. —
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous vainqueur de vous-même & Roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre 2;

Page 38, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur* ». Je ne dirai pas, dit le Critique, que *erreur* n'eſt pas le mot propre; mais j'obſerverai que S.-Louis prédit que Henri éprouvera beaucoup de faibleſſes honteuſes avant d'entrer dans les murs de Paris; cette prédiction ne s'accomplit pas, le Héros n'éprouve qu'une ſeule faibleſſe, qui même n'eſt pas honteuſe, ſuivant les idées reçues.

℟. Il n'eſt pas vrai que Saint-Louis ait dit à Henri qu'il éprouverait beaucoup de faibleſſes avant d'entrer dans les murs de Paris, comme le dit le Critique, qui ſouvent ſe trompe; mais il dit que ce Prince en éprouvera beaucoup avant de rentrer dans le ſein de l'Egliſe. La bataille d'Ivry eſt de Mars 1590, & l'abjuration de Henri eſt de la fin de Mars 1593. Voyez les vers 297 du ſeptième Chant & les ſuivans.

2. « *L'amour à votre gloir. ajoute un nouveau luſtre* ». Il trouve que c'eſt une maxime, d'Opéra, un propos de Courtiſan, qui va mal dans la bouche d'un Stoïcien, d'un Calviniſte auſtère, & qui dément ces cinq ou ſix portraits, travaillés avec tant de ſoin. Mornay, dit-il, eſt plus relâché que Henri, que

℟. Le diſcours de Mornay ne reſſemble point à une maxime d'Opéra, il ne dément pas la ſévérité de ſon caractère en louant en ce moment la vertu de ce Prince, qui s'arrache de la plus violente paſſion pour ſuivre ſon devoir. *Qui le dompte eſt illuſtre* eſt le propos d'un Stoïcien auſtère, & non d'un Courtiſan.

Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit, le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part; en ce moment d'Eſtrée évanouïe,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette Amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande envain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toujours ſévère & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible;

---

le Poëte; & quelle décence, qu'un Hérétique, amené par un Ange, débite dans un Poëme Chrétien les lieux communs d'une morale condamnée.

La Force & la Vertu leur montrent le chemin ;
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné que le devoir surmonte,
Va cacher loin d'Anet sa colère & sa honte.



La Henriade Chant X.



Ch Eisen Inv. Gravé par Noel le Mire 1751.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son Armée ; il recommence le Siége. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

Ces momens dangereux perdus dans la molesse 1 ;
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé ;
D'un espoir renaissant le Peuple est enivré.
Leur espoir les trompait. Bourbon que rien n'arrête 2 ;

Page 43, *second Vol. du Commentaire*, *Notes* 1 & 2.

1. « *Ces momens dangereux perdus dans la molesse* ». On aurait, dit-il, entendu l'Auteur, s'il avait dit *ces momens précieux* ; *dangereux* est impropre.

R. Le mot *dangereux* est ici en sa place. Le Poéte fait entendre que la durée de ces momens pouvait faire un grand tort à Henri.

2. « *Bourbon que rien n'arrête,*
» *Accourt impatient d'achever sa conquête* ».
Il vient en effet, dit-il, d'en donner des preuves, en perdant dans la molesse des momens précieux ou dangereux.

R. Certainement Henri vient de prouver que rien ne l'arrêtait, puisque malgré sa violente passion, il part pour rejoindre l'Armée ; c'est ce que le Poéte exprime par les vers 325 & suivans du neuvième Chant.

Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards 1.
Le Héros reparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France 2, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vengeur & ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés 3.

Page 43, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *Paris épouvanté revit ſes étendards* ». Où eſt, dit-il, l'unité d'action? Voilà un ſecond ſiége de Paris; ce défaut était facile à éviter, en ſuppoſant qu'une partie de l'Armée royale continuait de bloquer Paris, tandis qu'avec l'autre Henri courait au-devant du ſecours Eſpagnol.

R. Le Poëte ne fait point entendre que le ſiége fût levé, ainſi l'action n'eſt point interrompue; d'ailleurs, quand ce ſerait un ſecond ſiége, cela n'ôterait pas l'unité, puiſque les Armées étaient toujours en action, & non loin de Paris.

Page 44, Notes 1 & 2.

2. « *Quand l'Ange de la France* ». Il dit que ce doit être Saint-Louis, car c'eſt lui qui, dans le huitième Chant, arrête le Héros; cependant dans le neuvième, S.-Louis & l'Ange de la France ſont des perſonnages différens, & l'Ange y fait les fonctions de Courier du Saint.

R. Ce n'eſt point ici une faute; l'Ange de la France eſt cenſé veiller perpétuellement ſur elle.

3. « *Les Ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,*
» *Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés* ».
Cela, dit-il, n'était pas poſſible, il faut donc dire *les plus ardens Ligueurs.*

R. Rien n'était plus poſſible, même plus vraiſemblable; étant tous réunis d'intérêt, ils étaient cenſés le ſuivre de près.

Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide 1,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide : —
« Nous n'avons point encor appris à nous cacher ;
» L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher 2 ;
» C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
» Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
» L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
» Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
» Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles 3 :
» J'attends tout de nous ſeuls & rien de nos murailles.
» Héros qui m'écoutez, voiez aux champs de Mars 4 ;

Page 44, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,* » *Leur tenait fiérement ce langage intrépide* ».

R. Il aurait parlé plus juſte, s'il avait dit que cela fait antithéſe.

Il trouve que *fiérement* après *ennemi de tout conſeil timide*, & avant *intrépide*, devient pléonaſme.

2. « *L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher* ». L'ennemi, dit-il, était déjà venu ; comment marcher contre un ennemi qui eſt aux pieds des remparts ?

R. C'eſt en lui faiſant face, en l'attaquant.

Page 45, Notes 1 & 2.

3. « *Souvent le déſeſpoir, &c.* ». Il demande quel rapport a cette ſentence avec ce qui précéde & ce qui ſuit ; il faut deviner ce que l'Auteur a voulu dire & ce qu'il ne dit point.

R. Ce que dit d'Aumale a rapport à ce qui précéde & à ce qui ſuit ; ce qui précéde annonce qu'il faut tout riſquer pour vaincre : *C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.* Il en eſt de même de ce qui ſuit : *Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars, &c.*

4. « *Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars* ». Il prétend que d'Aumale propoſe

R. Où le Critique a-t-il vu que d'Aumale propoſe de livrer bataille plutôt que de faire une

» Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts ».
Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence,
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte 1, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus. —
« Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
» Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre 2 ;
» Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir 3,

---

une choſe impoſſible. Des aſſiégés, dit-il, peuvent faire des ſorties, mais peuvent-ils livrer bataille ?

ſortie ? Par *les champs de Mars*, on n'entend pas autre choſe que de ſe battre.

Page 45, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Il en rougit de honte* ». Il veut qu'on diſe *j'en rougis pour lui* ; mais que ce n'eſt qu'en parlant de ſoi qu'on dit *j'en rougis de honte*.

℞. Il ſe trompe ; ce mot eſt très-bon, & M. de Voltaire ſavait mieux le Français que tous les Gaſcons poſſibles.

2. « *Français, à cet affront je ne veux point urvivre* ». Il demande ſi n'être pas ſuivi de gens qui n'oſent, (ce ſont ſes termes) eſt un affront auquel ce Héros ne doit pas ſurvivre. En vérité, ajoute-t-il, d'Aumale eſt un peu fou.

℞. Il ſemble, à entendre le Critique, que d'Aumale, par ces mots *à cet affront*, *&c.* aille lâchement ſe donner la mort ; mais on voit que le Poéte le repréſente au contraire dans ce Poëme comme un Guerrier impétueux qui pouſſe la valeur juſqu'à l'imprudence. Au ſurplus, comme la valeur des Soldats eſt ſouvent attribuée au Chef, leur lâcheté peut auſſi lui faire tort, & c'eſt un affront à un Chef d'être abandonné dans un combat ; alors il faut qu'il rallie ſes troupes, ou qu'il fuie, ou qu'il meure : c'eſt ce que dit le Poéte par les deux vers qui ſuivent.

Page 46, Note 1.

3. « *Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir* ». Il dit que c'eſt apparemment à des Bourgeois que d'Aumale

℞. Avec un caractère tel que le Poéte peint d'Aumale, il ne peut pas tenir un autre langage à des troupes qui, par leur

» Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir ».
De Paris à l'instant il fait ouvrir les portes,
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance. Un Héraut, Ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : — Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire 1 :
D'Aumale vous attend, ennemis, paraissez 2. —
Tous les Chefs à ces mots, d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage :
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage 3;

---

parle ainsi; car, quel Gentilhomme l'aurait entendu de sang-froid? De tels reproches sont trop contraires à nos mœurs.

silence, paraissent refuser de combattre. L'ironie du Critique est mal placée; des Gentilshommes doivent montrer de la valeur; mais quand ils sont soupçonnés de lâcheté, on peut leur parler ainsi.

Page 46, second Vol. du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire* ». Il dit que d'Aumale étant un des Chefs de la Ligue, joue ici le rôle d'un Aventurier.

℞. Les combats singuliers en ces tems étaient communs. Le Poéte soutient ici le caractère qui était propre à ce Guerrier; il était, comme on l'a vu, violent, impétueux. D'ailleurs, c'est ici une fiction; d'Aumale avait été tué à S.-Denis en 1591, en voulant surprendre cette ville. *Voyez le Président Hainault, tome II, page 596.*

2. « *D'Aumale vous attend, ennemis, paraissez* ». Il demande si les Royalistes se tenaient cachés; il aimerait mieux, dit il, *d'Aumale vous défie.*

℞. Cette remarque n'est pas juste : quand le Héros dit *ennemis, paraissez*, cela ne dit pas qu'ils fussent cachés; mais c'est un défi à celui qui se présentera pour combattre.

Page 47, Note 1.

3. « *Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage* ». Il pré-

℞. L'un & l'autre est bo[n] français.

Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France : —
« Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
» Combats pour ton pays, pour ton Prince & pour toi,
» Et reçois en partant 1 les armes de ton Roi ». —
Le Héros, à ces mots 2, lui donne son épée 3. —
« Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
» Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux ;
» J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous ». —
Il dit ; le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale avec impatience
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.

---

tend que *briguaient près du Roi* est une faute de langage, & qu'il faut dire *auprès du Roi*.

Page 47, second Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Et reçois en partant* ». Turenne, dit-il, avait-il un voyage à faire ?

R. Mauvaise critique. *En partant* veut dire en sortant, en partant du Camp.

2. « *Le Héros, à ces mots* ». Il faudrait, dit il, éviter le concours de deux sons si remarquables.

R. Il doit y avoir une pose après les mots *le Héros ;* ainsi la consonnance n'est pas sensible. D'ailleurs, de légères taches sont-elles des défauts ?

3. « *Lui donne son épée* ». Il trouve que cette expression est faible, languissante, & même équivoque, & pense qu'il fallait décrire ici cette épée en deux mots, ou la manière dont le Roi lui fit ce présent.

R. Cette expression *lui donne son épée* n'est ni faible ni languissante, ni équivoque ; elle est au contraire noble, naturelle ; il semble qu'on voye le Roi prendre son épée de son côté pour en faire présent à Turenne. Le mot *son* se rapporte au nominatif du verbe, qui est Henri. A l'égard de la description de cette épée, elle était très-inutile, sur-tout après ce qu'a dit le Roi : *Reçois en partant les armes de ton Roi.*

Le Peuple de Paris aux remparts accourut 1 ;
Les Soldats de Henri près de lui ſe rangèrent,
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant un défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brillans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers ;
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs 2 ;

Page 48, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Le Peuple de Paris aux remparts accourut* ». 1°. Il prétend que cet aoriſte fait languir la narration. Il change ainſi ces deux vers :
« *Attendait qu'un rival s'offrît à ſes regards.*
» *Le Peuple de Paris inonde ſes remparts* ».
2°. Il dit que Virgile eſt moins ſec ſur le même ſujet, par ces vers :

℞. 1°. Voilà une inondation bien ſubite, & un terme impropre. 2°. Ces vers latins ſont beaux ; mais ſi le Poéte avait fait monter les vieillards & les femmes ſur les toîts des maiſons, ſur les tours, ſur les portes, le Critique y aurait trouvé à redire. Le mot *accourut* exprime ſuffiſamment la curioſité du Peuple ſur l'événement de ce combat.

« *Tum ſubitò effuſæ matres & vulgus inermum,*
» *Invalidique ſenes, turres & tecta domorum*
» *Obſedere, alii portis ſublimibus aſtant* ».

2. « *Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs* ». Il

℞. Ce qu'on ne doit pas dire, c'eſt *le ſyſtême Chrétien* : notre

Aux remparts de Paris ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent 1.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nâgeant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
De ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix deſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel, à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive, interdits, déſarmés,

---

trouve que dans le ſyſtême Chrétien, on ne peut pas dire *des Démons, des Dieux enivrés de ſang.*

Religion, comme on l'a déjà obſervé, n'eſt pas une Religion de ſyſtême. Le mot *Dieux* eſt ici figuré.

Page 49, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent* ». Quel ſecours, dit-il, ces monſtres pouvaient-ils donner à d'Aumale dans un combat ſingulier? Eſt-ce en ſe montrant phyſiquement & en ſe mettant dix contre un? Ce n'eſt pas ce que le Poéte a voulu dire; mais qu'a-t il voulu? Il ſemble qu'il parle d'un ſecours réel: en ce cas, pourquoi le nuage s'arrête-t-il ſur les campagnes de Paris, & ne dépoſe-t-il pas le bataillon auxiliaire ſur le champ de bataille même?

R. C'eſt ici une fiction dont ſe ſert le Poéte; elle n'eſt pas ſuſceptible du ridicule dont le Critique voudrait la couvrir par ſa note. Cette fiction exprime le deſir ardent qu'avaient les Ligueurs fanatiques de voir ce combat réuſſir en faveur de d'Aumale.

Les monſtres infernaux ſemblent inanimés :
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon Autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux, en ſon Temple apportée,
A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée 1.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux 2.
Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carrière 3,
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,

Page 51, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée* ». Il dit que l'Idole de Dagon ne pouvait être éblouïe : *Oculos habent & non videbunt.*

℟. Mauvaiſe critique & fauſſe application de ce paſſage de l'Ecriture. Le Poéte parle ici figurément de ce faux-Dieu ; il fait alluſion à ſa chûte à la vue de l'Arche. Ce paſſage n'eſt pas placé ici ; il regarde les hommes qui ſont aveuglés par leurs paſſions, & qui ſont ſourds aux ſages leçons qu'on leur donne.

2. « *Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux* ». Il prétend que *illuſtre* appliqué aux choſes, vieillit.

℟. Il parait que c'eſt plutôt l'eſprit du Critique qui vieillit : ce mot, au contraire, donne ici une noble idée de ces deux combattans.

3. « *Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carrière* ». Plus haut, dit-il, les yeux étaient attachés ſur les combattans ; ici, leur combat fixe tous les yeux, & ils ne ſont point encore entrés dans la carrière.

℟. Il n'y a ici aucune contradiction : ces deux Guerriers n'étaient point enfermés, ils pouvaient être vus de tout le monde, ſans être encore entrés dans la carrière. Rien n'eſt plus futile que cette critique.

Des anciens Chevaliers ornement honorable 1,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrables;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger plus grand.
Leur arme est une épée; &, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance. —
« O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
» Descends, juge sa cause, & combats avec moi;
» Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
» J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice ». --
D'Aumale répondit 2 :-- « J'attends tout de mon bras;
» C'est de nous que dépend le destin des combats;
» Envain l'homme timide implore un Dieu suprême,
» Tranquile au haut du Ciel il nous laisse à nous-même;
» Le parti le plus juste est celui du vainqueur 3,

Page 51, second Vol. du Commentaire, Note 4.

1. « *Des anciens Chevaliers ornement honorable* ». Il trouve ce vers un peu lourd, que *ornement honorable* n'est pas bon; *respectable*, dit-il, vaudrait-il mieux? Peut-être faudrait-il *ornement* au pluriel, à cause de *bustes*, ou bien mettre *bustes* au singulier. L'armure complette n'était pas un simple ornement, & encore moins celui des Chevaliers seuls.

℞. Il faudrait bien des leçons à ce Critique pour lui apprendre à se connaître en vers. Il paraît bien strićte sur l'époque de l'armure complette; cela est assez indifférent pour le Lecteur.

Page 52, Notes 2 & 4.

2. « *D'Aumale répondit* ». Il pense que Turenne, ne parlant point à d'Aumale, au-lieu de *répondit*, il faudrait *interrompit* ou *l'équivalent*.

℞. Le Poéte a dit que Turenne cria; d'Aumale pouvait donc l'entendre & lui répondre. D'ailleurs, Turenne ayant fini son invocation à Dieu, *interrompit* n'était pas le mot convenable.

3. « *Le parti le plus juste est*

℞. Le Poéte soutient dans ce

» Et le Dieu de la guerre est la seule valeur 1 ». --

celui du Vainqueur ». Et c'est d'Aumale qui parle ainsi, lui qui vient d'être complétement battu à Ivry. Je l'avais bien dit, qu'il était un peu fou.

Guerrier le caractère qu'il lui a donné ; il l'a toujours représenté comme impétueux, violent, téméraire : ainsi, cette critique ne vaut rien.

Page 53, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Et le Dieu de la guerre est la seule valeur* ». Il fait un très-long commentaire ; il prétend que le discours de d'Aumale n'est pas supportable. 1°. Il dit qu'il n'est pas vraisemblable que parmi des Chrétiens, un Déiste parle ainsi publiquement. 2°. Qu'il l'est encore moins qu'un Chef du parti Ligueur, d'un parti qui combat pour la Religion, profère devant les deux Armées de si scandaleuses impiétés. 3°. Les convenances permettent-elles de représenter les Capitaines Hérétiques pleins de Religion, & les Catholiques pleins de mépris pour elle ? 4°. Qu'il fallait du moins peindre d'Aumale pur Papiste, Fanatique outré. 5°. Que c'est peu de prêter à d'Aumale le fanatisme d'Epicure ; d'Aumale le met en thèse comme un Professeur ; que le goût voulait que ces fausses idées fussent tournées en sentiment, & le Poëte les dirige en maxime ; qu'il étale avec complaisance ces mauvais propos, qui auraient dû être fort courts, quand-même ils seraient tirés du sujet, & conformes au caractère du personnage ; que Virgile fait dire à Mézence, Contempteur des Dieux : *Dextra mihi Deus*,

R. 1°. On a vu que le Poëte a peint d'Aumale d'un caractère très-singulier : il a fait voir qu'il s'opposait toujours aux avis, aux résolutions de Mayenne ; qu'il n'écoutait que les mouvemens de son sang bouillant, furieux, tel enfin qu'Horace peint Achille : *Iracundus, acer, jura neget sibi nata, nil non arroget armis.* Turenne, au contraire est représenté comme un Guerrier habile, courageux, mais prudent, maître de ses sens. Ce contraste fait ici le plus bel effet.

2°. Il est donc vraisemblable qu'un Déiste tel que d'Aumale, (puisqu'il le qualifie ainsi, quoique plus bas il le dise Athée, & ensuite Dévôt) tienne publiquement ce langage, qui, dans le fond, ne signifie autre chose, sinon qu'il pense que Dieu le laisse maître de ses actions, suivant ce vers : *Tranquile au haut du Ciel, il nous laisse à nous-même.*

3°. En quoi le Poëte a-t-il péché contre les convenances ? Il a peint ces deux Guerriers tels qu'ils étaient en effet, il n'en a pas forgé les caractères : il n'a pas donné les Ligueurs pour de parfaits Chrétiens ; au contraire, il

Il dit ; & d'un regard enflammé d'arrogance 1,
Il voit de son rival la modeste assurance 2.

& telum quod missile libro. Que dans Stace, l'impie Canapée dit rapidement, *Virtus mihi numen & ensis quem teneo.* Et comme ce Critique a la manie de vouloir réformer le Poéte, il ajoute : ne pourrait-on pas, en conservant à d'Aumale son caractère brusque, fier & dévôt, changer ainsi ces vers ?

fait voir en eux le faux du fanatisme : c'est pour en détourner davantage, qu'il leur oppose le discours de Turenne, qui est orthodoxe.

4°. Pourquoi fallait-il peindre d'Aumale pur Papiste, ou Fanatique outré ? Le Critique ne s'apperçoit pas que c'est lui qui n'observe pas les convenances, & qu'il parle très-indécemment.

« *Tais-toi, lui dit d'Aumale : est-ce à toi d'implorer*
» *Un Dieu que l'Hérésie osa déshonorer ?*
» *Il t'entend, ta prière est un nouvel outrage :*
» *Son bras va te punir de ton aveugle rage.*
» *Mais, quel que soit enfin le succès du combat,*
» *Dieu protège l'Eglise, & non un Apostat* ».

5°. Il dit que c'est peu que l'Auteur prête à d'Aumale l'Athéïsme d'Epicure ; qu'il le met en maxime ; qu'il étend avec complaisance ces mauvais propos, qui devraient être fort courts, quand ils seraient tirés du sujet & conformes au caractère du personnage. Il cite Virgile & Stace, qui disent des choses rapidement ; mais avec telle rapidité que le Critique dise que ces mots aient été employés, il n'en résulte pas moins que, même chez les Payens, ils seraient très déplacés. Au surplus, le discours de d'Aumale n'est pas plus long que celui de Turenne ; & si l'on peut dire que le Poéte se soit étendu avec complaisance, c'est dans celui de Turenne : on voit qu'il s'est plû à le rendre magnifique, du moins, voilà ce que la lecture en présente à l'idée.

A l'égard des vers qu'il voudrait substituer à ceux du Poéte, ils commencent bien trivialement *Tais-toi, lui dit d'Aumale : est-ce à toi d'implorer, &c.* Il ne veut pas que les Protestans prient Dieu ; il s'érige en Juge suprême, en disant que leurs prières sont un outrage à la Divinité.

Page 54, second Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2. « *Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,*

℟. On peut lui demander si dans ces deux vers le Poéte n'a

Mais la trompette ſonne, ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre, d'un pas léger, ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir 1 ;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir.
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante

» *Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance* ».
Il demande ſi *enflammé d'arrogance* eſt français, & dit que Virgile, en pareille occaſion, n'écoute pas, qu'il peint, & il ajoute qu'on ne dit pas *voir d'un regard*. pas peint au vrai ces deux Guerriers : ce contraſte ſi bien rendu aurait dû le diſpenſer d'avoir recours à Virgile. Pour le terme de *regard*, il eſt bon ; c'eſt en regardant qu'on voit : ainſi, le Poëte a pu dire *& d'un regard enflammé il voit.*

Page 54, *ſecond Vol. du Commentaire*, *Note* 1.

1. « *Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir* ;
» *Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir* ».
Il dit que *plaiſir* & *plaît* qui ſuit ſont une négligence ; mais il trouve ces vers d'autant plus beaux, qu'ils étaient difficiles à faire. Voilà, dit-il, ce qui s'appelle de la Poéſie : cette comparaiſon me paraît admirable par ſa juſteſſe, ſon agrément & ſa nouveauté.

℞. Il aurait pu s'en tenir à la dernière partie de ſa remarque, cette eſpèce de répétition n'ayant rien de déſagréable.

Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le Spectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire 1.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux 2;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux 3.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère 4,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire 5.

Page 55, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire* ». *Chûte*, dit-il, n'eſt peut-être pas le mot propre.

2 & 3. « *D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;*
» *Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux* ».
Plus fort, dit il! d'Aumale & Turenne ſe battent ils à coups de poings? Dans ces combats, le plus robuſte a-t-il plus d'avantage? D'Aumale eſt plus furieux, Turenne l'était donc auſſi? *Furieux* n'eſt pas bon, *plus ardent* dit tout.

℞. Par ce mot, le Poéte fait entendre que les coups étaient auſſi adroitement parés que vigoureuſement portés.

℞. Il admire la beauté de cette deſcription de combat, & ne peut retenir ſa critique; il eſt vrai que c'eſt pour donner ces deux vers de ſa façon:
« *D'Aumale eſt plus ardent, Turenne plus adroit,*
» *Il ſait à la valeur oppoſer le ſang-froid* ».
Le mot *furieux* exprime le caractère de d'Aumale.

Page 56, Notes 1 & 2.

4 & 5. « *Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,*
» *Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire* ».
Tous, dit-il, me paraît rédondant: je crois que *maitre de ſes ſens* eſt une phraſe faite, à laquelle il n'eſt pas permis d'ajou-

℞. Il n'y a pas ici de rédondance: *animé ſans colère* eſt très-bon & fait tableau. Pour le mot *à loiſir*, il exprime bien le caractère prudent & phlegmatique de Turenne. Le vers du Critique eſt inférieur à celui du Poéte.

D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur 1;
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent: --
« De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre régne eſt paſſé ». --
Tout le Peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable 2,
Menace encor Turenne & le menace envain 3:
Sa redoutable épée échappe de ſa main.

---

ter. J'aimerais mieux *maître de ſes eſprits*. Il trouve cet *à loiſir* ſingulier: A-t-on, dit-il, *du loiſir vis-à vis d'un furieux?* Il mettrait: *Il aſpire à laſſer ſon terrible adverſaire.*

Page 56, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur* ». Il mettrait *conſume* au-lieu de *épuiſe*.

℞. *Epuiſe* eſt bien plus expreſſif après *efforts*.

Page 57, Note 3 & 4.

2 & 3. « *D'Aumale ſans vigueur étendu ſur le ſable,*
» *Menace encor Turenne & le menace envain* ».
D'Aumale, dit-il, ſans vigueur, je le crois bien. J'aimerais mieux *ſans couleur*, qui ne ſerait pas trop bon. Il dit enſuite qu'il fallait s'arrêter au premier hémiſtiche du ſecond vers, que le ſecond eſt une naïveté.

℞. Il a raiſon de dire que *ſans couleur* ne ſerait pas bon; mais il fait mal de critiquer les mots *ſans vigueur*, qui ſont contraſte avec *le menace envain* du dernier vers: ce qui juſtifie le ſecond hémiſtiche de ce vers.

Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche;
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits 1.
Cependant des Soldats, dans les murs de Paris,
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un Peuple interdit, égaré 2.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs 3.

Page 57, ſecond Vol. du Commentaire, Note 5.

1. « *Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits* ». Il prétend que *à tes eſprits* eſt un barbariſme, mais ſi familier aux Poétes, qu'il ceſſe d'en être.

℟. Il eſt fort ſingulier qu'il oſe avancer que les Poétes ont droit d'employer des barbariſmes, & de leur donner place dans la Poéſie. Les Poétes, non plus que les Hiſtoriens, n'ont ce droit. Ici, ces mots *tes eſprits* ne ſont point un barbariſme. Le Critique n'en a pas compris le ſens. Le Poéte entend par-là les ſens, & non l'eſprit; cela eſt très-français.

Page 58, Note 1 & 2.

2. « *Ce ſpectacle ſanglant... Entre au milieu d'un Peuple* ». Je ne ſais, dit-il, ſi l'on peut dire d'un ſpectacle, qu'il entre.

℟. Ne voit-on pas que c'eſt le corps de d'Aumale qui entre, & qui forme ſpectacle!

3. « *Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs* ». Il demande

℟. Le Poéte ne fait pas ici de déclamation, mais une deſcrip-

On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots & retiennent leur plainte 1 :
Tout ſe taît & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur 2
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur 3.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au Ciel s'élevèrent;
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblèrent.

---

ce qu'avaient donc de particulier les yeux de d'Aumale mort, & dit qu'il craint bien que ce ne ſoit une pure déclamation.

tion de ce ſpectacle funèbre très-bien rendue.

Page 58, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Etouffent leurs ſanglots & retiennent leur plainte* ». Je crois, dit-il, qu'il faut *leurs plaintes.* Il voudrait mettre : *Etouffent les ſanglots, & retiennent la plainte.*

℟. Cette réforme ne vaut rien.

2, 3. « *Tout ſe taît & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur*
» *Bientôt de ce ſilence augmente la terreur* ».
Quelle idée ces mots offrent-ils à l'eſprit, ou aux eſprits, pour parler comme M. de Voltaire? Qu'eſt-ce que la terreur d'un ſilence ?

℟. Cela préſente le plus grand trouble, la plus grande déſolation. Ce ſilence avait mis la conſternation dans les eſprits, & ce bruit cauſa la frayeur.

Voilà dit-il, 176 vers employés à décrire un duel qui n'influe pas plus ſur le dénouement que tout autre fait que le Poéte aurait rimé. Se permet-on les écarts quand on touche au terme?

℟. 1°. Il n'eſt pas exact de dire que ce duel contient 176 vers; ce qui au ſurplus ſerait indifférent. 2°. C'eſt un épiſode qui tient au ſujet, puiſque d'Aumale eſt un des Chefs des Ligueurs. D'ailleurs, il eſt ici bien placé, & a donné lieu au Poéte de faire l'éloge de Turenne.

Ils demandent l'aſſaut. Mais l'auguſte Louis 1,
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils 2,
Modérait de Henri le courage terrible 3.
Ainſi des élémens le moteur inviſible 4

Page 59, second Vol. du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Mais l'auguſte Louis,* » *Protecteur des Français, protecteur de ſon fils* ». Il trouve que *auguſte* n'eſt pas heureuſement trouvé, & que la répétition rend le ſecond vers bien long & bien vuide.

℞. L'épithéte de *auguſte* n'a rien que de noble; & la répétition du mot *Protecteur* ne gâte point ce vers, elle fait voir que S.-Louis protége les Français comme leur Prince: c'eſt même un préjugé pour la cauſe de Henri.

3. « *Modérait de Henri le courage terrible* ». L'épithéte, dit-il, n'eſt pas heureuſe, & cette intervention de S.-Louis, eſt un merveilleux dont on ne voit pas la néceſſité.

℞. Sa première remarque eſt bien ſévère: pour la ſeconde, elle fait voir l'inconſéquence du Critique, qui ſe contredit perpétuellement: il a reproché au Poéte d'être très-avare du merveilleux; & quand il l'emploie, il trouve que c'eſt ſans néceſſité. Les vers précédens juſtifient le Poéte: *Les cris des aſſiégeans... ils demandent l'aſſaut...* C'eſt dans ce moment que S.-Louis vient pour empêcher le carnage.

4. « *Ainſi des élémens le moteur inviſible* » *Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs* ». Il dit, 1°. qu'il ne fallait pas comparer un être moral à un autre être moral. 2°. Qu'il n'y a aucune comparaiſon, dit le Proverbe, de Dieu à S.-Crépin. 3°. Qu'il eſt un peu violent d'avancer que S.-Louis agit ſur l'âme de Henri comme Dieu agit ſur la matière, ſur-tout quand on fait attention que, ſuivant le ſyſtême Chrétien (car il veut toujours que notre Religion ſoit une Religion de ſyſtême), Dieu ne communique à aucun Saint la moindre partie de ſon empire ſur l'âme humaine.

℞. Il n'eſt pas douteux, 1°. qu'on peut comparer un être moral à un autre être moral. 2°. La plaiſanterie que fait ici le Critique eſt triviale, & ne mérite pas de réponſe. 3°. Enfin, ce n'eſt point ici une thèſe de théologie; il n'eſt pas queſtion de diſcuter les opérations de l'Etre ſuprême, ni le pouvoir qu'il lui plaît de communiquer à ſes Saints: c'eſt ici une pure fiction qui peut entrer dans le Poème.

Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers:
Il fonde des Cités, les diſperſe en ruines,
Et les cœurs des humains ſont dans ſes mains divines.
Henri, de qui le Ciel a réprimé l'ardeur 1,
Des Guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate Patrie 2,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie 3.

Page 60, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Henri, de qui le Ciel a réprimé l'ardeur* ». *Le Ciel*, dit-il, qui ſignifie toujours *Dieu*, ſignifie ici *S.-Louis.*

℟. Ce Critique ſe trompe. On ſait que *le Ciel* ne peut avoir d'autre ſignification que *Dieu*, & c'eſt dans cette acception que le Poéte l'a employé : Dieu a agi par le miniſtère de S.-Louis.

2. « *Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate Patrie* ». Etait-ce pour la première fois, dit-il, que Henri découvrait ce ſentiment dans ſon cœur ? Etait-il étonnant qu'il aimât la France ? Paris qui lui réſiſtait était-il tout le Royaume ? D'ailleurs, quel bienfait la Patrie avait-elle reçu de lui, pour lui paraître ingrate ? Ce vers, ajoute-t-il, conviendrait à un Ariſtide, à un Coriolan.

Enfin, par ſa note ſeptième, il réforme ainſi ce vers : *Pour des ſujets ingrats ſon âme eſt attendrie.*

℟. Mais ce vers ne dit en aucune manière que ce fût la première fois que Henri eût éprouvé ce ſentiment d'amour pour les Français ; le Poéte a même ſouvent parlé de ſa bonté pour la Nation. La queſtion du Critique, *eſt-il étonnant qu'il aimât la France*, eſt ridicule, n'a pas d'objet, non plus que celle qu'il fait au ſujet de la ville de Paris.

Enfin, dans la réforme que ce Critique fait plus bas, note 7, des vers du Poéte, il ſe ſert du même mot d'*ingrat*, qu'il reprend en lui.

3. « *Il voulut la ſauver de ſa propre furie* ». Il prétend que ce vers n'eſt pas bon, ſans compter, dit-il, que *ſa propre furie* peut & même doit ſe rapporter à Henri contre l'intention de l'Auteur.

℟. Ce vers eſt très-énergique. A l'égard du ſurplus de ſa note, c'eſt à la langue françaiſe qu'il peut s'en prendre ; elle n'a pas les *ſon*, *ſa*, *ſes* des Latins, qui exprimeraient *ſa* par *ejus* ; mais il eſt clair que *ſa* ſe rapporte à *Peuple.*

Haï de ses Sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir 1,
Il laisse à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes 2,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes 3,

Page 61, second Vol. du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Pouvant les emporter, il les fait investir* ». Quoi, dit-il, emporter les Parisiens!

℞. On dit emporter une ville, cela est bien plus fort, & c'est ce qu'a fait entendre le Poéte : cette expression ne prête à aucun ridicule.

2. « *Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes* ». Henri IV se trompa, dit-il; il fit donc une faute, & sa prétendue bonté pour les Parisiens devint une cruauté envers ses Soldats, & c'est ce Héros imprudent que nous devons admirer! Pourquoi s'écarter de l'Histoire, quand on n'a rien de mieux à donner? Si Henri IV avait si mal raisonné, il eût fallu supprimer ce fait du Poème, il ne fallait pas le créer : si Henri IV avait pu emporter Paris, il l'aurait dû faire, & l'aurait fait.

℞. Le Critique fait ici de mauvais raisonnemens. On sait que Paris fut bloqué, qu'il fut affamé; c'est ce que dit le Poéte : il ne s'est donc pas, ainsi que le Critique voudrait l'insinuer, si fort écarté de l'Histoire, il l'a suivie en partie. D'ailleurs, il aurait pu créer ce fait, sans que ce fût une faute. Enfin, dans ce Poème il ne présente pas Henri comme un imprudent, mais comme un Roi qui chérit ses Sujets, il agit en père : c'est ce qu'il dit par les vers 342 & suivans de ce Chant : *Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes, &c.*

Page 62, Note 1.

3. « *La disette & la faim, plus fortes que ses armes* ». Henri, dit-il, compte donc plus sur la famine que sur ses armes.

℞. Ce qu'on a dit pour la note précédente peut servir de réponse aux mauvais sarcasmes de ce Critique. Au surplus, ou-

Lui livreraient ſans peine un Peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé,
Qui vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence 1.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait céder,
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout haſarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengereſſe,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur 2,

Cependant, plus haut il ne tient qu'à lui d'emporter Paris; comment concilier tout cela? De plus, comme Henri IV eſt bon dans cet endroit du Poème! Quel excès de bonté! quelle façon admirable d'épargner, de gagner ſes ſujets, que de les faire mourir de faim!

tre que la diſette n'occaſionne pas, à beaucoup près, tant de morts que les combats; c'eſt qu'il ne tenait qu'aux Pariſiens d'éviter cette diſette en ſe ſoumettant.

Page 62, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence* ». Il dit que le Poéte fait déraiſonner le Héros. Paris, ajoute-t-il, avait été aſſiégé; d'Egmont arrive & fait lever le ſiége: les Ligueurs ont donc le tems de remplir les magaſins de la ville. Or, comment Henri peut-il ſe perſuader que Paris mourra de faim, & implorera ſa clémence? Cette famine ſi bruſque eſt incroyable.

℟. C'eſt le Critique qui déraiſonne; il s'eſt paſſé bien du tems entre ces deux ſiéges. Le premier blocus eſt de 1590, & Henri ne ſe fit Catholique qu'en 1594; Ainſi les vivres que les Ligueurs avaient pu faire entrer lors de l'arrivée de d'Egmont étaient conſommés: cette famine n'a donc rien d'invraiſemblable, elle eſt au contraire très bien amenée.

Page 63, Note 1.

2. « *Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur* ». Il trouve que le mot *fiers* eſt impropre; il aimerait mieux, dit-il, *mépriſant ſes bontés.*

℟. Le mot *fiers* exprime mieux l'arrogance de ces mutins, qui prenaient pour faibleſſe la bonté du Roi: c'eſt ce qui ſe confirme par les deux vers ſuivans.

Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
 Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter, dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux:
Ce superbe Paris fut plein de malheureux 1,
De qui la main tremblante & la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes 2,

Page 63, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ce superbe Paris fut plein de malheureux* ». Il prétend que ce vers est faible après les hurlemens du vers précédent; que c'est détonner, & que la répétition de *Paris* est vicieuse, & qu'il dirait: *Ce séjour de délice est plein de malheureux.*

R. 1°. *Ce superbe Paris* est beaucoup mieux, plus noble que ce *séjour de délice*: il donne une plus grande idée de cette ville. 2°. Cette antithèse de *superbe* & *malheureux* donne de la force au vers, loin de l'affaiblir. La répétition du mot *Paris* n'a rien que d'élégant. Enfin, le mot *délice* dont se sert le Critique, devrait être au pluriel: on dit *vivre dans les délices*, & non *dans le délice.*

2. « *Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes* ». Au-lieu, dit-il, de déployer toutes les voiles du pathétique, l'Auteur s'applique à faire des vers pompeux; il glisse sur les maux de la famine présente, & s'appésantit

R. On ne peut sans injustice accuser le Poète de n'avoir pas été pathétique en cette occasion: il a, dans les vers précédens, peint la famine avec les couleurs les plus tristes, & l'on verra par la suite qu'il en fait un tableau

Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits 1, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux 2,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,

---

gaîment sur l'ancienne gourmandise des affamés; c'est manquer au précepte d'Horace: *Singula quæque locum teneant sortita decenter.* Il demande pardon de tant de citations, mais il dit qu'il doit à la réputation du Poéte, cet égard d'étayer sa critique de l'autorité des Maîtres.

qui arrache des larmes aux cœurs les plus insensibles: il a parlé de la délicatesse des gens riches pour les mets & les vins, afin de faire contraste avec les besoins pressans que la famine leur fit éprouver. On ne peut donc pas pardonner au Critique de faire tant de citations si mal appliquées.

Page 64, second Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Les vins les plus parfaits* ». J'aimerais mieux, dit-il, *les plus exquis;* il y a trop de vague dans l'épithéte *parfaits:* je sais qu'elle est familière aux gourmets; mais le Poéte doit parler le langage des Dieux, & non celui de la table. Du reste, il y a ici un peu de faux: ces tems grossiers sont si connus, qu'on voit que l'Auteur décrit le luxe actuel de Paris.

℟. Le mot *parfaits* est aussi bon que *exquis*. Le Poéte, parlant des hommes, ne doit pas parler le langage des Dieux. Il aurait peut-être voulu qu'il eût comparé ces vins au nectar. Enfin, dans ces tems, quoique différens de celui-ci, les gens opulens pouvaient satisfaire leurs desirs & vivre dans la mollesse.

2. « *On vit avec effroi tous ces voluptueux* ». On les vit avec effroi, dit-il! Les pauvres apparemment: mais ceux-ci souffraient depuis long-tems, pouvaient-ils être effrayés des maux des riches?

℟. Sans doute ils devaient en être très-effrayés, d'autant plus que cela annonçait la plus grande famine.

Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière;
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens 1.
Ces spectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture:
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés pour eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères:
Ce détestable mets avança leur trépas 2,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Page 65, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Les restes odieux des plus vils alimens* ». Je doute, dit-il, que *odieux* soit le terme propre, il ne signifie rien, ou ne signifie que *les plus vils* qui suit. Il ajoute: il serait singulier qu'au lieu de *odieux* il fallût lire *précieux*. Cette expression de *plus vils alimens* porte à l'esprit une idée sale.

R. Ce mot *odieux* représente bien le cruel état où étaient réduits ces malheureux qui se trouvaient dans le cas de se disputer, pour se nourrir, les choses qu'ils auraient auparavant rejettées avec horreur.

2. « *Ce détestable mets avança leur trépas* ». Je mettrais, dit il, *mets abominable*. L'épithéte *détestable* est si souvent appliquée aux mets, dont le goût blesse un peu le palais, qu'employée ici, elle perd toute son énergie.

R. *Détestable* est le vrai mot, & c'est précisément parce que cette épithéte est employée aux mets dont le goût blesse le palais, qu'elle est ici bien placée.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des Autels;
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du Peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux:
Aux autres, ils montraient d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber sur eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux en effet d'abandonner la vie.
D'un ramas d'Etrangers la ville était remplie;
Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein 1;

Page 67, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein* ». J'ai, dit-il, quelque doute sur cette expression : on réchauffe un serpent dans son sein, au moins depuis la Fable d'Esope; mais nourrit-on dans son sein un tigre?

R. Malgré la Fable d'Esope, on n'a point encore vu réchauffer de serpent dans son sein; cela n'empêche pas qu'on ne puisse se servir de cette expression, pour exprimer l'ingratitude de ceux qui, loin de reconnaître les bienfaits, sont assez dénaturés pour faire tort, même trahir leur bienfaiteur : C'est (on le dit en passant) un vice assez ordinaire à certains Satyriques, même de nos jours. On peut donc dire : *Tigres, que nos ayeux, &c.*

Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim;
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres, des rochers & des monts Helvétiques 1,
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux Hôtes effrayés présentent mille morts 2,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère:
De la cruelle faim, le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse 3,

Page 67, second Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *Les autres, des rochers & des monts Helvétiques* ». *Des monts* lui paraît rédondant.

R. Les rochers & les monts sont deux choses différentes, ainsi il n'y a point de rédondance; les Suisses dont est ici question, venaient tant des rochers que des montagnes.

Page 68, Notes 1 & 4.

2. *Aux Hôtes effrayés présentent mille morts* ». Il dit que *Hôtes* ne lui paraît pas assez noble, quoique consacré à exprimer le Bourgeois qui loge le Soldat, ou plutôt parce qu'il est consacré à cela; il voudrait mettre *aux Citoyens tremblans*.

R. *Hôtes* est le mot propre; il fait voir la cruauté des Suisses, qui, pressés par la faim, poussaient leur fureur jusqu'à arracher à leurs Hôtes le peu d'alimens qu'ils trouvaient: c'est ce que dit le Poéte dans le vers 277 qui suit.

3. « *Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse* ». Il dit que ce vers n'est pas un modèle d'élégance & d'harmonie.

R. Mais le sujet n'est sûrement pas susceptible d'élégance & d'harmonie; il n'est ici question que d'exprimer jusqu'où peut

Etait

Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur 1,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur 2.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?) 3.
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras 4;

---

porter le besoin de la faim; & ces mots *d'un peu d'alimens la découverte heureuse*, sont de la dernière beauté.

Page 68, second Vol. du Commentaire, Notes 5, 6 & 7.

1 & 2. « *Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,* » *Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur* ». Ou je suis bien trompé, dit-il, ou cela n'est pas bon.

℟. Il arrive si souvent à ce Critique de se tromper, qu'il n'en devrait pas être surpris.

3. « *Conserver le récit de cette horrible histoire* ». Il faudrait, dit-il, mettre *conserver cette histoire*. On dit bien *faire le récit d'une histoire*; mais on ne dit pas *conserver, transmettre à la postérité le récit d'une histoire*, à moins qu'on entende par-là *conserver un écrit où cette histoire est racontée*. On pourrait corriger ainsi ces deux vers:

« *Une mère, (faut-il à la race future*
» *Transmettre dans mes chants cette horrible aventure*?)

℟. Le Critique aime fort à corriger son Maître; mais il ne lui est pas possible de surpasser l'original. Il n'a pas dû faire de grands efforts, ayant sous ses yeux les vers du Poéte.

4. « *De ce fils innocent qui lui tendait les bras* ». *Innocent*, dit-il, n'est pas mal; mais j'ai-

℟. Il arrive souvent au Critique de ressembler aux harpies dont parle Virgile, de gâter ce

Son enfance, ſa voix, ſa misère & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé 1,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante ;
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité : —
« Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
» Dit-elle, c'eſt envain que tu reçus la vie,
» Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
» Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
» Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
» Meurs avant de ſentir mes maux & ta misère,
» Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
» Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
» Et que Paris du moins voye un crime nouveau ». —

---

merais mieux : « *De ce fils qui l'implore en lui tendant les bras* ». qu'il touche : en effet, un enfant au berceau ne peut, ne ſait point implorer : ce vers eſt ſi beau, la nature y eſt ſi bien rendue, qu'il aurait dû ſe contenter de l'admirer.

Page 70, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,*
» *Plein d'amour, de reſpect, de rage & de pitié* ».
Il prétend que l'épithéte *effrayé* eſt mal choiſie ; il donne pour preuve le vers ſuivant.

R. Le ſecond vers eſt une raiſon de plus pour confirmer la bonté de cette épithéte : on voit tous les mouvemens de l'âme ſur le viſage de cette femme : l'effroi, l'amour, le regret, la rage & la pitié, qui lui livrent combat & l'agitent.

En achevant ces mots, furieuſe, égarée 1,
Dans les flancs de ſon fils, ſa main déſeſpérée 2
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer;
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches Soldats 3
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie;

Page 70, ſecond Vol. du Comment. Notes 4 & 1 de la ſuiv.

1 & 2. « *Furieuſe, égarée... ſa main déſeſpérée... porte... & d'un bras... prépare avidement ce repas* ». Il me ſemble, dit-il, que cela n'eſt pas bien écrit; il ajoute: *Sa main déſeſpérée... porte... & d'un bras... prépare avidement ce repas.* C'eſt écrire avec trop de négligence que de ſe permettre ce ſtile.

℞. Le Critique ne ſe fait point d'honneur, en diſant que ce morceau n'eſt pas bien écrit; c'eſt peut-être le tableau le plus frappant que l'on puiſſe faire d'une aventure auſſi abominable. A l'égard du ſurplus de ſa note, c'eſt un vrai galimathias auquel on ne daigne pas répondre.

Page 71, Note 2.

3. « *Attirés par la faim, les farouches Soldats* ». L'Auteur, dit-il, a ſans doute voulu faire entendre qu'ils étaient attirés par l'odeur de la chair grillée; mais il n'a pas oſé s'exprimer ainſi, & cette timidité l'a fait tomber dans une invraiſemblance; car il n'eſt pas vraiſemblable que des Soldats reviennent avec tant d'empreſſement dans une maiſon qu'ils ont pillée. N'aurait-on pas pu dire: *Trompés par l'odorat, &c.*

℞. On comprend aiſément que ce fut l'odeur de ce mets déteſtable, qui les fit revenir; mais c'était la faim qui les déterminait: c'eſt ce que fait entendre le Poéte.

A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégoûtante : —
« Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
» C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
» Que la mère & le fils vous servent de pâture.
» Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
» Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous ?
» Tigres, de tels festins sont préparés pour vous ». —
Ce discours insensé que sa rage prononce
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés,
Et n'osent regarder cette maison funeste ;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
Et le Peuple, effrayé de l'horreur de son sort 1,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent.
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
Sur ce Peuple infidèle il répandit des pleurs : —

Page 72, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Et le Peuple, effrayé de l'horreur de son sort,*
» *Levait les mains au Ciel, & demandait la mort* ».
Il dit qu'au-lieu d'*effrayé* il faudrait *consterné*, & que l'effroi est bien différent de la consternation.

℞. Il est vrai que l'effroi est différent de la consternation ; c'est pour cela qu'il convient mieux ici : la consternation annonce de la timidité, & un homme timide ne demande pas la mort.

« O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
» Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
» Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
» Je puis lever vers toi mes innocentes mains.
» Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins 1 :
» Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
» Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
« Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
» A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
» De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
» Il en est l'ennemi, j'en dois être le père,
» Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfans 2,
» Et d'arracher mon Peuple à ces loups dévorans.
» Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
» Dussé-je, en le sauvant, perdre mon Diadême,
» Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
» Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis 3 ;

Page 73, second Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins* ». Tout ceci, dit il, ne paraît pas assez lié, ni par le sens, ni par le ton.

℟. Henri apprend les horreurs de cette famine, il verse des pleurs, il s'adresse à Dieu pour se justifier : rien n'est donc mieux lié, ni par le sens, ni par le ton.

2. « *Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfans,*
» *Et d'arracher mon Peuple à ces loups dévorans* ».
Qui sont ces loups, dit-il ?

℟. Ce sont tous ceux qui exerçaient ces cruautés, & ceux qui les occasionnaient par leur révolte.

3. « *Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis* ». L'acte de

℟. Et c'est précisément ce que dit ce vers ; il ne peut avoir

» Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
» Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
» Henri de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux ». —
Il dit, & dans l'instant il veut que son armée 1

---

bienfaisance, dit-il, que va faire Henri, est incompatible avec ce *malgré lui*. Il est très-persuadé que le Peuple affamé recevra volontiers du pain: l'Auteur a voulu dire *malgré son obstination*. d'autre interprétation, & l'expression est très-bonne, très-claire, & n'est susceptible d'aucun équivoque.

Page 74, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Il dit, & dans l'instant il veut que son armée*
» *Approche sans éclat de la ville affamée* ».

Il prétend que cette situation manque de vraisemblance; qu'il est incroyable qu'un Prince prudent, qui attend de la disette la reddition d'une ville, ravitaille lui-même cette ville; que ce ne serait que faiblesse, délire; que Henri ne sait ce qu'il veut: il ne veut point emporter Paris d'assaut, il l'affame; il ne veut pas l'affamer, il le nourrit. Mais, dira-t-on, le fait est vrai: point du tout: durant les conférences de Surenne, des Capitaines, séduits par l'appas du gain, firent entrer des vivres dans la ville; mais le Roi fut mauvais gré au Maréchal d'Aumont d'avoir favorisé ces marchés. Si ce Prince avait fait l'acte de générosité que lui prête le Poéte, son camp eût été désert en vingt-quatre heures.

R. Le Critique tient ici un propos bien indécent. Le Poéte représente Henri comme un Prince qui a des droits légitimes à la Couronne: une partie de ses sujets refuse de le reconnaître; il est obligé de faire la guerre. Pour éviter de répandre tant de sang, il bloque Paris, il l'assiége, comptant que les habitans, de peur de la famine, se rendront & auront recours à sa clémence. Les Moines fanatiques séduisent le Peuple par leurs discours: les Seize l'animent; Paris éprouve une cruelle famine: la nouvelle en est portée au Roi; il en est pénétré, il en gémit; il veut absolument faire donner des secours à son Peuple, dût il perdre sa Couronne: c'est ce que le Poéte dit par les vers 347 & suivans. Ce trait présente une grandeur d'âme & une générosité qui a peu d'exemples, mais qui n'est pas contre la vraisemblance. D'ailleurs, ce fait est attesté par Mézerai, Auteur véridique.

Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent 1 ;
Les murs en ce moment de Peuples ſe rempliſſent :
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans :
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes ſombres 2
Les Mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les Enfers & les mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même 3.

Page 74, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent* ». Il dit que *humain* vaudrait mieux que *divin*, puiſque c'eſt l'ordre d'un homme compatiſſant, & que *divin*, qui paraît ſi noble, n'eſt qu'une épithéte hyperbolique de converſation familière.

℟. Ce mot eſt une hyperbole qui convient à l'Epopée.

Page 75, Notes 1 & 2.

2. » *Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes ſombres*,
» *Les Mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres* ».
Il trouve que ces deux vers ſont ſi embarraſſés, qu'on croirait, contre l'intention de l'Auteur, que les corps des Pariſiens ſont comparés aux Mages, & dit qu'il faudrait mettre : *Tels que les ombres qu'on feignait jadis.*

℟. Il n'y a rien de plus clair que le ſens de ces deux vers ; le Poéte parle des corps des Pariſiens qui étaient inanimés & tels que les Mages en faiſaient ſortir des Enfers : cela n'eſt pas ſuſceptible d'autre ſens.

3. « *Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même* ». *Vient*,

℟. Il eſt dit ci-devant que Henri fit approcher ſon armée :

Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie 1,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie. --
« Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
» Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
» Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage 2?
» Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
» C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois;
» Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
» Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.

---

dit-il, Henri était-il là? Ce *même* est mal employé.

on peut donc dire *Henri vient*. C'était ce Prince qui leur faisait donner des secours; par conséquent c'était lui qui les nourrissait.

Page 76, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Secondant de Henri la généreuse envie* ». Il dit au sujet du mot *envie :* je ne puis savoir mauvais gré à M. de Voltaire du petit effort qu'il fait de ressusciter l'expression *envie* dans cette acception.

R. On a vu jusqu'à présent que ce mot a toute une autre acception dans le cœur de ce Critique.

2. « *Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage* ». Il trouve, 1°. que le *que* se rapportant à *Dieu* fait équivoque. 2°. Que *peint si plein* forme un son désagréable.

R. 1°. *Cet ennemi* étant le nominatif du verbe, il faut nécessairement que le *que* s'y rapporte. 2°. Ces mots *peint si plein* ne font point de son désagréable.

» Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
» Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
» Conservons lui ces jours qu'il nous a conservés ». --
De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toujours 1 ?
Ces Prêtres dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce Peuple abattu. --
« Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire 2 ?
« Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la couronne
« Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable Secte il veut nous réunir :

Page 77, second Volume du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Qui quelquefois s'élève & retombe toujours* ». Apparemment, dit il, l'Auteur a voulu dire *se relève ;* mais il fallait dire avant qu'il était tombé.

℟. L'Auteur n'a pas voulu dire que le Peuple se relevait ; mais que quelquefois il s'élevait, & cependant ne se soutenait pas, qu'il retournait *ad vomitum*. Il n'était donc pas nécessaire de dire qu'il était tombé. Cette note est très-déplacée.

2. « *A quel indigne appas* ». Il dit que nos meilleurs Ecrivains confondent *appât* & un *appas*. Il veut qu'on dise *appât*.

℟. Il faut dire *appas ;* il est plus usité que *appât*.

» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique ».
C'est ainsi qu'ils parlaient 1, & leur voix fanatique,

Page 78, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *C'est ainsi qu'ils parlaient* ». Le Critique prétend que ce discours devait être réfuté par d'autres Harangueurs, partisans de Henri; que les Mémoires du tems fournissaient à M. de Voltaire les matériaux de ces harangues; que le parti des Politiques ne cessait de dire: Quelle est votre ressource, ô Parisiens! Ce Légat, qui vous donne des indulgences, ces Prêtres qui prodiguent des bénédictions, ces Prêtres qui vous invitent au martyre, ces Chefs qui vous promettent des secours, vous donneront ils des alimens? Le Ciel vous met dans la dépendance du Prince dont il vous fit naître Sujets: ce Héros bienfaisant tient votre vie & votre mort en ses mains. Qui vous affranchira du joug que vous devez subir? Sera-ce Mayenne, battu à Arques, à Ivry, l'assassin de Sagonne & de Saint-Mégrin? Sera-ce cette Duchesse autrefois jalouse, actuellement atroce, accoutumée aux forfaits les plus mâles, qui se joue de la Religion comme de vos vies, & dont les fureurs poursuivent par vos mains, non un Prince rebelle à l'Eglise, mais un cœur insensible à la passion? Sera-ce Philippe, cet éternel ennemi du Royaume, couvert du sang de son fils, couvert du sang

R. Peut-on faire une sortie plus hardie, plus indécente contre un Roi puissant, tel que Philippe II, & contre le Chef de l'Eglise? Sans aucun ménagement pour les Souverains, ce Critique ne craint point, au sujet de Philippe II, d'arracher avec une main indiscrète le voile qui doit couvrir des horreurs qui font frémir toutes les âmes honnêtes, & dont il faudrait ensevelir à jamais la mémoire dans le plus grand oubli. Il fait plus, il indique les Mémoires scandaleux du temps, où l'on peut puiser ces faits; il emploie les termes les plus bas pour avilir l'origine & la naissance de Sixte V. Sans respect pour la Religion, il écarte tous les grands établissemens que ce Pontife a faits dans Rome pendant cinq années quatre mois qu'il a occupé la Chaire de S.-Pierre; ses grandes épargnes, non pour enrichir sa famille, mais pour embellir la ville; il le présente dans un Poème Chrétien, ou du moins il voudrait qu'on l'y présentât comme indigne, par sa conduite, de la place à laquelle la Providence l'a élevé. Il ose dire que ce Pontife fait affront à la Divinité de Jesus-Christ, par des actions que l'Enfer seul peut avouer. Il appelle les Prêtres ses

Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taîre la voix ;

---

de sa femme, souillé d'incestes, dont le Portugal abhorre la tyrannie, dont la Flandre a secoué le joug, que Naples & Milan maudissent, dont le fanatisme a dépeuplé le nouveau Monde? Sera-ce le Pontife Romain? Un *Porcher* qui s'érige en Roi des Rois, un Prêtre qui a fait à Jésus-Christ l'affront de dire qu'il agit en son nom & pour sa gloire, quand il fait des actions que l'Enfer seul peut avouer, un tyran abhorré dans Rome qu'il gouverne avec une verge de fer; ses malheureux suppôts, les Cajettans, les Bellarmins, chasse-malheureux suppôts. A quoi bon rappeller ici le gantelet de fer, & évoquer l'âme de Nogaret? Il lui donne l'épithéte de *magnanime*. C'est là cependant la belle leçon que donne au Poéte cet habile Critique, ce Docteur en Poésie épique.

Voltaire a suivi une route plus sage & plus digne de l'Epopée; il a recours au merveilleux dans cette circonstance critique : après avoir dit que ces discours des Ligueurs faisaient impression sur l'esprit du Peuple, comme on vient de le voir par les derniers vers, il dit :

« *A travers ces clameurs & ces cris odieux,*
» *La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.*
» *Louis qui, du plus haut de la voûte divine,*
» *Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,*
» *Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,*
» *Et que le Roi des Rois adopterait son fils* ».

ront-ils la famine de Paris? Ils vous exhortent à manger des cadavres, & ils se repaissent des mets les plus délicieux : ils excommunient le Roi que Dieu vous donne, le Roi qui vous a nourris; & vous l'endurez, ô Français! & toi, généreuse Noblesse, tu ne t'armes pas du gantelet contre cette injure? Magnanime Nogaret, où es-tu? La vertu Française expira-t-elle avec toi? O Paris! tes enfans diront un jour, que nous sert d'avoir pour Auteurs tant de nobles ayeux, pour Patrie une Cité si superbe, pour héritage tant de richesses, si la Ligue a traîné dans le tombeau cette antiquité, cette grandeur, cette opulence? Mais, quoi! cent-mille hommes n'en réduiront pas un seul! N'aurons-nous du courage, de la fermeté, que contre nos Rois?

Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine 1,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis 2,
Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils.
Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes 3;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes;
Et la douce Eſpérance & l'Amour paternel

Page 80, *ſecond Vol. du Commentaire, Notes* 1, 2 & 3.

1. « *Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine* ». Il demande ſi cette expreſſion *être l'origine de quelqu'un* eſt françaiſe, & ſi elle peut le devenir.

℞. Henri deſcendant de S.-Louis par Robert de Clermont, ſon cinquième fils, il en tirait ſon origine, & c'eſt S.-Louis qui était cette origine; le Poëte a donc pu le dire.

2. « *Les tems allaient être accomplis* ». Eh! dit-il, Saint-Louis vient de dire dans le ſeptième Chant que ces tems étaient encore fort loin.

℞. Il n'en eſt pas de la Poéſie épique comme de la dramatique. Dans une Tragédie, l'action ne doit durer que vingt-quatre heures; mais dans le Poëme épique elle peut durer des années; & ce ne fut que long-tems après l'inſtruction que reçut Henri, qu'il embraſſa la Religion Catholique; il avait commencé à ſe faire inſtruire en 1592, & ne ſe rendit que plus d'un an enſuite; il reçut l'abſolution du Pape à la fin de 1595.

3. « *Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes* ». *Les alarmes*, dit le Critique, ſont-elles une choſe aſſez volontaire pour qu'on puiſſe les chaſſer de ſon cœur.

℞. Comme on n'eſt point alarmé ſans ſujet, ces alarmes ceſſent quand ce ſujet ceſſe: Henri n'ayant plus lieu d'en avoir, au moyen des lumières qu'il reçut d'en-haut, on peut dire qu'il chaſſa de ſon cœur les alarmes.

Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon Trône inébranlable ;
Le Ciel èſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence 1,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,

Page 80, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,*
» *Unis & diviſés compoſent ſon eſſence* ».
Ce diſtique, dit-il, explique avec une élégante préciſion la doctrine de nos Théologiens ſur l'Etre ſuprême ; mais il ajoute que *diviſés* manque de juſteſſe. Il cite la définition qu'en a faite S.-Didier :

℞. Le mot *diviſés*, & celui *unis* qui précède, expriment au contraire parfaitement les trois perſonnes qui ne font qu'un Dieu. C'eſt la plus belle & la plus juſte définition qu'on ait jamais faite de la Trinité ; elle eſt bien ſupérieure à celle de S.-Didier, dans Clovis.

« *De leurs perfections naît leur amour immenſe*,
» *Ils ont tous même eſprit, même feu, même eſſence ;*
» *Ces trois divins Soleils uniſſant leur clarté*,
» *Forment de l'Eternel l'ineffable unité* ».

Des Puiſſances du ſiécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout Peuple eut ſes tyrans.
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence :
Quelquefois ſa bonté favorable aux humains
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante : —
« Père de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois 1
» Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,

Page 83, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Si tes yeux quelquefois » Honorent d'un regard les Peuples & les Rois* ».

On ne s'attendait guères, dit-il, que le dogme de la Providence fût un problême dans un Poëme Chrétien, & que ce problême fût mis dans la bouche d'un Saint parlant à Dieu. Ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que ce problême ne vient qu'après une longue digreſſion où le Poéte profeſſe hautement le dogme de la Providence; de ſorte que S.-Louis ſe trouve beaucoup moins Chrétien que M. de Voltaire.

℞. On devrait encore bien moins s'attendre à cette Critique, dont ce morceau n'eſt pas ſuſceptible. En effet, le mot *ſi* ne marque aucun doute de la part de S.-Louis; il ſignifie ici *puiſque*: cela eſt très-clair & ne peut s'entendre autrement, même par le Critique, qui feint de ne le pas entendre ainſi. Ce diſcours ne peut donc être regardé comme un problême, mais comme une prière pleine de bonté que ce Saint adreſſe à Dieu, par laquelle il excuſe le Peuple Français.

» Vois le Peuple Français à ſon Prince rebelle ;
» S'il viole tes lois c'eſt pour t'être fidèle.
» Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
» Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
» Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre 1 ;
» L'exemple, la terreur & l'amour de la terre.
» Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
» Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
» Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
» A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
» Ah ! ſi du grand Henri ton Culte eſt ignoré,
» Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré 2 ?
» Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître,

Page 83, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,*
» *L'exemple, la terreur & l'amour de la terre* ».
Ces deux vers, dit-il, ſont d'un Panégyriſte ampoulé ; un Saint parle à Dieu avec plus de vérité & de ſimplicité ; & *foudre de la guerre* n'eſt point un éloge dans ſa bouche.

℞. 1°. L'Epopée demande un ſtile élevé. 2°. La guerre que faiſait Henri était très légitime ; il ſe faiſait craindre par ſa valeur : c'eſt ce que le Poéte exprime par ces mots *foudre de la guerre*. Il ſe faiſait aimer par ſa bonté, ſa droiture ; c'eſt ce qu'on voit par le ſecond vers. S.-Louis parle donc avec vérité & avec la noble ſimplicité qui convient dans la bouche d'un Saint.

2. « *Ah ! ſi du grand Henri ton Culte eſt ignoré,*
» *Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré* » ?
Par qui, dit-il ? par tout cœur droit & vertueux : cette queſtion de S. Louis eſt une inſulte à la Divinité.

℞. Il n'y a rien dans ce diſcours de S.-Louis qui donne lieu à une pareille critique. Ce Saint, qui protége Henri expoſe à Dieu les vertus & la droiture du cœur de ce Prince, & le prie de l'éclairer. C'eſt à quoi ſe réduit cette prière.

» Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un Maître;
» Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets 1,
» Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets;
» Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
» Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice ».—
L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer 2:
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer 3.
A ſa divine voix les Aſtres s'ébranlèrent,
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent;
Le Roi, qui dans le Ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la Vérité ſi long-tems attendue 4,

Page 85, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets* ». *Confondre des projets*, dit-il, c'eſt les rendre vains.

℟. Le Poéte n'a pas entendu autre choſe. Cette note était inutile.

2. « *L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer* ». Aux vœux de qui, demande-t-il? Le nom de S.-Louis n'eſt-il pas trop loin?

℟. Eh! c'eſt toujours S.-Louis qui a parlé; *ſes vœux* ne peuvent donc ſe rapporter qu'à lui.

3. « *Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer* ». *Aſſurer*, dit-il, ſignifie-t-il *affirmer?* S'il ſignifie *raſſurer*, ce mot n'eſt pas Français.

℟. *Aſſurer* ne ſignifie point ici *affirmer*, mais *raſſurer*, & ce mot *raſſurer* eſt très Français; il ſe dit figurément des choſes morales. L'on dit: *Le gain de cette bataille a raſſuré ce Prince ſur ſon trône chancelant.*

Page 86, Note 1.

4. « *Soudain la Vérité ſi long-tems attendue* ». Par qui, dit-il? Par Henri apparemment: mais juſqu'ici on n'a pas vu dans ce

℟. On a vu, page 33, note 1 du premier volume de ce Commentaire, que, ſuivant une lettre que Henri écrit aux trois

Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux.

Prince un grand empreſſement pour la vérité Catholique. Cette vérité, qui deſcend bruſquement dans les tentes du Roi, que perſonne ne voit, qu'enſuite le Roi voit face à face, qui le convertit ſubitement, (j'en demande pardon à M. de Voltaire) eſt une de ces merveilles que Deſpreaux qualifie d'abſurdes, & qu'il bannit de l'Epopée.

Ordres de l'Etat, aſſemblés à Blois, *Mémoires de Villeroi, tome premier, page* 199, (*Lettre que cite le Critique*) ce Prince avait le cœur droit, qu'il ne demande que d'être inſtruit, que ce n'eſt qu'à la vérité qu'il ſe rendra, & non à la force, ni par la crainte, page 34 du Commentaire, vers 223 du premier Chant :

« *Henri doutait encore, & demandait aux Cieux*
» *Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux* ».

Page 35, note 1 :

» *Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,*
» *J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui* » ?

Page 41, en parlant de la converſation du vieillard :

» *Chaque mot qu'il diſait était un trait de flamme,*
» *Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon âme.*
» *Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;*
» *Des pleurs en l'embraſſant coulèrent de ſes yeux,*
» *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ».

On voit donc par-tout dans ce Prince les mêmes diſpoſitions, une grande envie de connaître la Vérité. C'eſt par conſéquent ſans fondement que le Critique avance qu'on n'a pas vu juſqu'ici dans ce Prince un grand empreſſement pour la Vérité. Cette Vérité eſt une figure dont ſe ſert le Poéte ; elle convient à l'Epopée, elle tient au ſujet ; elle eſt amenée par tout ce qui a été précédemment dit : cela n'eſt pas ſuſceptible de cette indécente critique, que Deſpreaux aurait déſavouée.

D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
De moment en moment les ombres qui la couvrent 1
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits 2,
Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle 3.

Page 86, second Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Les ombres qui la couvrent* » *Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent* ». Qu'est ce, dit il, qu'entr'ouvrir les ombres ?

℞. Mauvaise critique : on entend bien que cette clarté perce au travers des ombres, qu'elle les dissipe.

2. « *Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits* ». Et Henri, dit-il, ne cria pas au prodige ! Si le Payen Pilate ne put obtenir une définition de la Vérité, l'Hérétique Henri fut plus heureux, il en reçut une visite.

℞. Quelle ridicule exclamation ! Elle démontre bien un esprit satyrique & mordant. A propos de quoi comparer Pilate à Henri ? La position de l'un & celle de l'autre sont différentes ; Pilate, Payen, n'était pas éclairé, ne cherchait point à l'être ; & l'on a vu que le Poéte présente Henri, vers 227 & suivans du premier Chant, qu'on vient de citer, cherchant à connaître la Vérité.

3. « *Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle* ». Que cela est brusque, dit-il, & incroyable ! Comment M. de Voltaire a-t-il pu condamner au silence la Vérité, après l'avoir personnifiée ? Le propre de la Vérité est d'instruire. Il devait choisir la Grace, dont le propre est d'éclairer l'esprit par des inspirations secretes. Si Henri lisait ce Poème, que dirait-il de cette

℞. Cette conversion de Henri est suffisamment amenée par tout ce qu'on a ci-devant dit dans les dernières notes ; il demandait à Dieu d'être éclairé, il s'était fait instruire pendant du tems. Saint-Louis intercède pour lui ; Dieu lui fait connaître la Vérité qu'il a toujours cherchée : il n'y a donc rien ici de brusque & d'incroyable que le mauvais sarcasme de la Beaumelle, qui est dé-

Il avoue avec foi 1 que la Religion
Est au-dessus de l'homme & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise, ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue 2,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu 3,

---

inspiration subite? Ce qu'il disait dans sa lettre aux trois Ordres de l'Etat assemblés à Blois: « On » m'a souvent sommé de changer de Religion; mais comment? la dague à la gorge, &c. Je ne suis point opiniâtre; je ne céderai qu'à la persuasion; il faut m'éclairer & m'avoir autrement qu'à coups de canons ».

truit par la lettre même de ce Prince, qu'il cite.

Page 87, second Vol. du Commentaire, Note. 1.

1. « *Il avoue avec foi* ». Il fallait, dit il, faire voir que cette abjuration fût publique: les faits ne se supposent pas. *Il avoue* est impropre, & semble dire que Henri avait toutes ces connaissances, mais qu'il en avait retenu l'aveu, qui lui échappe enfin.

℟. 1°. Il est clair par ces mots *il avoue*, que cette abjuration fut publique.

2°. Henri acquit toutes ces connaissances par les instructions qu'il reçut, & il fit cet aveu lorsqu'il fut convaincu.

Page 88, Notes 2 & 3.

2. « *L'Eglise toujours une, & par-tout étendue* ». Il faut, dit-il, *répandue*, c'est le terme propre: les Pères définissaient l'Eglise par ces mots, *toto orbe diffusa*: il n'est pas de l'essence de l'Eglise d'être étendue par-tout. Enfin, *étendue* n'est point le synonime de *répandue*.

℟ *Etendue* est le mot propre & a une signification simple qui quadre bien à l'épithéte caractéristique de l'Eglise Catholique, c'est-à-dire universelle. La Religion Catholique a été prêchée par toute la terre, elle est donc *par-tout étendue*, suivant la force du terme: l'expression *répandue* est métaphorique, empruntée du liquide qu'on répand; l'on ne doit y avoir recours que quand les expressions propres manquent, & *répandue* serait une mauvaise expression.

3. « *Adorant en tout lieu » Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu* ».

℟. Il suit de ce que dit le Critique que ses yeux ne sont pas bons: *Oculos habet & non videt.*

Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante 1,
De ses élus chéris nourriture vivante 2,

M. de Voltaire, dit-il, s'est souvent glorifié d'avoir exprimé dans ce vers l'invocation des Saints avec une exactitude théologique. Il faut de meilleurs yeux que les miens pour y découvrir, je ne dis pas cette exactitude, mais cette invocation.

Certainement l'invocation des Saints se borne, dans les prières de l'Eglise, à remercier Dieu du bonheur qu'il leur accorde, & à le prier de nous appliquer leurs mérites; & voilà ce que dit ce vers avec beaucoup de précision & de netteté.

Page 88, second Vol. du Commentaire, Note 4 & 5.

1. « *Le Christ, de nos péchés victime renaissante* ». Il prétend qu'il faudrait *pour nos péchés*. Jésus-Christ, dit-il, n'est point la victime renaissante de nos péchés dans l'Eucharistie, mais il est sans cesse offert pour l'expiation de nos péchés, ce qui est bien différent.

℞. Puisque Jésus-Christ est mort pour expier nos péchés, c'est à cause de nos péchés qu'il s'est immolé. Cette critique est donc dénuée de raison.

2. « *De ses élus chéris nourriture vivante* ». J'ai, dit-il, quelque scrupule sur ce mot *vivante*, qui apparemment signifie *vivifiante*; car Jésus-Christ est offert en état de mort dans le Sacrifice de la Messe. Du reste, ce vers exprime admirablement le Dogme des Protestans, qui croient que les Elus seuls sont nourris du Corps & du Sang de Jésus-Christ. Au lieu que les Catholiques soutiennent que les Elus & les Réprouvés qui communient, mangent également le Corps du Seigneur.

℞. Comment peut-on être si peu instruit de sa Religion, & prétendre que Dieu est offert en état de mort dans l'Eucharistie? Qu'on lise le Catéchisme des enfans, on y verra que l'Eucharistie est un Sacrement qui contient réellement & en vérité le Corps, le Sang, l'Ame & la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'ailleurs, s'il était offert en état de mort, comment pourrait-il être immolé? Les Protestans croient que les Elus reçoivent seuls les graces du Sacrement, & les Catholiques pensent de même. La seule différence entr'eux est que les Catholiques croient que ceux qui sont en péché mortel reçoivent, comme les justes, le Corps, le Sang,

Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus 1,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus 2.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces Myſtères ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Louis dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;

---

l'Ame & la Divinité de Jéſus-Chriſt; mais que ces pécheurs n'en ſont pas nourris; qu'au contraire cet aliment divin confirme leur réprobation, & leur donne de plus-en-plus la mort ſpirituelle: *Quicumque manducat & bibit indignè, judicium ſibi manducat & bibit*, dit S.-Paul. Il n'y a donc, ſelon notre croyance, que les Elus qui ſoient nourris du Pain céleſte; les autres y trouvent leur jugement & leur condamnation.

Page 89, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus* ». Il demande ſi ce que l'Auteur veut dire eſt bien exprimé par ce vers; il veut, dit-il, décrire le Myſtère de l'Euchariſtie, & ſon vers décrit un Miracle; car Dieu ne deſcend ſur les Autels qu'aux yeux de la Foi.

℟. Il n'eſt pas douteux que c'eſt aux yeux de la Foi.

2. « *Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus* ». *Sous*, dit-il, eſt un peu hérétique, & ne ſaurait ſe ſupporter: on ne peut dire ſans héréſie que Jéſus-Chriſt eſt ſous le pain; il faut dire *ſous l'eſpèce du pain*, *ſous le voile du pain.*

℟. Cette expreſſion eſt ſingulièrement juſte, & directement oppoſée au ſyſtême des Luthériens, puiſque ceux-ci penſent & diſent expreſſément que le pain eſt encore dans l'Euchariſtie après la conſécration, mêlé avec la préſence réelle de Jéſus-Chriſt, & qu'ils ſe ſervent du mot de *impanation* pour exprimer cet incroyable mêlange: *In*, *cum*, *ſub*, diſent-ils: *In pane*, *cum pane*, *ſub pane*. Les Catholiques diſent, comme M. de Voltaire, que le pain n'y eſt plus: il n'y reſte donc que les apparences. C'eſt ce que le vers exprime admirablement.

Aux remparts de Paris il le conduit lui-même 1.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
Il entre 2 au nom du Dieu qui fait régner les Rois 3.

Page 91, second Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Aux remparts de Paris il le conduit lui-même* ». Il prétend, 1°. que S. Louis devait prendre un corps humain, la forme & le visage de quelque Sage connu ; sans quoi c'est présenter au Lecteur un miracle au-lieu d'une fiction : mais apparemment, dit-il, le jeune Arouet ne connaissait pas plus ces différences, que l'état des controverses entre les deux Religions. 2°. Henri était aux remparts de Paris, il n'avait pas besoin d'y être conduit. 3°. Il eût été bon de peindre le Parisien, grands yeux ouverts, bouche béante, quand il vit le Saint conduisant par la main son Prosélyte.

℟. L'apparition de S.-Louis à Henri ne peut être regardée comme un miracle, mais comme une fiction ; cette figure est permise au Poéte ; il n'avait pas besoin de revêtir S.-Louis de la figure de quelque personnage connu. D'ailleurs, quel personnage connu aurait pu faire le rôle que fait ici S.-Louis ? Tel qu'il eût été, il aurait dégradé le personnage de Henri. Il y a bien plus de dignité à présenter ce Prince conduit par Saint-Louis, que par tout autre. Il ne s'agit pas plus ici de Miracle, que dans toutes les autres fictions que le Poéte a employées dans ce Poëme. C'est donc le Critique qui prend le change, quand il dit que M. de Voltaire ne connaît pas la différence d'une fiction à un Miracle. Ce sarcasme qui est à la fin de sa note mérite le plus grand mépris pour toute réponse.

2. « *Il entre*...... Suivant le sens grammatical, c'est Saint Louis qui entre ; & dans l'intention de l'Auteur, c'est Henri.

℟. Il est clair que par le vers qui précède, c'est Henri qui parle, puisque les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix. Par une conséquence nécessaire, c'est de lui dont parle le Poéte, quand il dit *il entre* ; cela est très-conforme aux règles grammaticales que le Poéte a toujours beaucoup mieux sçues que le Gascon la Beaumelle.

3. « *Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois* ». Eh! si Henri, dit-il, Protestant fût

℟. Personne ne conteste que les Protestans n'adorent le même Dieu que nous ; ils le reconnais-

Les Ligueurs éperdus, & mettant bas les armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
Envain cherchent pour fuir des antres écartés 1;
Tout le Peuple changé dans ce jour salutaire 2,

---

entré dans Paris, y serait-il entré au nom d'un autre Dieu?

sent comme nous pour le seul Dieu de l'Univers; mais cela n'empêche pas que le Poéte se soit bien exprimé: puisque c'est Dieu qui fait régner les Rois, cette expression n'est pas susceptible d'équivoque.

Page 92, second Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Les Seize épouvantés,*
» *Envain cherchent pour fuir des antres écartés* ».
On avait, dit-il, jusqu'ici, cru qu'on cherchait des antres pour se cacher, & non pour fuir.

℟. Pauvre remarque! tout fuyard cherche à se cacher; il n'est donc pas étonnant que le Poéte ait dit que les Seize, pour éviter leurs ennemis, cherchaient des antres où ils pussent se cacher.

2. « *Tout le Peuple changé, &c.* ». 1° Cette épithéte *changé*, dit-il, me paraît froide, & même fausse à certains égards; car le Peuple ne fut point changé: Henri seul changea; & dans le vrai, la victoire reste à la Ligue, puisque le Héros, en abjurant, subit la condition qu'elle exige.

℟. Ici, le Critique fait tous ses efforts pour attaquer le dénouement; & afin d'y parvenir, il entasse sophismes sur sophismes.

1°. *Changé* est le mot propre, puisque les Ligueurs, auparavant si furieux, comme on l'a vu, sont éperdus, mettent bas les armes, se jettent aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes, vers 501 de ce Chant. On ne peut certainement pas un changement plus formel, & rien ne ressemble moins à une victoire, que cette humiliation des Ligueurs, qui se trouvant sans ressource, sont forcés d'avoir recours à la clémence de leur Roi. Cette épithéte n'est donc fausse à aucun égard.

2°. Le Critique dit que Mayenne, qui ne change pas, & qui ne se soumet qu'après le changement de Henri, est en un sens le vrai Héros du Poème: il a pour lui l'honneur du dénouement, & la Vérité & S. Louis qui le font.

℟. Ce qui est faux dans cet endroit, c'est ce que dit le Critique, que Mayenne est en un sens le vrai Héros du Poème, & qu'il

Reconnaît ſon vrai Roi, ſon vainqueur & ſon père.

---

a pour lui l'honneur du dénouement, & la Vérité & la Religion qui le font, (phraſe très-embrouillée, mais c'eſt ſon reſte). En effet, comment Mayenne vaincu, abandonné des Ligueurs, ne jouant pas le principal rôle dans le Poëme, & ne pouvant être regardé que comme un rebelle, qui, ſous prétexte de ſoutenir la Religion, n'avait d'autre vue que de s'emparer du trône, peut-il être conſidéré comme le Héros du Poëme, & faire le dénouement, puiſque c'eſt la Religion qui triomphe par la converſion de Henri?

3°. Quels hommes, dit le Critique, M. de Voltaire a-t-il prétendu intéreſſer en dénouant ſon intrigue par la converſion de Henri? Les Français? L'idée ſerait petite : tous les êtres penſans ne forment qu'une république; c'eſt le Genre humain, ou du moins l'Europe ſavante, qu'un grand Artiſte doit avoir en vue. Mais dans l'Europe ſavante, combien d'excellens Juges en Angleterre, en Allemagne, dans le fond du Nord? Et un Roi qui ſe fait Catholique pour entrer dans une ville qu'il pouvait emporter d'aſſaut, peut-il intéreſſer tant de Nations proteſtantes, que cette converſion ſcandaliſe, & tant d'autres à qui elle eſt ſuſpecte? Combien de non-Conformiſtes Français, dont le jugement n'eſt pas à dédaigner, & qui ſont choqués de ce dénouement?

R. La Beaumelle a bien ſenti le faux de ſa Critique; c'eſt pourquoi il dit que ce ſont les Français que le Poëte a prétendu intéreſſer : il eſt aiſé de voir par-là qu'il voudrait renverſer le ſyſtême du Poëte, en inſinuant que le dénouement n'eſt pas le triomphe de la Religion, par la converſion de Henri. Pour le prouver, il invoque le ſuffrage de tous les Proteſtans poſſibles, tant de l'Europe que de la France, qui, ſuivant lui, ne peuvent s'intéreſſer à la converſion d'un Roi qui ſe fait Catholique pour entrer dans une ville qu'il pouvait emporter d'aſſaut. 1°. Il ſerait ridicule que M. de Voltaire n'eût écrit que pour ſa Nation.

2°. Les traductions qui ont été faites de ce Poëme en tant de différentes langues, ſont une preuve inconteſtable qu'il a intéreſſé les étrangers autant que les Français.

3°. Il eſt établi, ſuivant le Poëme & ſuivant la lettre de Henri aux Etats aſſemblés à Blois, dont on a parlé, que ce ſont les inſtructions qu'il avait reçues, & la ſeule conviction, qui lui ont fait embraſſer la Religion Catholique; par conſéquent, cette converſion ne peut être ni ſcandaleuſe, ni ſuſpecte, comme le prétend le Critique.

4°. Dans tout le Midi de l'Europe, dit le Critique, en y joi-

Dès-lors on admira ce règne fortuné,

---

gnant la France, combien de Politiques qui désapprouvent ce dénouement, comme n'étant pas nécessaire ! Car enfin, Paris pouvait être réduit sans ce changement de Religion.

℟. Un Poéte Catholique peut-il être désapprouvé, même par les Protestans, d'avoir pris pour son dénouement le triomphe de la Religion Catholique dans un Poème Chrétien ? Il serait absurde de soutenir une pareille thêse. Il aurait donc fallu, suivant ces prétendus Politiques, que Henri n'eût point abjuré, & que, au-lieu de ménager ses sujets comme il l'a fait, il les eût sacrifiés, & eût employé, pour les réduire, toutes les horreurs d'une guerre civile.

5°. Combien de Connaisseurs, ajoute ce Critique, qui jugent que si ce changement était nécessaire, il ne l'était pas dans le Poème, & que s'il l'était dans le Poème, il est du moins mal amené.

℟. 1°. Ce changement était d'autant plus nécessaire, qu'il est conforme à l'Histoire. 2°. Il est bien amené ; & loin d'être précipité, on a vu que Henri est resté un tems considérable avant de se déterminer ; c'est ce qui est établi tant dans l'Histoire que dans le Poème, lors de la conversation de Henri avec le vieillard de l'isle de Jersey, dans le premier Chant, & le discours de S.-Louis, que l'on cite en l'article neuf ci-après.

6°. Combien, dit-il, de Dévôts même qui ne trouveront point que les motifs de cette conversion soient suffisans !

℟. Après avoir invoqué le suffrage des Protestans, il a recours aux Dévôts. Mais on vient de prouver que Henri s'était fait instruire pendant un tems considérable, qu'il avait toujours dit qu'il ne se rendrait qu'à la conviction ; par conséquent, sa conversion était l'effet de la persuasion : ce motif était donc suffisant, & les dévôts doivent être satisfaits.

7°. Combien de Philosophes, continue-t-il, qui regardant cette conversion comme une faiblesse, se récrient de ce que, parmi tant d'actions de ce Prince, le Poéte a choisi la plus équivoque !

℟. Si Henri s'était rendu sans réflexion, l'on aurait pu l'accuser de faiblesse, & cette conversion pourrait paraître équivoque ; mais par tout ce qu'on vient de dire, par la résistance qu'il a apportée jusqu'au moment décisif, il est certain que ce Prince ne peut être attaqué ni par les Dévôts, ni par les Philosophes

Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

---

dont parle le Critique, lesquels, au-lieu de louer le Poéte du choix qu'il a fait du triomphe de la Religion dans un Poème Chrétien, voudraient, suivant lui, qu'il eût pris tout autre sujet. Cette critique est d'autant plus mal placée, que l'on voit que le Poéte a formé ce plan pour avoir occasion de dire sur la Religion les choses les plus édifiantes, soit dans le discours du vieillard, dans celui de S.-Louis; & qu'on se rappelle ce qu'il a dit sur les Mystères de la Trinité, de l'Eucharistie, comme il fait voir l'horreur du fanatisme!

8°. Qu'est-ce donc, dit le Critique, que *ce reste* à qui ce dénouement peut plaire? La populace des Lecteurs.

℟. Au-lieu de ce mot de *populace*, qui est un terme de mépris, il serait plus vrai de dire que ce dénouement doit plaire au général des Lecteurs; la preuve incontestable en résulte du succès que ce Poème a eu dans les différens pays étrangers où les traductions en ont été faites.

9°. Tous les autres Lecteurs, prétend-il, jugent que le Henri de M. de Voltaire est méprisable, ou odieux. En effet, il ne faut pas être bien habile pour dire : Le Héros fait bien de changer de Religion pour régner paisiblement, ou il fait mal : s'il fait mal, il est digne de mépris; s'il fait bien, pourquoi ne l'a-t-il pas fait plutôt? Pourquoi a-t-il versé tant de sang inutilement? L'obstacle que ce changement fait évanouïr était donc légitime? Mais s'il était légitime, le nœud était donc mal formé? Et le Héros est digne à la fois de mépris & de haîne pour n'avoir pas fait cesser plutôt cet obstacle, sur-tout après tant d'avis célestes, si propres à le réveiller.

℟. Le Henri du Poème ne peut être méprisable ou odieux qu'aux yeux du Critique, par la raison qu'il est l'ouvrage de M. de Voltaire, qu'il honorait d'une haîne bien constante. Ce Prince pourrait paraître méprisable ou odieux, si l'on voyait qu'il ne se fût déterminé à se faire Catholique que pour être paisible possesseur de son Royaume; mais en ce cas, il est certain qu'il se serait rendu plutôt au vœu de la Nation : le Poéte, au contraire, le présente comme un Prince prévenu des principes de la Religion Protestante, touché cependant jusqu'aux larmes du discours du vieillard de Jersey, cherchant la Vérité, mais n'étant pas encore persuadé. Il le dit, vers 223 du premier Chant:

« *Henri doutait encor, & demandait aux Cieux,*
» *Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux;*

L'Autrichien trembla. Justement désarmée,

» *De tout tems, disait-il, la Vérité sacrée,*
» *Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.*
» *Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,*
» *J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui »?*

Et plus bas, vers 284 du même Chant :

« *Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;*
» *Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux ».*

On voit donc dans ce Prince un cœur droit, incapable de se déterminer par aucun motif d'intérêt ni de politique sur un objet aussi important ; il n'avait pas encore reçu du Ciel les lumières nécessaires ; le Poéte le dit par les vers 297 & suivans du septième Chant :

« *Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la Grace*
» *Fait sentir aux humains sa faveur efficace :*
» *C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur*
» *Doit partir, doit brûler, doit embrâser ton cœur.*
» *Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître*
» *Ces momens précieux dont Dieu seul est le Maître ;*
» *Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,*
» *Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans » !*

Jusques-là il persistait dans sa croyance, & il voulait soumettre ses sujets ; mais pour cela on ne doit pas dire, pourquoi a-t-il versé tant de sang inutilement ? puisqu'il y était nécessité par la résistance qu'on lui opposait ; & l'obstacle n'ayant pu cesser plutôt, le nœud est bien formé : cela détruit absolument le dilème du Critique.

10°. De plus, ajoute-t-il, quel besoin le Poéte avait-il de cette abjuration ? Elle ne lui ouvrit point les portes de la Capitale ; Paris ne se rendit que huit mois après.

R. Très-peu de tems après cette abjuration, Orléans, Bourges, Aix & les principales Villes du Royaume lui ouvrirent les

portes. Le Parlement d'Aix ordonna que la justice serait rendue au nom du Roi ; & par un autre Arrêt, il déclara rebelle & criminel de lèse-Majesté quiconque ne lui obéirait pas ; & Paris ne fut pas huit mois, comme dit le Critique, sans se rendre.

11°. Il dit que dès que les Ligueurs surent qu'il allait se convertir, leurs Chefs jurèrent sur l'Hostie entre les mains du Légat, de ne le reconnaître jamais, quoique Catholique. Le lendemain de son abjuration, des Moines complotèrent contre sa vie. Ces faits & tant d'autres, ajoute-t-il, devaient engager M. de Voltaire à bannir cette abjuration de son Poème.

℞. Le Critique aurait pu se dispenser de rappeller à la mémoire des faits aussi odieux, que M. de Voltaire a eu raison de bannir de son Poème. Cette abjuration est le dénouement qui puisse faire plus d'honneur à Henri & au Poète dans un Poème Chrétien ; par conséquent il ne fallait pas la bannir du Poème.

12°. Ainsi, dit il, qu'on ne dise pas que ce dénouement vicieux est dans le sujet même.

℞. Il est bien démontré que ce dénouement n'est pas vicieux, qu'il est même le plus convenable, & que d'ailleurs il est dans le sujet, puisque la résistance que les Ligueurs apportaient pour reconnaître Henri, était causée par la différence de Religion.

13°. Car quand ce dénouement, continue t-il, appartiendrait au sujet, il fallait le supprimer : j'ai pour garant l'Académie, qui, dans ses sentimens sur le Cid, dit très-bien : « Si le Poète est » obligé de traiter une matière historique qui renferme des véri- » tés odieuses, c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la » bienséance, sans avoir égard au vrai, & qu'il la doit plutôt » changer toute entière, que de lui laisser rien d'incompatible » avec les règles de son Art, lequel se proposant l'idée univer- » selle des choses, les épure des défauts & des irrégularités par- » ticulières que l'Histoire, par la sévérité de ses règles, est con- » trainte d'y souffrir ».

℞. Ce dénouement étant donc dans le sujet, (fait qu'on ne peut contester) il ne fallait pas le supprimer, quoi qu'en dise le Critique, qui cite à cette occasion, assez mal-à propos, le sentiment de l'Académie sur le Cid ; sentiment qui n'a pas la moindre application à l'espèce présente, puisqu'au contraire, l'Académie, dont il implore le suffrage, ne parle que de vérités odieuses ; & que l'abjuration de Henri, loin d'être une vérité odieuse, ne peut que

La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit ;
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

---

faire honneur à ce Prince, & au Poéte de l'avoir employée dans ſon Poème. Il n'y a donc ici de blâmable que la remarque du Critique, & l'indécente ſortie qu'il ſe permet dans ſon Commentaire contre ce Poéte, qui a réuni en ſa faveur les ſuffrages de tous les gens de goût, & qui obtiendra certainement ceux de la Poſtérité.

Fin de la Henriade.

ESSAI

SUR

LA POÉSIE ÉPIQUE.



ESSAI

SUR

LA POÉSIE ÉPIQUE,

Traduit de l'Anglais de M. DE *VOLTAIRE*, *par M. l'Abbé* DESFONTAINES *.

NOUS avons dans chaque Art plus de préceptes que d'exemples; car les hommes ont plus de passion pour enseigner, que de talent pour exécuter : ainsi il y a plus de Commentateurs que de Poétes; & plusieurs Ecrivains, incapables de faire deux vers, nous ont accablés de Traités de Poétique.

Cependant, tous ces discoureurs n'ont fait, par leurs définitions & par leurs distinctions, que répandre une profonde obscurité sur des choses qui d'elles-mêmes étaient très-claires. Il n'est donc pas surprenant que de tels Législateurs, trop faibles pour le fardeau dont

* On n'a point répeté ce que M. de Voltaire a conservé de cette Traduction, dans les Editions infinies de cet Essai. Nous croyons que cela même rendra ce morceau précieux : d'ailleurs, il est devenu rare. On prouve encore par-là combien l'Abbé Desfontaines admirait alors l'Auteur de la HENRIADE, quoiqu'ensuite il se soit brouillé avec lui : *ut magnis inimicitiis clarescerct.*

ils s'étaient chargés, aient rempli de trouble & de confusion les Etats auxquels ils prétendaient donner des lois.

La plupart des Critiques ont puisé les règles de la Poésie Epique dans les livres d'Homère, suivant la coutume, ou plutôt suivant la faiblesse des hommes, qui, par un travers ridicule, prennent communément les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même; assez peu judicieux pour se persuader que chaque chose doit être réellement & dans sa propre nature ce qu'elle était lorsqu'elle a été inventée. Mais comme Homère a composé deux Poèmes d'un genre très-différent, & que l'*Enéïde* tient quelque chose de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, les Commentateurs ont été obligés d'établir différentes règles pour accorder Homère avec lui-même, & ont imaginé ensuite d'autres règles pour concilier Virgile avec le Poéte Grec: à peu-près comme les Astronomes, qui, pour ajuster leurs sistêmes, ont été dans la nécessité d'ajouter ou de retrancher, & de se jetter dans les cercles concentriques ou excentriques, à mesure qu'ils découvraient de nouveaux mouvemens dans le Ciel.

Rien de plus excusable que l'ignorance des Astronomes, & rien de plus louable que leurs recherches sur le sistême impénétrable de la Nature; parce qu'il est certain que ses principes sont invariables, & aussi dignes de notre étude, qu'éloignés de notre conception.

Mais il y a une très-grande différence entre l'invention des Arts & les ouvrages de la Nature. La même imagination qui a inventé la Poésie, varie chaque jour dans ses productions, étant elle-même sujette à d'éternelles vicissitudes. La Poésie & la Musique des Persans diffèrent autant de la nôtre que leur langage: une Nation même ne ressemble plus à elle-même dans moins d'un siécle; il n'y a pas plus de révolutions

dans les Etats que dans les Arts ; les Arts fuient, changent & se dérobent à notre poursuite, lors même que nous faisons nos efforts pour les fixer par des règles & par des principes. Si je veux, par exemple, donner la définition d'un habillement, je ne dois en décrire aucun en particulier ; l'habit Grec, Romain, ou Français, ne doivent point être donnés pour modèles. Un habillement est ce qui sert à couvrir le corps ; voilà ce qui lui est essentiel, tout le reste doit être compté pour un ornement accessoire, que le caprice & la mode créent, conservent & détruisent à leur gré ; & l'usage qui nous paraît le meilleur ne doit pas nous faire exclure les autres.

Il en est peut-être ainsi de la Poésie Epique.

Le Poème Epique doit être créé par le jugement, & embelli par l'imagination.

Ce qui est du ressort du bon sens appartient à toutes les Nations de l'Univers : les Grecs, les Romains, les Italiens, les Français, les Anglais, les Espagnols, nous disent, dans tous leurs ouvrages, qu'ils exigent principalement l'unité d'action, parce que l'entendement jouït d'un plaisir plus sensible, lorsqu'il s'arrête sur un simple objet proportionné à ses regards, & qu'il le saisit plus aisément que lorsqu'il se perd dans une confusion d'objets.

Ils nous disent que cette unité doit être accompagnée de variété, comme le corps est composé de membres tous différens, & qui tendent tous à la même unité ; ils ajoutent que l'action doit être grande, pour nous frapper de respect ; intéressante, parce que nous nous plaisons à être agités & émus ; entière, afin que rien ne manque à la satisfaction de notre esprit.

Ces préceptes, & quelques autres semblables, sont en quelque sorte des lois éternelles, auxquelles toutes les Nations se sont soumises ; parce que la Nature a

pris ſoin de les dicter ; mais le merveilleux, les épiſodes, le ſtile même, & tout ce qui naît de cet inſtinct qu'on appelle *goût*, ou de la tirannie de la coutume, ſont des points qui partagent les eſprits, & ſur leſquels il n'y a aucune règle établie.

Il eſt vrai qu'il y a des beautés qui ſont du goût de toutes les Nations du monde : ainſi toute l'Europe a reconnu certains Auteurs pour des modèles ; Homère & Démoſthène, Virgile & Cicéron ont en quelque façon réuni ſous leurs lois toutes les Nations qui les connaiſſent, & ont changé tant de pays différens en une même République ; mais nos coutumes particulières ont en même tems introduit un certain genre de goût qui diſtingue chaque Nation.

Les meilleurs Ecrivains modernes ont joint au goût de leur pays celui des Anciens ; leurs fleurs & leurs fruits échauffés & mûris par le même ſoleil, empruntent cependant du terrein où ils naiſſent, leurs différentes couleurs, leurs odeurs & leurs autres propriétés. On diſtingue auſſi aiſément par le ſtile un Auteur Eſpagnol, Italien, ou Anglais, qu'on connaît à ſa démarche, à ſon langage & à ſes traits, dans quel pays il eſt né. L'expreſſion molle des Italiens, leurs ſaillies qui dégénèrent ſi ſouvent en faux brillans ; le ſtile pompeux & métaphorique des Eſpagnols ; l'exactitude élégante, la préciſion & la clarté des Français ; l'énergie particulière à l'Anglais, ſa paſſion pour l'allégorie & pour les comparaiſons ; ce ſont autant de qualités diſtinctes, & de caractères différens, qui ne peuvent échapper aux yeux des connaiſſeurs.

C'eſt dans cette variété de caractères qu'il faut chercher la ſource de cette averſion & de ce mépris que montre chaque Nation pour le goût de ſes voiſins. De-là vient que la bataille des Anges dans Milton ſerait mépriſée en France, & que les nobles, mais prolixes diſcours de Cinna & d'Auguſte, dans Corneille, déplaîraient ſur le théâtre Anglais.

La ſtrophe ſuivante du Taſſe eſt admirée en Italie ; on la ſait par cœur ; elle eſt dans la bouche de tout le monde :

Elle s'appelle Sophronie & lui Olinde ; ils ſont de la même Ville & de la même Religion : lui qui eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, deſire beaucoup, eſpère peu, & n'exige rien ; il ne ſait point ſe découvrir, ou il ne l'oſe ; & elle, ou le mépriſe, ou ne le voit point, ou ne s'en apperçoit pas : ainſi cet Amant infortuné a ſervi juſqu'alors ſa maîtreſſe, ou ignoré, ou mal connue, ou mal reçu d'elle.

Il n'y a rien dans cette ſtrophe qui heurte le bon ſens ; mais cette cadence de mots, cette ſimmétrie affectée, cette penſée qui retourne ſur elle-même avec tant d'art, ne ſeraient pas, à mon avis, goûtées par un Lecteur Anglais ou Français, qui veut dans le Poème héroïque une ſimplicité plus grave & plus majeſtueuſe.

Si nous voulons acquérir une notion diſtincte de la Poéſie épique, il ne faut que jetter les yeux ſur tous les différens Poèmes de ce genre, qui ont paru dans différens ſiécles & dans différens pays.

Il ne ſuffit pas de connaître Virgile & Homère. Un homme qui n'a lu que Sophocle & Euripide, ne ſaurait avoir une parfaite idée du Théâtre ; nous devons être les admirateurs des Anciens, & non leurs eſclaves.

Nous envoyons nos enfans voyager dans les pays étrangers, après qu'ils ont lu Homère & Virgile au Collège ; ſerait-ce leur faire perdre le tems que de leur donner une connaiſſance parfaite de Milton en Angleterre, & du Taſſe en Italie ? Où peut-on trouver des monumens plus dignes de l'attention d'un voyageur ?

Le reſpect que nous devons aux Anciens dégénère en ſuperſtition, s'il nous porte à mépriſer nos voiſins & nos compatriotes ; ne faiſons pas cet affront à la Nature, de fermer les yeux à toutes les beautés dont

elle nous environne, pour ne les ouvrir que ſur ſes anciennes productions.

Il eſt certainement agréable & avantageux à l'eſprit humain, de conſidérer tous les Auteurs des Poëmes Epiques dans leur propre pays, depuis Homère juſqu'à Milton, & de remarquer les traits & les ajuſtemens qui diſtinguent ces hommes illuſtres. Je ne prétends point traiter ce ſujet à fonds; ce ſerait une entrepriſe ſupérieure à mes forces : je me contenterai de crayonner quelques traits; une main plus habile achèvera cette ébauche.

Un Lecteur judicieux pourra par ſes réflexions fortifier mes faibles idées : c'eſt à moi de propoſer, & à lui de juger; mais il doit éviter toute partialité, & écarter les préjugés du Collège & l'amour puérile des productions de ſon pays. Il conſidérera le progrès, la décadence & la renaiſſance de l'Art, & le ſuivra dans tous ſes différens états; il ſaura diſtinguer les beautés & les défauts, qui ſont beautés & défauts, dans tous les pays & dans tous les ſiécles, de ces beautés équivoques qui ſont mépriſées d'une Nation & admirées d'une autre : il ne ſe laiſſera point maîtriſer par Ariſtote, Caſtelvetro, le Boſſu, & Dacier; mais ne conſultant que la raiſon, & gouverné par ſon ſeul bon ſens, il ſe conſtituera Juge entre les fictions d'Homère & celles de Milton, & entre Caliпſo, Didon, Armide & Eve.

HOMÈRE.

Il eſt inutile de s'étendre ſur Homère & ſur Virgile, principalement en Angleterre, où à peine trouve-t-on un Gentilhomme qui ignore le Latin & le Grec. Ceux d'ailleurs qui ne peuvent lire Homère dans l'original, peuvent lire la traduction de M. Pope, & y appercevoir le feu de ce père des Poëtes, comme réfléchi dans un miroir poli & fidèle; aucune des

beautés d'Homère n'eſt perdue dans cette belle traduction, & la plus grande partie de ſes fautes y eſt corrigée ou diminuée.

Que chaque Lecteur, lorſqu'il lit Homère, ſe conſulte lui-même, & remarque l'effet que cet Auteur produit ſur ſon eſprit : alors il jugera ſi Homère a atteint la perfection de l'Art en autre choſe que dans la manière de peindre avec force ; ce qui fait ſon caractère & ſon mérite particulier.

Malgré la juſte vénération qu'on a pour Homère, il eſt aſſez étonnant que parmi les plus ſavans & les plus zélés admirateurs de l'Antiquité, on en trouve à peine un qui ait lu l'*Iliade* avec le même empreſſement & le même genre de plaiſir que les femmes liſent Zaïde. Quant au commun des Lecteurs, qui ſont à la vérité moins familiers avec les Lettres, mais qui ont peut-être autant d'eſprit & de bon ſens, il y en a très-peu qui aient pu lire toute l'*Iliade* dans une bonne traduction, ſans ſentir du dégoût & de l'ennui : pluſieurs même en ont entiérement abandonné la lecture après le quatrième ou le cinquième Livre. Comment donc peut-il arriver qu'Homère ait tant d'admirateurs & ſi peu de Lecteurs, & ſoit tout à la fois adoré & négligé ?

Je vais tâcher d'éclaircir ce paradoxe : la plupart des hommes ſont plutôt éblouïs de la réputation d'Homère, que frappés du mérite de ſes ouvrages. Les perſonnes judicieuſes admirent ſans doute la féconde imagination de ce grand Auteur ; mais il y en a peu qui ſoient aſſez au-deſſus du préjugé pour ſe tranſporter dans les tems reculés, & ſe rendre en quelque ſorte contemporains d'Homère, lorſqu'ils le liſent. Le bon ſens les porte à avoir de l'indulgence pour les mœurs de l'Antiquité ; mais il ne peut les porter à goûter ces mœurs peintes dans les ouvrages d'Homère ; les rayons de ſa lumière frappent leurs yeux de trop loin, pour leur cauſer autre choſe qu'un faible & ſombre crépuſcule, ſans aucune

chaleur. Nous reſſemblons à ces vieillards qui formaient le conſeil de Priam ; ils admiraient la beauté d'Hélène ſans rien ſentir pour elle.

Une autre raiſon de notre dégoût eſt l'uniformité qui règne dans les ouvrages d'Homère. Il n'eſt parlé que de batailles dans les trois quarts de l'*Iliade*. Cette couleur dominante fatigue & rebute un Lecteur médiocrement touché de la diverſité des teintes & des ombres, apperçue ſeulement par les vues fines.

Le Poème de l'*Iliade* eſt certainement trop long, mais il n'y a guères de Poème Epique qui n'ait ce défaut. La Poéſie Epique eſt le fruit d'une imagination forte, & une imagination forte eſt ſujette à ſe déborder.

Je ne parlerai point de toutes les querelles excitées par les ennemis d'Homère ſur quelques endroits de ſon *Iliade*, qui peuvent bien être les objets de notre critique, mais qui ne ſont pas aſſez défectueux pour être appellés abſolument mauvais. Ses Dieux ſont peut-être en même tems abſurdes & ridicules ; ils ſont néanmoins auſſi amuſans que les extravagances de l'Arioſte, qui nous cauſe une eſpèce d'enchantement. A l'égard de ſes autres fautes, la majeſté & le feu de ſes expreſſions les changent ſouvent en beautés.

Mais ce qui cauſe principalement cette langueur, qui gagne l'eſprit de la plupart des Lecteurs, malgré les beaux endroits qu'ils y peuvent admirer, eſt qu'Homère ne nous intéreſſe pour aucun de ſes Héros. Achille eſt trop violent pour nous inſpirer un tendre intérêt pour lui, & quand même ſa fierté & ſa valeur s'attireraient de notre part cette favorable diſpoſition que produit d'ordinaire l'idée d'un grand courage, ſa longue oiſiveté ferait évanouïr cette idée : le Lecteur le laiſſe-là, à l'imitation du Poéte.

Ménélas, qui eſt le véritable Auteur de la guerre, & auquel on devrait principalement s'intéreſſer, n'eſt

pas assurément un caractère fort brillant; celui de Pâris, son rival, est méprisable; Ménélas n'est dans le Poème que le frère d'Agamemnon, & Pâris, que le frère d'Hector. Agamemnon, le Roi des Rois, nous blesse par son orgueil, sans nous donner une haute idée de sa conduite. Je ne sais comment cela se fait, mais on n'aime point le sage Ulysse; la belle Hélène, cause de tant de désordres & de malheurs, est un personnage insipide; on se soucie peu de quel côté elle restera; elle paraît elle-même indifférente à l'égard de ses deux maris, & ne pencher ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorsque deux guerriers combattent dans l'*Iliade*, nous sommes frappés par la description du combat, & souvent même nous nous sentons saisis de la même fureur qui les anime; mais nous ne craignons ni n'espérons pour aucun d'eux.

Nous plaignons, il est vrai, les malheurs de Priam, & il paraît mériter les larmes que nous répandons pour lui. Cependant Homère devait nous intéresser pour les Grecs durant tout son Poème, puisqu'il a prétendu les célébrer, & que ce sont ses Héros. Observons en même tems que si nous nous intéressons pour Priam à la fin du Poème, il nous est très-indifférent dans tout le cours de l'action.

De tous les guerriers de l'*Iliade*, c'est le brave, le tendre, le pieux Hector qui mérite le plus notre affection. Il a le meilleur caractère, quoiqu'il défende la mauvaise cause, & il est trahi par les Dieux, quoiqu'il soit le plus vertueux. Mais l'intérêt que nous prenons à ce qui le touche s'évanouït dans la foule de tant de Héros; notre attention partagée diminue, comme une rivière divisée en plusieurs bras ne forme que plusieurs ruisseaux. Ainsi l'imagination du Lecteur est souvent pleine d'idées grandes & nobles, pendant que les affections de l'âme sont oisives. Il n'est

donc point étonnant que les mouvemens du cœur ne suivent point ceux de l'imagination, & que nous nous trouvions tout à la fois rempli d'admiration & d'ennui.

VIRGILE.

M. Addiſſon eſt le premier qui ait examiné de près tous les matériaux qui ont ſervi à la conſtruction de l'*Enéïde*. Il eſt certain que Virgile a tiré le ſujet de ſon Poème de pluſieurs traditions populaires & fabuleuſes ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, de même qu'Homère avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du Siége de Troye.

Il n'eſt pas croyable qu'Homère & Virgile ſe ſoient aſſujettis d'avance aux règles établies par le Boſſu, qui prétend qu'un Poéte Epique doit inventer & diſpoſer la conſtitution de ſa fable, avant que de ſe déterminer au choix & au nom de ſes Héros. Il eſt vraiſemblable qu'ils n'ont pas coupé l'habit ſans connaître la taille de ceux qu'ils voulaient habiller. La règle de le Boſſu peut avoir lieu par rapport à la Comédie, où il s'agit de l'expoſition des mœurs & de la repréſentation des ridicules du ſiécle. Elle convient encore à une intrigue où le Lecteur ne veut qu'être ſurpris par de petits incidens, qui n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom connu.

Les Poétes Epiques, au contraire, ainſi que les Tragiques, ſont généralement obligés d'employer un Héros connu, dont le nom puiſſe impoſer au Lecteur & ſe concilier ſon attention. Ce qu'ils imaginent doit être aſſorti à ce qui a été. Si quelqu'un d'eux commençait par tirer ſon ſujet de ſa ſeule imagination, toutes les Annales de l'Univers ne lui fourniraient pas un événement réel conforme à ſes idées. Il ſerait obligé de l'altérer; &, en vérité, je ne puis comprendre comment

le Bossu s'est avisé de nous conseiller de bâtir, pour nous mettre dans la nécessité de détruire.

Quoi qu'il en soit, une partie des événemens contenus dans l'*Enéïde*, sont tirés de Denis d'Halicarnasse.

Virgile, par rapport à la construction de sa Fable, est blâmé par quelques-uns, & loué par d'autres, d'avoir suivi Homère. Mais, si j'ose hasarder mon sentiment, il ne mérite en cela ni blâme, ni louange. Il ne lui était pas possible de se passer des Dieux d'Homère, qui étaient aussi les Dieux des Romains, ni d'oublier le Siége de Troye, Enée étant Troyen. Ces fictions étaient communes à l'Auteur Grec & à l'Auteur Latin; si celui-ci a puisé dans la même source, ce n'est point aux dépens de celui-là. Il est vrai qu'il s'est approprié quelques endroits de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, & qu'il en a emprunté quelques descriptions & quelques comparaisons; mais on peut dire que ce grand génie pouvait s'en passer & n'en pouvait retirer qu'une gloire médiocre. C'est plutôt un honneur qu'il a fait à Homère, qu'une preuve du besoin qu'il avait de son secours.

Il est plaisant de voir des Critiques s'applaudir de la découverte des prétendus larcins de Virgile. Ceux qui prennent les armes contre lui en faveur d'Homère, & qui sacrifient le plaisir d'être amusés par tous les deux, à celui d'élever l'un sur les ruines de l'autre, soutiennent que Didon est d'après Calipso; qu'Enée ne descend aux Enfers qu'à l'exemple d'Ulysse; & ainsi du reste: mais que le Lecteur compare ces prétendues copies à l'original supposé, il y trouvera une différence considérable.

La passion de Didon, ses malheurs, sa mort, que Virgile établit comme la source de la haîne qui anima dans la suite Carthage contre Rome; Anchise tirant du sein des tems la destinée de l'Empire Romain qu'il révèle à son fils; ces beautés ne sont assurément point

dues à l'imitation d'Homère. Ce n'eſt pas en effet le propre d'un grand génie d'être Copiſte. Où Virgile eſt grand, c'eſt par lui-même ; mais dans ces petits endroits empruntés d'Homère, il eſt le plus ſouvent au-deſſous de ſon original ; & c'eſt une juſte punition, pour avoir captivé la liberté de ſon génie, & l'avoir avili par une ſervile imitation.

Quelques Critiques vont plus loin, & ſoutiennent qu'il a copié ſon ſecond Livre d'après Piſandre, & ſon quatrième d'après Apollonius. Mais tout cela peut être hardiment nié ; le ſecond & le quatrième Livre de l'*Enéïde* ſont de trop grands chef-d'œuvres de l'Art pour être des copies. C'eſt ainſi que quelques perſonnes diſent que Milton a pris ſon Poème dans un Auteur comique d'Italie, nommé *Andreino*. Après tout, que ſert une recherche ſi frivole ? Ce n'eſt pas la perſonne de Virgile, mais l'*Enéïde* que nous admirons. Que le deuxième ou le quatrième Livre appartiennent à Piſandre, à Appollonius, à Virgile, ou à quelqu'autre, le nom de l'Auteur n'augmente ni ne diminue les beautés de l'ouvrage. Que Macrobe & d'autres Critiques s'amuſent à déclamer follement contre les lettres qui compoſent le nom de Virgile, ſes ouvrages ne ſeront pas moins les délices de tous les ſiécles, & le modèle de tous les Poétes.

C'eſt une remarque juſte, de dire que la dernière partie de l'*Enéïde* eſt beaucoup moins vive & animée que la première ; non que les ſix derniers Livres ſoient languiſſans & médiocres, mais parce qu'ils ſont effacés par l'éclat des autres : ce qui vient de la diſpoſition du Poème & de la nature du ſujet. Le deſſein d'un mariage entre Enée & Lavinie, inconnus & indifférens l'un à l'autre, & une guerre cauſée par un Cerf bleſſé, doivent bien moins intéreſſer que l'incendie de Troye ou l'amour de Didon.

En vérité, c'eſt une grande mépriſe de s'imaginer

qu'un Auteur peut s'élever, quand ſon ſujet lui manque. Tout l'art qu'il met en uſage ne ſert qu'à prouver qu'il a cultivé avec ſoin & avec peine un terrein ingrat. Si dans l'*Enéïde* l'enchaînement naturel des faits avait pu donner lieu à ſon Auteur de s'élever par dégrés à un certain point de grandeur dans ſes idées & dans ſes ſentimens, le Poème aurait été auſſi parfait que les bornes de l'eſprit humain le peuvent permettre. La faute de Virgile eſt d'avoir atteint le but au milieu de ſa courſe.

LUCAIN.

L'IDÉE générale qu'on a de cet Auteur eſt fort juſte. On le regarde comme un génie élevé, mais non comme un bon Poéte. Les précieux diamans de ſa Pharſale, quoique mal montés, brillent à nos yeux. Corneille avait coutume de dire qu'il devait plus à Lucain qu'à Virgile : non qu'il fût aſſez peu équitable ou aſſez peu ſenſé pour préférer la *Pharſale* à l'*Enéïde*. Mais un Auteur qui met des Héros réels ſur la ſcène, n'a pas beſoin de fictions épiques, & trouve mieux ſon compte dans les penſées mâles & énergiques de la *Pharſale*, que dans l'élégante narration, & dans la conduite judicieuſe de l'*Enéïde*. M Addiſſon a emprunté de Lucain quelques couleurs pour peindre ſon Caton. Cet ancien Poéte ne pouvait recevoir plus d'honneur que d'être imité par Corneille & par M. Addiſſon, deux hommes ſi ſupérieurs à lui de toutes manières.

TRISSINO.

APRÈS la décadence de l'Empire Romain en Occident, pluſieurs Royaumes s'élevèrent ſur ſes ruines, & pluſieurs Langues ſe formèrent des débris de ſa Langue. Les Conquérans du Nord portèrent par-tout

leur barbarie & leur ignorance. Leur langage, formé d'abord d'un latin corrompu & d'un gothique irrégulier, était auſſi ſauvage que leurs mœurs & auſſi ſtérile que leur eſprit; mais dans le cours de mille ans ils polirent également leurs manières & leur langage.

Pluſieurs perſonnes ſe plaignent aujourd'hui que le Latin n'eſt plus en uſage que dans les Ecoles & dans les Egliſes Catholiques: ils déplorent l'inſuffiſance des Langues modernes, & diſent que leur propre idiôme, indigent ou rebelle, eſt ſouvent en défaut avec leur imagination. Mais ils auraient bien plus lieu de ſe plaindre, ſi, ſuivant leur deſir, la Langue Latine était aujourd'hui celle de toute l'Europe. Car dans ce cas que feraient-ils? Une foule d'anciens Auteurs plus généralement lus & mieux entendus que les modernes, étoufferait leur ambition. Imiter fidélement Virgile & Cicéron, ſerait ſe rendre plagiaire: s'en éloigner hardiment ſerait une affectation ou une groſſiéreté; le monde, rempli d'excellens modèles anciens, aurait déconcerté toutes les nouvelles entrepriſes, & les plus grands génies auraient été découragés & glacés.

Celui, au contraire, qui écrit dans une Langue moderne, a les anciens moins pour rivaux que pour guides; quand il les imite, il enrichit ſon propre pays. Le génie particulier de ſa Langue naturelle réveille ſon imagination, lui fournit de nouveaux tours, & donne à tout ce qu'il penſe un air neuf & piquant.

La Langue Italienne fut portée, vers la fin du quinzième ſiécle, à la perfection où elle eſt aujourd'hui, & où elle ſera auſſi long-tems, que le Taſſe pour les vers, & Machiavel pour la proſe, y ſeront les modèles du ſtile.

Le Triſſin était avec raiſon charmé de la beauté des ouvrages d'Homère, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité; car l'imitation demande plus de génie & plus d'art qu'on ne croit communément; les fleurs

des anciens ſemblent fanées lorſqu'elles ſont cueillies & raſſemblées par des mains mal habiles ; cependant rien n'eſt plus ordinaire que de voir des Auteurs mettre en pièces dans leurs écrits Homère & Virgile, & ſe couvrir de ces grands noms, ſans conſidérer que les mêmes choſes qui ſont admirables dans les Anciens, ſont ridicules dans leurs ouvrages.

Le Triſſin a tâché d'imiter Homère, principalement dans ſes deſcriptions. Mais tandis qu'il prend ſoin de peindre tout ce qui appartient aux domeſtiques & à la maiſon de ſes Héros, & qu'il n'omet pas un bouton ni une jarretière dans la deſcription de leur habillement, il ne dit pas un mot de leurs caractères.

LE CAMOENS.

TANDIS que le Triſſin était en Italie occupé à applanir la route des Sciences & des Arts, & à la débarraſſer de tous les obſtacles que la barbarie & l'ignorance y avaient raſſemblés dans le cours de dix ſiécles, Camoens en Portugal ouvrit une nouvelle carrière & acquit une réputation qu'il conſerve encore parmi ſes Compatriotes, qui ont autant de reſpect pour ſa mémoire, que les Anglais pour celle de Milton.

Il fut un exemple éclatant de cet invincible penchant & de cette impulſion irréſiſtible de la Nature, qui détermine un vrai génie à ſe livrer à ſes talens, en dépit de tous les obſtacles. Son enfance perdue au milieu de l'oiſiveté & de l'ignorance de la Cour de Lisbonne, ſa jeuneſſe employée à faire l'amour ou la guerre contre les Maures, ſes longs voyages ſur mer dans un âge plus mur, ſes malheurs à la Cour de Portugal, les révolutions de ce Royaume ; rien de tout cela ne put éteindre ou ralentir ſon génie.

On trouve dans le Poëme de Camoens une fiction qui plaîrait ſans doute aux Italiens, ainſi qu'aux Por-

tugais, & non à aucune autre Nation. C'est une Isle enchantée, appellée l'*Isle du Bonheur*, que les Portugais rencontrent, lorsqu'elle ne fait que de s'élever du fond de la mer, pour leur consolation & pour leur récompense. Camoens décrit ce lieu, comme le Tasse quelques années après décrivit l'isle d'Armide. Là, une Divinité produit toutes les beautés, & offre tous les plaisirs que la Nature peut accorder, & que le cœur peut desirer.

Camoens ayant ainsi lâché la bride à son imagination, s'avise d'avertir le Lecteur que cette fiction ne fait que peindre la satisfaction que ressentent les gens de bien dans la pratique de la vertu, & la gloire qu'ils en retirent. Ce qui excuse plus solidement une si étrange allégorie, est la manière charmante dont elle est écrite, s'il en faut croire les Portugais; car la beauté de l'élocution déguise souvent les fautes du Poéte, comme le coloris de Rubens fait excuser quelques défauts qui sont dans le dessin de ses Tableaux.

On trouve dans tout le cours du Poème une autre sorte de merveilleux qu'il est impossible de justifier: c'est un mélange déraisonnable des Dieux du Paganisme, avec les objets de la Religion Chrétienne.

Un merveilleux si mal assorti défigure tout le Poème. Il faut bien, malgré cela, que les beautés y dominent, puisque les Portugais le goûtent. A la vérité, Camoens a beaucoup de ce qu'on appelle le vrai esprit; mais il a aussi en même tems de ce qu'on appelle le faux esprit: il le possède dans un degré qui n'est pas médiocre; ce qui le précipite souvent dans les plus énormes absurdités.

Je trouve en général son Poème plein de choses excellentes & de bévues pitoyables, placées sans intervalle les unes auprès des autres. Presque à chaque page il y a du beau & du ridicule; parmi ses plus heureuses

heureuſes penſées, j'en rapporterai deux, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont avec les deux plus célèbres endroits de Waller & de Denham.

Waller dit dans ſon Epître à Zélinde :

Ta beauté parfaite donnera du crédit à toutes les merveilles que je pourrai chanter.

Camoens dit auſſi, en parlant du voyage des Argonautes & d'Ulyſſe, que l'entrepriſe des Portugais donnera du crédit à toutes ces fictions en les ſurpaſſant.

M. Jean Denham, dans ſon Poème *ſur la Montagne des Coopers*, dit à la Tamiſe :

« Puiſſé-je couler comme toi, & puiſſe ton cours » me ſervir de modèle, comme il me ſert de ſujet. » Clair quoique profond, agréable quoique paiſible, » ayant de la force ſans fureur, & toujours plein ſans » déborder ».

Camoens s'adreſſe pareillement aux Nymphes du Tage :

« O Nymphes, ſi jamais je vous ai chantées, inſ- » pirez-moi préſentement des chants forts & nou- » veaux ; que mon ſtile coule comme votre onde ; » qu'il ſoit profond & clair comme elle ».

On ne peut pas conclure de-là que Waller & M. Denham aient imité le Camoens. Nous devons plutôt juger que le vrai eſprit eſt de tout pays.

C'eſt pourtant une injuſtice ordinaire d'appeller copie ce qui n'eſt que reſſemblance.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença de travailler à ſa *Jéruſalem*, quand le Camoens finit ſa *Luſiade*.

Perſonne n'apporta en naiſſant plus de génie & plus de talent pour le genre épique : mais ſon génie qui ſe

ſa grande réputation, fit auſſi tous ſes malheurs. Sa vie ne fut qu'une ſuite fâcheuſe de diſgraces & de traverſes : banni de ſon pays, il ſe vit réduit à la triſte néceſſité d'avoir un maître ; il ſouffrit la diſette, l'exil, la priſon ; & ce qui eſt encore plus inſupportable, la calomnie l'attaqua & l'opprima.

On alla même juſqu'à lui vouloir ravir ſa gloire poétique, conſolation imaginaire dans des misères réelles. Le nombre de ſes ennemis éclipſa long-tems ſa réputation ; & enfin lorſque ſon mérite eut ſurmonté l'envie, & qu'il eut été jugé digne de recevoir l'honneur du triomphe à Rome, tel que Pétrarque l'avait autrefois reçu, mais avec moins de mérite, (ce qui était alors auſſi honorable qu'il ſerait aujourd'hui ridicule) il mourut la veille du jour deſtiné à cette biſarre cérémonie.

Rien ne donne une plus haute idée du Taſſe que l'inſcription de ſon tombeau. Le Pape, après lui avoir fait faire de magnifiques funérailles, (comme ſi ce frivole honneur eût pu réparer les malheurs qui l'avaient accablé pendant ſa vie) propoſa un prix pour celui qui ferait la meilleure Epitaphe à ſa gloire. On en préſenta pluſieurs, toutes remplies des juſtes louanges du Poéte. Les Juges nommés pour le choix de l'Epitaphe étaient partagés ſur la préférence, lorſqu'un jeune homme offrit cette inſcription :

Les os du Taſſe.

Les Juges ne balancèrent point à lui adjuger le prix, perſuadés que le nom du Taſſe était ſon plus digne éloge.

Le tems qui détruit la réputation paſſagère des Auteurs médiocres, n'a pu donner atteinte au caractère immortel des ouvrages du Taſſe. Son Poème eſt aujourd'hui chanté en pluſieurs endroits de l'Italie, com-

me autrefois les vers d'Homère l'étaient dans la Grèce. Si les Poétes ses successeurs ont dégénéré, si l'Italie est tombée dans de faux brillans, dans de pitoyables jeux de mots, dans des pointes misérables, on peut dire néanmoins que la Nation en général conserve encore une espèce de bon goût que le Tasse lui a inspiré. Cependant, tandis qu'il est admiré par les Lecteurs Italiens, il n'est pas imité par les Ecrivains. Ainsi en France, Corneille, Racine, Molière, Despréaux, la Fontaine, s'attirent toujours l'admiration publique, en dépit d'une Secte d'Ecrivains, venus après eux, qui ont introduit une nouvelle manière de penser & d'écrire, chérie & cultivée constamment parmi eux & leurs pareils, mais rejetée par toute la Nation.

La *Jérusalem délivrée* est en plusieurs endroits d'après l'*Iliade*. Le sujet que le Tasse a choisi est plus noble que celui d'Homère; toute l'Europe armée pour recouvrer un pays célèbre, consacré par la naissance & le sang d'un Dieu, frappe l'esprit d'une idée bien plus respectable que la Grèce combattant pour une femme. A l'égard de l'exécution d'un si grand ouvrage, le Lecteur impartial & éclairé peut juger si le Tasse est au-dessus ou au-dessous de son maître dans les endroits où il l'imite.

Godefroy joue, ce me semble, le même rôle qu'Agamemnon, mais avec plus de dignité & de sagesse, & avec moins d'orgueil. L'Hermite Pierre ressemble à Calchas, & si j'ose dire mon sentiment, je ne trouve rien de fort brillant ni de fort défectueux dans l'un ni dans l'autre.

Renaud est au milieu des Héros Chrétiens ce qu'Achille est parmi les Héros Grecs. Son courage est aussi impétueux, mais son caractère est plus aimable. La chûte de Jérusalem est réservée à son épée, comme celle de Troye aux armes d'Achille. L'absence de l'un est empruntée de l'inaction de l'autre. Mais Renaud

emploie son loisir plus à la satisfaction du Lecteur, que l'oisif Héros de l'*Iliade*.

Aladin ne ressemble à Priam qu'en ce qu'il est le Roi de la Ville assiégée, & Argante n'est semblable à Hector qu'en ce qu'il est le plus brave défenseur de Jérusalem.

Certainement le caractère d'Hector est au-dessus de celui d'Argante. La grandeur de Priam est plus majestueuse que celle d'Aladin, & ses disgraces sont plus touchantes. Je ne déciderai point si Homère a eu tort ou raison de porter notre affection vers Hector, & d'exciter notre pitié en faveur de Priam; mais il est certain que si le Tasse n'avait pas représenté Aladin & Argante féroces & intraitables, & s'il ne les avait pas rendus haïssables au Lecteur, il se serait formellement éloigné de son but; puisqu'alors au-lieu de prendre intérêt dans la cause des Princes Chrétiens, nous les regarderions comme des Corsaires, ligués pour envahir un pays étranger, & pour massacrer de sang-froid un vieux & vénérable Monarque Oriental, avec tous ses innocens sujets.

Le Tasse a appris d'Homère à donner différentes nuances aux mêmes couleurs, à distinguer, par exemple, le vaillant d'avec le vaillant, & le prudent d'avec le prudent, &c. Godefroy est sage & modéré, Aladin est politique & inquiet: la généreuse valeur de Tancrède ne ressemble point à la brutale impétuosité d'Argante. L'amour dans Armide est une coquetterie étrange, au-lieu que dans Herminie c'est une douce & agréable tendresse. Chacun de ces Héros peut être reconnu par quelque trait singulier, comme dans Homère; mais chacun d'eux y joue toujours un rôle convenable, ce qui ne se trouve pas toujours dans l'*Iliade*; & de ce côté, il me paraît que le Tasse a perfectionné l'Art qu'Homère lui a appris. Mais un Art qu'il n'a appris de personne, est cette façon charmante

de nous intéresser pour ses Héros, ce talent qu'il a d'amener adroitement les différentes aventures de son Poème, de nous faire passer des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de nous ramener de l'amour à la guerre ; d'exciter notre sensibilité par dégrés, & de la faire toujours croître.

Si l'exécution de ce Poème s'attire l'admiration universelle, on y trouve aussi des fautes de jugement, qui, je crois, sont blâmables dans tous les pays. Par exemple, l'Episode d'Olinde & de Sophronie dans le commencement de l'action me paraît mauvais de toute manière.

Le Poéte met sur la Scène un Magicien Mahométan nommé *Ismeno*, qui, contre les loix étroites & inviolables du Mahométisme, porte une image de la Vierge Marie dans la principale Mosquée, pour la rendre, par la force de ses enchantemens, le gage de la sûreté de la Ville, comme autrefois le destin de Troye dépendait du *Palladium*. Il arrive une nuit que l'Image est enlevée. Les Chrétiens de Jérusalem étant accusés du vol, le Sultan irrité les condamne tous à la mort, pour être sûr de la punition du coupable au milieu d'un massacre général. Cependant, Sophronie, Vierge Chrétienne, se présente devant le Sultan, & cherche à sauver tous les Chrétiens de la Ville, en déclarant par un généreux mensonge que c'est elle qui a enlevé l'Image. Aladin l'ayant condamnée au feu, Olinde son Amant entreprend de lui sauver la vie par un autre mensonge héroïque. Il déclare qu'il est lui-même le coupable, & court au bûcher préparé pour sa maîtresse. Ils sont condamnés l'un & l'autre, & on les attache au même poteau. Alors Clorinde arrive de Perse : elle est touchée de compassion à la vue de ces deux malheureuses victimes ; & traitant avec mépris les sortiléges d'Ismeno, elle demande & obtient leur pardon. Les deux Amans vont du bûcher à l'Eglise, on les y

marie, & il n'en eſt plus queſtion dans le reſte du Poème.

Le Taſſe a orné cet Epiſode de toute la pompe & de toutes les fleurs de la Poéſie, & il n'y a pas épargné les jeux de mots Italiens. Il s'arrête avec tant de complaiſance à peindre Sophronie, il parle de l'amour d'Olinde avec tant de chaleur, il excite tant de pitié pour l'un & pour l'autre, que le Lecteur ne peut s'empêcher de croire qu'ils ſont les deux principaux perſonnages du Poème. Il eſt étonné & fâché enſuite de les voir auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge Marie l'eſt aux Mahométans. Tous les embelliſſemens que le Taſſe a prodigués en cet endroit, ne ſervent qu'à rendre la bévue plus remarquable.

Tout le monde convient avec les Italiens, que rien n'eſt peint avec tant d'art que la coquetterie d'Armide, que rien n'eſt ſi tendre que ſon amour, ſi animé & ſi touchant que ſes plaintes. L'Anglais & le Français, quoique leur goût ſoit fort éloigné de toutes choſes ſurnaturelles fondées ſur l'enchantement, doivent louer celui d'Armide, puiſqu'il eſt la ſource de tant de beautés. D'ailleurs, Armide eſt Mahométane, & la Religion Chrétienne nous permet de croire que les Infidèles ſont ſous l'influence immédiate du diable.

Mais il n'y a en vérité qu'un Italien qui puiſſe ſupporter l'excès biſarre auquel le Taſſe a porté ce merveilleux. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons dans les baſſins d'Armide, & un Perroquet chantant des chanſons galantes de ſa propre compoſition, ſont des choſes bien étranges aux yeux d'un Lecteur ſenſé, quoique nous ſoyons prévenus par l'Hiſtoire de Circé dans l'Odyſſée, & quoique nous voyons tous les jours des Perroquets imiter la voix humaine.

Nous devons néanmoins pardonner ces extravagances poétiques, en faveur des beautés qui les accom-

pagnent. Que les diables, puiſqu'ils ſont admis, aient une liberté entière pour jouer tous leurs tours, ſur-tout en Italie, où la ſuperſtition du peuple donne du crédit à des contes qui ne ſont pas moins étranges! Mais on ne comprend pas comment des perſonnes de bon ſens peuvent approuver un Magicien Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans. On voit avec ſurpriſe dans le Taſſe la Meſſe, la Confeſſion, les Litanies des Saints, & des morceaux de Sorcellerie, le tout confondu enſemble.

On a diſputé long-tems en Italie, & on diſpute encore ſur la prééminence de l'Arioſte & du Taſſe; mais dans tous les autres pays, les perſonnes ſenſées accuſent le Taſſe de reſſembler en trop de choſes à l'Arioſte. Il ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & biſarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poéſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poème était allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'âme. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté, &c.

Telle eſt la clef que le Taſſe s'aviſe de nous donner de ſon Poème. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homère & avec Virgile. On ſait que Meſſieurs les Scholaſtiques reſſemblent à ces Politiques ſpéculatifs, qui donnent aux grands hommes les vues les plus ſublimes & les deſſeins les plus importans, dans les actions même les plus indifférentes. Le diſcours du Taſſe me fait reſſouvenir d'un Ambaſſadeur qui, ayant paſſé tout le tems de ſon Ambaſſade dans des débauches

de toute eſpèce, écrivit à ſon Maître qu'il n'était pas ſorti du cabaret, ni du mauvais lieu, pour le ſervice de Sa Majeſté. Quoi qu'il en ſoit, il faut avouer que le Commentaire du Taſſe, & la gravité avec laquelle il le débite, ſont d'un ridicule achevé.

Si le diable joue dans ſon Poëme le rôle inſipide d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté, tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit même de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres pratiques de la Religion Romaine, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poéſie, qui fait ennoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Le Taſſe eſt blâmable d'avoir donné aux mauvais eſprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poétes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer payen, quoique cet enfer n'ait pas plus de dignité, ſi ce n'eſt qu'il a un air plus ancien. Il eſt à croire qu'il n'eſt pas ſi propre à la Poéſie que celui d'Homère & de Virgile ; les noms de Pluton & de Tiſiphone plaiſent davantage à l'oreille que ceux de Lucifer & de Belzébut : il eſt néanmoins ridicule à un Poéte de joindre enſemble les noms de Michel & d'Alecton, comme il eſt ridicule à quelques Peintres d'Italie d'avoir repréſenté la Vierge Marie avec un Chapelet pendu à ſa ceinture, d'avoir placé des Suiſſes à la porte de l'appartement de Pharaon, & d'avoir mis des canons & des carabines dans la bataille de Joſué.

MILTON.

MILTON est le dernier qui ait écrit un Poème Epique : car je ne parle point de * tous ceux qui se sont vainement exercés en ce genre ; mon intention n'est que de parler du petit nombre de Poètes qui y ont réussi.

Milton, voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit à Florence une Comédie intitulée *Adam*, écrite par un certain Italien, nommé *Andreïno*, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le sujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient Dieu, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort & les sept Péchés mortels. Ce sujet si peu propre pour le dramatique, mais très-propre au génie absurde du Théâtre Italien de ce tems-là, était traité d'une manière convenable à l'extravagance du dessein. La Scène s'ouvre par un chœur d'Anges, & un d'eux parle ainsi pour les autres :

« Que l'Arc-en-Ciel soit l'archet du Firmament ; que » les sept Planettes soient les sept notes de notre mu- » sique ; que le Tems batte exactement la mesure, » que les Vents fassent les bécares, &c. ».

---

* Il ne convenait pas que M. de Voltaire fît lui-même son éloge. Il passe ici en revue tous les Poètes Epiques fameux, & a la modestie de ne pas dire un mot de sa *Henriade*. Qu'il nous permette de le contredire sur ce qu'il avance que Milton est le dernier qui ait écrit un Poème épique. Nous pensons avec les gens de Lettres de tous les pays, que le Chantre de Henri n'est inférieur ni au Tasse, ni à Milton, & que la *Henriade*, augmentée & perfectionnée, comme nous l'avons, peut à présent être mise à côté de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, soit pour la vérité des caractères, soit pour les grandes images, la poésie de stile, l'élévation des pensées, &c. &c. &c.

C'eſt ainſi que cette Comédie commence, & chaque Scène produit une nouvelle profuſion d'extravagances.

Milton perça au travers de l'abſurdité de l'exécution juſqu'à la majeſté cachée du ſujet, qui, étant abſurde pour le Théâtre, pouvait être néanmoins le fondement d'un Poème Epique, pour le génie de Milton, & pour ſon génie excluſivement.

Il tira donc de ce ſujet étrange la première idée du plus noble ouvrage que l'imagination humaine ait jamais entrepris, & il l'exécuta heureuſement vingt ans après qu'il en eut formé le deſſein. C'eſt ainſi que Pythagore dut l'invention de la Muſique au bruit des marteaux d'une forge, & que de nos jours Newton, en ſe promenant dans ſon jardin, conçut la première idée de ſon Syſtême de la Gravitation, en voyant tomber une pomme du haut d'un arbre.

Si la différence de génie qui eſt entre deux Nations a jamais paru dans ſon étendue, c'eſt par rapport au *Paradis perdu* de Milton. Le Français ſourit dédaigneuſement, lorſqu'on lui dit que les Anglais ont un Poème épique, dont le ſujet eſt le Diable combattant contre Dieu; & Adam & Eve mangeant une pomme, à la ſollicitation d'un Serpent. Comme ce ſujet n'a jamais produit parmi eux que quelques couplets de chanſon, ils ne peuvent comprendre qu'il ſoit poſſible de conſtruire un Poème de ce qui fait le ſujet de leurs ballades: & on peut dire qu'en cela leur erreur eſt excuſable. Car ſi nous conſidérons avec quelle liberté la partie des hommes la plus polie, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans, malgré le profond reſpect qu'ils ont d'ailleurs pour la Religion Chrétienne, tourne quelquefois en ridicule dans leurs converſations, ce morceau de l'Hiſtoire Sacrée & plaiſante ſur le Diable, ſur le Serpent, ſur la fragilité de nos premiers parens, ſur la côte d'Adam & autres choſes ſemblables, nous

devons regarder comme une entreprise bien hardie pour un Poéte, de traiter de pareils sujets, & de vouloir s'attirer un respect que nos Ecrivains Sacrés ont bien de la peine à obtenir de nos esprits frivoles.

Ce que Milton a entrepris si hardiment, il l'a exécuté avec une force surprenante de jugement, & avec une imagination fertile en beautés, auxquelles on n'avait point pensé avant lui. Le défectueux, s'il y en a, est perdu dans l'immensité de l'invention poétique. N'est-ce pas quelque chose au-dessus de l'esprit humain, que d'avoir entrepris de parler de la Création, sans donner dans l'emphase, d'avoir peint sans bassesse la gloutonnerie & la curiosité de la femme, d'avoir porté le vraisemblable & le raisonnable sur des choses qui sont aussi éloignées de notre connaissance que de notre vue; en un mot, d'avoir forcé le Lecteur à dire: Si Dieu, si les Anges, si Satan parlaient, je crois qu'ils parleraient comme Milton les fait parler. Pour moi, j'ai souvent admiré combien ce sujet me paraît stérile, & combien il est fertile entre ses mains.

Le *Paradis perdu* est le seul Poème où l'on puisse trouver dans un parfait degré cette uniformité qui satisfait l'esprit, & cette variété qui réjouït l'imagination. Tous les Episodes de ce Poème sont comme des rayons qui tendent au centre d'un cercle parfait. Quelle est la Nation à qui l'entrevue d'Adam & de l'Ange ne plaîrait pas? Comment n'être pas charmé des traits hardis avec lesquels est représenté le caractère rusé, intrépide & impitoyable de Satan? Qui n'admirerait pas sur-tout cette sublimité & cette sagesse avec laquelle Milton peint l'Etre suprême, & la majesté avec laquelle il le fait parler. Il semble faire un portrait fidèle & parfait de la Toute-Puissance divine, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine de s'élever jusqu'à elle, au travers de cette poussière qui, comme un nuage, nous environne de toutes parts. Les Payens,

les Juifs, & quelques-uns de nos Prêtres repréſentent Dieu comme un Tiran cruel. Le Dieu de Milton eſt un Créateur & un Juge ; mais ſa juſtice ne détruit point ſa bonté. Son pouvoir ſuprême ne nuit point à la liberté de l'homme Ce ſont des peintures vives qui enlèvent l'âme du Lecteur. Milton en ce point, & en pluſieurs autres, eſt autant au-deſſus des anciens Poétes, que notre Religion eſt au-deſſus des Fables Payennes.

Mais il a ſur-tout un droit inconteſtable ſur l'admiration univerſelle des hommes, lorſque de ce haut point où il s'eſt élevé, il deſcend à la deſcription naturelle des choſes humaines. Il eſt à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour eſt repréſenté comme un vice. Milton ſeul ſait le repréſenter comme une vertu. Les peintures qu'il en fait ſont nues, comme les perſonnages qu'il met ſur la Scène, & ſont auſſi reſpectables. Il lève d'une main chaſte le voile délicat qui dérobe les plaiſirs de cette paſſion : il met de la tendreſſe, de la douceur & du feu, ſans indécence.

Je ne ſaurais concilier avec le tempérament & le génie de la Nation Anglaiſe, comment le *Paradis perdu* a pu être ſi long-tems négligé & même preſque inconnu en Angleterre : ce fut Milord Sommery qui apprit en quelque façon aux Anglais à l'admirer.

Le Duc de Buckingham, dans ſon *Art Poétique*, donne la préférence à Spencer ; il eſt rapporté dans *la Vie de Milord Rocheſter*, qu'il ne connaiſſait point de meilleur Poéte que Cowley.

Le jugement de M. Dryden ſur Milton eſt encore plus incompréhenſible. Il a fait quelques vers à ſon ſujet, où il l'égale, & même le préfère à Homère & à Virgile.

Le même M. Dryden, dans ſa Préface de la Traduction de l'*Enéïde*, place Milton au rang de Chapelain & de le Moine, les deux plus impertinens Poétes

qui aient jamais barbouillé du papier. Cette variation qui lui fait si fort élever Milton dans ses vers, & le mettre si bas dans sa prose, est une énigme que je ne comprends point, étant étranger.

En un mot, on peut dire que Milton n'est devenu célèbre que depuis que M. Addisson, le meilleur Critique, aussi-bien que le meilleur Ecrivain de son siécle, a exposé au jour les beautés cachées du *Paradis perdu*, & a établi pour toujours la réputation de cet ouvrage.

C'est une chose aisée & agréable que d'étudier les beautés de Milton, que j'appelle universelles; mais c'est une entreprise difficile & délicate que d'observer ce qui passeroit pour une faute dans tout autre pays.

Si chaque Nation faisait un peu plus d'attention au goût & aux manières de ses voisins, peut-être que dans toute l'Europe un bon goût général naîtrait de ce commerce de savoir & de cet utile échange d'observations. On ne verrait plus sur le Théâtre Anglais ces carcasses disloquées, & le stile des Auteurs Tragiques de ce pays pourrait passer de son enflûre métaphorique à une judicieuse imitation de la Nature. Le Français pourrait apprendre de l'Anglais à mettre plus d'action dans ses Tragédies, & resserrerait quelquefois ses longues harangues pour y mettre des sentimens plus vifs. Les Espagnols placeraient dans leurs Pièces plus de portraits de la vie humaine, plus de mœurs, plus de caractères, & ne se perdraient pas toujours dans un chaos d'aventures confuses, plus romanesques que naturelles. L'Italien, par rapport à la Tragédie, imiterait les Anglais dans la vivacité de l'intrigue, & prendrait sur tout le reste le Français pour modèle. Par rapport à la Comédie, il apprendrait de M. Congréve & de plusieurs autres Auteurs, à préférer la bonne plaisanterie à la bouffonnerie insipide.

C'est dans cette vue que j'ose dire qu'aucun Critique

Français ne pourrait pardonner à Milton les courses qu'il fait quelquefois au-delà des bornes de son sujet. C'est une règle parmi eux, qu'un Auteur ne doit jamais faire personnage dans son Poème, & que ses propres pensées & ses propres sentimens doivent être dans la bouche des Acteurs qu'il met sur la Scène. Plusieurs personnes sensées en Angleterre sont de ce sentiment, & entr'autres M. Addisson ; je demande la permission de risquer ici une réflexion que je soumets en même tems au jugement du Public.

Milton rompt le fil de sa narration en deux manières : la première consiste en deux ou trois espèces de Prologues qu'il place au commencement de quelques-uns de ses Chants. Dans l'un, il s'étend sur son aveuglement ; dans un autre, il compare & préfère son sujet à celui de l'*Iliade*, & à tous les autres sujets qui, avant lui, avaient été regardés comme les sujets propres de l'Epopée : puis il ajoute qu'il espère prendre un essor aussi sublime qu'aucun de ses prédécesseurs, à moins que le froid climat de l'Angleterre n'arrête la rapidité de son vol.

L'autre manière dont il interrompt sa narration, est en faisant des observations, & en les répandant çà & là, par rapport à quelques grands incidens, ou à quelques circonstances intéressantes. De ce genre est la Digression sur l'amour dans le quatrième Livre.

Quant au premier de ces deux articles, je ne saurais m'empêcher de reconnaître qu'un Auteur est en général coupable d'un amour-propre ridicule, quand il abandonne son sujet pour parler de lui-même ; mais cette fragilité humaine est pardonnable dans Milton, & même elle me fait grand plaisir ; il satisfait la curiosité que j'ai sur sa personne : en admirant l'Auteur je desire savoir quelque chose de lui ; & celui que tous les Lecteurs seraient ravis de connaître paraît excusable de parler de lui-même. Mais il est vrai que c'est

un très- dangereux exemple pour un génie d'un ordre inférieur, & que le ſuccès ſeul peut juſtifier.

A l'égard du ſecond chef, je ſuis auſſi éloigné de regarder cette liberté comme une faute, que de la regarder comme une grande beauté; car ſi la morale eſt le but de la Poéſie, je ne puis comprendre pourquoi l'on défendrait aux Poétes de mêler dans leurs deſcriptions des Sentences morales, & des réfléxions utiles, pourvu qu'ils les répandent ſans profuſion, & qu'ils les mettent dans leur place, ſur-tout lorſqu'il leur manque des perſonnages propres à exprimer leurs penſées, ou lorſque le caractère des Acteurs vicieux ne leur permet pas de parler en faveur de la vertu.

Il eſt étonnant que les Critiques louent Homère, pour la comparaiſon d'Ajax avec un âne pourſuivi à coups de pierres par des enfans, d'Ulyſſe à un boudin, des Conſeillers de Priam à des ſauterelles; il eſt étonnant, dis-je, qu'ils défendent avec tant de chaleur ces comparaiſons ſi peu juſtes & ſi éloignées, & qu'ils condamnent les réflexions naturelles & les nobles digreſſions de Milton, qui ſont cependant liées avec ſon ſujet.

Je n'inſiſterai point ici ſur certains petits défauts de Milton qui ſe préſentent à chaque Lecteur. J'entends quelques légères contradictions, & ſes fréquentes alluſions à la Théologie Payenne; fautes d'autant plus inexcuſables en lui, qu'il avait dit dans ſon premier Chant, que ces Divinités n'étaient que des démons adorés ſous des noms différens; ce qui aurait dû l'empêcher de rappeller le rapt de Proſerpine, le mariage de Junon & de Jupiter, &c. comme des hiſtoires réelles. Je paſſe également ſous ſilence ſes plaiſanteries puériles & hors d'œuvre, ſes pointes & ſes expreſſions trop familières, ſi éloignées de l'élévation de ſon génie & de ſon ſujet.

Pour toucher des points plus eſſentiels & plus dignes

d'examen, j'ose assurer que l'invention du *Pandæmonium* (c'est-à-dire, le Conseil des Diables) serait entiérement désapprouvée par des Critiques, tels que Boileau, Racine, &c.

Le lieu bâti pour le Parlement des Diables semble tout-à-fait inutile, puisque Satan les a convoqués & assemblés, & qu'il vient de les haranguer dans une vaste campagne : le Conseil était nécessaire, mais le lieu était fort indifférent. Le Poéte semble prendre plaisir à bâtir son *Pandæmonium*, dans l'ordre dorique, avec des figures & des corniches & un faîte d'or. Une semblable invention sent plus l'imagination folle de notre Père le Moine, que l'esprit sérieux de Milton; mais lorsqu'ensuite les Diables deviennent nains, pour pouvoir être tous placés dans la maison, (comme s'il avait été impossible de bâtir un lieu assez spacieux pour les contenir tous dans leurs tailles naturelles) c'est une fiction pitoyable qui égale les contes les plus extravagans : pour surcroît d'impertinence, Satan & ses principaux Ministres conservent leur forme monstrueuse, pendant que le petit peuple des Diables deviennent autant de Pigmées; ce qui met le comble au ridicule de toute cette invention. Il me paraît que la véritable régle pour discerner ce qui est réellement ridicule dans un Poème épique, est d'examiner si la même fiction ne formerait pas un burlesque héroïque. Or, j'ose dire que rien n'est plus propre à ce méprisable genre d'écrire que la métamorphose des Diables en nains.

La fiction de la Mort & du Péché me paraît avoir en elle de grandes beautés & plusieurs défauts. Pour examiner cette matière avec ordre, il faut d'abord convenir que des fantômes comme la Mort, le Péché & le Chaos, sont insupportables quand ils ne sont pas allégoriques; car la fiction n'est autre chose que la vérité déguisée : il faut supposer aussi qu'une allégorie doit être courte, décente & noble; une allégorie trop

étendue eſt ſemblable à une belle femme qui porte toujours un maſque : l'allégorie eſt une longue métaphore ; or, parler trop long-tems en figure produit de l'ennui, parce que cela n'eſt pas conforme à la Nature. Il faut dire auſſi qu'en général ces fictions & ces êtres imaginaires ſont plus convenables au Poème de Milton qu'à aucun autre, parce qu'il n'a que deux perſonnages naturels, je veux dire Adam & Eve : une grande partie de l'action ſe paſſe dans un monde imaginaire ; ainſi il a dû tirer les êtres de ſon imagination.

Je vois avec admiration le Péché, portier de l'enfer, ouvrant les portes de l'abîme, mais incapable de les fermer enſuite ; ce qui eſt réellement beau, parce que cela eſt vrai ; mais que ſignifient Satan & la Mort ſe querellant, faiſant des grimaces horribles, & tous prêts à ſe battre ?

La fiction du Chaos, de la Nuit & de la Diſcorde, eſt plutôt une peinture qu'une allégorie, & je crois qu'elle mérite d'être approuvée, parce qu'elle inſpire du reſpect ſans horreur. Je ne doute pas que le Pont bâti par le Péché & par la mort ne fût ſifflé en France. Les Critiques de ce pays-là trouveraient cette fiction trop commune & tout-à-fait inutile ; car les âmes des hommes, ſéparées du corps *, n'ont pas beſoin d'un chemin bien pavé pour aller en Enfer.

Ils riraient auſſi en voyant le Paradis des Fous, en voyant les Moines, les Chapelets, les Indulgences, les Capuchons, les Bulles, les Reliques ſe promenant ſur les aîles des vents, & S.-Pierre poſté avec ſes clefs au guichet du Ciel. Il eſt certain que les plus vifs admirateurs de Milton ne ſauraient juſtifier ces folles & comiques imaginations, dignes de l'Arioſte.

Examinons à préſent la plus ſublime de toutes les

* Le Dante les fait aller en Enfer à cheval.

fictions, je veux parler de la guerre dans le Ciel. Le Comte de Roscoumon, & M. Addisson, dont les sentimens entraînent & justifient ceux de leurs compatriotes, admirent principalement cette partie du Poème; ils emploient toute la finesse de la critique, & toute la vigueur de l'éloquence à faire valoir cet endroit; je puis assurer que les choses qu'ils admirent seraient insupportables à des Critiques Français : le Lecteur verra peut-être avec plus de satisfaction en quoi consiste une si grande différence de goût, & quelle en est la véritable cause.

Premiérement, ces Critiques diraient que la guerre du Ciel, étant une chose imaginaire & au-dessus de notre nature, elle aurait dû plutôt être renfermée en deux ou trois pages, qu'étendue en deux chants, parce que nous sommes naturellement portés à éloigner de nous les objets qui ne tombent point sous nos sens.

Sur ce principe, ils soutiendraient que c'est une peine superflue & vaine, que de présenter au Lecteur tous les caractères des Chefs de cette guerre, & de peindre Raphaël, Michel, Abdiel, Moloch & Nisroth, comme Homère peint Ajax, Diomède & Hector.

Car à quoi bon tracer les portraits de ces Etres si parfaitement étrangers au Lecteur, qu'il ne peut en aucune façon s'intéresser pour eux? Par la même raison les harangues prolixes de ces Héros imaginaires, ou avant la bataille, ou au milieu de l'action; leurs insultes réciproques semblent une imitation peu sensée d'Homère.

Ces mêmes Critiques désapprouveraient les Anges, qui enlèvent les montagnes, les bois & les rochers, & les jettent à la tête de leurs ennemis. Plus une pareille invention, diraient-ils, tend au sublime, plus elle est basse & puérile; les Anges armés de montagnes dans le Ciel ressemblent trop aux Dipsodes de Rabelais, qui étaient couverts d'une armure de pierre

de six pieds d'épaisseur. L'artillerie est du même goût, & encore plus absurde, parce qu'elle est plus inutile. Pourquoi ces machines de guerre sont-elles-là, puisqu'elles ne peuvent blesser les ennemis, mais les pousser seulement hors de leur place, & les faire tomber par terre ? En vérité, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, c'est-là jouer aux quilles ; & les choses qui sont si terribles & si grandes sur la terre deviennent bien petites & bien méprisables dans le Ciel.

Je laisse au Lecteur à prononcer si ces observations sont solides ou mal fondées, & si je les ai portées trop loin. Mais supposé que mes idées soient justes, les Critiques les plus sévères doivent cependant avouer qu'il reste assez de perfections à Milton pour expier tous ses défauts : on me permettra de conclure cet article par deux autres observations.

Adam, son Héros & son principal personnage, est malheureux : ce qui démontre, contre tous les Critiques, qu'un fort bon Poème peut avoir une catastrophe funeste, malgré toutes leurs prétendues régles.

Secondement, le *Paradis perdu* a une fin complette, la Fable y est filée parfaitement : Milton & le Tasse ont eu soin de donner à leurs fictions une étendue proportionnée. L'un suit Adam & Eve jusqu'au moment qu'ils sont chassés du Paradis ; l'autre ne finit son Poème qu'à la prise de Jérusalem : Homère & Virgile ont suivi une route différente : l'*Iliade* finit par la mort d'Hector, & l'*Enéïde* par celle de Turnus.

Le peuple des Commentateurs a établi pour loi, qu'une maison ne devait point être finie, parce qu'Homère & Virgile n'avaient point fini la leur. Mais si Homère avait pris Troie, & si Virgile avait marié Lavinie à Enée, les Critiques n'auraient pas manqué alors d'établir une loi directement contraire.

Si j'étais touché du plaisir vulgaire de vanter mon pays aux étrangers, j'essaierais de donner ici place à

quelques-uns de nos Poèmes Epiques, & de les mettre dans un jour avantageux; mais il faut que j'avoue sincérement, que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui soit supportable : ainsi au-lieu de critiquer vainement quelques misérables Poèmes Français, je suis réduit à rechercher pourquoi nous n'en avons pas un seul que nous puissions avouer; car il semble un peu étrange qu'une Nation qui se glorifie d'avoir réussi dans tous les autres genres de Poésie, ressemble si peu à elle-même dans cette espèce particulière.

J'ai entendu accuser ici la Langue Française d'insuffisance, comme n'étant ni assez énergique, ni assez majestueuse, pour atteindre à la sublimité de la Poésie Epique : mais je suis persuadé que chaque Langue a son génie particulier, formé principalement par le génie de la Nation qui la parle, & assorti à son caractère; d'un côté plus ou moins de liberté dans le gouvernement & dans la Religion, un commerce plus ou moins libre entre les deux sèxes, l'exemple & l'influence des premiers Auteurs qui ont écrit avec succès, & dont le stile est devenu le modèle général : tous ces motifs concourent à déterminer la nature d'une Langue, & à la rendre étendue, ou resserrée, forte ou faible, sublime ou basse.

D'un autre côté, la rudesse d'un grand nombre de consonnes, la douceur des voyelles qui dominent, la longueur ou la briéveté des mots, & d'autres choses pareilles donnent le pli à un idiôme, & le rendent plus ou moins propre à une certaine façon particulière d'écrire.

Considérons la mollesse efféminée de la Langue Italienne énervée par ses voyelles & par l'oisiveté des Italiens, occupés toute leur vie de la recherche de ces Arts qui amollissent ou dissipent l'esprit; nous cesserons de nous étonner que ce langage semble être celui de l'Amour.

La liberté de la Société en France & le tour clair & naturel avec lequel on s'y exprime, rend la Langue Française fort propre à la conversation; l'ancienne dureté de la Langue Anglaise changée à présent en force & en énergie, sa richesse & les différentes inversions qu'elle a admises, la rendent capable de tout entreprendre; d'ailleurs, la force de cet idiôme s'est considérablement accrue par la nature du gouvernement, qui permet aux Anglais de parler en public, & par la liberté de conscience, qui leur rend familières l'écriture & le langage des Prophètes. Aussi leur Poésie approche-t-elle beaucoup de ce sublime oriental, qui paraît presque surnaturel. Il y a soixante ou quatre-vingts ans que toutes les harangues dans le Parlement étaient pleines d'expressions tirées des Ecrivains Hébreux. Mais les qualités dominantes d'une Langue n'entraînent point avec elles l'exclusion des autres qualités. Il y a eu des ouvrages sublimes en Italien: quelques Poétes Anglais ont écrit gracieusement sur l'Amour, & la France ne doit pas désespérer d'avoir * un Poëme Epique.

La Langue Française est forte & majestueuse dans les Tragédies de Corneille; de tems en tems même elle s'y élève au-dessus de la vraie mesure du sublime. Loin de manquer d'énergie & de grandeur, j'ose assurer qu'elle a un défaut contraire, & c'est un secret que je découvre au Public: nous pouvons à peine exprimer heureusement les choses communes dans notre Poésie héroïque; le génie de la Nation, & par conséquent le tour du langage, ne nous permettent pas de faire la description des harnois d'un che-

* Dans toute notre Histoire il n'y avait que le sujet de la *Ligue* dont on pût faire un Poëme intéressant. Un très grand homme l'a traité avec le plus éclatant succès, & a vengé la Nation du reproche que les étrangers lui faisaient de n'avoir pu produire un Poëme Epique.

val, des roues d'un chariot & d'autres choſes pareilles. Nous pouvons bien louer la vie de la campagne en général, mais non pas en détailler toutes les petites circonſtances. Cela eſt évité généralement par tous nos bons Ecrivains qui ont connu le génie de la Langue à cet égard : enfin, nous avons ce déſavantage que nous n'oſons nommer une infinité de choſes, ni même les rendre par une périphraſe. M. Pope, dans ſa Traduction d'Homère, peut, ſans rien craindre, bleſſer un Héros dans l'endroit où les os & la veſſie s'éloignent, ou le percer au travers de ſon épaule droite.

Une pareille deſcription ſerait regardée en France comme platte & burleſque. La Nature ouvre aux Anglais un champ ſpacieux, dans lequel ils peuvent courir à leur gré, tandis que nous ſommes bornés à un eſpace étroit, dans lequel nous ne pouvons marcher que d'un pas timide & avec une extrême circonſpection.

C'eſt à cette heureuſe liberté dont jouit la Nation Anglaiſe, que ſont dues pluſieurs excellentes Traductions en vers des anciens Poétes, au-lieu que les Français n'ont pu que traduire en proſe Virgile, Homère, Lucrèce, Ovide, &c.

M. de la Motte, de l'Académie Françaiſe, eſt le ſeul homme de mérite & de réputation qui ait eſſayé de mettre l'*Iliade* en vers ; mais il a été obligé de réduire les vingt-quatre Livres d'Homère à douze, où même il n'y a pas plus de vers que dans quatre du Poëme Grec. Son *Iliade* n'eſt qu'un abrégé de l'original, encore l'a-t-on trouvée trop longue.

Après tout, ſi l'eſclavage & la timidité de la Langue Françaiſe la rendent inhabile à la traduction d'Homère & de Virgile, je ne comprends pas pourquoi cela empêcherait la Nation de tirer de ſon propre fonds un Poëme épique.

Je crois qu'un Poëme peut fort bien ſe paſſer des

descriptions méchaniques ou anatomiques. Nous voulons qu'un Auteur remue nos passions, qu'il développe les replis de l'âme, qu'il décrive les usages divers des Peuples, qu'il exprime les différentes maximes que la différence des gouvernemens produit dans le caractère des hommes : en un mot, qu'il parle la Langue du monde poli & spirituel. Nous le dispensons volontiers de faire le Chirurgien, le Menuisier, le Charpentier, quand même il s'exprimerait élégamment par rappor à tous ces Arts.

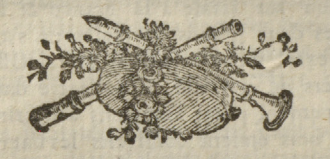
Le Cardinal de Retz & le Comte de Clarendon, dans leurs Mémoires, remontent à la source des guerres civiles, & font des portraits finis de ceux dont l'ambition fut fatale à la France & à l'Angleterre. Mais ces deux grands Ecrivains ne s'amusent point à décrire exactement comment un tel Officier fut blessé au travers de la vessie, & un autre dans le rognon : ils ne perdent point leur tems à décrire élégamment de quel bois étaient construits les bancs de la Chambre du Parlement.

Pourquoi donc un Poéte Epique serait-il dans la nécessité de s'occuper de minuties dont un noble Historien aurait honte ?

J'ajouterai à cette petite digression sur notre langage & sur notre versification, qu'un Poème Epique est une entreprise plus périlleuse en France que dans quelqu'autre pays que ce soit : non-seulement parce que nous sommes asservis à la rime, mais parce que notre rime & toutes les autres parties de notre versification, sont sujettes aux règles les plus fatiguantes & les plus difficiles. Notre Langue ne manque point de majesté, mais de liberté.

L'esclavage est toujours un obstacle à l'abondance; il faut avouer aussi que notre Langue n'est pas aujourd'hui aussi riche qu'elle pourrait l'être. Nous nous sommes défaits d'une multitude d'anciennes expres-

ſions fort énergiques, & cette perte a beaucoup affaibli la Langue Françaiſe; les Anglais, au contraire, ont naturaliſé pluſieurs de nos anciens mots, comme ils ont naturaliſé pluſieurs de nos compatriotes, & ils ont ainſi augmenté à nos dépens & leur Langue & leur Nation.



ARTICLE

SUR L'ARIOSTE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

L'ODYSSÉE d'Homère semble avoir été le premier modèle du Morgante, de l'*Orlando Amoroso* & de l'*Orlando Furioso*, & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces Poèmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux; les vents enfermés dans une peau de chèvre; des Musiciennes qui ont des queues de poisson, & qui mangent ceux qui approchent d'elles; Ulysse qui suit tout nud le chariot d'une belle Princesse qui venait de faire la grande lessive; Ulysse déguisé en gueux, qui demande l'aumône, & qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils & de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les Romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le Roman de l'Arioste est si plein & si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre desir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la Poésie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce Poème dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a sur-tout charmé dans ce prodigieux Ouvrage, c'est que l'Auteur, toujours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les

plus ſublimes ſans effort, & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé, ni recherché. C'eſt à la fois l'*Iliade*, l'*Odyſſée* & *Dom Quichotte*; car ſon principal Chevalier errant devient fou comme le Héros Eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à Roland, & perſonne ne s'intéreſſe à Dom Quichotte, qui n'eſt repréſenté dans Cervantes que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du Poème qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre Roman de *Caſſandre*, qui eut autrefois tant de vogue parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando Furioſo*, il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe Françaiſe, cinq ou ſix Stances de l'Arioſte les éclipſeraient toutes. Ce fond du Poème eſt que la plupart des Héros, & les Princeſſes qui n'ont pas péri dans la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du Roman de Caſſandre ſe retrouvent dans la maiſon de Polémon.

Il y a dans l'*Orlando Furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes Exordes. Chaque Chant eſt comme un Palais enchanté, dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale, ou de la gaîté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet Exorde du quarante-quatrième Chant de ce Poème, qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long; de ce Poème qui eſt tout en Stances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce Poème qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce Poème charmant qui démontre ſur-tout la ſtérilité & la groſſéreté des Poèmes épiques barbares, dans leſquels les

Auteurs se sont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de la porter, comme disait Pope, & comme l'a écrit Louis Racine, qui a eu raison alors.

On a imité plutôt que traduit cet Exorde :

L'amitié sous le chaume habita quelquefois,
On ne la trouve point dans les Cours orageuses,
Sous les lambris dorés des Prélats & des Rois,
Séjour des faux sermens, des caresses trompeuses;
Des sourdes factions, des effrénés desirs;
Séjour où tout est faux, & même les plaisirs.
Les Papes, les Césars, appaisant leur querelle,
Jurent sur l'Evangile une paix fraternelle :
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis;
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du Ciel qu'ils attestaient, ils bravaient le courroux;
L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne assez barbare pour ignorer qu'Astolphe alla dans le Paradis reprendre le bon sens de Roland, que la passion de ce Héros pour Angélique lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le Prologue du trente-cinquième Chant est une allusion à cette aventure :

Oh! si quelqu'un voulait monter pour moi
Au Paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré,

Il ne faut pas faire un ſi long voyage :
Tes yeux l'ont pris, il en eſt éclairé,
Il eſt errant ſur ton charmant viſage,
Sur ton beau ſein, ce trône des amours ;
Il m'abandonne. Un ſeul regard peut-être,
Un ſeul baiſer peut le rendre à ſon maître ;
Mais ſous tes lois il reſtera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'Arioſte, cette urbanité, cet atticiſme, cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes Chants, n'ont été ni rendues, ni même ſenties par Mirabaud ſon Traducteur, qui ne s'eſt pas douté que l'Arioſte raillait de toutes ſes imaginations. Voyez ſeulement le Prologue du vingt-quatrième Chant :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre,
De s'en tirer n'eſt pas long-tems le maître ;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens ;
Témoin Roland & d'autres perſonnages,
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils ſont tous fous, ainſi l'ont dit les Sages.
Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure
Des Pélerins au gré de leur monture ;
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos, quelqu'un me dira: frère,
C'eſt bien prêché ; mais il fallait te taire.
Corrige toi ſans ſermoner les gens.
Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le tems,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Voici comme Mirabaud traduit sérieusement cette plaisanterie.

« Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de » l'Amour, tâche de l'en tirer promptement, & de » n'y pas laisser engluer ses aîles : car, au jugement » unanime des plus sages, l'Amour est une vraie » folie. Quoique tous ceux qui s'y abandonnent com- » me Roland, ne deviennent pas si furieux, il n'y en » a cependant pas un seul qui ne fasse voir combien » sa raison est égarée.

» Les effets de cette manie sont différens ; mais » une même cause les produit : c'est comme une épaisse » forêt où l'un prend à droite, l'autre à gauche ; sans » compter enfin toutes les autres peines que l'amour fait » souffrir, il nous ôte encore la liberté, & nous char- » ge de fers. Quelqu'un me dira peut-être : Eh ! mon » ami, prenez pour vous-même les avis que vous » donnez aux autres. C'est bien aussi mon dessein, à » présent que la raison m'éclaire : je songe à m'affran- » chir d'un joug qui me pèse, & j'espère que j'y par- » viendrai. Il est pourtant vrai que le mal étant fort » enraciné, il me faudra, pour en guérir, beaucoup » plus de tems que je ne voudrais ».

Quand je dis que l'Arioste égale Homére dans la la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers :

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto, &c.

Voici une faible traduction de ces beaux vers :

Entendez-vous leur armure guerrière,
Qui retentit des coups du cimeterre !
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand, tout noirci de fumée & de poudre,
Au mont Etna, Vulcain forge la foudre.

. . . . , .

. . . .

Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embrâſées
Que ſous leurs toîts la flamme a renverſées.
Les inſtrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette, organe du carnage,
De plus d'horreur empliſſent ce rivage
Que n'en reſſent l'étonné voyageur,
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des Cieux qu'il touche & qu'il inonde
Sur cent rochers précipiter ſon onde,

. . . .

. . . .

Alors, alors cette âme ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,
Fuit de ſon corps & ſort en blaſphêmant,
Superbe encore à ſon dernier moment,
Et défiant les éternels abîmes
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'Arioſte d'aller & de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les Héros & les Héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en aît un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'évènemens touchans dans ſon Poème, que d'aventures groteſques; & ſon Lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'un à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier, ce mot prétendu du Cardinal d'Eſte : *Meſſer Ludovico dove avete pigliato tante coglionerie.* Le Cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante coſe divine ?* Auſſi eſt-il appellé en Italie : *il divino Arioſto.*

Il fut le Maître du Taſſe. L'Armide eſt d'après l'Alcine. Le voyage des deux Chevaliers qui vont déſenchanter Renaud, eſt abſolument imité du voyage d'Aſtolphe. Il faut avouer encore que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le Poème de *Roland le Furieux*, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux & de plaiſant, qu'au Poème ſérieux du Taſſe, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'Arioſte ; je veux parler des charmans Prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les Poétes Epiques ; je ne l'avais regardé que comme le premier des groteſques ; mais en le reliſant, je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant, & je lui fais très-humblement réparation.

C'eſt un grand avantage de la Langue Italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le Taſſe & dans l'Arioſte, que des Poèmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, & que le Poéte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le Triſſin, au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en ſtances ſon Poème de la *Fée Reine* ; on l'eſtima, & perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur Langue une mélodie ſenſible, marquée

par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui ſont un effet ſi merveilleux dans le Latin. Je me ſouviendrai toujours que je demandai au célèbre Pope, pourquoi Milton n'avait pas rimé ſon *Paradis perdu*, & qu'il me répondit : *Becauſe he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi de penſer avec plus de juſteſſe, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'Artiſte, en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les Poèmes en Proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre ; je n'y vois que l'impuiſſance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert ſans inſtrumens.



STANCES
SUR LES POÉTES EPIQUES;
PAR VOLTAIRE.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, comme tous ses Héros,
Babillard outré, mais sublime.



VIRGILE orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et r... à la fin Lavinie.



DE faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?



MILTON, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il semble chanter pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables



Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.



Vous (*a*), en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur;
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

(*a*) L'illustre Marquise du Châtelet.



JUGEMENS DES CONTEMPORAINS.

SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

Eloge de Voltaire.

IL ſe débita à Paris une ſatyre en vers indécens contre le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume. Un certain la Grange, Auteur de cet œuvre de ténèbres, pour éviter d'être ſoupçonné, trouva le moyen de la faire paſſer ſous le nom de M. de Voltaire. Le Gouvernement agit avec précipitation; le jeune Poéte, tout innocent qu'il était, fut conduit à la Baſtille, où il demeura quelques mois. Mais comme le propre de la vérité eſt de ſe faire jour plutôt ou plus tard, le coupable fut puni, & M. de Voltaire juſtifié & relâché. Croirait-on que ce fût à la Baſtille même que notre jeune Poéte composa les deux premiers Chants de ſa *Henriade* ? Cependant cela eſt vrai : ſa priſon devint un Parnaſſe pour lui, où les Muſes l'inſpirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſecond Chant eſt demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté : faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

L'Hiſtoire rapporte que Virgile en mourant, peu ſatisfait de l'*Enéïde* qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il l'aurait deſiré, voulut la brûler. La longue vie dont jouit M. de Voltaire, lui permit de limer &

de corriger ſon Poème de la Ligue, & de le porter à la perfection où il eſt parvenu maintenant ſous le nom de la *Henriade*. Les envieux de notre Auteur lui reprochèrent que ſon Poème n'était qu'une imitation de l'*Enéïde*; & il faut convenir qu'il y a des Chants dont les ſujets ſe reſſemblent; mais ce ne ſont pas des copies ſerviles. Si Virgile dépeint la deſtruction de Troye, Voltaire étale les horreurs de la Saint Barthélemi; aux amours de Didon & d'Enée, on compare les amours de Henri IV & de la belle Gabrielle d'Eſtrée; à la deſcente d'Enée aux Enfers, où Anchiſe lui découvre la poſtérité qui doit naître de lui, l'on oppoſe le ſonge de Henri IV, & l'Avenir que Saint-Louis dévoile en lui annonçant le deſtin des Bourbons. Si j'oſais haſarder mon ſentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces Chants au Français; à ſavoir celui de la Saint-Barthélemi & du ſonge de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon où il paraît que Virgile l'emporte ſur Voltaire, parce que l'Auteur Latin intéreſſe & parle au cœur, & que l'Auteur Français n'emploie que des allégories. Mais ſi l'on veut examiner ces deux Poèmes de bonne foi, ſans préjugés pour les Anciens, ni pour les Modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'*Enéïde* ne ſeraient pas tolérés de nos jours, dans les ouvrages de nos Contemporains; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'Enée rend à ſon père Anchiſe, la fable des Harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils ſeront réduits à manger leurs aſſiettes, & cette prophétie qui s'accomplit; la truie avec ſes neuf petits, qui déſigne le lieu d'établiſſement où Enée doit trouver la fin de ſes travaux; ſes vaiſſeaux changés en Nymphes; un cerf tué par Aſcagne, qui occaſionne la guerre des Troyens & des Rutules; la haîne que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie, contre cet Enée que Lavinie épouſe à la fin. Ce ſont peut-être ces défauts dont Virgile était lui-

même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler ſon ouvrage, & qui, ſelon les ſentimens des Cenſeurs judicieux, doivent placer l'*Enéïde* au-deſſous de la *Henriade.* Si les difficultés vaincues font le mérite d'un Auteur, il eſt certain que M. de Voltaire en trouva plus à ſurmonter que Virgile. Le ſujet de la *Henriade* eſt la Réduction de Paris, due à la converſion de Henri IV. Le Poéte n'avait donc pas la liberté de mouvoir à ſon gré le ſiſtême merveilleux; il était réduit à ſe borner aux myſtères des Chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoreſques, que n'était la Mythologie des Gentils. Toutefois on ne ſaurait lire le dixième Chant de la *Henriade*, ſans convenir que les charmes de la Poéſie ont le don d'ennoblir tous les ſujets qu'elle traite.

M. COCCHI, LECTEUR DE PISE.

Lettre à M. Rinuccini, Secrétaire d'Etat de Florence.

SELON moi, Monſieur, il n'y a rien de plus beau que le Poème de la *Henriade*, que vous avez eu la bonté de me prêter. J'oſe vous dire mon jugement avec d'autant plus d'aſſurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce Poème à gens de différente condition, de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition; tout cela n'a pas empêché la *Henriade* de plaîre également à tous: ce qui eſt la preuve la plus certaine que l'on puiſſe apporter de ſa perfection réelle.

Les actions chantées dans la *Henriade* regardent, à la vérité, les Français plus particuliérement que nous;

mais comme elles ſont véritables, grandes, ſimples, fondées ſur la juſtice, & entremêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celui qui ne ſe plaîrait point à voir une rébellion étouffée, & l'Héritier légitime du Trône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa Capitale rebelle, en donnant une ſanglante bataille, & en prenant toutes les meſures, dans leſquelles la force, la valeur, la prudence & la généroſité brillent à l'envi.

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le Poème; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un Lecteur, tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un Poème comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un Poëme pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la *Henriade*, d'autant plus que, par une ſuite naturelle, il a été néceſſaire d'y raconter le Maſſacre de la Saint-Barthélemi, le meurtre de Henri III, la bataille d'Ivry, & la famine de Paris; événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous repréſentés avec cette admirable vivacité, qui excite dans le Spectateur & de l'horreur & de la compaſſion; effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de Maître.

Le nombre d'Acteurs dans la *Henriade* n'eſt pas grand; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du Héros, Henri IV, eſt d'autant plus incomparable, que l'on y voyait la valeur, la prudence militaire, l'humanité & l'amour s'entrediſputer le pas, & ſe le céder tour-à-tour, & toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de Mornay, ſon ami intime, eſt certainement rare; il eſt repréſenté comme un Philoſophe ſavant, courageux, prudent & bon.

Les êtres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les Poétes n'oſeraient entreprendre un Poème, ſont bien ménagés dans celui-ci, & aiſés à ſuppoſer : telles ſont l'âme de Saint-Louis, & quelques paſſions humaines perſonnifiées; encore l'Auteur les a-t-il employées avec tant de jugement & d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des Allégories.

En voyant que ce Poéme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci comme tous les autres, d'une infinité d'agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que ſi l'on retranchait de la Poéſie Epique ces Perſonnages imaginaires, inviſibles & tout-puiſſans, & qu'on les remplaçât, comme dans les Tragédies, par des Perſonnages réels, le Poéme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans Homère, Virgile, le Dante, l'Arioſte, le Taſſe, Milton, & en un mot, dans tous ceux que j'ai lu, les plus beaux endroits de leurs Poèmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les Dieux, le Diable, le Deſtin & les Eſprits; au contraire, tout cela ſouvent fait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens, qui naiſſent à la repréſentation de quelque action inſigne, proportionnée à la capacité de l'homme, notre égal, & qui ne paſſe point la ſphère ordinaire des paſſions de notre âme.

C'eſt pourquoi j'ai admiré le jugement de ce Poéte, qui, pour enfermer ſa fiction dans les bornes de la vraiſemblance & des facultés humaines, a placé le tranſport de ſon Héros au Ciel & aux Enfers, dans un ſonge, dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paraître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de

l'Univers, ſur les loix de la Nature, ſur la morale & ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal & du bien, des vertus & du vice, le Poéte, ſur tout cela, a parlé avec tant de force & de juſteſſe, que l'on ne peut s'empêcher de connaître en lui un génie ſupérieur, & une connaiſſance parfaite de tout ce que les Philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtême.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpèce d'amitié univerſelle, & une horreur générale pour la cruauté & le fanatiſme.

Egalement ennemi de l'irréligion, le Poéte, dans les diſputes que notre raiſon ne ſaurait décider, & qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie & ſolidité la préférence à notre Doctrine Catholique Romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtile, il ſerait néceſſaire de connaître toute l'étendue & la force de ſa langue; habileté à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un étranger puiſſe atteindre, & ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſent aiſés & harmonieux, & que dans le Poème je n'ai rien trouvé de puérile, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens Poétes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans Homère & dans Virgile on en voit quelques-uns, mais rarement. On en trouve beaucoup plus dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les Poétes des Langues modernes, & ſur-tout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'Antiquité.

A l'égard du ſtile, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur.

Ayant traduit ſon Poème couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis apperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace & la majeſté : indice infail-

lible que le ſtile en eſt très-excellent. Auſſi l'Auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité & briéveté pour exprimer des choſes difficiles & vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à deſirer pour leur entiére intelligence; talent très-rare, & qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connaître en général le prix & le mérite de ce Poème, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnaître les originaux dans Homère, & ſur-tout dans l'*Iliade*, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les Poétes poſtérieurs : mais on trouve auſſi dans ce Poème une infinité de beautés qui ſemblent neuves, & appartenir en propre à la *Henriade* : telles ſont, par exemple, la nobleſſe & l'allégorie de tout le quatrième Chant, l'endroit où le Poéte repréſente l'infame meurtre de Henri III, & ſa juſte réflexion ſur ce miſérable Aſſaſſin.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la Poéſie, que le diſcours ingénieux que l'on lit ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractère de Mornay, qu'il combattait ſans vouloir tuer perſonne.

La mort du jeune d'Ailly, maſſacré par ſon père, ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une aventure à peu-près ſemblable dans le Taſſe; mais celle de M. de Voltaire étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle & plus ſublime.

Les vers ſur l'amitié ſont d'une beauté inimitable; & rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'Eſtrée.

Enfin, dans ce Poème ſont répandues mille graces, qui démontrent que l'Auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de ſciences,

afin de devoir sa réputation moins à la Nature qu'à lui-même.

Plus il a réussi, plus il est obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir dans un Discours, à la suite de son Poëme, préféré notre Virgile & notre Tasse à tout autre Poéte, quoique nous n'osions nous-mêmes les égaler à Homère, qui a été le premier Fondateur de la belle Poésie.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Lettre à M. Boutet, du 20 *Septembre* 1722.

M. de Voltaire a passé onze jours à Bruxelles. Il a eu la bonté de me confier son Poëme pendant cinq ou six jours. Je puis vous assurer qu'il fera un très-grand honneur à l'Auteur. Notre Nation avait besoin d'un ouvrage comme celui-là. L'économie en est admirable, & les vers parfaitement beaux. A quelques endroits près (*a*), sur lesquels il est entré dans ma pensée, je n'y ai rien trouvé qui puisse être critiqué raisonnablement.

(*a*) J. B. Rousseau nous apprend dans une Lettre, que ces endroits qu'il trouvait répréhensibles, étaient ceux où M. de Voltaire tonne avec véhémence contre les excès & les injustices de la Cour de Sixte-Quint, & contre le fanatisme des Moines Ligueurs.

N. B. J. B. Rousseau, dans une Lettre datée de 1712, dit au sujet du jeune Voltaire, qu'on nommait alors Arouet : « J'ai » reçu une fort jolie Lettre du jeune M. Arouet, accompagnée » d'une Ode dans laquelle il y a beaucoup d'esprit. Je vous prie » de lui témoigner l'estime que je fais de sa personne & de son » mérite ». Dans une autre Lettre de 1719 : « M. Arouet m'a » envoyé son *Œdipe* avec une fort belle Lettre. Je ne suis point

M. L'ABBÉ DESFONTAINES.

Obſerv. ſur la Litt. Mod. 1731, LETTRE XIII.

QUELQUE choſe qu'on diſe, on lit la *Henriade* avec plaiſir, & preſque toujours avec admiration. On la relit, on en retient des vers, & on les cite. Auſſi il y en a déjà de ma connaiſſance dix éditions depuis 1724. Le ſeptième Chant de la *Henriade*, dit l'Obſervateur, dans les Remarques ſur le ſixième Livre de l'*Enéïde*, eſt ſans contredit le plus parfait de ce Poème Français. Saint-Louis y tranſporte Henri IV au Ciel, & lui fait voir dans le Palais du Deſtin la poſtérité qui doit naître de lui, & tous les grands hommes de la France juſqu'au commencement de ce règne. Le Poéte Latin a été heureuſement imité en pluſieurs choſes par le Poète Français. L'Auteur de la *Henriade* a fait connaître qu'il poſſédait non-ſeulement toutes les graces de la verſification Françaiſe, & tous les ſecrets d'écrire ; mais encore qu'il était verſé dans l'Hiſtoire & dans la plus ſublime Phyſique ; connaiſſances qu'il déploie heureuſement dans le ſeptième Chant de ſon Poème, & que comme perſonne n'a fait peut-être plus de progrès dans la théorie des mœurs, perſonne auſſi n'a mieux ſu peindre les vertus & les vices, la tyrannie, le faux zèle, le maſque impoſteur

» ſurpris du grand ſuccès de cette Pièce : elle le mérite aſſurément, & il s'en faut bien peu que l'Auteur n'ait atteint toute la perfection dont ſon ſujet était capable ». Enfin, dans une autre de la même année, écrite à Voltaire lui-même, on lit ces paroles : « Il y a long-tems que je vous regarde comme un homme deſtiné à faire un jour la gloire de ſon ſiécle ».

de la Religion, l'injustice & la basse flatterie. Ce célèbre Auteur, ajoute-t-il, (*Lettre XIII de ses feuilles Hebdomadaires*, 1731) soit en vers, soit en prose, semble né pour peindre les Héros.

M. L'ABBÉ PRÉVOST.

Pour & Contre, No. 9.

AVANT la naissance de cet incomparable ouvrage, (*la Henriade*) on avait désespéré de voir jamais dans notre langue un Poéme épique si parfait. Aujourd'hui ce n'est plus la Langue qui fait désespérer d'en voir un second, c'est la beauté inimitable du premier (*a*). Ainsi, voilà M. de Voltaire non-seulement en possession du plus haut rang, mais seul & comme inaccessible dans ce poste-là.

M. PALISSOT.

Tomes IV & VII de ses Œuvres.

C'EST à l'âge de dix-huit ans que M. de Voltaire fit sa première Tragédie, (*Œdipe*); c'était un prodige qu'un pareil début; mais par un prodige plus grand

(*a*) Que ce discours forme un beau contraste avec ceux de nos Envieux modernes, qui veulent refaire la *Henriade*, & qui ne rougissent pas d'oser substituer leurs idées & leurs vers à ceux de Voltaire. Eh! quelles idées encore & quels vers! N'est-ce pas allier un plomb vil à l'or pur? On ne peut mieux comparer de pareils Ecrivains qu'à ces Harpies dont parle Virgile, lesquelles prenaient plaisir à répandre leurs ordures sur les mets les plus succulens.

encore il méditait dès-lors le ſeul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le ſiécle de Louis XIV, ou du moins qui l'avait été ſi malheureuſement, qu'il ne reſte de tous ſes Eſſais aucun veſtige. Il conçut le projet de la *Henriade*, & la France fut étonnée de devoir ſon premier Poème Epique à un Auteur de vingt-quatre ans.

Gardons-nous d'abaiſſer la majeſté du ſeul Poème Epique que nous ayons, ſous prétexte que Boileau nous a donné dans le *Lutrin* un chef-d'œuvre de plaiſanterie. C'eſt confondre toutes les bornes des Arts, que de comparer ainſi des choſes qui ſont évidemment hors de comparaiſon.

Rendons juſtice au goût de l'Auteur, qui a ſu exclure de ſon Poème tout cet échafaudage de merveilleux antique, qui eût paru ſi déplacé dans notre Religion, dans nos uſages, dans nos mœurs, enfin dans un ſujet ſi rapproché de l'âge où nous vivons. N'oublions pas l'heureux choix de ce ſujet qui le rendra toujours cher à la Nation, la richeſſe du détail, le charme du coloris, l'élégance continue du ſtile, & ce qui nous le rend plus précieux encore, l'horreur qu'il inſpire de la perſécution, du fanatiſme, de la ſuperſtition, & de tous ces attentats ſacrés qui ont déſolé la terre depuis dix-huit ſiécles.

Les Nations voiſines s'enorgueilliſſaient de leurs Poèmes Epiques, tandis que nous n'avions rien à leur oppoſer en ce genre. M. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par ſon immortelle *Henriade*.

La fureur de comparer ce qui n'eſt ſuſceptible d'aucune comparaiſon, eſt un abus de l'eſprit qui n'a guères donné que des réſultats ridicules. Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des ſujets fabuleux, n'eſt plus le même qui conviendrait aujourd'hui: uſages,

mœurs, coutumes, Religion, tout a changé. Il ſuffit pour l'honneur de M. de Voltaire qu'il ait traité ſon ſujet auſſi-bien qu'il pouvait le faire dans les circonſtances où il a écrit; & du moins avant de le juger, il faudrait peſer les difficultés qu'il avait à vaincre, ſoit dans le génie de la langue, ſoit dans le caractère de la Nation à qui il a voulu plaîre, ſoit enfin dans le choix qu'il a fait d'un Héros réel, & pour ainſi dire Contemporain de ſon Poème. Alors peut-être on ſentirait que M. de Voltaire, ayant lutté glorieuſement, avec des armes inégales, contre les plus grands Maîtres de l'Epopée, on ne peut, ſans injuſtice, le placer au-deſſous d'eux; & l'on n'aurait pas la faibleſſe de diſputer contre la gloire de la Patrie, en cherchant à lui dérober la ſienne.

M. Clément a renouvellé contre la Henriade une foule d'obſervations déjà connues, & qui n'avaient pas déſabuſé l'Europe ſur le mérite de ce beau Poème. M. Clément connaît très-bien les beautés des Poèmes antiques, mais il n'a pas ſenti qu'à force d'avoir été répétées, la plupart de ces beautés étaient devenues des lieux communs; que preſque toutes auraient été déplacées dans le ſujet de la *Henriade*; & qu'enfin la Philoſophie qui domine dans ce Poème, loin d'être étrangère au cœur, & de ſe refuſer aux charmes de la Poéſie, répand ſur l'ouvrage un intérêt d'autant plus vif, qu'elle fait aimer l'Auteur même. Par-tout il invite les hommes à devenir meilleurs, en leur inſpirant l'horreur de la ſuperſtition, du fanatiſme, de l'intolérance.

C'eſt à ce grand caractère, dont M. de Voltaire s'eſt ſaiſi le premier, qu'il eſt redevable du ſuccès qui lui a fait & qui lui fera toujours pardonner toutes ſes fautes. On ſait que cet illuſtre Poéte ne s'eſt pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioſte que dans celle du Taſſe, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les Anciens.

M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Observateur Littéraire.

Il ne manque à l'Auteur de la *Henriade* que quelques siécles de plus, pour être placé à côté de Virgile & d'Homère (*a*).

M. LE COMTE DE BUFFON.

Réponse au Discours de M. le Maréchal de Duras.

Que prouve cette présence éternelle des Acteurs d'Homère sur notre Scène, sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les hommes ? Quelques sublimes que soient les ouvrages de ce père des Poétes, ils lui font moins d'honneur que les productions de ses descendans, qui n'en sont que les gloses brillantes ou de beaux Commentaires. Nous ne voulons rien ôter à leur gloire ; mais après trente siécles des mêmes illusions, ne doit-on pas au moins en changer les objets ?

(*a*) Voltaire s'est mis à côté de l'Arioste dans un autre Poème, si même il ne l'a surpassé : c'est du moins le sentiment de quelques Gens de Lettres des plus éclairés. A l'égard de la *Henriade*, qui est ici notre principal objet, il y a long-tems que des personnes d'un goût sûr en ont porté le même jugement que M. l'Abbé de la Porte ; & il n'appartient qu'à elles seules de pressentir celui de la postérité. Tenons-nous en à cette excellente réflexion de M. Palissot : « On ne contestera jamais à Voltaire la » qualité d'HOMME UNIQUE.

Les tems ſont enfin arrivés. Voltaire a oſé le premier créer un Poëme pour ſa Nation ; & ce ſecond génie influera ſur trente autres ſiécles. J'oſerais le prédire : ſi les hommes, au-lieu de ſe dégrader, vont en ſe perfectionnant, ſi le fol amour de la fable ceſſe enfin de l'emporter ſur la tendre vénération que l'homme ſage doit à la vérité ; tant que l'Empire des Lys ſubſiſtera, la *Henriade* (*a*) ſera notre *Iliade* ; car, à talent égal, quelle comparaiſon, dirai-je à mon tour, entre le bon & grand Henri, & le petit Ulyſſe, ou le fier Agamemnon, entre nos Potentats & ces Rois de Village, dont toutes les forces réunies feraient à peine un détachement de nos armées ! Quelle différence dans l'Art même ! N'eſt-il pas plus aiſé de monter l'imagination des hommes, que d'élever leur raiſon, de leur montrer des mannequins giganteſques de Héros fabuleux, que de leur montrer des portraits reſſemblans de vrais hommes vraiment grands !

(*a*) Ce morceau impoſant & ſublime a donné naiſſance aux vers ſuivans :

En plein Louvre, au trône d'Homère,
Sans balancer, Buffon porta Voltaire.
Ce trait plut au Public entier ;
Et de le croire eſt choſe très-facile.
Par contre-coup, c'était fouetter Zoïle
Sur les feſſes de Sabathier.



BROSSETTE.

M. BROSSETTE (a).

Lettre imprimée.

J'AI lu la *Henriade* avec une ſatisfaction que très-peu d'ouvrages ſont capables de donner. Ce Poème me paraît toujours plus beau à la dernière lecture que j'en fais.

M. L'ABBÉ DE CRILLON.

Diſcours Académique.

SEMBLABLE à la Renommée, le génie de Voltaire traverſe la terre & les mers, en montrant aux Nations le médaillon de Henri IV.

S. E. Mgr. LE CARDINAL DE BERNIS.

Diſcours ſur la Poéſie.

JE crois qu'en faiſant l'Hiſtoire des Arts ſous le règne de Louis XV, on pourrait comparer le Sallon

(a) Le Commentateur de Boileau. Broſſette, dans ce tems-là, était en commerce réglé avec J. B. Rouſſeau, brouillé alors avec Voltaire. Auſſi l'Auteur de la *Henriade* écrivit-il à Broſſette : « Vous reſſemblez à Pomponius Atticus, qui était courtiſé à la fois par Céſar & par Pompée ».

d'Hercule peint par le Moine, au célèbre Poème de la *Henriade*.

Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Alors de l'Héroïque épris,
Tu célébrais la violence
Des ſeize Tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la ſublime éloquence
Te pénétrait de ſes chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se mariaient dans tes couleurs ;
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit, en abondance,
Sortaient des foudres & des fleurs.

Epître à mes Dieux Pénates.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les Belles & les Dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux Cieux.
Né pour les Arts, il les éclaire,
Et maître du talent de plaîre,
Il régne ſur tous les eſprits.
L'oiſeau qui porte le tonnerre
Vient ſe délaſſer ſur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ode ſur les Poëtes.



M. GRESSET.

Epître à ma Muse.

AINSI, conduit par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens, mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière,
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires.

VOLTAIRE, du tendre Elysée,
Peindra les mânes généreux.

Vers sur les Tableaux.

M. DIDEROT.

Vie de Sénèque,

VOLTAIRE! tu t'es immortalisé par une multitude d'Ouvrages sublimes dans tous les genres de Littérature. Ton nom, prononcé avec admiration dans toutes les contrées du Globe policé, passera à la postérité la plus reculée, & ne périra qu'au milieu des ruines du monde. Tu es le premier & le seul Poéte Epique de la Nation.

Dans la Galerie qui renferme les Bustes des plus sublimes génies de l'univers, celui de Voltaire était posé sur un trophée des différens attributs des Sciences & des Arts. Les Amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal ; on avait groupé sur l'autre les génies de la Politique, de l'Histoire & de la Philosophie ; on voyait sur le troisième, ici deux Armées rangées en bataille : l'étonnement & l'horreur régnaient sur leur visage : on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration & de la pitié. Ces sentimens naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, (*Episode de la Henriade*) & à ses côtés un Guerrier plus âgé, qui tournait ses armes contre lui-même : tout était, dans ces figures, de la dernière beauté, & le désespoir de l'une, & la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre ; je m'approchai & lus au-dessous en lettres d'or : *Hélas ! c'était son fils !*

Œuvres de M. Diderot.

M. D'ALEMBERT.

Mêlange de Littérature, Tomes I & V.

L'Homme illustre à qui nous devons la *Henriade*, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poétes une place distinguée, & qui n'est qu'à lui, possède en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun Poéte, même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose ; enfin, ce qui

caractérise plus qu'on ne pense les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet.

D'après le témoignage presque général de tous les Gens de Lettres, j'ai bien de la peine à croire qu'Homère & Virgile aient jamais été lus sans interruption & sans ennui par leurs plus grands Admirateurs. Il est vrai qu'indépendamment de la versification, il y a une autre raison du réfroidissement nécessaire qu'on éprouve en les lisant; c'est le peu d'intérêt qui règne (au moins pour nous) dans ces longs ouvrages; & ce qui le prouve, c'est l'impossibilité absolue de les lire dans la meilleure traduction. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul Poéte Epique parmi les morts, dont la lecture plaise & intéresse d'un bout à l'autre; j'en demande pardon à l'ombre de Despréaux, mais je veux parler du Tasse. Il est vrai qu'il a plusieurs siécles de moins qu'Homère & Virgile, & j'avoue que c'est-là un grand défaut. Peut-être y a-t-il un autre Poème épique qui peut jouir du rare avantage d'être lu de suite sans ennui & sans fatigue; mais l'Auteur a encore un plus grand défaut que le Tasse; il est Français & vivant (*a*).

L'AUTEUR DE L'AMI DES ARTS.

M. Clément a rassemblé toutes ses forces pour dégrader la *Henriade*, le chef-d'œuvre de notre Poésie. Cela était dans l'ordre; aussi nulle difficulté ne put

---

(*a*) Voltaire vivait alors. *Les Réflexions sur la Poésie*, dont ce morceau est tiré, furent lues à l'Académie Française le 25 Août 1760, à l'occasion du Prix de vers.

l'arrêter dans ſon projet. Plus de cent éditions connues de ce Poème épique ; un ſuccès général (a) en France & dans toute l'Europe depuis près de ſoixante ans ; les traductions multipliées qu'on en a faites dans preſque toutes les Langues modernes, & même dans les Langues mortes ; les éloges de tous les bons Poétes, éloges conſacrés par le tems ; tout cela parut aux yeux du Critique de faibles obſtacles qui ne pouvaient prévaloir contre ſes raiſonnemens victorieux.

N'eſt-il pas très-poſſible en effet que la France ait été conſtamment aveuglée pendant plus d'un demi-ſiécle, & que les Nations étrangères qui ont admiré ce Poème, ſoit dans l'original, ſoit dans des copies, encore qu'elles fuſſent dénuées des charmes de la Poéſie, aient toutes manqué de goût & de lumières dans le même tems & ſur le même objet ? Vous verrez qu'elles ſe ſont données le mot pour louer des ſottiſes.

Frédéric-le-Grand, Catherine II, dont l'Europe admire le génie & les vaſtes lumières autant que les actions héroïques, vous avez envain, du faîte de la gloire, tendu une main protectrice au Chantre de Henri, de ce Roi adoré, à qui vous reſſemblez à tant d'égards ; envain vous avez détaché quelques-uns des lauriers dont vous vous êtes couverts, pour lui en former une couronne immortelle. (b) Guſtave, Chriſtian, Poniatowski, vous avez auſſi vainement manifeſté votre goût pour les Arts, votre amour pour la Philoſophie, en donnant ſolemnellement à ce grand

---

(a) Un Libraire de la connaiſſance de l'Auteur de l'*Ami des Arts*, a vendu cinq éditions de la *Henriade* pour ſa part, c'eſt-à-dire, près de dix mille exemplaires en quatre ans. Cela prouve à quel point les critiques qu'on a faites de la *Henriade*, ont détrompé le Public ſur le mérite de cet Ouvrage.

(b) Les Rois actuellement régnans de Suède, de Danemarck, & de Pologne.

Poéte, des marques de votre eſtime & de votre admiration. Stanislas (*a*), Benoît & Clément XIV (*b*), Princes à jamais révérés des Sages, vous l'honorâtes à tort de votre approbation & de vos ſuffrages; & vous, Louis XV, qui vous crûtes heureux de pouvoir compter au nombre de vos ſujets un homme qui fera tant d'honneur à ſon ſiécle dans la poſtérité, & qui le choisîtes pour l'Hiſtorien de votre règne, vous vous l'êtes abuſivement attaché par des récompenſes, des honneurs, des affections particulières.

Apprenez tous, ô Monarques aveuglés (*c*)! apprenez de nos Littérateurs nouveaux, que vos faveurs les plus précieuſes devaient être réſervées à des gens de leur eſpèce, que vous vous êtes déshonorés (à leurs yeux ſans doute) en les accordant au plus grand des Poétes, & que ce qui fut conſtamment l'objet de notre affection & de vos éloges, ne dût l'être que de vos mépris.

Cependant, la critique de la *Henriade* fit ſi peu de ſenſation dans la République des Lettres, elle fut ſi promptement oubliée, que les Auteurs de la même trempe que leur malheureux Devancier, jugèrent à propos de la renouveller tout récemment ſous le titre de Commentaires, de Satyres (*d*). Ils crurent qu'en

---

(*a*) Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

(*b*) Lambertini & Ganganelli, Souverains Pontifes.

(*c*) Louis XVI, qui, depuis ſon avénement au Trône, n'a ceſſé de chercher & de récompenſer le génie, a mis le comble à la gloire de Voltaire en répandant ſur lui & ſur ſes vaſſaux les graces les plus honorables. Quel ami des Lettres & de l'humanité pourrait regarder cet événement avec indifférence!

(*d*) Le *Dix-huitième Siécle*, & *mon Apologie*, par M. G**. C'eſt ainſi que M. Paliſſot parle de ce jeune Poéte dans le dixième Chant de la *Dunciade*.

Stupidité reçut le nourriſſon
Entre les mains de l'illuſtre Guerrière;

la présentant sous une autre face, & sur-tout en For-

Puis reprenant son audace première,
Elle remonte aussi-tôt sur F**,
Qui se battait pour un chardon,
Avec G**. . . . .
De ce combat tu méritais l'honneur,
Fougueux G**, au regard frénétique,
Humble Pindare & Zoïle emphatique,
Toi dont j'ai craint l'encens adulateur,
Et qui depuis, venimeux délateur,
Osa noircir de ton souffle cynique,
Les jeux badins de ma Muse pudique.
Mais le destin, trahissant ta valeur,
Aliboron fut proclamé vainqueur.

On a de M. G**, dit M. Palissot, quelques Satyres & quelques Poésies Chrétiennes. Il s'est trompé, s'il a cru expier les unes par les autres. Ses Satyres ont scandalisé les Dévôts, & ses vers Chrétiens ont diverti les incrédules. M. Palissot a imprimé dans ses Œuvres, une Lettre très doucereuse que M. G** lui a adressée, Lettre dans laquelle il a la modestie de se représenter *comme un Ecolier aux pieds de son Maître*. Il le prie d'accepter la dédicace d'une de ses nouvelles Satyres, & sur tout de lui procurer le débit de la première. L'Auteur de la *Dunciade* ne parut pas se prêter infiniment aux caresses de M. G**. Dans le *Dix-huitième Siècle*, pour donner apparemment plus d'éclat à sa Pièce, l'Auteur avait jeté vers la fin une longue tirade contre M. de Voltaire. De pareils vers d'un Ecolier contre le plus grand Ecrivain dont s'honorait la Nation, faisaient pitié, continue M. Palissot; mais ils auraient indigné bien davantage, si l'on avait su que l'Auteur de ces vers avait, très-peu de tems auparavant, sollicité la faveur de M. de Voltaire par les plus grands éloges. Voici ce qu'il en disait en mauvaise prose dans la Préface de son *Début Poétique*, début très-ignoré, mais que j'ai déterré cependant par un hasard dont je m'applaudis : « Rien ne décourage plus les jeunes Poétes » que la vue de l'avilissement *où est* tombée aujourd'hui la Poésie. » Heureux Voltaire, d'être né avec un génie si éclatant! Pour » attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre

nant d'une gravure (*a*), ſuivant l'uſage, ils pourraient ſéduire encore quelques idiots. On n'ignore pas que

---

» Public, *il lui fallait avoir compoſé* la *Henriade*, *Brutus*, » *Alzire*, & tant d'autres chefs-d'œuvre. Qu'on s'étonne encore » qu'il ne s'élève perſonne pour s'aſſeoir ſur le trône de ce fameux » Poéte, qui touche au bord de ſon tombeau. – L'homme ne » s'efforce à exceller dans un Art qu'en proportion de la conſi- » dération qui y eſt attachée. — On eſt aſſez injuſte pour exiger » qu'un Poéte débute par un *Œdipe* ». On s'imagine bien que M. de Voltaire fut ſourd à cette proſe : mais la rancune de l'Auteur ne devait pas le conduire juſqu'à ſe déshonorer lui-même, en diſant des injures à celui de la *Henriade*. C'eſt trop reſſembler à ces Miquelets des Pyrenées, qui demandent l'aumône le piſtolet à la main. D'ailleurs, M. Paliſſot loue quelques vers de M. G**, qui ſemblaient donner des eſpérances, & qui faiſaient deſirer que l'Auteur ne s'avilît point en immolant au rebut de la Nation, des Ecrivains qui honorent cette même Nation aux yeux de l'Europe; qu'il ne ſe proſtituât pas juſqu'à s'affilier au Parti des Fanatiques. On eût pardonné à ſa jeuneſſe l'incohérence, le délire de ſes premiers eſſais, & ſa fureur de croire imiter Juvenal, en ſe donnant des convulſions pour acquérir un ſtile pénible & violent, qui n'eſt pas celui du genre. Juvenal eſt amer, Juvenal eſt emporté, mais il met de la ſuite & de la liaiſon dans ſes idées. Son enthouſiaſme eſt celui d'un Poéte, & non celui d'un malade attaqué de la fièvre chaude.

On peut mettre avec les Satyres de M. G**. un Ouvrage injurieux, (c'eſt le terme de M. Paliſſot) qui a pour titre *les trois Siècles de notre Littérature*. L'Homère de la France y eſt fort mal traité ; mais quel tort peut faire à Voltaire, ce Monſieur Sabathier de Caſtres ? M. Paliſſot enviſage ce dernier comme un Plagiaire qui avilit tout ce qu'il dérobe, qui peut avoir les oreilles, mais qui certainement n'a pas les mains de Midas.

(*a*) On voit, dans l'eſtampe dont il eſt ici queſtion, le portrait de Voltaire entre ceux des deux Commentateurs de la *Henriade*, (la B*** & F**) ſur quoi l'on a dit très-plaiſamment, à propos du Libraire qui a imprimé ces *Commentaires* :

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la B*** & F** ;
Ce ſerait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

Zoïle, jadis Satyrique de son métier, Zoïle, dont le nom est devenu un opprobre, fit aussi de beaux *Commentaires*, où il dénigrait l'*Iliade* & l'*Odyssée*, ces éternels monumens du génie des Grecs. Il eut même l'imprudence de les présenter au Roi d'Egypte, qui, pour prix de sa téméraire audace, le fit, dit-on, écorcher tout vif. Cela est un peu dur, il faut l'avouer. On est aujourd'hui plus humain. Ce n'est pas que les Rois ne détestent autant que Ptolomée, les Détracteurs des grands hommes; mais ils se contentent de les abandonner au mépris des Nations, & laissent à la postérité le soin de sévir plus rigoureusement contre leur mémoire.

Quels que soient les clameurs de l'envie & de l'ignorance, la mémoire du Chantre de Henri IV, & celle du Chantre d'Achille, n'en seront pas moins chers à nos derniers neveux. Leurs vers seront lus & retenus tant qu'il y aura du goût sur la terre; leurs noms iront ensemble à la postérité. Les ennemis de ces grands hommes vivront aussi dans la mémoire; mais ce sera pour être à jamais en exécration à tout le genre humain. Leurs noms seuls se perpétueront d'âge en âge, chargés de la haine publique; car leurs misérables satyres, loin de passer à la postérité, tombent en naissant dans l'éternel abîme de l'oubli.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Poème des Saisons.

Du plus grand de nos Rois le Chantre harmonieux
Remplirait seul mes jours d'instans délicieux,
Vainqueur de deux rivaux qui régnaient sur la Scène (*a*),

(*a*) Sentiment, dit M. de Saint-Lambert lui-même, plus

D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène :
De la crédule Hiſtoire il montra les erreurs ;
Il peint de tous les tems les eſprits & les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans ſa carrière immenſe ?
Lui ſeul réunit tout, la force & l'abondance,
Le goût, le ſentiment, les graces, la gaîté ;
Le premier de ſon ſiécle, il l'eût encore été
Au ſiécle de Léon, d'Auguſte & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! ni le voir, ni l'entendre ;
Perdu pour ſes amis, il vit pour l'univers,
Nous pleurons ſon abſence en répétant ſes vers.
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des Arts que j'aime :
A ce grand homme encor je devrai des plaiſirs.

M. DE LA DIXMERIE.

Eloge de Voltaire

C'EST au ſein de la Baſtille, que Voltaire forme le plus audacieux projet que l'eſprit humain puiſſe embraſſer. Virgile était comblé des bienfaits d'Auguſte, lorſqu'il entreprit de chanter la gloire des

---

répandu qu'avoué. Ecoutons parler là-deſſus l'Auteur de l'*Ami des Arts*. « L'opinion de M. de Saint-Lambert n'eſt point unique. » Il eſt certain que beaucoup de Gens de Lettres penſent à cet » égard comme lui. D'après l'examen impartial de toutes les » Pièces de Théâtre de Corneille, de Racine, & de Voltaire ; » après en avoir mûrement peſé le mérite, conſidéré le nom- » bre & la variété, & balancé les divers avantages ; nous croyons » qu'il eſt impoſſible de ne pas regarder Voltaire comme » un homme plus étonnant & plus grand que Corneille, & que » Racine même dans l'Art dramatique.

Aïeux de cet Empereur, & celle de ſa Patrie. Voltaire, opprimé, captif dans la ſienne, chante les exploits d'un Roi qui fit ſon bonheur après l'avoir conquiſe, & qui l'aima comme ſi elle s'était donnée.

Loin d'ici tout préjugé ſervile, accrédité par l'ignorance ou par l'envie, fait pour les conſoler l'un & l'autre, mais encore plus propre à décourager les talens! Oſons rendre juſtice & à l'Ecrivain qui exiſtait il y a deux mille ans, & à celui qui fait la gloire de nos jours. N'en uſons point en matière de goût, comme en uſent, en matière d'hérédité, certaines coutumes barbares, apportées en France par des Barbares. Elles donnent tout, ou preſque tout, à tel individu, parce qu'il eſt né avant tel autre. La Nature eſt plus équitable dans le partage des talens. Homère précèda Virgile de plus de vingt ſiécles. Dira-t-on qu'elle traita Virgile en frère puîné? On l'admire lui-même depuis plus de dix-huit cens ans. C'eſt, il faut l'avouer, un titre bien reſpectable: c'eſt un avantage bien réel ſur quiconque eſſayerait aujourd'hui de devenir ſon Emule. Mais examinons auſſi les autres avantages dont il ne fut pas entiérement redevable à ſon génie.

Une langue harmonieuſe, féconde & flexible, une verſification aſſervie à des régles moins impérieuſes que la nôtre, du moins plus faciles à remplir; une Religion qui animait tout; des mœurs pleines d'énergie; un Héros fabuleux, & qu'il pouvait dès-lors créer & faire agir à ſon gré; en un mot, tout ce que le génie ne peut donner, mais tout ce qui peut mieux le ſervir; voilà ce qui vint s'offrir à Virgile. La Nature ſemble lui avoir dit: Tu veux conſtruire un Palais ſuperbe; voilà du marbre & de l'or. Prends ta lyre; & ce marbre & cet or vont prendre à l'inſtant même la place que tu leur deſtines.

Que dit-elle à Voltaire? Si tu veux bâtir, travaille laborieuſement à ton édifice; fouille une carrière où

nul n'a pénétré avant toi : taille dans le roc, & que tes travaux lui donnent l'éclat & le poli du marbre. Que ton plan soit asservi au local que tu habites. Il est uniforme : cependant tes aspects doivent être variés. Point d'écarts que la raison ne puisse justifier, & toutefois prodigue les écarts. On veut qu'elle t'asservisse & que tu paraisses libre, qu'elle règle l'essor de ton génie, & qu'il semble n'être dirigé que par lui-même.

Il faut l'avouer ; un Poéte tel qu'Homère & Virgile, qui a tout l'Olympe à sa disposition, qui peut le dépeupler à son gré, & qui trouve dans chaque Dieu un agent toujours docile à sa voix ; un tel Poéte, dis-je, ne peut manquer au besoin ni d'expédiens, ni de ressources. La Mythologie est pour lui un trésor où il peut puiser sans cesse. Mais ce trésor fut toujours fermé pour le Chantre de Henri. Son sujet trop récent, le réduisait presque aux seules fonctions d'Historien. L'austère dignité de notre Culte, nos Saints, nos Anges mêmes, ne se prêtent que difficilement aux fictions qui doivent nourrir l'Epopée. Il serait plus dangereux d'en user trop, que de n'en faire aucun usage. Le Poéte Français se trouva donc réduit, comme le fera tout Poéte moderne, qui traitera un sujet moderne, à personnifier les Etres moraux, tels que l'Amour, la Politique (a), la Discorde ; & tels sont en effet, si

---

(a) . . . . . Les passions, les vices,
Prenant un corps, une âme, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flêches, la Justice a une balance dans nos Ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture du Paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poésie, ne signifie que la *Mer*, & non l'*Epouse de Neptune* ; les *Champs de*

l'on en excepte, l'ombre de Louis IX, les ſeuls agens ſurnaturels qui figurent dans la *Henriade*. Il eût été abſurde de faire combattre nos Anges comme Homère faiſait combattre ſes Dieux; Milton, ſes Diables; le Taſſe, ſes Magiciens; le Camoens, les Saints & Bacchus. Si l'Epopée ne conſiſtait que dans de pareilles fictions, il faudrait, pour l'honneur de la raiſon & du goût, rayer ce genre des faſtes de la Poéſie.

Mais une loi ſacrée pour le Poéte épique, dans tous les tems & chez toutes les Nations, c'eſt de donner à ſon Héros un caractère vraiment héroïque. Celui des Héros d'Homère ne l'eſt pas toujours; mais au moins eſt-il poétiquement bon. En dirai-je autant des Héros de l'*Enéïde* ? Saint-Evremond oſait écrire qu'Enée était plus propre à fonder un Couvent de Moines, qu'un Empire. Henri ſe montre par-tout digne de fonder ou de ſoumettre le ſien; il eſt toujours vaillant, toujours ſenſible, toujours l'ami, le père du peuple qu'il ſe voit réduit à conquérir: c'eſt toujours ſur Henri que les regards ſont fixés; nulle diviſion d'intérêt, point de langueur, point de précipitation dans ſa marche. Le Poéte ſe détourne à propos, mais ſans s'éga-

---

Mars ne veulent dire que la Guerre, &c. S'il eſt quelqu'un, dit Voltaire, d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître, Deſpréaux, dont tout le monde a retenu ces beaux vers:

> C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement;
> C'eſt vouloir aux Lecteurs plaîre ſans agrément.
> Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
> De donner à Thémis, ni bandeau, ni balance;
> Ou le Temps qui s'enfuit un horloge à la main,
> De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;
> Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
> Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

rer. Il ſe permet les excurſions, les épiſodes. C'eſt qu'elles ſont & doivent être un des principaux alimens de l'Epopée. Enfin, le dénouement de ce Poème eſt heureux, & ne laiſſe rien à deſirer; autre régle eſſentielle du Poème épique, mais dont l'*Iliade* même n'offre point l'accompliſſement parfait.

Soyons juſtes, en un mot; & ſi la Nature plaça dans notre ſiécle un Génie qui en ſera éternellement la gloire, ne fermons point les yeux à l'éclat qu'il répand. Honorons Virgile, quoiqu'il ne ſoit point né parmi nous : honorons Voltaire, quoiqu'il y ſoit né. Comparons-les, mais ſans exiger que l'un ſoit préciſément ce qu'a été l'autre. Comparons ſur-tout & les tems & les mœurs, & la langue & les reſſources morales & phyſiques, dont il fut libre à chacun d'eux de faire uſage. Phidias, malgré ſon génie, dut quelque portion de ſa gloire à la trempe de ſon ciſeau.

Enfin, la *Henriade* ne reſſemble ni à l'*Enéïde*, enrichie de tout le luxe de la Mythologie Grecque & Romaine, ni à la *Pharſale*, narration ampoulée, où le ſublime eſt toujours à côté de l'hyperbole, & qui, réduite en proſe, ne formerait qu'une hiſtoire écrite en ſtile exagéré. Celui de la *Henriade* eſt toujours harmonieux, toujours pur, toujours élégant ou ſublime, toujours au niveau de la penſée qu'il exprime, jamais inférieure, jamais au-delà. Il n'exiſtait pas encore dans notre langue de Poéſie d'un auſſi grand caractère. Le ſeul Racine, dans *Athalie*, était parvenu à nous en donner quelques exemples; mais c'eſt dans la *Henriade* que notre Langue achève de prouver qu'elle ne peut réunir au plus haut degré l'harmonie à la préciſion, l'élégance à la force. L'Auteur y change de ton à meſure qu'il y change de détails, & c'eſt toujours le ton propre. Son pinceau eſt tour-à-tour celui de Raphaël, celui de l'Albane & de Michel-Ange.

Dans un autre Poème, rival de celui de l'Arioſte,

& que l'Arioſte n'héſiterait pas de préférer au ſien ; que de richeſſes d'invention dans les faits, dans les détails ! Quelle heureuſe oppoſition dans les caractères ! Quelle étonnante variété dans les événemens ! Que d'eſprit ! Que de génie ! Comme l'Auteur y change de pinceau, & comme ſes couleurs ſont tour-à-tour énergiques, brillantes, légères, faites pour les objets qu'il veut peindre ! Ce Poëme, dira-t-on, ſort quelquefois des bornes poſées par la décence. Mais, répondrai-je, vous n'attribuerez point ſans doute à l'Auteur ces tableaux licencieux qu'il a déſavoués, rejetés avec indignation. Vous ne jugerez pas non plus ce ſublime badinage avec autant de rigidité que s'il s'agiſſait d'un Traité de Morale & de Philoſophie. L'Arioſte prit dans ſon tems, & même en Italie, des libertés preſque inſéparables du genre de ſon Poëme ; & les beautés, le mérite du Poëme, firent excuſer ces licences : ne ſoyons pas plus rigoureux envers ſon Emule.

M. DE CHABANON.

Apothéoſe de Voltaire au Parnaſſe.

LE Dieu qu'en Souverain le Parnaſſe revère,
Convoquant de ſes loix l'Empire tributaire,
A devant ſes Sujets prononcé ce diſcours :
» Miniſtre de mes lois, vous que j'ai vus toujours,
» D'un beau zèle enflammés, maintenir ma puiſſance,
» Je reviens parmi vous après cent ans d'abſence.
» Parlez, inſtruiſez-moi ; c'eſt à moi de conter
» Vos ſuccès, s'il en eſt qui puiſſent me flatter ».
Calliope (*a*) du moins n'a point trahi ta gloire,

(a) *Muſe de l'Epopée.*

Dit cette Nymphe au Dieu ; si tu n'oses m'en croire,
Regarde cet écrit (*a*), enfanté sous mes yeux :
Il peint d'un Roi guerrier les combats glorieux ;
Il peint d'un Roi clément la bonté, la justice.
Des fables du vieux tems le frivole artifice
N'a point déshonoré ces augustes récits ;
La Raison n'admet plus ces prodiges vieillis :
Au siécle qui m'entend le vrai seul pouvait plaîre,
Et si je dus l'orner, c'est d'une main légère.
Cette profusion d'un stile harmonieux,
Convenable peut-être au langage des Dieux ;
Ce luxe de mon Art, ce faste poétique
Qu'admirèrent jadis Rome & la Grèce antique,
Chez le Français léger, essuieraient aujourd'hui
Du Lecteur dédaigneux les dégoûts & l'ennui.
J'ai fait courir mon stile & rapide & sublime ;
Sans courber les moissons, j'en effleurais la cîme ;
Tel fut de mes travaux l'heureux commencement.
Je te consacre encore un autre monument.
Ici, d'un ton moins grave, & d'une voix moins fière,
J'ai chanté d'Orléans l'Héroïne guerrière ;
J'ai tracé le contour de ses grossiers appas ;
J'ai décrit, en riant, les funestes combats,
Les exploits des Héros, leurs aimables faiblesses,
Et l'infidélité de leurs belles Maîtresses.
L'imagination esquissa ce tableau
D'objets désassortis assemblage nouveau :
Leur contraste piquant flatte, étonne, intéresse ;
Et d'un mol abandon la grace enchanteresse
Ajoute à ces portraits un charme encor plus grand.
Que de talens détruits ! Un homme seul expire.

(a) *La Henriade.*

M. LINANT.

Préface de la Henriade.

L'Auteur de la *Henriade* s'eſt attaché ſur-tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français, & qui avaient été l'écueil de tous nos Poëmes épiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athênes & à Rome par le charme de la Poéſie. C'eſt ſans doute la meilleure manière de confondre ceux qui, n'ayant lu Homère que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'*Iliade* baſſes & puériles. Perrault & la Motte condamnaient Homère d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce morceau de la *Henriade* au huitième Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'Epopée.

Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance;
Tels au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent:
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.



M. MARMONTEL.

Préface de la Henriade.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le Public ne se lasse point de relire.

En 1736, Frédéric-le-Grand, Roi de Prusse, alors Prince Royal, avait chargé M. Algarotti, qui était à Londres, d'y faire graver la *Henriade* avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts, qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siécles à venir un monument de son estime pour les Lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en composer la Préface (*a*), & se mettant ainsi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts est un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son père, les guerres survenues, & le départ de M. Algarotti de Londres, interrompirent ce projet, si digne de celui qui l'avait conçu.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs Langues; en vers Anglais par M. Lokman: une partie l'a été en vers Italiens par M. Quirini, noble Vénitien; & une autre en vers Latins (*b*), par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande

(*a*) Elle est à la tête de ce Volume.

(*b*) La *Henriade* a été entiérement traduite en vers latins par M. Caux de Cappeval. Cette version, rendue vers pour vers, a eu déjà plusieurs éditions.

Littérature. Meſſieurs Ortolani & Nency ont auſſi traduit pluſieurs Chants de la *Henriade*. Elle l'a été entiérement en vers Hollandais & Allemands.

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers Contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème, & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiécles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. de Cocchi, Lecteur de Piſe, dans ſa lettre où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce Poème, en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, Auteur de *Feuilles périodiques*, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharſale*. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur, ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité ; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poèmes ? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile ; mais dans la *Pharſale*, l'*audace eſt triomphante & le vice adoré* ; dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire, ſans mélange de fiction ; au-lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits, & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. Lucain a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai ; & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homère. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poéte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela. Mais ſi M. de Voltaire annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe ; & je

ne crois pas que dans tout le cours de ſon Poème on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain, au contraire, eſt plein d'inégalités, & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflûre. Enfin, ce Poéte Latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire ; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie, notre Langue n'a jamais été ſi loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la *Henriade* avec l'*Enéïde*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poèmes; les Perſonnages, comme Henri IV & Enée, Achates & Mornay, Sinon & Clément, Turnus & d'Aumale, &c. les épiſodes qui ſe répandent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de Henri chez le Solitaire de Jerſey ; le maſſacre de la Saint-Barthélemi, & l'incendie de Troye; le quatrième Chant de l'*Enéïde*, & le neuvième de la *Henriade* ; la deſcente d'Enée aux Enfers, & le ſonge de Henri IV ; l'Antre de la Sybille, & le Sacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'Euriale, & celle du jeune d'Ailly ; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus ; enfin, le ſtile des deux Poétes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions ; & après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe, &c. Dans l'*Enéïde* ſont réunis le plan de l'*Odyſſée* & celui de l'*Iliade* ; dans la *Jéruſalem délivrée*, on trouve le plan

de l'*Iliade* exactement suivi, & orné de quelques épisodes tirés de l'*Enéide*.

Avant Homère, Virgile & le Tasse, on avait décrit des siéges, des incendies, des tempêtes : on avait peint toutes les passions ; on connaissait les Enfers & les champs Elisées : on disait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulysse, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin, ces Poétes n'ont rien dont l'idée ne soit ailleurs ; mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis, suivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems ; ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie, & on ne saurait disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers, où M. de Voltaire exprime le Mystère de l'Eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. de Fénélon (*a*), à qui n'est ému en lisant ces vers :

Fortunate senex, hîc inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum (b).

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. Milton lui-même n'a pas

---

(*a*) Lettres à l'Académie Françaife.
(*b*) Virgile, Eglogue I.

inventé les idées générales de ſon Poëme, quelqu'extraordinaires qu'elles ſoient; il les a puiſées dans les Poétes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. Sadi s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poéte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de la *Henriade*, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment; & que, ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la Poſtérité.

M. DE LA HARPE.

Précis hiſtorique ſur Voltaire.

M. de Voltaire annonça dès ſes premières années cette activité d'imagination, & cette facilité de produire, qui ſont les caractères les plus marqués d'un génie heureux & ſupérieur. On a de lui pluſieurs morceaux écrits à quatorze ans, & qui ne ſe ſentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes (*a*). Il connut

(*a*) Des Dames de ma connaiſſance, écrit le célèbre J. B. Rouſſeau, m'avaient mené voir une Tragédie des Jéſuites au mois d'Août de l'année 1710. A la diſtribution des Prix, qui ſe fait ordinairement après ces repréſentations, je remarquai qu'on

les Anciens, qu'il a toujours aimés, & s'instruisit chez ces grands Maîtres du bon goût. Mais l'hommage qu'il rendit aux Anciens fut toujours exempt d'idolâtrie & de fanatisme ; il sut les juger en les admirant. A dix-neuf ans, il composa un *Œdipe* d'après celui de Sophocle ; & malgré celui de Corneille qui avait du succès, le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer dans l'Approbation de l'*Œdipe*, que le *Public s'était promis un digne Successeur de Corneille & de Racine.* J. B. Rousseau écrivit que le *Français de vingt-quatre ans* (c'était l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'*Œdipe* fut représenté) *avait surpassé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingts.*

La *Henriade* qui parut quelques années après, était d'un autre genre de mérite non moins brillant & plus rare. C'était le premier Poème épique dont la France pût se glorifier. La *Henriade* mit son Auteur au comble de la gloire ; il y avait foule chez l'Imprimeur pour en avoir des exemplaires. Elle se perfectionna dans les éditions multipliées qu'on en fit, & malgré les Critiques, elle est encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la Poésie Française.

---

appellait deux fois le même Ecolier, & je demandai au Père Tatteron, qui faisait les honneurs de la chambre où nous étions, qui était ce jeune homme si distingué parmi ses camarades. Il me dit que c'était un petit garçon qui avait des dispositions surprenantes pour la Poésie, & me proposa de me l'amener, à quoi je consentis. Il me l'alla chercher, & je le vis revenir un moment après avec un jeune Ecolier qui me parut avoir quinze ou seize ans. Cet enfant avait un regard vif & éveillé, & vint m'embrasser de fort bonne grace.

DIALOGUE
ENTRE CALLIOPE & CLIO.

CALLIOPE.

C'est moi qui de Voltaire illustrai le jeune âge.

CLIO.

Il courtisa Clio dans sa maturité.

CALLIOPE.

Le Chantre de Henri, dont je dictai l'ouvrage,
Me dut ses premiers droits à l'immortalité.
De cet éclat naissant la France fut frappée;
A ses titres d'honneur il manquait l'Epopée.
On fit ce seul reproche au siècle de Louis;
Et Voltaire à vingt ans en vengea son pays.
Moi, dans des vers divins, j'ai consacré l'image
Du Roi le plus cher aux Français,
Sujet le plus heureux du plus heureux ouvrage.
Voltaire n'a point eu de plus brillans succès.
J'abjurai pour lui seul ces fictions antiques,
Dont la Grèce emprunta le charme de ses vers;
De ces mensonges poétiques
Ma voix assez long-tems amusa l'univers:
Le Chantre de Henri dut plaire sans la fable;
L'Epopée eut alors de plus mâles attraits,
Et pour un Héros véritable
Employa des crayons plus vrais.
Ce n'est plus cet Achille, armé par un Dieu même,
Achille invulnérable, écrasant les mortels;
C'est un Roi bienfaisant, dont les soins paternels
Nourrissent des Sujets qu'il combat & qu'il aime.
Voltaire éternisa ce triomphe suprême.
O Henri! désormais ensemble confondus,

Et ton nom & le ſien iront, malgré l'envie,
De la poſtérité recevoir les tributs;
On adorera ſon génie
Auſſi long-tems que tes vertus.
On dira qu'à lui ſeul j'ai remis ma trompette.

Les Muſes Rivales.

Les morts ſe ſont émus, & les ombres célèbres
Ont paru s'ébranler ſous leurs marbres funèbres.
Sous ſa pierre ignorée Homère a treſſailli.
Aux champs de Port-Royal Racine enſeveli,
A d'un nouveau murmure attriſté cette enceinte,
Aujourd'hui déſolée, & qui jadis fut ſainte.
Du Capitole antique, où le Taſſe erre envain,
Les rochers ont gémi frappés d'un coup ſoudain.
Le laurier renaiſſant, à Virgile fidèle,
A courbé ſes rameaux ſur ſa tige immortelle.
Dans les caveaux ſacrés, dernier ſéjour des Rois,
Un écho lamentable a retenti trois fois;
Trois fois ſous la noirceur des voûtes ſépulchrales,
S'élevant au milieu de ces Tombes Royales,
Une voix a redit dans ce morne ſéjour:
Le Chantre de Henri vient de perdre le jour!

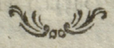
O Roi! l'honneur de la Nature!
Oh! qu'il dût chérir ſes ſuccès,
Quand ſa main jeune, & déjà sûre,
Offrit ton image aux Français!
Il peignit tout un Peuple en larmes,
Jettant ſes criminelles armes
Aux pieds d'un Vainqueur adoré;
Et ton nom, l'amour de la terre,
Quand il fut chanté par Voltaire,
En devint encor plus ſacré.

Là, d'une ſublime magie
Développant tous les ſecrets,
De la poétique énergie
Il ſait animer ſes portraits.
Je vois Charles docile au crime,
Inſtruit à flatter ſa victime;
Médicis ſavante à tromper;
Mornay dans les combats tranquille;
Coligny, la tête immobile
Sous le fer qui va le frapper.

C'eſt-là que ſa douleur profonde,
Pleurant les maux qu'on nous a faits,
Dénonce aux arbitres du monde
Le fanatiſme & ſes forfaits.
Aux vieux prodiges de la fable,
Préférant la ſageſſe aimable
Qui conſole l'humanité,
Il a, d'une main fortunée,
Conduit Calliope étonnée,
Sur les pas de la Vérité.

Du Tibre & des bords de la Grèce,
Qui ſe partageaient ſa faveur,
Vers nous cette fière Déeſſe
Tourna ſon vol conſolateur.
France! une Muſe ſi hautaine
Vint chez les Nymphes de la Seine,
Pour entendre un de ſes ſoutiens;
Et dans leur demeure accueillie,
Couvrir leur urne enorgueillie
D'un laurier qui manquait aux tiens.

Dithyrambe.



M. DE CAUX DE CAPPEVAL.

Préface de la Henriade en vers latins.

Il ſuffit de ſe connaître en Poéſie, pour ſentir d'abord que la *Henriade* eſt de nature à paraître toujours avec avantage dans quelque langue & pays qu'on la tranſporte. Ses beautés ſont réelles, de tous les climats, de tous les tems, de tous les Peuples. Mais le plus sûr moyen de la produire aux yeux du monde entier, ne ſerait-ce pas de l'habiller à la Romaine? Les étrangers auraient l'intelligence d'un chef-d'œuvre, que le goût brillant de ſon Auteur a rempli de tableaux admirables, dont on trouve ailleurs peu d'exemples, & qui peut-être n'auront point d'imitateurs. La haute idée qu'il donnerait de notre Poéſie, quoique l'on n'en apperçût les beautés qu'à travers les nuages d'une traduction, ſerait toujours glorieuſe pour la France, & nous vengerait en quelque ſorte du reproche fait à la Nation, de n'avoir pas la tête épique (*a*). Doit-on

(*a*) Il faut avouer, dit Voltaire lui-même, qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique: mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſécheresse de notre langue. Oſerai-je le dire, continue-t-il? C'eſt que, de toutes les Nations polies, la nôtre eſt la moins poétique. Les Ouvrages en vers qui ſont le plus à la mode en France, ſont les Pièces de Théâtre. Ces Pièces doivent être écrites dans un ſtile naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général qui donne l'excluſion aux imaginations de l'Epopée. Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées, qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens, ajoute-t-il encore, que, lorſque je conſultai ſur ma *Henriade* feu M. de

craindre d'ailleurs de trop répandre un ouvrage où les Rois & les Sujets trouvent de quoi s'instruire ; ouvrage qui ne respire que l'amour de la vertu, de la Patrie, & sur-tout de l'humanité ? Quelle école pour les Français ! Quelles leçons pour tous les Peuples ! Quels modèles pour les Poétes !

On sait que la *Henriade* porte sur une Histoire connue. Que ce Poème, traduit en vers latins, vienne à se répandre dans l'empire des Lettres, l'honneur ne doit-il pas rejaillir sur la langue que tous les Maîtres de Littérature enseignent, & sur un Art qu'ils professent ? L'*Iliade* & l'*Enéïde*, si fameuses dans les Ecoles publiques, font-elles donc mieux penser ou mieux écrire que la *Henriade* ? Sont-ce en effet de meilleurs livres entre les mains de la jeunesse, sur-tout dans notre siécle, où le flambeau de la Philosophie brille de toutes parts, & ramène tout au bon ordre ? N'est-elle pas, cette *Henriade*, en même tems le Temple pour ainsi dire de la Poésie, le Théâtre de la Vérité, l'honneur de l'Histoire, l'école de l'Héroïsme, & le triomphe de la Religion, qu'elle couronne à la fin par la conversion du Héros ? Et quel Héros (*a*) ? Henri-le-

---

Malézieux, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense : il me dit : « Vous entreprenez un Ouvrage » qui n'est pas fait pour notre Nation. *Les Français n'ont pas* » *la tête épique*, & quand vous écririez aussi-bien que Racine » & Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit ». C'est pour me conformer, conclut Voltaire, à ce génie sage & exact, qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable, au-lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la Vérité.

(*a*) Ecoutons parler Voltaire. L'Abbé Dubos, dit-il, dans son *Siècle de Louis XIV*, l'Abbé Dubos, homme d'un très-grand sens, qui écrivait son *Traité sur la Poésie & sur la Peinture* vers l'an 1714, trouva que dans toute l'Histoire de France, il n'y avait de vrai sujet de Poème épique, que la destruction de la

Grand. Que ne dirait-on point à la gloire d'un tel Poëme, si l'on voulait entreprendre son éloge ? Il n'en a pas besoin, & dès long-tems sa place est marquée avec distinction parmi les chefs-d'œuvre qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. La postérité ne pourra que confirmer ce jugement, qui lui assure, en Epopée, la supériorité sur tous les Ouvrages modernes.

Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas :

VOLTAIRE, ton brillant génie
Embellit tous les Arts divers ;
Mais admirable dans tes vers,
Qu'il joint de grace à l'harmonie !
Prends tu le cothurne inhumain,
Des traits frappans saisissent l'âme ;
A ton feu divin tout s'enflâme,
Quand la trompette est dans ta main.
Chantre d'une Ligue fatale,
Quels charmes ton art nous étale !
Tout dans ce fameux monument,
De ton goût sûr dépositaire,
Pense, agit, parle noblement ;
Sublime, tendre, véhément,
C'est-là que tu parais Voltaire.

Ligue, par Henri-le-Grand. Il devait ajouter que les embellissemens de l'Epopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzième & du seizième siècles, étant proscrits parmi les Français ; que les Dieux de la Fable, les Oracles, les Héros invulnérables, les monstres, les sortiléges, les métamorphoses, les aventures romanesques n'étant plus de saison, les beautés propres au Poëme épique sont renfermées dans un cercle très-étroit. Si donc il se trouve jamais quelque Artiste qui s'empare des ornemens convenables au tems, au sujet, à la Nation, & qui exécute ce qu'on a tenté, ceux qui viendront après lui trouveront la carrière remplie.

Les fiers combats d'Agamemnon,
De la Grèce illuſtrèrent le nom;
C'eſt Homère qui les enfante.
Parmi les prodiges de Mars,
Rome fait naître les Céſars;
Virgile la rend triomphante.
Et toi, par d'inſignes exploits,
Tu fais retentir nos trompettes;
Henri ſe ranime à ta voix:
Il n'appartient qu'aux grands Poétes
D'immortaliſer les grands Rois.

Ode au ſujet de la Henriade Latine.

M. DUCIS.

Diſcours de Réception à l'Acad. Franç.

M. de Voltaire, à vingt-quatre ans, oſa former une de ces entrepriſes pour laquelle peut-être alors il fallait autant de hardieſſe que de génie; celle de donner un Poème épique à la Nation. On ſait que la première moitié du ſiècle de Louis XIV avait vu naître & mourir un grand nombre d'Ouvrages de ce genre. Comme l'Hiſtoire des Etats, à l'époque des révolutions & des changemens, offre beaucoup d'exemples de projets avortés, de grands deſſeins mal conçus, & d'une audace impuiſſante & malheureuſe; de même dans l'Hiſtoire des Arts, il ſemble qu'à l'époque où la Poéſie & les Lettres commencent à refleurir, cette première fermentation des talens excite dans les eſprits une ſorte de témérité inquiète, qui porte à former des plans vaſtes, & à concevoir de grands projets, parce que tout le monde alors eſt dévoré de l'amour

de la gloire, & que perſonne encore n'a eu le tems de meſurer ſes forces. Tous ces Ouvrages, fruits de l'ambition bien plus que du talent, précipités d'une chûte commune, étaient tombés les uns ſur les autres, & ne devaient qu'au ridicule le triſte honneur d'être échappés à un oubli éternel. Cependant, il s'était établi une ſorte de préjugé dans l'Europe, que la Poéſie épique était interdite aux Français. Le Légiſlateur du goût & de la langue, le ſévère & redoutable Deſpréaux, ſemblait avoir lui-même confirmé ce préjugé par ſon exemple comme par ſes préceptes, en avertiſſant des *diſgraces tragiques des grands vers*, en renfermant le tableau épique du *paſſage du Rhin* dans un cadre de vers familiers & preſque plaiſans qui le précèdent & qui le ſuivent. Enfin, le *Lutrin*, où Deſpréaux change continuellement de ton pour amuſer ſon Lecteur, où il paraît lui-même ſe moquer de la magnificence du ſtile, en l'appliquant à des idées comiques ou familières, & où l'élévation même de la Poéſie n'eſt preſque jamais qu'une plaiſanterie de plus, ſemblait avoir accrédité pour toujours ces idées dans la Nation.

M. de Voltaire était dans cet âge heureux, où tout ce qui eſt grand frappe puiſſamment l'imagination, où la paſſion de la gloire ne meſure rien & franchit tout, où le génie, comme la valeur, s'abſout de ſa témérité par ſes ſuccès. Mais comme il était conduit en même tems par cette lumière ſupérieure, & par cet eſprit fin & pénétrant, qui eſt toujours le guide inviſible du génie, il ne négligea rien de ce qui pouvait réconcilier la Nation avec ce nouveau genre, ſi ſouvent eſſayé & toujours proſcrit. Le choix du ſujet & du Héros flatta la vanité nationale; la rapidité du ſtile ſe trouva d'accord avec la vivacité Françaiſe. L'uſage tempéré, & le choix même du merveilleux, qui laiſſait toujours entrevoir une vérité ſous une

fiction, rassura notre raison un peu timide, que le nom seul de merveilleux effraie. Enfin, les grandes beautés philosophiques & morales substituées à ces tableaux de la Nature, qui caractérisent les Poèmes des Anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un Peuple peu frappé de la nature physique, & qui, après avoir joui pendant un siècle des Arts d'imagination, commençait, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avait vu la même révolution dans Rome, après le siècle brillant d'Auguste, si semblable en tout à celui de Louis XIV; & ce fut, comme on sait, à cette seconde époque de la Littérature Romaine, que le génie ardent & fier, qui, à vingt-sept ans, avait conçu & créé la *Pharsale*, remplaça dans l'Epopée les beautés pittoresques de Virgile, par ces beautés fortes & hardies que l'éloquence & la Philosophie inspirent. Ainsi la même marche du génie & du goût fit naître à Paris & dans Rome deux Poèmes fondés à peu-près sur les mêmes principes; mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun (*a*).

La *Henriade* peut se comparer à un Palais élevé par une main sage, & décoré d'une manière brillante, dont toutes les parties offrent le goût & la fraîcheur moderne; où la magnificence se mêle à la grace, & la richesse à l'élégance; où les colonnes du marbre le

---

(*a*) Pourquoi se plaire tant à comparer la *Henriade* avec la *Pharsale?* Si c'est pour les guerres civiles, qui sont en partie le sujet de l'un & de l'autre Poème, l'observation n'en vaut pas la peine; si c'est pour le stile, pour l'exécution, on ne peut que désapprouver ce parallèle. La Poésie de stile, le merveilleux, une foule de grandes images tirées du sein de la nature, mettent Voltaire à côté d'Homère & de Virgile, & il ne leur est pas inférieur dans les descriptions des batailles & dans les comparaisons. En un mot, Voltaire est grand Peintre : on n'en dira jamais autant de Lucain.

plus poli présentent encore à l'œil l'harmonie des proportions, dont tous les ornemens ont à la fois de la sagesse & de l'éclat, & qui, sans étonner & remplir l'imagination par sa grandeur (*a*), attache cependant & intéresse la vue du Spectateur à chaque pas. Déjà même le Héros Français est devenu celui de l'Europe. M. de Voltaire a fait adopter Henri IV par toutes les Nations, comme si le Bienfaiteur des hommes eût été le Roi de tous les Peuples.

Solon ordonna par une loi expresse qu'on lût tous les ans l'*Iliade* dans Athènes. Si on doit préférer le

---

(*a*) La longueur de l'*Iliade* n'est pas, comme on sait, le plus grand mérite de ce Poème célèbre. Il est possible de faire un Poéme épique Français de trente mille vers; mais alors il serait difficile d'avoir des Lecteurs. Sans parler des autres inconvéniens de notre Poésie, qui rendent cet Art si pénible parmi nous, la seule uniformité des rimes endormirait l'Amateur le plus intrépide, quelqu'excellent que fût d'ailleurs l'ouvrage. Voltaire a mieux pesé que personne toutes ces raisons. Pour être lu avec plaisir, pour voir ses vers passer dans toutes les bouches, il a su s'arrêter à propos. Ce n'est rien de courir une carrière; le grand Art est d'en savoir fixer le terme. Croit-on qu'un homme né Poéte, & à qui les vers coûtaient si peu, n'eût pas prolongé sa course autant qu'il l'eût voulu? Mais en bornant sa *Henriade* à une juste étendue, Voltaire a agi en Philosophe qui connaissait autant sa Nation que le génie de sa langue & le goût de son siècle. Si le plus grand Poéte est celui dont on retient le plus de vers, on sait la *Henriade* par cœur. Voltaire d'ailleurs, grand admirateur de Despréaux, avait bien retenu ces excellens préceptes de l'*Art poétique*:

Un Auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

génie qui éclaire & adoucit les hommes, le Peintre de Henri IV mériterait bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici, le plaisir même tient lieu de loi, & l'admiration publique remplace les ordres du Législateur.

M. L'ABBÉ DE RADONVILLIERS.

Réponse au Discours de M. Ducis.

Je contemple d'abord la *Henriade* comme un monument élevé à la gloire de la Nation. L'Epopée nous manquait. Le sentiment de ses propres forces, peut-être aussi l'audace d'un âge confiant, poussa le jeune Voltaire dans cette périlleuse carrière, & le Parnasse Français eut enfin le premier & le seul Poème épique dont il puisse décorer ses fastes. Je sais que la Critique (*a*) y a cherché des défauts; mais je sais aussi que

(*a*) Avant de parler de la Beaumelle, le plus acharné & le plus pitoyable ennemi de la *Henriade*, voyons ce que dit M. de la Dixmerie au sujet de ce Poème, que Voltaire venait d'achever. « Que d'épines l'envie sème & fait naître sur la route de » l'homme supérieur ! Les difficultés de l'Art, déjà si effrayan- » tes par elles-mêmes, le sont bien moins encore que les manœu- » vres de la médiocrité jalouse. La *Henriade*, ce Poème con- » sacré à la gloire du Chef de la Maison qui règne sur la Fran- » ce, ne put obtenir la liberté d'y paraître. Des Envieux sont » parvenus à faire craindre au Ministère l'impression d'un Ou- » vrage dont ils ne craignaient que le succès. Sans doute que » le génie inspire une sorte de courage, dont l'homme vulgaire » n'est point susceptible. Voltaire se détermine lui-même à passer » les mers, à se choisir un asyle chez un Peuple, éternel ennemi » de la France, pour donner à la France l'Ouvrage qui doit peut- » être l'honorer le plus. Tel autrefois le sublime Homère, mé- » content ou négligé dans sa Patrie, se vit contraint de chercher » ailleurs l'accueil qu'il ne trouvait pas chez elle ».

Eloge de Voltaire.

les beautés s'y présentent en foule, sans qu'il soit besoin de les chercher. Voltaire a parcouru toutes les

---

Venons à la Beaumelle; écoutons M. Palissot sur son compte. C'est ainsi qu'il en parle dans ses *Mémoires Historiques* :

M. de la Beaumelle travaillait, dit on, à un *Commentaire* sur tous les Ouvrages de M. de Voltaire, & particuliérement sur la *Henriade*, par lequel il se flattait de prouver à toute l'Europe, éclairée comme elle l'est aujourd'hui, qu'elle avait eu tort d'admirer ce bel Ouvrage, & que la France s'était ridiculement vantée d'avoir enfin un Poème épique. On voit combien M. de la Beaumelle était loin de flatter la Nation, lorsqu'il était question de ses intérêts personnels. On prétend que, pour mieux appuyer son *Commentaire*, il s'était donné la peine de refaire lui-même la *Henriade*. Nous ne connaissons aucun vers de ce singulier Ouvrage; mais si la versification en est semblable à celle d'une Tragédie de *Virginie*, dont nous nous rappellons que M. de la Beaumelle nous fit un jour une lecture, nous osons prédire que cette *nouvelle Henriade* ne fera jamais une grande fortune. On voit à quel dégré la haîne peut aveugler un homme... Ici finit M. Palissot. Nous pouvons assurer cet Ecrivain judicieux, que cette *nouvelle Henriade*, qu'il a eu la bonne fortune de ne point lire, est tout-à-fait mauvaise, de l'aveu même de feu M. Fréron, Editeur des *Commentaires*. L'Auteur de l'*Année Littéraire* avait trop de goût pour ne pas sentir l'intervalle immense de Voltaire à la Beaumelle; il dit même assez naturellement à ce sujet, que la Beaumelle *ne se piquait ni d'être Poëte, ni d'être Versificateur*. Pourquoi donc a-t-il osé défigurer un chef-d'œuvre? Il semble voir Bavius corriger l'*Enéide*. La démence peut-elle aller plus loin, & n'est-ce pas-là une entreprise digne des *Petites-Maisons?* Il y a plus: feu M. Fréron, dit l'Auteur de l'*Ami des Arts*, qui se battait les flancs trois fois par mois, pour dire de Voltaire tout le mal qu'il n'en pensait pas, n'a-t-il point avoué ses véritables sentimens sur ce grand Poéte à un galant homme qui n'a pas cru devoir les tenir secrets? Ne l'a-t-il pas assuré, de la meilleure foi du monde, que personne n'avait de Voltaire une plus haute idée que lui, Fréron; que nul ne faisait plus de cas de ce grand Poéte, & n'en avait plus retenu de vers, & qu'enfin il en pensait au fond du cœur autant de bien qu'il en avait dit de mal publiquement? Ne sait-on pas, continue le même Auteur, que le Confident de Fréron, touché du repentir qu'il faisait paraître, & par amour de la paix, se chargea de solliciter la grace du Critique auprès de Voltaire, & consentit de se rendre le média-

routes du Parnasse, & moissonné par-tout des lauriers; il a varié le ton de ses Chants depuis l'Epopée jusqu'aux Pièces fugitives & aux simples badinages de société. A peine il était entré dans la Lice poétique,

---

teur dans cette affaire épineuse? Ne sait-on pas encore que Voltaire rejetta hautement les propositions qu'on lui faisait de la part d'un homme dont l'estime le touchait aussi peu que la haine? « Vraiment, disait à cette occasion Voltaire, voilà » un bon petit caractère! C'est-à-dire, que quand il dira du » bien de quelqu'un, on peut compter qu'il le meprise. Vous » voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat, & qu'il » n'est guères possible que j'aie pour lui les sentimens dont vous » dites qu'il m'honore ». Il en est de même de M. Clément, qui fut d'abord le plus grand admirateur du Poéte illustre, qu'il s'est efforcé ensuite de rabaisser. Les échantillons de ses hommages sont, malheureusement pour lui, devenus publics. Voici un fragment d'une de ses Lettres, en date du 6 Décembre 1769: » Jugez, écrit il à M. de Voltaire, jugez si votre silence peut » ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé » que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par la » plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres. Ah! » Monsieur, ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma » probité; c'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de » de la contagion générale: vos soupçons le flétriraient. Votre » générosité, votre grandeur d'âme, peuvent en conserver & en » relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà » mes seuls biens; ils sont tout à vous, & ils y seront toujours ». Les réflexions deviendraient ici fort inutiles; le Public équitable ne peut voir qu'avec indignation de pareils procédés. Contentons-nous donc de renvoyer les Détracteurs de la HENRIADE à la Fable du SERPENT & la LIME. Rien ne leur convient mieux peut-être que les vers qui terminent cet Apologue:

ESPRITS du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur-tout à mordre;
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leur outrage
Sur un si bel ouvrage?
Il est pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

déjà il devançait tous ſes concurrens. Il a traité en vers toutes ſortes de ſujets. Vous admirez dans les uns des penſées nobles & élevées ; dans les autres, des penſées fines & délicates ; tantôt le feu du génie, tantôt la chaleur du ſentiment ; enfin, toutes les beautés qui font aimer les bons vers. C'eſt par-là qu'il eſt Poéte : mais par-tout, & quel que ſoit ſon ſujet, vous admirez la couleur brillante dans laquelle il a trempé ſon pinceau ; c'eſt par-là qu'il eſt Voltaire. Cette magie d'un ſtile pur, clair, étincelant, eſt le don propre qu'il a reçu de la Nature, le trait qui le caractériſe, l'augure de ſon immortalité.

M. DE MURVILLE.

Epître à Voltaire.

Toi, dont l'eſprit heureux, ſans déclin, ſans faibleſſe,
N'avait point eu d'enfance, & n'eut point de vieilleſſe,
O grand homme ! ô Voltaire ! alors que vers les Arts,
Pour la première fois, tu tournas tes regards,
Leur flambeau páliſſait, leur gloire était ternie.
Ces favoris nombreux du Dieu de l'Harmonie,
Qui, du Roi qu'ils chantaient, partageant la ſplendeur,
Des pompes du Génie entouraient la grandeur,
Avaient tous dans la tombe acompagné leur Maître;
La France était en deuil ; tu nais, ils vont renaître.
Ce que n'ont point oſé ces célèbres rivaux,
Tu l'oſes : le ſuccès couronne tes travaux.
Français, & nous auſſi, nous aurons un Virgile !
Tu marcheras du moins vers un but plus utile :
Ce Roi qui ſut combattre, & conquérir la paix,
Nous paraîtra plus grand ſous tes pinceaux plus vrais ;
Et tu réuniras dans ce ſublime ouvrage,

Les tableaux du Poéte & les leçons du Sage.
Faut-il donc s'étonner si, lorsqu'en ce séjour
Tous mes Concitoyens imploraient ton retour?
Le Peuple, fatigué des clameurs de l'Envie,
Qui crut voir, loin des murs où tu reçus la vie,
Le Parnasse avec toi tout entier exilé,
L'a cru voir avec toi tout entier rappellé.
Hélas! tu jouis peu de ces momens d'ivresse!
Le deuil va succéder à nos chants d'alégresse:
Tu meurs! Des bords du Styx, dont tu franchis les eaux;
Homère te conduit sous de rians berceaux,
A ce Trône où Virgile avait placé Musée (*a*),
Et te proclame Roi du paisible Elysée.

M. SUARD.

Portrait de Voltaire.

Il s'éleva de nos jours un homme extraordinaire, né avec l'âme d'un Poéte & la raison d'un Philosophe. La Nature avait allumé dans son sein la flamme du génie & l'ambition de la gloire. Son goût s'était formé sur les chefs-d'œuvre du beau siècle dont il avait vu la fin. Son esprit s'enrichit de toutes les connaissances qu'accumulait le siècle de lumières dont il annonçait l'aurore. Si la Poésie n'était pas née avant lui,

(*a*) Virgile dans l'Elysée, a mis Musée à la tête des Poétes.

Quique pii vates, & phœbo digna locuti.

. . . .

Musæum ante omnes.

VIRG. LIB. VI.

il l'aurait créée ; il la défendit par des raiſons, & la ranima par ſon exemple. Il étendit ſon domaine ſur tous les objets de la Nature. Tous les phénomènes du Ciel & de la terre, la Métaphyſique, la Morale, les productions & les mœurs des deux Mondes, l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les ſiécles, lui offrirent des ſources inépuiſables de beautés nouvelles. Il donna des modèles dans tous les genres de Poéſie ; même de ceux qui n'avaient pas encore été eſſayés dans notre langue.

M. LE CHEVALIER DE CUBIERES.

Lettre du Chevalier de Laurès.

VIRGILE à VOLTAIRE.

En imitant ſon Maître, on peut le ſurpaſſer ;
Et moi-même, en ſuivant les veſtiges d'Homère,
N'ai-je donc mérité qu'une gloire éphémère ?
Va, les Divinités dont nous aimons les lois,
Approuvent ta ſageſſe ainſi que notre audace.
Nos buſtes, révérés autant que ceux des Rois,
Tous trois du même éclat brillent ſur le Parnaſſe,
Et du même laurier y ſont couverts tous trois.

M. DE LAUS DE BOISSY.

Tribut des Muſes.

Voltaire eſt un homme au-deſſus de l'admiration. Son exiſtence phyſique, dont nous ſomme sûrs, ſera

un problême pour la poſtérité, tant ſon exiſtence morale lui paraîtra douteuſe. On ne pourra jamais croire que le même homme ait écrit ſi bien ſur tant de matières différentes. Les Ouvrages des Anciens ont fait naître des milliers de Commentaires; les ſiens feront éclore une foule de ſyſtêmes. On diſtribuera ſon immenſe collection à pluſieurs de ſes Contemporains; A l'un, on attribuera ſon Théâtre; à l'autre, ſes Poèmes : celui-ci aura compoſé ſes Ouvrages de Philoſophie : celui-là aura écrit ſes morceaux d'Hiſtoire, & chacun de ces Ecrivains paraîtra encore ſi bien partagé, qu'on ſubdiviſera peut-être ſa gloire. Voilà des conjectures ſur l'avenir; nous laiſſons au tems le ſoin de les prouver. Voici des aſſertions ſur le paſſé; la vérité les démontrera. Nous croyons que, pris diſtributivement, Voltaire eſt le plus grand homme dont la France puiſſe s'honorer, & collectivement le plus beau génie qui ait paru depuis la création du monde. Le dernier point nous ſera facile à démontrer, & l'autre encore davantage. Pour la Tragédie, il eſt ſupérieur à Racine, qui était le ſeul rival qu'il eût à redouter. Dans les autres genres, un petit nombre excepté, pour vaincre ſes Compatriotes il n'a eu qu'à combattre; ainſi l'on ne peut lui diſputer ſes couronnes.

M. GUYS.

Voyage Littéraire de la Grèce.

De l'immortel Anacréon,
De l'Euripide de notre âge,
Qui, ſucceſſeur d'Homère, & rival de Platon,
Se fit Diſciple de Newton,
Si j'oſais briguer le ſuffrage,

Je dirais : mettons un grand nom
A la tête d'un faible ouvrage.
Mais de nos vers, de nos écrits,
Et de ces Grecs que je chéris,
Bornons-nous à lui faire hommage !
Que le Favori des Neuf Sœurs,
Comme mes Lares Protecteurs,
Soit le Dieu de mon hermitage.
O Thétis ! si sur ton rivage,
Malgré l'hiver & ses rigueurs,
Je cueille encor quelques fleurs,
C'est pour couronner son image.

M. DORAT.

Portrait de Voltaire.

RAPHAEL (*a*) pour le trait, Rubens pour la couleur,
De la prose & des vers possédant la magie,
Dans le vaste champ du génie,
De chaque genre il a cueilli la fleur.
Sachant tout embrasser, sans peine il associe
Le compas de Newton aux pompons d'Emilie (*b*) ;
Même après la Fontaine, il est joyeux conteur ;
Même après l'Arioste, il charma l'Italie.
Plein de grace ou de nerf, de souplesse ou d'ardeur,
Il s'élève, descend, gaîment se multiplie.
Nous rappellant Alain Chartier (*c*),

(*a*) La pureté du trait & la correction du dessin, sont les caractères distinctifs de Raphaël..

(*b*) Madame la Marquise du Châtelet.

(*c*) On se rappelle que Marguerite d'Ecosse, première femme du Dauphin, depuis Louis XI, trouvant au Louvre le célèbre Alain-Chartier endormi sur une chaise, lui baisa la bouche.

Cet orateur digne d'envie,
Puiſſe-t-il un jour ſommeiller
Dans quelque coin de galerie,
Et là recevoir un baiſer
D'une bouche fraîche & jolie,
Qui veuille le récompenſer
Du don de peindre, de penſer,
Et d'être un Dieu pour ſa Patrie.



LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
A M. D'ALEMBERT,

Au ſujet de la Statue (*a*) érigée à Voltaire, avec cette inſcription : *A M. de Voltaire, par les Gens de Lettres, ſes Compatriotes & ſes Contemporains.*

Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages. Ils ſubſiſteront plus long-tems que la Baſilique de S. Pierre, le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité conſacre à l'éternité. On ne parlera plus Français, que Voltaire ſera encore traduit dans la Langue qui lui aura ſuccédé. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, & chacune ſi parfaite en ſon genre, je ne pourrais ſans ingratitude, me refuſer à la propoſition que vous me faites, de contribuer au monument que lui érige la reconnaiſſance publique. Vous n'avez qu'a m'informer de ce qu'on exige de ma part, je ne refuſerai rien pour cette ſtatue (*b*), plus glorieuſe pour ceux qui l'élèvent que pour Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième ſiècle, où tant de Gens de

(*a*) On peut la voir chez M. d'Hornoy, Conſeiller au Parlement, neveu de M. de Voltaire. C'eſt l'ouvrage du célèbre Pigalle.

(*b*) M. d'Alembert répondit à cette offre du Roi : « Votre » Majeſté déſire de ſavoir ce que nous demandons pour ce mo- » nument : un écu, Sire, & votre nom ». Le Roi de Pruſſe a donné une ſomme conſidérable.

Lettres ſe déchiraient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux, pour rendre juſtice à un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les ſiécles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire; & la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens & les vertus; c'eſt la ſeule récompenſe des belles âmes: elle eſt bien due à ceux qui cultivent ſupérieurement les Lettres; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leur charme ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable, & la mort moins affreuſe.

VERS
SUR LA STATUE ÉRIGÉE A VOLTAIRE,
*Par M. D** de C***.*

L'AUTRE jour chez Pigalle, en contemplant Voltaire
Je diſais : Qu'a donc mis le fameux ſtatuaire
Sous les pieds de notre Apollon,
Et pourquoi lui fait-il écraſer du talon
Maſque hideux dont la bouche effroyable
Semble ouverte pour aboyer?
Eſt-ce l'Envie? Eſt-ce le Diable?
Alors quelqu'un cria dans l'Attelier:
Oh! ce n'eſt rien; c'eſt l'Ab... S........



HONNEURS
RENDUS A VOLTAIRE (a).

M. de Voltaire, qu'une maladie dangereuse, presqu'au moment de son arrivée à Paris, avait dérobé aux yeux & à l'empressement de l'Académie & du Public, est enfin venu jouïr, dans sa convalescence, des honneurs que l'un & l'autre lui préparaient. Il se rendit d'abord au Louvre. Les portes & les avenues de l'Académie étaient assiégées d'une multitude avide de le voir, & il ne passa qu'à travers des battemens de mains & des acclamations. L'Académie, qui était nombreuse ce jour-là, alla au-devant de lui jusques dans la première salle. On le fit asseoir à la place du Directeur (b), place qu'on lui proposa d'accepter extraordinairement & par un choix unanime pour le trimestre d'Avril, quoiqu'on ait coutume de la tirer au sort. L'Homère Français la reçut avec reconnaissance. Rien de ce qui s'est passé ce jour-là (Lundi 30 Mai 1778) ne s'était jamais pratiqué pour personne; & l'Académie, qui a bien voulu déroger à ses loix & à ses usages, s'est honorée elle-même, en oubliant ainsi toutes les règles en faveur d'un homme au-dessus de toutes règles comme de toute comparaison.

(a) Cet article est en partie de M. de la Harpe.

(b) Quand tous les Confrères de M. de Voltaire lui eurent témoigné la joie qu'ils avoient de le revoir, après une absence de trente années, M. d'Alembert crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'*Eloge de Despréaux*, ce Législateur du goût dans le dernier siècle, à l'homme immortel qui en a été le soutien dans le nôtre.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand ſpectacle, & c'était à la Nation d'achever ce qu'avait commencé l'Académie. On attendait M. de Voltaire à la Comédie (*a*). Les cours des Tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout sèxe de tout âge, de toute condition. Du plus loin qu'on apperçut ſa voiture, des cris de joie annoncèrent ſon approche. Nous avons vu couler les larmes des yeux de ce ſublime vieillard. Dans l'excès de ſon attendriſſement, il levait les mains, & remerciait de tous côtés. Les applaudiſſemens redoublèrent quand il deſcendit ſoutenu par deux perſonnes. M. de Voltaire ſemblait ſuccomber à la fois ſous tant d'années & ſous tant de gloire, & pouvait à peine arriver à travers la foule enivrée qui ne pouvait ſe raſſaſier du plaiſir de le voir. Toute cette multitude, animée du même ſentiment, était attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainſi dire, en ſe précipitant ſur lui, & à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une Nation ſur ſes pas (*b*).

(*a*) Ce jour-là on donnait, pour la troiſième fois, *Irène*, nouvelle Tragédie de Voltaire. Jamais Pièce n'a attiré un ſi grand concours de monde, & n'a été applaudie avec plus de tranſport. Reine, Fils de France, Princes & Princeſſes du Sang, tous les Grands du Royaume, tout ce qu'il y a de plus célèbre parmi les Savans, les Gens de Lettres & les Artiſtes, ont aſſiſté à la première repréſentation :

Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes.

L'Envie conſternée & tous les Critiques en déroute furent obligés de ſe taire. Quelqu'un répéta à voix haute ce vers ſi connu :

Zoïle pour un jour renonce à la ſatyre.

(*b*) Deux des plus grands Seigneurs écartèrent la preſſe, & lui donnèrent la main pour entrer. Cela nous fait ſouvenir d'une anecdote bien honorable pour l'Auteur de la *Henriade*. Lorſque Voltaire arriva en Pruſſe, Frédéric-le-Grand vint lui-même au-devant du carroſſe, & pour en deſcendre, il voulut que le Chantre de Henri IV s'appuyât ſur ſa main royale,

Arrivé au Théâtre, dès qu'il ſe montra dans ſa loge, entre Madame Denys, ſa nièce, & Madame là Marquiſe de Villette, ſa bien-aimée, on ne peut exprimer le fracas d'applaudiſſemens qui retentit de tous les coins de la ſalle & des corridors. Un inſtant après, le ſieur Brizard (Acteur célèbre) apporta une couronne de laurier, que Madame la Marquiſe de Villette poſa ſur la tête de l'Homme unique. M. de Voltaire l'en retira auſſitôt, en diſant d'un ton pénétré : *Ah! Dieu! vous voulez donc me faire mourir!* Le Public lui criait de la garder, & voyait avec un plaiſir inexprimable le grand génie ſe défendant contre ſa propre gloire. On eut peine à commencer la Pièce au milieu du bruit qui ne ceſſait pas. Elle fut jouée avec plus de chaleur & de vérité qu'aux repréſentations précédentes. La Pièce finie, on baiſſa la toile ; un moment après, on la releva : on vit alors le Buſte de M. de Voltaire, placé ſur un piédeſtal au milieu du Théâtre. Tous les Acteurs & Actrices l'entouraient, & y plaçaient, l'un après l'autre, des couronnes. L'enthouſiaſme fut au comble, & cet hommage fut accompagné d'applaudiſſemens incroyables. Quelque tems après, Madame Veſtris, Actrice intéreſſante, s'avançant un papier à la main, eut bien de la peine à obtenir un inſtant de ſilence. Enfin, elle lut ces vers, que venait de compoſer M. le Marquis de Saint-Marc, le même à qui nous devons le charmant Opéra d'*Adèle de Ponthieu :*

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévère poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage,
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.

Voltaire,

Voltaire, reçois la Couronne
Que l'on vient de te présenter;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

Le Public transporté, fit répéter une seconde fois ces vers, qu'on peut regarder comme le plus heureux *impromptu* qui se soit jamais fait. Le buste, surchargé de couronnes, resta ainsi exposé pendant toute la petite Pièce (*a*).

C'est avec cet éclat que les Français ont récompensé un génie unique à la fin de la plus longue & de la plus glorieuse carrière. C'est sans doute le plus beau jour de la vie de Voltaire; mais c'est aussi celui qui fait le plus d'honneur à la sensibilité, à la reconnaissance & à la justice d'une Nation brillante, instruite & éclairée. Une femme d'esprit a composé à ce sujet le quatrain qu'on va lire :

D'un triomphe si mérité,
La mémoire est insigne & doit être éternelle.
La Gloire, qui n'eut point d'Amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

(*a*) *Nanine* ou le *Préjugé vaincu*, Comédie délicieuse, remplie de graces & d'intérêt, & qui prouve si bien l'étonnante facilité de son Auteur, de passer d'un genre à l'autre, en conservant les nuances & le stile propres à chacun; mais cet éloge commence à lui. On ne peut qu'applaudir M. de la Harpe d'avoir mis les vers suivans dans la bouche de Thalie, (Piece des *Muses Rivales*) à propos des Comédies de Voltaire :

Ce fut par passe-tems qu'il me rendit visite.
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime ses Euphémons, je les applaudis fort,
Et mon ami Préville est charmant dans Friport.
Je conserve ces fruits de sa plume immortelle;
Mais Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

A VOLTAIRE,

Sur les Honneurs qui lui ont été rendus à Paris,

Par M. d'Oigni du Ponceau.

Courbé sous les lauriers, quand Sophocle, autrefois,
Idolâtré de sa Patrie,
Au milieu d'Athêne attendrie,
Fut couronné pour la vingtième fois;
Toutes les villes de la Grèce,
Tous les Magistrats, les Grands & les Héros
En foule concourant à ses honneurs nouveaux,
Voulurent contempler son auguste vieillesse.
Le Peuple transporté n'était pas plus joyeux,
En célébrant une conquête,
Et de fleurs à la main, comme en un jour de fête,
Allait de leurs bienfaits remercier les Dieux.
On dit que ce grand homme, accablé de sa gloire,
Plus que du fardeau de ses ans,
Expira de plaisir au sein de sa victoire,
Au bruit des applaudissemens;
Mais c'est une erreur de l'Histoire,
Sophocle n'est point mort, Sophocle est immortel,
L'homme de tous les tems, l'ornement de notre âge,
En un jour non moins solemnel,
Sophocle, dans Paris, a reçu notre hommage.

A VOLTAIRE.

*Par M. ***.*

Quelle Divinité paraît en ces climats!
Les rayons de la Gloire environnent ses pas;
Ah! je la reconnais: elle enchanta la Grèce,
Au Peintre de Didon prodigua sa richesse;
Après un long sommeil, deux fois se ranima,
Fit le portrait d'Armide, & célébra Gama;
Aux rives d'Albion, & sublime & bisarre,
Un moment se couvrit d'un vêtement barbare;

Elle vient à ta voix aux remparts de Paris,
Où ses sœurs, honorant le siècle de Louis,
Couvraient de leur éclat les beaux jours de la France.
Du généreux Bourbon, tu chantes la vaillance,
Ses travaux, ses périls, & ton cœur transporté,
Aux humains attendris retrace la bonté,
Les touchantes vertus de cette âme sensible.
J'aime à le contempler sous l'olive paisible,
Offrant à ses sujets un Dieu consolateur,
Tourmenté de leurs maux, heureux de leur bonheur.
O grand homme! ô Henri! ta gloire est immortelle;
Toujours des meilleurs Rois tu seras le modèle.

Quel contraste charmant! ta Muse s'adoucit:
Dans ses Atours nouveaux, Calliope sourit.
C'est ainsi qu'on a vu la Déesse de Gnide,
Loin du séjour pompeux où Jupiter préside,
Et fuyant les honneurs de la Divinité,
Déposer l'appareil, & garder la beauté.
Architecte enchanteur d'un Palais romanesque,
Tu peins de Charles Sept la Cour chevaleresque,
Le cœur de son Agnès, de remords combattu,
Constant dans son amour, fragile en sa vertu.
Eh! qui peut refuser ses pleurs à Dorothée!

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
A M. D'ALEMBERT,

Sur la mort de Voltaire.

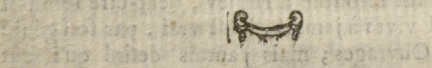
QUELLE perte irréparable pour les Lettres, & que de siècles s'écouleront peut-être sans produire un tel génie!.. S'il fût retourné à Ferney, peut-être serait-il encore!.. Il vivra à jamais, il est vrai, par son génie & par ses Ouvrages; mais j'aurais desiré qu'il eût pu être encore long-tems le témoin de sa gloire... Il a du moins joui de la consolation de recevoir avant sa

mort les hommages de ſes Compatriotes... L'Académie de Berlin & moi, nous nous propoſons de payer au grand homme qui vient de mourir, le juſte tribut qui eſt dû à ſes cendres (a). Les Germains mettront tous leurs ſoins à rendre à ce beau génie la juſtice que la France lui devait à tant de titres; ils ne ſeront contens d'eux-mêmes, que lorſqu'ils auront peint avec énergie à l'Europe entière, & à la France en particulier, la perte irréparable qu'elle vient de faire.

Il n'y a plus, comme autrefois, d'Amateurs des beaux Arts & des Sciences. Si ces Arts ſe perdent, comme je le prévois, à quoi l'attribuer qu'au peu de cas qu'on en fait? Pour moi, je les aimerai juſqu'à mon dernier ſoupir. Je ne trouve de conſolation pour ſupporter le fardeau de la vie, qu'avec les Muſes; & je vous aſſure que ſi j'avais été Maître de mon deſtin (b), ni l'orgueil du Trône, ni le commandement des Armées, ni le frivole goût des diſſipations ne l'auraient emporté ſur elles.

(a) Le Roi de Pruſſe, ſous ſa tente, en bottes, & le ſabre au côté, a compoſé l'*Eloge funèbre* de Voltaire, & l'a fait prononcer dans ſon Académie de Berlin. Je ne ſais trop, dit à ce ſujet M. le Chevalier de Cubières, je ne ſais trop lequel des deux *ce* trait honore le plus de Frédéric ou de Voltaire.

(b) O vous! s'écrie le célèbre M. d'Alembert, ô vous, qui que vous ſoyez, Détracteurs ou Contempteurs des Lettres! vous qui prenez tant de plaiſir à les voir en butte à la calomnie & aux outrages, liſez ces mots tracés par un grand Roi, & rougiſſez. Et vous, Ecrivains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages & de la calomnie, liſez auſſi ces mots, & conſolez-vous.



LETTRE
DE L'AUGUSTE CATHERINE II,
Impératrice de toutes les Russies,

Avec cette Inscription : *Pour Madame* Denis, *Nièce d'un grand Homme qui m'aimait beaucoup.*

Je viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux (*b*) que M. votre oncle vous a laissé ; cette Bibliothéque que les âmes sensibles ne verront jamais, sans se souvenir que ce grand homme sut inspirer aux Humains cette bienfaisance universelle que tous ses Ecrits, même ceux de pur agrément, respirent. Personne, avant lui, n'écrivit comme lui à la race future. Il servira d'exemple & d'écueil. Il faudrait unir le Génie & la Philosophie aux connaissances & à l'agrément ; en un mot, être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai partagé, avec toute l'Europe, vos regrets, Madame, sur la perte de cet Homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnaissance que je dois à ses Ecrits. Je suis sans doute très-sensible à l'estime & à la confiance que vous me marquez. Il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans

(*a*) L'Impératrice de Russie, pour honorer la mémoire de Voltaire, avait demandé sa Bibliothèque à Madame Denis. Sa Majesté Impériale a fait élever un *Museum*, dans lequel cette Bibliothèque est placée. Au milieu de ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, se trouve la statue du grand homme qui avait su les réunir. L'illustre Protectrice des Arts a fait demander les plans du Château de Ferney, pour en bâtir un sur ce modèle dans ses délicieux Jardins de Czasko-selo, & en faire sa maison de plaisance.

votre famille. La noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentimens à votre égard. J'ai chargé M. Grimm de vous remettre quelques faibles témoignages (*a*) dont je vous prie de faire usage. *Signée*, CATHERINE (*b*).

ANECDOTE UNIQUE.

UN Homme d'un grand mérite, (M. V. de B.) qui réside depuis sept ou huit ans à Canton en Chine, a mandé à un de ses amis de Paris, qu'un Lettré Chinois a traduit dans sa Langue différentes Poésies de Voltaire, & qu'il les a fait passer à l'Empereur Kien-Long, actuellement régnant. Ce Monarque est lui-même un Poéte célèbre, témoin son Eloge de *Moukden* (*c*), que le Père Amiot, Jésuite, nous a fait con-

(*a*) Sa Majesté Impériale a envoyé à Madame Denis une boëte d'or, ornée de son portrait, enrichie de diamans, des fourrures du plus grand prix, & cinquante mille écus de notre monnoie.

(*b*) Cette Lettre de l'Impératrice de Russie & les deux Lettres du Roi de Prusse, doivent faire à jamais la gloire du Parnasse Français, & du plus grand de nos Poëtes.

(*c*) Kien-Long, vers l'an 1743 de notre Ere vulgaire, composa ce Poème en vers Chinois & en vers Tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul Ouvrage. Le Poème de cet Empereur a plus d'un mérite, soit dans le sujet qui est l'Eloge de ses Ancêtres, & où la piété filiale semble naturelle, soit dans les descriptions, instructives pour nous, de la ville de Moukden, des animaux & des plantes de cette Province, soit dans la clarté du stile, perfection si rare parmi nous. Ce qui est sur-tout très-remarquable, c'est le respect dont cet Empereur paraît pénétré pour l'Etre suprême. On doit peser ces paroles: « Un tel pays, » de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des » regards de prédilection de la part du souverain Maître qui » règne dans le plus haut des Cieux ». Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le Gouvernement Chinois est Athée. Une chose qui fait

naître par la version française dont il a enrichi notre Littérature. Kien-Long, transporté d'admiration à la lecture des Ouvrages de l'Homère de la France, lui a donné les épithètes de *Thyenne-ly*, Lumière divine, *Pousal-fond*, Esprit surnaturel.

On a envoyé depuis à M. V. de B. l'*Epitre* (*a*) de Voltaire au Roi de la Chine. Si cette Pièce peut parvenir à son adresse, elle ne manquera pas de flatter & de réjouïr beaucoup Sa Majesté Chinoise & Tartare.

VERS

SUR LA MORT DE VOLTAIRE,

Par M. DE MURVILLE.

Il n'est plus !.. Et tandis que, malgré nos regrets,
Son tombeau n'est pas même ombragé d'un cyprès :
Que le nom de Voltaire est sa seule parure :
Le deuil des Nations répare cette injure.
Ferney (*b*), sur la Néva, reproduit par les Arts,
Va de son double aspect étonner les regards ;
Ferney, retraite auguste, où, sur les bords du Rhône,
Voltaire & le Génie avaient placé leur trône ;
Où d'un noble travail son cœur peu satisfait,
Voulait que son repos fût encore un bienfait ;
Et qu'auprès du Talent l'infortune appellée,
Ne s'en retournât point seulement consolée.

---

encore le plus grand honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'Agriculture, & son amour pour la frugalité.

(*a*) On connaît assez cette belle Epître, dont nous citerons pourtant les quatre premiers vers :

Reçois mes complimens, charmant Roi de la Chine ;
Ton Trône est donc placé sur la double colline !
On sait dans l'Occident, que malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers.

(*b*) Sa Majesté, l'Impératrice de Russie, fait bâtir dans son Parc de Czarsko-Zelo, un Château qui imitera autant qu'il sera possible, la forme de celui de Ferney.

Lorsqu'autrefois Anchise & le fils de Venus,
Entraînés vers les bords où régnait Hélénus,
Eurent d'Epire enfin découvert le rivage,
Tout parut d'Ilion leur retracer l'image (a),
Ce spectacle touchant renouvellait leur deuil :
De la porte de Scée ils embrassaient le seuil ;
Ce mont était l'Ida, ce ruisseau le Scamandre :
Du grand Laomédon, là reposait la cendre ;
Et les Troyens surpris croyaient errer encor
Dans ces murs, si long-tems défendus par Hector.
Ainsi quand vers ces champs voisins, du char de l'Ourse,
Des Voyageurs Français dirigeront leur course,
Ils croiront voir ce lac, dont les flots toujours purs,
De l'antique Ferney baignent encor les murs ;
Ici, des Genevois s'étendaient les campagnes ;
Là, le Rhône en grondant, descendait des montagnes,
C'est ici que Voltaire, en un jour solemnel,
Ordonna de bâtir un Temple à l'Eternel ;
Là dût être sa tombe, & l'écho solitaire
Retentira du nom, du grand nom de Voltaire.

VERS

Sur la mort de VOLTAIRE (*b*), *par* M. LE BRUN.

O Parnasse ! frémis de douleur & d'effroi !
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles !
Toi, dont il fatigua les cent voix & les aîles,
Dis que Voltaire est mort, pleure & repose-toi.

(a) Imitation de Virgile.

(b) Ce grand génie s'est éteint le Samedi 30 Mai 1778, à onze heures du matin. Malgré ses travaux & ses infirmités continuels, cet homme unique en tout, a vécu plus de quatre-vingt-quatre ans. Son corps embaumé a été transporté à l'Abbaye de Sellières, Diocèse de Troyes, en Champagne. Sa mort a été annoncée dans la Gazette de France le Lundi 8 Juin, dix jours après son décès. On prétend qu'un de ses amis a son cœur, & qu'un Apothicaire de Paris conserve son cerveau dans un bocal d'esprit-de-vin, bouché hermétiquement.

*VERS pour être mis au bas de la représentation d'un Mausolée érigé par Madame de **. à la gloire de* VOLTAIRE, *par M.* THOMAS.

Le plus grand de son siècle en fut le plus aimable.
Sur ses écrits, sur ses discours,
La grace répandit ce charme inexprimable,
Qui, sans nous fatiguer, nous attache toujours.
Il épuisa la gloire, il tourmenta l'envie;
Chacun de ses travaux éternisa sa vie,
Et ses bienfaits encore ont embelli ses jours.
Les beaux Arts éperdus, l'amitié désolée
Voudraient lui dresser un Autel;
Cherchant un jour son Mausolée,
L'Univers doutera s'il eût rien de mortel.

LE VOYAGEUR & L'HABITANT DE FERNEY,

DIALOGUE sur le Tombeau de VOLTAIRE *à Ferney, par M. le Marquis* DE VILLETTE.

LE VOYAGEUR.

Montrez-moi l'asyle touchant
Où devait reposer la cendre de Voltaire.

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en s'approchant;
Sa tombe est sous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Quoi! ce lieu solitaire!
Quoi! cet informe amas de cailloux entassés
Devait donc contenir sa dépouille mortelle!

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empressés,
Quand sa mémoire est éternelle,
Auraient lu son nom, c'est assez.

LE VOYAGEUR.

Comment, le possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de lauriers entouré cet asyle?

L'HABITANT.

Voltaire, des Humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs suprêmes;
Et s'il était dans ce tombeau,
Les lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

ADDITIONS
A L'ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE,
PAR VOLTAIRE.

Puisqu'*Epos* ſignifiait *Diſcours* chez les Grecs, un Poème épique était donc un diſcours; & il l'était en vers, parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en proſe. Cela paraît biſarre, & n'en eſt pas moins vrai. Un Phérécite paſſe pour le premier Grec qui ſe ſoit ſervi tout uniment de la proſe pour faire une Hiſtoire moitié vraie, moitié fauſſe, comme elles l'ont été preſque toutes dans l'Antiquité.

HÉSIODE.

Hésiode fit uſage des Fables qui, depuis long-tems, étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière ſuccincte dont il parle de Prométhée & d'Epiméthée, qu'il ſuppoſe ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos, dans lequel d'autres Mythologiſtes ont fait conſiſter la félicité de l'homme, eſt un attentat contre les ordres de l'Etre ſuprême.

Tâchons de préſenter ici au Lecteur une imitation de ſa Fable de Pandore, en changeant cependant quelque choſe aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis Héſiode; car aucune Mythologie ne fut jamais uniforme:

Prométhée autrefois pénétra dans les Cieux:
Il prit le feu ſacré qui n'appartient qu'aux Dieux;
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'eſprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils ſeront tous punis de ta témérité.

Il appelle Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Venus on adore,
Il orna mollement ses membres délicats;
Les Amours, les Desirs forment ses premiers pas;
Les trois Grâces & Flore arrangent sa coëffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader,
La superbe Junon, celui de commander,
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses Amans, à cabaler, à nuire;
Et par son Ecolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé.
De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême :
« Voilà votre supplice, & j'ordonne qu'on l'aime ».
Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme & son éclat éblouïssent les yeux ;
Quels biens doit renfermer cette boëte si belle !
De la bonté des Dieux c'est un gage fidèle :
C'est-là qu'est renfermé le sort du genre humain.
Nous serons tous des Dieux.... Elle l'ouvre ; & soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la Nature.
Hélas ! avant ce tems, dans une nuit obscure,
Les mortels moins instruits étaient moins malheureux;
La vie & la douleur n'osaient approcher d'eux :
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitant point le terme de leur vie,
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours sereins.

Si Hésiode avait toujours écrit ainsi, qu'il serait supérieur à Homère ! Ensuite Hésiode décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé, (du moins parmi les Auteurs anciens qui nous restent). Le premier âge est celui qui précéda Pandore, tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer est celui du Siége de Thèbes & de Troyes. *Je suis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatisme & par la tyrannie, en ont dit autant depuis Hésiode !

C'est dans ce Poème des *Travaux & des Jours*, qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme, *le Potier est jaloux du Potier ;* & il ajoute, *le Musicien du Musicien, & le Pauvre même du Pauvre.*

C'est-là qu'est l'original de cette Fable du Rossignol tombé dans les serres du Vautour. Le Rossignol chante envain pour le fléchir, le Vautour le dévore. Hésiode ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les Tyrans ne sont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce Poème cent maximes dignes des Xénophons & des Catons.

« Les hommes ignorent le prix de la Société ; ils ne » savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

» L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

» L'équité seule fait fleurir les Cités.

» Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa » Patrie.

» Le méchant qui ourdit la perte d'un homme, pré- » pare souvent la sienne.

» Le chemin du crime est court & aisé : celui de la » vertu est long & difficile ; mais près du but, il est » délicieux.

» Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu ».

Enfin, ses *Préceptes sur l'Agriculture* ont mérité d'être imités par Virgile. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa *Théogonie*; l'Amour qui débrouille le cahos, Vénus qui, née sur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'Amour, unit le Ciel, la Mer & la Terre ensemble, sont des emblêmes admirables.

Pourquoi donc Hésiode eut-il moins de réputation qu'Homère ? Il me semble qu'à mérite égal, Homère dût être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires sur les Asiatiques, leurs cruels ennemis. Il célébrait toutes les Maisons qui régnaient de son tems dans l'Achaïe & le Péloponèse ; il écrivait la guerre mémorable du premier Peuple de l'Europe contre la plus florissante Nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son Poème fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille

qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que long-tems après lui, quelques différends entre des villes Grecques, au sujet des terreins limitrophes, furent décidés par des vers d'Homère. Il devint après sa mort le Juge des Villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des Poétes long-tems avant d'avoir des Géographes.

Il est étonnant que les Grecs se faisant tant d'honneur des Poèmes épiques qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermophiles, de Platée, de Salamine. Les Héros de ces tems-là valaient bien Agamemnon, Achille & Ajax.

Tirtée, Capitaine, Poéte & Musicien, tel que nous avons vu de nos jours le Roi de Prusse, fit la guerre & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de Poème épique dans le siècle de Périclès ; les grands talens se tournèrent vers la Tragédie. Ainsi Homère resta seul, & sa gloire augmenta de jour en jour.

DE L'ILIADE.

CE qui me confirme dans l'opinion qu'Homère était de la Colonie Grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métamorphoses & de peintures dans le style oriental ; la terre, qui retentit sous les pieds dans la marche de l'Armée, comme les foudres de Jupiter sur les monts qui couvrent le géant Tiphée ; un vent plus noir que la nuit, qui vole avec les tempêtes ; Mars & Minerve suivis de la Terreur, de la Fuite & de l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide

Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui, en foulant la terre, porte dans le Ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ses images; & c'est ce qui faisait dire au Sculpteur Bouchardon: « Lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de » haut ». Son Poème, qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour les Grecs. Ses Dieux sont ridicules aux yeux de la raison; mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui se disent des injures, qui se battent entre eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule; mais c'était là l'ancienne Théologie de la Grèce, & de presque tous les Peuples Asiatiques. Chaque Nation, chaque petite Peuplade avait sa Divinité particulière qui le conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des Titans, enfans du Ciel & de la Terre, contre les Dieux, maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la Religion Grecque. Typhon, chez les Egyptiens, avait combattu contre Oshiret, que nous nommons Osiris, & l'avait taillé en pièces.

Madame Dacier, dans sa Préface de l'*Iliade*, remarque très-sensément, après Eustache, Evêque de Thessalonique, & Huet, Evêque d'Avranche, que chaque Nation voisine des Hébreux avait son Dieu des Armées. Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue. Homère a donc peint son siècle; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

Ce fut une étrange entreprise dans la Motte de dégrader Homère & de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au-lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'Homère, il voulut lui donner de l'esprit;

c'eſt la manie de la plupart des Français. Une eſpèce de pointe, qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèſe, un léger contraſte de mots leur ſuffit. C'eſt un défaut dans lequel Racine & Boileau ne ſont preſque jamais tombés. Mais combien d'Auteurs, combien d'hommes de génie même ſe ſont laiſſés ſéduire par ces puérilités qui deſsèchent & qui énervent tout genre d'éloquence. En voici un exemple bien frappant :

Phénix, au livre neuvième de l'*Iliade*, pour appaiſer la colère d'Achille, lui parle à peu-près ainſi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du Souverain des Dieux ſont les filles ſacrées ;
Humbles, le front baiſſé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triſte & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine, tremblante,
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front ſuperbe, au regard ſans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grace... & lorſqu'on les refuſe,
C'eſt au trône des Dieux que leur voix vous accuſe ;
On les entend crier en lui tendant les bras :
Puniſſez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les menace, & ſon juſte courroux
S'appéſantit bientôt ſur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais aſſez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la ſécheresſe de la Langue, on apperçoit quelques traits de cette grande & touchante image, ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le Correcteur d'Homère ? Il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture :

On offenſe les Dieux, mais par des ſacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale & froide ; il y a ſans doute des longueurs dans les diſcours de Phénix ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, Horace l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent : Pope lui-même, Traducteur du Poéte Grec, dit que « c'est une vaste » campagne, mais brute, où l'on rencontre des beau- » tés naturelles de toute espèce, qui ne se présentent » pas aussi réguliérement que dans un jardin régulier ; » que c'est une abondante pépinière qui contient les » semences de tous les fruits, un grand arbre qui pousse » des branches superflues qu'il faut couper ».

Madame Dacier était sans doute une femme au-dessus de son sèxe, & qui a rendu de grands services aux Lettres, ainsi que son mari ; mais quand elle se fit homme, elle se fit Commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver Homère mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de la Motte même. Elle écrivit contre lui en Régent de Collége, & la Motte répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'Iliade, mais il l'attaqua fort bien.

IMITATION (a)

*D'un Morceau d'*HOMÈRE, *par* VOLTAIRE.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

L'HORISON se couvrait des ombres de la nuit ;
L'infortuné vieillard qu'un Dieu même a conduit,
Entre & paraît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquile,
Par un léger repas suspendait ses douleurs :
Il se détourne, il voit, les yeux baignés de pleurs,

(a) La magie des beaux vers ne peut être conservée dans la prose même la plus poétique. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire ce morceau si bien rendu en prose par M. le Brun, Auteur de la version française de l'*Iliade* & de la *Jérusalem délivrée*, & jetter ensuite les yeux sur les vers de Voltaire. Notre grand Poéte a fait cette sublime tirade à l'âge de 83 ans. Ce fait très-sûr & très-extraordinaire justifie ceux que l'Envie querelle de toutes ses forces, parce qu'ils ont le bon sens d'appeller Voltaire, l'homme tel qu'il n'en a jamais paru, & qu'il n'en paraîtra jamais dans la suite des siècles.

Ce Roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans, que la douleur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots & ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
il n'osait sur Achille encor jetter la vue,
Il voulait lui parler, & sa voix s'est perdue.
Enfin il le regarde, & parmi les sanglots,
Tremblant, pâle & sans force, il prononce ces mots :
« Songez, Seigneur, songez que vous avez un père... ».
Il ne put achever. Le Héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
Priam lui prend les mains. « Ah Prince ! ah mon Vainqueur!
» J'étais père d'Hector, & ses généreux frères
» Flattaient mes derniers jours & les rendaient prospères.
» Ils ne sont plus : Hector est tombé sous vos coups.
» Puisse l'heureux Pelée, entre Thétis & vous,
» Prolonger de ses ans l'éclatante carrière !
» Le seul nom de son fils remplit la terre entière,
» Ce nom fait son bonheur autant que son appui :
» Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui :
» Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente
» Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,
» De racheter de vous ces restes mutilés,
» Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
» Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
» Achille, accordez-moi cette grace funeste,
» Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux ».
Le Héros qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes :
» Tous nos jours sont tissus de regrets & d'alarmes,
» Lui dit-il : par mes mains les Dieux vous ont frappé :
» Dans le malheur commun, moi-même enveloppé,
» Mourant avant le tems, loin des yeux de mon père,
» Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
» J'ai vu tomber Patrocle ; Hector me l'a ravi :
» Vous perdez votre fils, & je perds un ami ».

DE VIRGILE.

Il me semble que le second Livre de l'*Enéïde*, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous les Poétes Grecs & de tous les Latins, sans exception, que les statues de Girardon sont supérieures à celles qu'on fit en France avant lui.

On a ſouvent dit que Virgile a emprunté beaucoup de traits d'Homère, & que même il lui eſt inférieur dans ſes imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois Chants dont je parle. C'eſt-là qu'il eſt lui-même, c'eſt-là qu'il eſt touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatigant des combats. Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai Poète eſt, à ce qui me ſemble, celui qui remue l'âme & qui l'attendrit ; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit Montagne, *non comme bon, mais comme mien.*

IMITATION

D'un Morceau du Livre VI de l'Enéïde, par VOLTAIRE.

Proxima deinde tenent mœſti loca, &c.

LA ſont ces inſenſés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient bien ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abîme du Cocyte, & l'Achéron terrible
Met entre eux & la vie un obſtacle invincible.

DE LUCAIN.

SI vous cherchez dans Lucain l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas ; mais où la trouveriez-vous ? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées ; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique

& ſublime, vous ne les verrez que dans Lucain parmi les Anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de Labiénus à Caton aux portes du Temple de Jupiter Hammon, ſi ce n'eſt la réponſe de Caton même. Mettez enſemble tout ce que les anciens Poétes ont dit des Dieux ; ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de Lucain. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

DU TASSE.

Boileau a dénigré le clinquant du Taſſe ; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par Homère. Boileau le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte. On ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée*, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si Boileau eût entendu ces concerts, il n'aurait rien eu à répliquer.

DE MILTON.

Si Boileau, qui n'entendit jamais parler de Milton, abſolument inconnu de ſon tems, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du Taſſe :

Mais quel objet enfin à préſenter aux yeux
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux.

Un Epiſode du Taſſe eſt devenu le ſujet d'un Poème entier chez l'Auteur Anglais. Celui-ci a étendu ce que l'autre avait jetté avec diſcrétion dans ſa fabrique de ſon Poème. Le Taſſe quitte le Diable le plutôt qu'il peut pour préſenter ſon Armide aux Lecteurs, l'admirable Armide, digne de l'Alcine de l'Arioſte,

dont elle eſt imitée. Il ne fait point tenir de longs diſcours à Bélial, à Mammon, à Belzébuth, à Satan. Il ne fait point bâtir une ſalle pour les Diables; il n'en fait pas des Géants pour les transformer en Pygmées, afin qu'ils puiſſent tenir plus à l'aiſe dans la ſalle. Il ne déguiſe point enfin Satan en Cormoran & en Crapaud.

Qu'auraient dit les Cours & les Savans de l'ingénieuſe Italie, ſi le Taſſe, avant d'envoyer l'Eſprit de ténèbres exciter Hidraot, le pere d'Armide, à la vengeance, ſe fût arrêté aux portes de l'Enfer, pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; ſi le Péché lui avait appris qu'il était ſa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'enfin il devint amoureux de ſa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appella la Mort; que la Mort (qui eſt ſuppoſée maſculin) coucha avec le Péché, (qui eſt ſuppoſé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de ſerpens qui rentrent à toute heure dans ſes entrailles, & qui en ſortent.

De tels rendez-vous, de telles jouiſſances ſont, aux yeux des Italiens, de ſinguliers épiſodes d'un Poème épique. Le Taſſe les a négligés, & il n'a pas eu la délicateſſe de transformer Satan en Crapaud pour mieux inſtruire Armide.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais Anges, que Milton a imitée de la *Gigantomachie* de Claudien? Gabriel conſume deux Chants entiers à raconter des batailles données contre Dieu même, & enſuite la création du monde. On s'eſt plaint que ce Poème ne ſoit preſque rempli que d'Epiſodes; & quels Epiſodes! C'eſt Gabriel & Satan qui ſe diſent des injures; ce ſont des Anges qui ſe font la guerre dans le Ciel, & qui la font à Dieu. Il y a dans le Ciel des Dévôts & des eſpèces d'Athées; Abdiel, Ariel, Arioc, Rimiel, combattent Moloch, Belzébuth, Niſroch; on ſe donne de grands coups de ſabre: on ſe jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui

coulent à leurs pieds. C'eſt-là, comme on voit, la belle & ſimple Nature.

On ſe bat dans le Ciel à coups de canons, encore cette imagination eſt-elle priſe de l'Arioſte; mais l'Arioſte ſemble garder quelque bienſéance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des Lecteurs Italiens & Français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des Géants contre les Dieux, ſemble plus raiſonnable que celle des Anges, ſi le mot de *raiſonnables* peut convenir à de telles fictions. Les Géants de la Fable étaient ſuppoſés les enfans du Ciel & de la Terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux auxquels ils étaient égaux en force & en puiſſance. Ces Dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en eſt pas ainſi dans notre Religion. Dieu eſt un Etre pur, infini, tout-puiſſant, Créateur de toutes choſes, à qui les créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Nous croyons avoir une traduction exacte de Milton, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entiérement altéré plus de deux cents pages.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'Enée, & les triomphes des Romains. Milton prédit les deſtins des enfans d'Adam. C'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'Hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du Peuple Juif dans l'onzième & le douzième Chants, & ne dit preſque rien du reſte de la terre.

Sa viſion ſemble une copie de celle de l'Arioſte; car Aſtolphe monté ſur l'Hypogriphe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de

l'Arioste est-elle plus vraisemblable que celle de son Imitateur ; car en volant, il est tout naturel qu'on voye plusieurs Royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que Milton ne savait pas l'optique ; mais cette critique est injuste. Il est très-permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au Père des hommes les destinées de ses descendans ; il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande & belle.

Il est aisé de reconnaître dans cet Ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne sais quel esprit de fanatisme & de férocité pédantesque qui dominait en Angleterre du tems de Cromwel, lorsque tous les Anglais avaient la Bible & le pistolet à la main. Aussi le *Paradis perdu* fut-il regardé par toute la Cour de Charles II avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'Auteur.

Qui aurait osé parler aux Racines, aux Despréaux, aux la Fontaines, aux Molières, d'un Poème épique sur Adam & sur Eve ? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet Ouvrage, moitié théologique & moitié diabolique, où les Anges & les Diables parlent pendant des Chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'Arioste & le Tasse, n'ont pu écouter les sons durs de Milton. Il y a trop de distance entre la langue Italienne & l'Anglaise.

On n'avait jamais entendu parler de ce Poème en France, avant que j'en eusse donné une idée dans le neuvième chapitre de mon *Essai sur la Poésie Epique.* On songea alors à traduire ce Poème épique Anglais, dont j'avais parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il est difficile de savoir précisément qui en fut le Traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble ; mais on peut assurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement.

Il y a de très-beaux morceaux, ſans doute, dans ce Poëme ſingulier, & j'en reviens toujours à ma grande preuve; c'eſt qu'ils ſont retenus en Angleterre par quiconque ſe pique d'un peu de Littérature. Tel eſt ce monologue de Satan, lorſque s'échappant du fond des Enfers, & voyant pour la première fois notre Soleil, ſortant des mains du Créateur, il s'écrie:

Toi ſur qui mon Tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, Aſtre de feu, Jour heureux que je hais,
Jour qui fait mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent;
Toi qui ſemble le Dieu des Cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
Qui fait pâlir le front des Aſtres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
Sur la voûte des Cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'aſſieds s'abbaiſſait devant moi;
Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.
Hélas! je ſuis ingrat, c'eſt-là mon plus grand crime.
J'oſai me révolter contre mon Créateur,
C'eſt peu de me créer, il fut mon Bienfaiteur!
Il m'aimait, j'ai forcé ſa juſtice éternelle
D'appéſantir ſon bras ſur ma tête rebelle;
Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité;
Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
Mais ſi le repentir pouvait obtenir grace!...
Non, rien ne fléchira ma haîne & mon audace;
Non, je déteſte un Maître; & ſans doute il vaut mieux
Régner dans les Enfers, qu'obéïr dans les Cieux.

Les amours d'Adam & d'Eve ſont traités avec une moleſſe élégante & attendriſſante qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur & du ſtile ſouvent raboteux de Milton.

Quelques-uns l'ont accuſé d'avoir pris ſon Poëme (*a*)

(*a*) C'eſt avec bien moins de raiſon que les mépriſables ennemis de Voltaire ont déterré une mauvaiſe rapſodie d'un certain Garnier, Rimailleur déteſtable, rapſodie publiée dans l'autre ſiècle ſous le titre de la *Henriade*. Ils l'ont fait réimprimer il y a quelques années. On n'a pu la lire, & le Libraire en a été pour ſes frais. Ces mêmes honnêtes gens ont dit auſſi (car que ne diſent-ils point) ils ont dit que pluſieurs Chants du Poëme épique de Voltaire, étaient pillés de je ne ſais quel *Clovis* d'un St. Didier. Cependant le commencement de ce malheureux *Clovis*, dont

dans la Tragédie du *Banniſſement d'Adam*, de Grotius, & dans la *Sarcotis* du Jéſuite Mazénius, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-tems avant que Milton donnât ſon *Paradis Perdu*.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des Lecteurs du plagiat de Milton, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux Poèmes. Pluſieurs Lecteurs étrangers, après avoir vu l'Exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du Poème de Milton ne fût pris de Mazénius. C'eſt une erreur bien grande & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le Poéte Anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du Jéſuite de Cologne; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux; ceux de Milton le ſont auſſi, & le total du Poème de Mazénius, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux Scènes entières dans la ridicule Comédie du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. Ces deux Scènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela mal reçu à traiter de Plagiaire l'Auteur du *Tartuffe* & du *Miſanthrope*.

Il eſt certain qu'en général Milton, dans ſon *Paradis*, a volé de ſes propres aîles en imitant; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de Grotius & du Jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui. Il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand Poéte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un Jéſuite; mais de ſon tems, dans la Cour de Charles II, on ne ſe ſouciait ni des Jéſuites, ni de Milton, ni du *Paradis perdu*, ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était bafoué ou inconnu.

---

on n'a jamais vu la fin, n'a paru que trois ou quatre ans après notre immortelle HENRIADE.

Puis fiez-vous à Meſſieurs les Savans.

FIN.

